



# John Adams Library,



IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N<sup>o</sup>

161.13

BOSTON PUBLIC LIBRARY

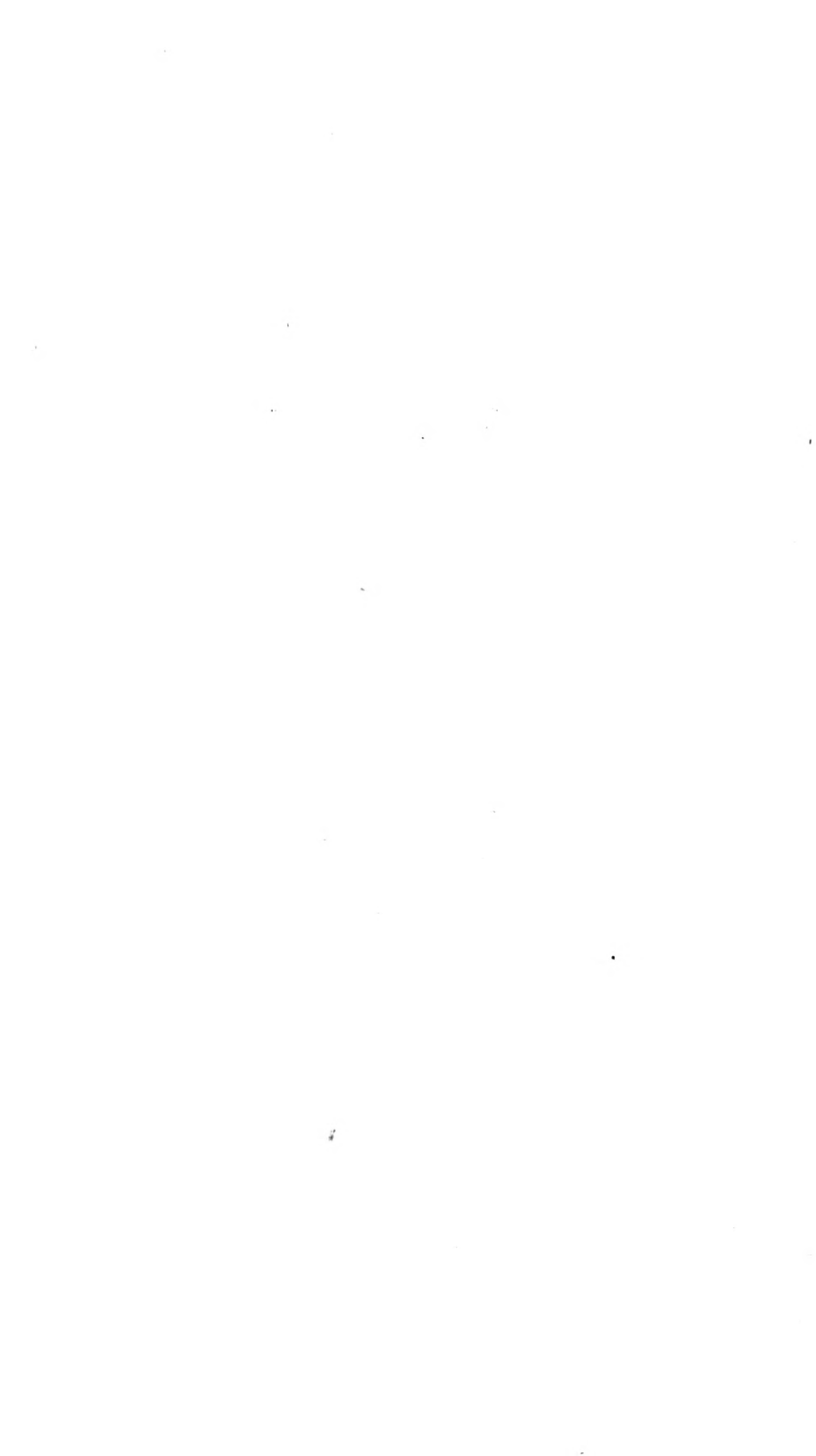


3 9999 04667 364 4



T A B L E A U  
D E P A R I S.

  
TOME PREMIER.  

# T A B L E A U

D E

P A R I S.



*Quærens quem devoret.*



T O M E P R E M I E R.



A H A M B O U R G,

Chez VIRCHAUX & Compagnie, Libraires;

*Et se trouve*

A N E U C H A T E L,

chez S A M U E L F A U C H E, Libraire du Roi.



M. D C C. L X X X I.

101.13





## P R É F A C E.

**J**É vais parler de Paris , non de ses Édifices , de ses Temples , de ses monumens , de ses curiosités , &c. : assez d'autres ont écrit là-dessus. Je parlerai des mœurs publiques & particulières , des idées régnantes , de la situation actuelle des esprits , de tout ce qui m'a frappé dans cet amas bizarre de coutumes folles ou raisonnables ; mais toujours changeantes. Je parlerai encore de sa grandeur illimitée , de ses richesses monstrueuses , de son luxe scandaleux. Il pompe , il aspire l'argent & les hommes : il absorbe & dévore les autres villes , *quærens quem devoret.*

J'AI fait des recherches dans toutes les classes de Citoyens , & n'ai pas dédaigné les objets les plus éloignés de l'orgueilleuse opulence , afin de mieux établir par ces oppositions la physionomie morale de cette gigantesque capitale.

BEAUCOUP de ses habitans sont comme

étrangers dans leur propre ville : ce livre leur apprendra peut-être quelque chose ou du moins, leur remettra sous un point de vue plus net & plus précis , des scènes , qu'à force de les voir , ils n'appercevoient pour ainsi dire plus ; car les objets que nous voyons tous les jours , ne sont pas ceux que nous connoissons le mieux.

Si quelqu'un s'attendoit à trouver dans cet ouvrage une description *topographique* des places & des rues , ou une histoire des faits antérieurs , il feroit trompé dans son attente. Je me suis attaché au moral & à ses nuances fugitives ; mais il existe chez *Moutard* , Imprimeur de la Reine , un Dictionnaire en quatre énormes volumes , avec approbation du Censeur & privilege du Roi , où l'on n'a pas oublié l'histoire des Châteaux , des Colleges & du moindre cul-de-sac. S'il prenoit un jour fantaisie au Monarque de vendre sa capitale , ce gros Dictionnaire pourroit tenir lieu , je crois , de catalogue ou d'inventaire.

Je n'ai fait ni *inventaire* ni *catalogue* ; j'ai crayonné d'après mes vues ; j'ai varié mon

*Tableau* autant qu'il m'a été possible ; je l'ai peint sous plusieurs faces ; & le voici , tracé tel qu'il est sorti de dessous ma plume , à mesure que mes yeux & mon entendement en ont rassemblé les parties.

LE Lecteur rectifiera de lui-même , ce que l'Ecrivain aura mal vu , ou ce qu'il aura mal peint ; & la comparaison donnera peut-être au Lecteur une envie secrète de revoir l'objet & de le comparer.

IL restera encore beaucoup plus de choses à dire que je n'en ai dit , & beaucoup plus d'observations à faire que je n'en ai fait ; mais il n'y a qu'un fou & un méchant , qui se permettent d'écrire tout ce qu'ils savent ou bien tout ce qu'ils ont appris.

QUAND j'aurois les cent bouches , les cent langues & la voix de fer , dont parlent Homere & Virgile , on jugera qu'il m'eût été impossible d'exposer tous les contrastes de la grande ville ; contrastes rendus plus saillans par le rapprochement. Quand on a dit , c'est *l'abrégé de l'Univers* , on n'a rien dit ; il faut le voir , le parcourir , examiner ce qu'il ren-

ferme , étudier l'esprit & la sottise de ses habitans , leur mollesse & leur invincible caquet ; contempler enfin l'assemblée de toutes ces petites coutumes du jour ou de la veille , qui font des loix particulieres ; mais qui font en perpétuelle contradiction avec les loix générales.

SUPPOSEZ mille hommes faisant le voyage : si chacun étoit observateur , chacun écriroit un livre différent sur ce sujet , & il resteroit encore des choses vraies & intéressantes à dire , pour celui qui viendroit après eux.

J'AI pesé sur plusieurs abus. L'on s'occupe aujourd'hui plus que jamais de leur réforme. Les dénoncer c'est préparer leur ruine. Quelques-uns même, tandis que je tenois la plume, sont tombés. J'en conviendrai avec plaisir ; mais l'époque aussi en est trop récente , pour que ce que j'ai dit , puisse être tout à fait hors de propos.

MALGRÉ nos vœux ardens pour que tout ce qui est encore barbare se métamorphose & s'épure , pour que le bien , fruit tardif des lumieres , succède au long déluge de tant

d'erreurs. Cette ville tient encore à toutes les idées basses & rétrécies, que les siècles d'ignorance ont amenées. Elle ne peut s'en dégager tout à coup, parce qu'elle est fondue, pour ainsi dire, avec ces scories.

UNE ville commençante & sortant des mains d'un gouvernement formé, est plus propre à être travaillée & perfectionnée, que ces villes antiques où l'on connoît des loix imparfaites & embrouillées, des coutumes religieuses que l'on ridiculise, & des usages civils que l'on viole. Les abus multipliés s'y défendent, parce que le petit nombre qui retient le gage de la puissance, les richesses, proscriit les idées saines & nouvelles, les principes restaurateurs, & ferme l'oreille au cri public. En vain, on attaque l'édifice du mensonge; il est cimenté. On veut le reprendre sous œuvre; c'est une tâche bien plus pénible que si on vouloit le reconstruire à neuf. On adopte quelques modifications; elle ne s'accordent pas avec l'ensemble qui persiste à être vicieux. Les plus beaux raisonnemens se gravent dans les livres, mais la moindre pratique du bien offre des difficultés insurmontables. Tous les petits inté-

rêts particuliers , roidis par une possession abusive & chere , combattent l'intérêt général, qui n'a souvent qu'un seul homme pour défenseur. Heureuses donc les villes , qui , comme les individus , n'ont point encore pris leur plis ! Elles seules peuvent aspirer à des loix unanimes , profondes & sages.

JE dois avertir que je n'ai tenu dans cet ouvrage que le pinceau du *Peintre* , & que je n'ai presque rien donné à la réflexion du *Philosophe*. Il eût été facile de faire de ce *Tableau* un livre satyrique ; je m'en suis févérement abstenu. Chaque chapitre appelloit une désignation particuliere ; je l'ai rejetée à chaque chapitre. La satyre qui personifie est toujours un mal , en ce qu'elle ne corrige point , qu'elle irrite , qu'elle endurecit , & ne ramene point au droit sentier. Je n'ai tracé que des peintures générales ; & l'amour même du bien public ne m'a point égaré au-delà.

SI , en cherchant de tous côtés matiere à mes crayons , j'ai rencontré plus fréquemment dans les murailles de la capitale , la misere hideuse que l'aifance honnête ; & le

chagrin & l'inquiétude , plutôt que la joie & la gayeté , ( jadis attribuées au peuple Parisien ) qu'on ne m'impute point cette couleur triste & dominante ; il a fallu que mon pinceau fût fidele. Il enflammera peut-être d'un nouveau zele , le génie des Administrateurs modernes , & déterminera la généreuse compassion de quelques ames actives & sublimes. Je n'ai jamais écrit une ligne que dans cette douce persuasion , & si elle m'abandonnoit , je n'écrirois plus.

TOUTE idée patriotique ( je me plais à le croire ) a un germe invisible , qu'on peut comparer au germe physique des plantes , qui long-temps foulées aux pieds , croissent avec le tems , se développent & s'élevent.

JE fais que le bien fort quelquefois du mal ; qu'il est des abus inévitables ; qu'une ville populeuse & corrompue doit s'estimer heureuse , lorsqu'au défaut de vertus , on compte du moins dans son sein peu de grands crimes ; que dans ce choc de passions intestines & concentrées , un repos apparent est déjà beaucoup ; je le répète , je n'ai voulu que *peindre* & non *juger*.

CE que j'ai recueilli de mes observations particulières , c'est que l'homme est un animal susceptible des modifications les plus variées & les plus étonnantes ; c'est que la vie Parisienne est peut-être dans l'ordre de la Nature , comme la vie errante des Sauvages de l'Afrique & de l'Amérique ; c'est que les chasses de deux cents lieues & les ariettes de l'opéra comique font des pratiques également simples & naturelles ; c'est qu'il n'y a point de contradiction dans ce que l'homme fait , parce qu'il étend le pouvoir de son intelligence & de son caprice , aux deux bouts de la chaîne qu'il parcourt : de là cette infinité de formes qui métamorphosent réellement l'individu d'après le lieu , les circonstances , les temps. Il ne faut pas plus être étonné des recherches du luxe dans le palais de nos Crassus , que des rayes rouges & bleues , que les Sauvages impriment sur leurs membres par incision.

MAIS si ce sont les comparaisons , comme je n'en doute point , qui , le plus souvent tuent le bonheur ; j'avouerai en même temps qu'il est presque impossible d'être heureux à Paris , parce que les jouissances hautes



des riches y poursuivent de trop près les regards de l'indigent. Il a lieu de soupirer en voyant ces prodigalités ruineuses, qui n'arrivent jamais jusques à lui. Il est bien au-dessous du paysan, du côté du bonheur; c'est l'homme de la terre, j'oserai le dire, le moins pourvu pour son besoin; il tremblera de céder au penchant de la Nature, & s'il y cede, il fera des enfans *dans un grenier*, & n'y a-t-il pas alors contradiction manifeste entre *naissance* & *non propriété*. Ses facultés seront abâtardies, & ses jours seront précaires. Les spectacles, les arts, les doux loirs, la vue du ciel & de la campagne; rien de tout cela n'existe pour lui: là enfin, il n'y a plus de rapport ni de compensation entre les différens états de la vie; là, la tête tourne dans l'ivresse du plaisir ou dans le tourment du désespoir.

ETES-VOUS dans l'état médiocre? Vous seriez fortuné par-tout ailleurs: à Paris vous seriez pauvre encore. On a dans la capitale des passions que l'on n'a point ailleurs. La vue des jouissances invite à jouir aussi. Tous les Acteurs qui jouent leur rôle sur ce grand & mobile théâtre, vous forcent à devenir

Acteur vous-même. Plus de tranquillité ; les desirs deviennent plus vifs ; les superfluités font des besoins ; & ceux que donne la nature sont infiniment moins tyranniques, que ceux que l'opinion nous inspire.

ENFIN, l'homme qui ne veut pas sentir la pauvreté & l'humiliation plus affreuse qui la suit, l'homme que blesse à juste titre, le coup - d'œil méprisant de la richesse insolente , qu'il s'éloigne , qu'il fuye , qu'il n'approche jamais de la capitale.

*Ce 8 Octobre 1780.*

TABLEAU



# T A B L E A U D E P A R I S.

---

## COUP-D'ŒIL GÉNÉRAL.

UN homme qui fait réfléchir à Paris, n'a pas besoin de fortir de l'enceinte de ses murs, pour connoître les hommes des autres climats. Il peut parvenir à la connoissance entière du genre-humain, en étudiant les individus qui fourmillent dans cette immense capitale. On y trouve des Asiatiques couchés toute la journée sur des piles de carreaux, & des Lapons qui végètent dans des cafes étroites ; des Japonnois qui se font ouvrir le ventre à la moindre dispute ; des Esquimaux qui ignorent le temps où ils vivent ; des Negres qui ne sont pas noirs,

& des Quakers qui portent l'épée. On y rencontre les mœurs, les usages & le caractère des peuples les plus éloignés ; le Chymiste adorateur du feu, le curieux idolâtre, acheteur de statues ; l'Arabe vagabond, battant chaque jour les remparts, tandis que le Hottentot, l'Indien oisifs, sont dans les boutiques, dans les rues dans les cafés. Ici demeure un charitable Persan, qui donne des remèdes aux pauvres ; & sur le même pallier, un usurier antropophage. Enfin, les Brachmanes, les Faquirs dans leur exercice pénible & journalier, n'y sont pas rares, ainsi que les Groenlandois qui n'ont ni temples ni autels. Ce qu'on dit de la voluptueuse Babylone, se réalise tous les soirs dans un temple dédié à l'harmonie.

ON a dit qu'il falloit respirer l'air de Paris, pour perfectionner un talent quelconque. Ceux qui n'ont point visité la capitale, en effet, ont rarement excellé dans leur art ; l'air de Paris, si je ne me trompe, doit être un air particulier. Que de substances se fondent dans un si petit espace ! Paris peut être considéré comme un large creuset, où les viandes, les fruits, les huiles, les vins, le poivre, la cannelle, le sucre, le café, les productions les plus lointaines, viennent se mélanger ; & les estomacs sont les fourneaux qui décomposent ces ingrè-

diens. La partie la plus subtile doit s'exhaler & s'incorporer à l'air qu'on respire : que de fumée ! que de flammes ! quel torrent de vapeurs & d'exhalaisons ! Comme le sol doit être profondément imbibé de tous les sels que la nature avoit distribués dans les quatre parties du monde ! Et comment de tous ces sucS rassemblés & concentrés dans les liqueurs qui coulent à grands flots dans toutes les maisons, qui remplissent des rues entières ( comme la rue des Lombards), ne résulteroit-il pas dans l'atmosphère, des parties atténuées qui pinceroient là la fibre plutôt qu'ailleurs ? & de - là naît peut-être, ce sentiment vif & léger qui distingue le Parisien ; cette étourderie, cette fleur d'esprit qui lui est particulière. Ou si ce ne sont pas ces particules animées qui donnent à son cerveau, ces vibrations qui enfantent la pensée ; les yeux perpétuellement frappés de ce nombre infini d'arts, de métiers, de travaux, d'occupations diverses ; peuvent-ils s'empêcher de s'ouvrir de bonne heure, & de contempler dans un âge, où ailleurs on ne contemple rien ? Tous les sens sont interrogés à chaque instant : on brise, on lime, on polit, on façonne ; les métaux sont tourmentés & prennent toutes sortes de formes. Le marteau infatigable, le creuset toujours embrasé, la lime mordante, toujours en action, applatissent, fondent, déchirent les matieres, les com-

binent , les mêlent ; l'esprit peut-il demeurer immobile & froid , tandis que passant devant chaque boutique , il est stimulé , éveillé de sa léthargie par le cri de l'art qui modifie la Nature ? Par-tout la science vous appelle , & vous dit *voyez*. Le feu , l'eau , l'air travaillent dans les ateliers des forgerons , des tanneurs , des boulangers ; le charbon , le soufre , le salpêtre font changer aux objets & de noms & de formes ; & toutes ces diverses élaborations , ouvrages momentanés de l'intelligence humaine , font raisonner les têtes les plus stupides.

TROP impatient pour vous livrer à la pratique , voulez-vous voir la théorie ? les Professeurs dans toutes les sciences sont montés dans les Chaires & vous attendent ; depuis celui qui disseque le corps humain , à l'académie de chirurgie , jusqu'à celui qui analyse au college royal un vers de Virgile. Aimez-vous la morale ? les théâtres offrent toutes les scènes de la vie humaine : êtes-vous disposé à saisir les miracles de l'harmonie ? au défaut de l'opéra , les cloches dans les airs éveillent les oreilles musicales : êtes-vous peintre ? la livrée bigarrée du peuple , & la diversité des physionomies , & les modèles les plus rares , toujours subsistans , invitent vos pinceaux : êtes-vous frivolisste ; admirez la main légère de cette marchande de modes , qui

décore féricufement une poupée , laquelle doit porter les modes du jour au fond du Nord , & jufques dans l'Amérique feptentrionale ; aimez-vous à fpéculer fur le commerce ? voici un lapidaire qui vend dans une matinée , pour cinquante mille écus de diamans , tandis que l'Epicier fon voifin , vend pour cent écus par jour , en différens détails , qui ne paffent pas fouvent trois à quatre fols ; ils font tous deux marchands , & leur degré d'utilité eft bien différent.

NON , il eft impoffible à quiconque a des yeux de ne point réfléchir , malgré qu'il en ait. Le baptême qui coupe l'enterrement , & le même prêtre qui vient d'exhorter un moribond , & qu'on appelle pour marier deux jeunes époux , tandis que le Notaire a parlé de mort le jour même de leur tendre union ; la prévoyance des loix pour deux cœurs amoureux qui ne prévoyent rien ; la fubfiftance des enfans affurée , avant qu'ils foient nés ; & la joie folâtre de l'af-femblée au milieu des objets les plus férieux ; tout a droit d'intérefler l'obfervateur attentif.

UN carroffe vous arrête , fous peine d'être moulu fur le pavé ; voici qu'un pauvre , couvert de haillons , tend la main à un équipage doré où eft enfoncé un homme épais , qui retranché derriere fes glaces , paroît aveugle & fourd ;

une appoplexie le menace , & dans dix jours il fera porté en terre, laissant deux ou trois millions à d'avidés héritiers qui riront de son trépas , tandis qu'il refusoit de légers secours à l'infortuné qui l'implorait d'une voix touchante.

QUE de tableaux éloquens qui frappent l'œil dans tous les coins des carrefours, & quelle galerie d'images, pleine de contrastes frappans pour qui fait voir & entendre !

LA prodigieuse consommation de huit cent mille hommes entassés & vivant sur le même point, parmi lesquels il y a deux cent mille gourmands ou gaspilleurs, conduit au premier raisonnement politique. Le Duc ne paye pas le pain plus cher que le porte-faix, qui en mange trois fois plus. Comment n'être pas étonné de cet ordre qui regne dans une si grande confusion de choses. Il laisse appercevoir ce que peuvent de sages loix ; combien elles ont été lentes à se former ; quelle machine compliquée & simple est cette police vigilante ; & l'on découvre les moyens de la perfectionner sans gêner cette liberté honnête & précieuse, l'attribut le plus cher à tout citoyen.

Si l'on a le goût des voyages, tout en déjeunant dans une bonne maison, on se pro-



mene bien loin en imagination. La Chine & le Japon ont fourni la porcelaine, où bouillonne le thé odoriférant de l'Asie; on prend avec une cuillier arrachée des mines du Pérou, le sucre que de malheureux Negres, transplantés d'Afrique, ont fait croître en Amérique; on est assis sur une étoffe brillante des Indes, pour laquelle trois grandes puissances se sont fait une guerre longue & cruelle; & si l'on veut être informé des faits de ces débats, en étendant la main, on saisit sur une feuille volante, l'histoire récente & fugitive des quatre parties du monde: on y parle du conclave & d'une bataille; d'un Visir étranglé, & d'un nouvel académicien; enfin jusqu'au Singe & au Perroquet de la maison, tout vous rappelle les miracles de la navigation & l'ardente industrie de l'homme.

EN mettant la tête à la fenêtre, l'on considère l'homme qui fait des souliers pour avoir du pain, & l'homme qui fait un habit pour avoir des souliers; & l'homme qui ayant des habits & des souliers, se tourmente encore pour avoir de quoi acheter un tableau. On voit le boulanger & l'apothicaire, l'accoucheur & celui qui enterre, le forgeron & le journalier, qui travaillent pour aller successivement chez le

boulangier , l'apothicaire , l'accoucheur & le marchand de vin.



## LES GRENIERS.

**P**ARLONS d'abord de la partie la plus curieuse de Paris ; *les greniers*. Comme dans la machine humaine , le sommet renferme la plus noble partie de l'homme , l'organe pensant ; ainsi dans cette capitale, le génie , l'industrie , l'application , la vertu occupent la région la plus élevée. Là , se forme en silence le peintre ; là , le poète fait ses premiers vers ; là , sont les enfans des arts , pauvres & laborieux , contemplateurs assidus des merveilles de la Nature ; donnant des inventions utiles & des leçons à l'Univers ; là , se méditent tous les chefs-d'œuvres des arts ; là , on écrit un mandement pour un Evêque ; un discours pour un avocat général ; un livre pour un futur ministre ; un projet qui va changer la face de l'Etat ; la pièce de théâtre qui doit enchanter la nation. Allez demander à Diderot , s'il voudroit quitter son logement , pour aller demeurer au Louvre , & écoutez sa réponse. Presque point d'hommes célèbres , qui n'ayent commencé par habiter un grenier. J'y ai vu l'auteur d'Emile , pauvre , fier & content ; & lors-

qu'ils en descendent , les écrivains perdent souvent tout leur feu ; ils regrettent les idées qui les maîtrisoient , lorsqu'ils n'avoient que le haut des cheminées pour perspectives. Greuze , Fragonard , Vernet , se sont formés dans des greniers : ils n'en rougissent point , c'est - là leur plus beau titre de gloire.

QUE le riche escalade ces hautes demeures pour y apporter quelques parcelles d'or , & tirer un profit considérable des travaux de jeunes artistes pressés de vivre & encore inconnus. Le riche est utile quoiqu'il soit dirigé par l'avarice , & qu'il cherche à tirer parti de l'indigence où languit l'ouvrier ; mais puisqu'il a fait le voyage , qu'il frappe à la porte voisine. . . . Osera-t-il entrer ? les horreurs de la misère vont l'investir & attaquer tous ses sens ; il verra des enfans nuds qui manquent de pain ; une femme qui malgré la tendresse maternelle , leur dispute quelques alimens ; & le travail du malheureux devenir insuffisant pour payer des denrées , que grève le plus cruel des impôts. On a falsifié la nourriture du misérable , & il ne mange presque plus rien , tel qu'il est sorti des mains de la Nature. Le cri de l'infortuné retentit sous ces toits entr'ouverts , & ressemble au vain son des cloches dont il est voisin , qui ébranle l'air

& s'évanouit ; la langueur le consume, en attendant que l'hôpital s'ouvre & l'engloutisse.

QUAND cet infortuné s'éveille le matin pour recommencer ses pénibles & infructueux travaux, il entend le char de la fortune, qui en rentrant, fait trembler la maison. L'homme oppulent & débauché, voisin du malheureux par le local, éloigné de lui, à mille lieues par le cœur, se couche fatigué de plaisir, lorsque l'autre s'arrache au sommeil. Le riche a perdu ou gagné sur une carte, ce qui auroit suffi à l'entretien d'une famille entière, & il ne lui vient point à l'idée de soulager les souffrances de son semblable.

L'ECRIVAIN est souvent placé entre ces contrastes frappans, & voilà pourquoi il devient véhément & sensible ; il a vu de près la misère de la portion la plus nombreuse d'une ville qu'on appelle oppulente & superbe ; il en conserve le sentiment profond. S'il eut été heureux, il y a mille idées touchantes & patriotiques, qu'il n'eût pas eues. Orateur du plus grand nombre, & conséquemment des infortunés, il doit défendre leur cause ; mais la défend-on quand on n'a pas senti le malheur d'autrui, c'est-à-dire quand on ne l'a point partagé ?



# GROSSEUR DÉMESURÉE

*D E L A C A P I T A L E .*

**V**U politiquement, Paris est trop gros : c'est un chef démesuré pour le corps de l'État ; mais il seroit plus dangereux aujourd'hui de couper la loupe que de la laisser subsister ; il est des maux qui une fois enracinés, sont indestructibles.

LES grandes villes sont fort du goût du gouvernement absolu ; aussi fait-il tout pour y entasser les hommes ; il y appelle les grands propriétaires par l'appât du luxe & des jouissances. Il y précipite la foule, comme on enclave des moutons dans un pré, afin que la gueule des mâties, ayant une moindre surface à parcourir, puisse les ranger plus facilement sous la loi commune : enfin, Paris est un gouffre où se fond l'espece humaine ; c'est là qu'elle est sous la clef, on n'entre, on ne sort que sous des guichets où régnet des yeux d'Argus. Des barrières de sapin, plus respectées que ne le seroient des murailles de pierres, bordées de canons arrêtent les denrées les plus nécessaires à la vie, & leur imposent une taxe que le pauvre supporte seul ; car, dispensé de tous les plaisirs, il

ne l'est pas du besoin de manger. Il ne tiendrait qu'au Prince d'affamer la ville, il tient en cage ses bons & fideles sujets : s'il étoit mécontent, il pourroit leur refuser la béquécé ; avant qu'ils pussent forcer les barreaux, les trois quarts se feroient mangés, ou feroient morts de faim.

IL faut que tout le monde vive, car la première loi est de subsister. Je vois cette ville florissante, mais aux dépens de la nation entière : ces maisons à six étages tous peuplés, aspirent les moissons & les vignes à cinquante lieues à l'entour ; ces laquais, ces baladins, ces abbés, ces batteurs de pavé ne servent ni l'état ni la société ; il faut cependant que tout cela subsiste, comme le dira mon premier chapitre sur la législation, intitulé *de l'estomac de l'homme*. Il y a des maux politiques qu'il faut tolérer, tant qu'on ne peut y remédier d'une manière sûre ; telle est l'étendue de la capitale : on ne fera pas refluer sur les terres, ceux qui habitent les chambres garnies & les greniers. Ils n'ont rien, pas même des bras, puisqu'ils sont éternés. Arrêtez-vous aux portes ceux qui entrent ? Conservez donc l'énorme loupe puisque vous ne pouvez l'extirper sans mettre en danger le corps politique ; d'ailleurs... Mais n'anticipons point sur ce que nous avons à faire sentir sur cette ville qui

fera toujours chere à un gouvernement , dont la tête est auffi difproportionnée que la capitale l'est au royaume.



## P H Y S I O N O M I E

### D E L A G R A N D E V I L L E .

**V**OULEZ-VOUS juger Paris phyfiquement ? Montez fur les tours Notre-Dame ; la ville est ronde comme une citrouille ; le plâtre qui forme les deux tiers matériels de la ville , & qui est tout à la fois blanc & noir , annonce qu'elle est bâtie de craie , & qu'elle repose fur la craie. La fumée éternelle , qui s'éleve de ces cheminées innombrables , dérobe à l'œil le fommet pointu des clochers , on voit comme un nuage qui fe forme au deffus de tant de maifons , & la tranfpiration de cette ville est pour ainfi dire fenfible.

LA riviere qui la partage , la coupe prefque régulièrement en deux portions égales ; mais les édifices fe portent depuis quelques années du côté du Nord.

JE paſſerai fous ſilence fa poſition topographique , ainſi que la deſcription de ſes édifices ,

de ses monumens , de ses curiosités en tout genre ; parce que je fais plus de cas du tableau de l'esprit & du caractère de ses habitans , que de toutes ces nomenclatures , qu'on trouvera dans les *étrennes mignonnes*. C'est au moral que je me suis attaché ; il ne faut que des yeux pour voir le reste.

JE dois seulement considérer que son ciel en-général, est sujet à la plus grande inconstance , & beaucoup plus humide que froid ; l'eau de la Seine est légèrement purgative ; & l'on dit proverbialement , *qu'elle sort de la cuisse d'un ange*. La fibre y est molle & détendue, l'épaisseur de l'atmosphère en relâche le ton ; & les couleurs vives sont rares sur les visages.

LE quartier le plus sain est le Faux bourg Saint Jacques, habité par le petit peuple ; & le quartier le plus mal sain est le quartier de la Cité.

POURQUOI cette superbe ville n'est-elle pas située au lieu où est Tours ? Elle seroit d'ailleurs au centre du Royaume. Le beau ciel de la Touraine seroit plus convenable à sa population : placée sur les bords de la Loire , elle auroit des avantages infinis qu'elle n'a pas , & que les richesses & le travail ne fauroient lui apporter.



SES environs sont variés, charmans, délicieux ; c'est la Nature cultivée, sans que l'art l'étouffe ; on y trouve une foule de jardins, d'allées, de promenades, qu'on ne trouve que près de la capitale. A quatre lieues à la ronde, tout est orné par les mains de l'opulence ; & le cultivateur qui en féconde les terres, n'est pas absolument malheureux.

MAIS on ne sauroit aussi, à huit ou dix lieues à la ronde, tirer un coup de fusil. *Les plaisirs du Roi* & les terres des Princes ont envahi tous les droits de chasse. Les loix arbitraires faites à ce sujet, portent une empreinte de sévérité, pour ne pas dire de cruauté, qui contraste avec les autres loix du Royaume. Tuer une perdrix, devient un délit que les galeres seules peuvent expier. Les gardes-chasse poursuivent les braconniers avec plus de vigilance & d'ardeur, que la maréchaussée ne poursuit les voleurs & les assassins. Enfin les gardes-chasse tuent & ( chose épouvantable ! ) ces meurtres demeurent impunis. Oserai-je dire qu'on les a vu récompensés, & par un Prince, qui d'ailleurs passe pour humain.

LES Princes sont durs, inexorables, sur l'article de la chasse, & exercent une véritable tyrannie.



## L E S C A R R I E R E S.

**P**OUR bâtir Paris dans son origine, il a fallu prendre la pierre dans les environs; la consommation n'en a pas été mince. Paris s'agrandissant, on a bâti insensiblement les Fauxbourgs sur les anciennes carrieres; de forte que tout ce qu'on voit en dehors, manque essentiellement dans la terre aux fondemens de la ville; delà les concavités effrayantes qui se trouvent aujourd'hui sous les maisons de plusieurs quartiers; elles portent sur des abîmes. Il ne faudroit pas un choc bien considérable, pour ramener les pierres au point d'où on les a enlevées avec tant d'effort; huit personnes ensevelies dans un gouffre de cent cinquante pieds de profondeur, & quelques autres accidens moins connus, ont excité enfin la vigilance de la police & du gouvernement; & de fait, on a étayé en silence les édifices de plusieurs quartiers, en leur donnant dans ces obscurs fouterrains un appui qu'ils n'avoient pas.

Tout le Fauxbourg Saint Jacques, la rue de la Harpe, & même la rue de Tournon, portent sur d'anciennes carrieres, & l'on a bâti des pilastres pour soutenir le poids des maisons. Que de matiere à réflexions en considérant cette  
grande

grande ville formée, soutenue par des moyens absolument contraires. Ces tours, ces clochers, ces voûtes des temples, autant de signes qui disent à l'œil : ce que nous voyons en l'air manque sous nos pieds.



## OU EST LE GOUVERNEMENT

### FÉODAL ?

CETTE noblesse qui vivoit il y a deux cents ans dans ses châteaux, répugnoit à venir dans la grosse ville : aussi que n'a-t-on pas fait en France pour lui faire désertier les donjons épars qu'elle habitoit dans les campagnes ? De là elle bravoit souvent des ordres arbitraires ; elle avoit un rang ; mais lorsque les graces du souverain ne se font plus manifestées que dans tel bureau, lorsqu'un point unique attractif & central s'est établi où tout ce qui étoit dans le cercle devoit aboutir, il a fallu quitter les antiques châteaux ; ils sont tombés en ruine, & avec eux, la force des seigneurs. On les a étourdis avec toute la pompe qui environne les cours ; on a institué des fêtes pour les amollir ; les femmes, qui vivoient dans la solitude, & dans les devoirs de l'économie domestique, se sont trouvé flattées d'attirer les regards ; leur coquetterie, leur ambition natu-

relle y a trouvé son compte ; elles ont brillé près du trône , à raison de leurs charmes. Il a fallu que leurs esclaves ne s'éloignassent point du séjour de leur puissance ; elles sont devenues les reines de la société , & les arbitres du goût & des plaisirs ; elles ont vu avec indifférence leurs peres , leurs époux , leurs fils humiliés , & loin de leur domaine , pourvu qu'elles continuassent à s'agiter dans le tourbillon des cours ; elles ont transformé de pures bagatelles en importantes affaires ; elles ont créé le costume , l'étiquette , les modes , les parures , les préférences , les conventions puériles ; elles ont renforcé la pente à l'esclavage. Les hommes conduits , dirigés par elles , peut-être à leur insu , n'ont plus eu d'autres ressources que de tendre des mains avides autour du dispensateur des graces & de l'argent : l'art de faire fortune a été l'art du courtisan , le Monarque a mis à profit cette tendance de la nation , si utile à l'agrandissement de son pouvoir ; il a arraché aux peuples tout l'or qu'il pouvoit lui enlever , pour le donner à ses courtisans transformés en serviteurs attentifs.

LES héritages de l'antique noblesse sont donc venus se métamorphoser à Paris en diamans , en dentelles , en plats d'argent , en équipages somptueux. Le dépérissement de l'agriculture

s'est fait sentir ; le trône a reçu plus d'éclat , & le bien de l'état en a souffert : mais si les intérêts du corps politique ont reçu des dommages considérables par l'établissement des grandes villes , quelques particuliers ont eu de rares privilèges ; ils ont joui de tous les arts rassemblés , de toutes les ressources , & les plus promptes , de toutes les commodités , & les plus douces , de tout ce qui peut enfin embellir la vie , diminuer les maux de la Nature , affermir la joie , la santé & le bonheur. . . . Quelques particuliers ; mais la nation en gros !



## PATRIE DU PHILOSOPHE.

**C'**EST dans les grandes villes que le philosophe lui-même se plaît , tout en les condamnant ; parce qu'il y cache mieux qu'ailleurs sa médiocre fortune ; parce qu'il n'a pas du moins à en rougir , parce qu'il y vit plus , libre noyé dans la foule ; parce qu'il y trouve plus d'égalité dans la confusion des rangs ; parce qu'il y peut choisir son monde , & se dérober aux fots & aux importuns , que l'on n'évite point dans les petits endroits. Il y trouve aussi une plus ample matière à réflexions : des scènes journalières ajoutent à ses nombreuses expériences ; la diversité des objets

fournit à son génie l'aliment qui lui convient ; il blâmera la folie des hommes qui dédaignent les plaisirs champêtres ; mais il partagera leurs folies.

A dix-huit ans, quand j'étois plein de force, de fanté & de courage, & j'étois alors très-robuste, je goûtois beaucoup le systême de Jean-Jacques Rousseau : je me promenois en idée dans une forêt, seul avec mes propres forces, sans maître & sans esclaves, pourvoyant à tous mes besoins. Le gland des chênes, les racines & les herbes ne me paroïssent pas une mauvaise nourriture. L'extrême appétit me rendoit tous les végétaux également favoureux ; je n'avois pas peur des frimâts ; j'aurois bravé, je crois, les horreurs du Canada & du Groenland ; la chaleur de mon sang rejettoit les couvertures. Je me disois dans ma pensée ; là, je ne ferois point enchaîné dans ce cercle de formalités, de chicanes, de minuties, de politique fine & versatile. Libre dans mes penchans, je leur obéirois sans offenser les loix, & je ferois heureux, sans nuire ni à l'avarice, ni à l'orgueil d'aucun Etre.

MAIS quand cette première fougue du tempérament fut ralentie, quand, familiarisé à vingt-sept ans, avec les maladies, avec les hommes, & encore plus avec les livres, j'eus plusieurs fortes

d'idées, de plaisirs & de douleurs; quand j'appris à connoître les privations & les jouissances; plus foible d'imagination parce que je l'avois enrichie, & amollie par les arts, je trouvois le systême de Jean-Jacques moins délectable; je vis qu'il étoit plus commode d'avoir du pain avec une petite pièce d'argent, que de faire des chasses de cent lieues pour attraper du gibier; je fus bon gré à l'homme qui me faisoit un habit, à celui qui me voituloit à la campagne, au cuisinier qui me faisoit manger un peu par de-là le premier appétit, à l'auteur qui avoit fait une pièce de théâtre qui me faisoit pleurer, à l'architecte qui avoit bâti la maison commode, où je trouvois bon feu dans l'hiver, & des hommes agréables, qui m'enseignoient mille choses que j'ignorois.

ALORS je vis les sociétés sous un autre jour, & je me suis dit: il y a moins de servitude & de misere à Paris, que dans l'état sauvage, même pour les plus infortunés, qui participent ou peuvent participer aux bienfaits des arts, ou du moins il n'y a point de milieu, & il faut être tout à fait un homme errant dans les bois, ou il faut vivre à Paris dans la bonne compagnie, c'est-à-dire, dans celle que je fréquente: car chacun appelle ainsi la société qu'il s'est choisie. . . . Je pensois cela; attendez lecteur jus-

qu'à la fin du livre , pour favoir si je pense encore de même.



## DE LA CONVERSATION.

AVEC quelle légéreté on ballotte à Paris , les opinions humaines ! Dans un souper , que d'arrêts rendus ! On a prononcé hardiment sur les premières vérités de la métaphysique , de la morale , de la littérature & de la politique : l'on a dit du même homme , à la même table , à droite , qu'il est un aigle ; à gauche , qu'il est un oison. L'on a débité du même principe , d'un côté , qu'il étoit incontestable ; de l'autre , qu'il étoit absurde : les extrêmes se rencontrent , & les mots n'ont plus la même signification dans deux bouches différentes.

MAIS sur-tout avec quelle facilité on passe d'un objet à un autre ; & que de matieres on parcourt en peu d'heures ! Il faut avouer que la conversation , à Paris , est perfectionnée à un point , dont on ne trouve aucun exemple dans le reste du monde. Chaque trait rassemble à coup de rame tout à la fois léger & profond ; on ne reste pas long-temps sur le même objet ; mais il y a une couleur générale qui fait que



toutes les idées rentrent dans la matière dont il est question. Le pour & le contre se discutent avec une rapidité singulière. C'est un plaisir délicat qui n'appartient qu'à une société extrêmement policée, qui a institué des règles fines, toujours observées. L'homme qui n'a point ce tact, avec de l'esprit d'ailleurs, est aussi muet que s'il étoit sourd.

ON ne fait par quelle transition rapide on passe de l'examen d'une comédie, à la discussion des affaires des Insurgens; comment on parle à la fois d'une mode & de Boston, de Desfrues & de Franklin. L'enchaînement est imperceptible, mais elle existe aux yeux de l'observateur attentif: les rapports, pour être éloignés, n'en sont pas moins réels; & si l'on est né pour penser, il est impossible alors de ne pas apercevoir que tout est lié, que tout se touche, & qu'il faut avoir une multitude d'idées pour enfanter une bonne idée; les reflets, au moral comme au physique, se prêtent des lumières mutuelles.

RIEN de plus délicieux que de se promener, pour ainsi dire, au milieu des pensées diverses de ses voisins; de voir si souvent l'habit qui parle encore plus que l'homme: tel ne vous répond pas, répond à sa propre pensée, & n'en

répond que mieux : le geste au lieu du discours est quelque fois remarquable ; mille faits particuliers suppléent au défaut de la mémoire & de la lecture ; & la connoissance des hommes & des choses s'apprend mieux dans un cercle que dans les meilleurs livres.



## LA NOUVELLE ATHENES.

**P**ARIS représente l'ancienne Athenes : on vouloit être loué des Athéniens ; on ambitionne aujourd'hui le suffrage de la capitale de France. Alexandre au moment qu'il combattoit Porus, s'écrioit que de fatigues pour être loués de vous, ô Athéniens ! Quel peuple étoit-ce donc que ces Athéniens, qui imprimoient au fond de l'Asie, le desir de les intéresser ? Ou Alexandre étoit un fou, d'une vanité outrée, ou Athenes étoit la première ville de l'Univers.

LES trois hommes qui ont de mon temps occupé le plus constamment l'attention des Parisiens causans, sont le Roi de Prusse ; Voltaire, & Jean-Jacques Rousseau. Il est incroyable le nombre d'admirateurs justes & passionnés, qu'a obtenu le premier par ses victoires, par sa législation, par ses talens spirituels. J'avoue que

je suis à la tête de ces admirateurs , & que depuis César , je ne connois point d'homme qui ait réuni plus de qualités.

AINSI le mérite réel n'échappe point à un peuple qu'on taxe de frivolité ; il fait être constant dans son estime ; il reconnoît l'homme dans l'Europe , qui mérite son hommage. Quel exemple pour celui qui sera jaloux d'obtenir les mêmes suffrages ! Le Parisien offre de la politesse & des égards à toutes les têtes couronnées ; mais il réserve son admiration & son respect , pour le monarque vraiment digne de figurer sur un trône. Les Parisiens désignent déjà quelques autres noms de souverains à la gloire ; mais c'est au leur qu'il appartient de donner à l'éclat de leur renommée naissante , cette maturité qui en assure le poids & l'étendue.



## J O U I S S A N C E S .

UN Citadin riche trouve à son réveil , les marchés fournis de tout ce que cent mille hommes ont pu ramasser à cinquante lieues à la ronde , pour flatter ses goûts. Il n'a que l'embaras du choix ; tout abonde , & pour quelques pièces d'argent , il mangera le poisson dé-

licieux, l'huitre verte, le faisan, le chapon & l'ananas, qui croissent séparément sur des terrains opposés. C'est pour lui que le vigneron renonce à boire le jus bienfaisant, qu'il garde soigneusement pour une bouche étrangère : c'est pour lui que les espaliers sont taillés par des mains adroites & vigilantes. Veut-il charmer sa douce oisiveté ? le peintre lui apporte son tableau ; les spectacles lui offrent leur musique, leurs drames, leurs assemblées brillantes. Il faut qu'il soit bien né pour l'ennui s'il ne trouve à varier ses amusemens ; il est des ouvriers de sensualité, qui décorent la coupe de la volupté, & qui savent raffiner des plaisirs déjà jugés exquis.



## D A N G E R S.

**M**AIS malheur au cœur naïf & innocent, échappé de la province, qui sous prétexte de se perfectionner dans quelque art, ose visiter sans mentor & sans ami, cette ville de seduction. Les pièges de la débauche qui usurpe insolamment le nom de volupté, vont l'environner de toutes parts : à la place du tendre amour, il ne rencontrera que son simulacre ; le mensonge de la coquetterie, les artifices de la cupidité sont substitués aux accens du cœur, aux

flammes du sentiment ; le plaisir est vénal & trompeur. Ce jeune homme qui a quitté un pere, une mere, une amante, plongé dans une multitude confuse, sera heureux s'il ne perd quelquefois que sa santé ; si échappant à la ruine de ses forces, il ne va pas grossir le troupeau de ces ames sans vigueur & sans nerf, qui ne sont plus livrées qu'à un mouvement machinal. Ainsi tout est compensé ; & pour acquérir des connoissances rares ou neuves, il en coute cher quand on veut toucher à *l'arbre de la science*.

IL y auroit une pièce de théâtre très-morale à faire, *le pere de province*. Un malheureux pere, souvent abusé par une perspective décevante, combat mollement les desirs de son fils ; il lui ouvre la route de la capitale, séduit le premier par l'idée d'une prochaine fortune. Le fils part avec un cœur rempli des vertus filiales ; mais la contagion va le saisir : bientôt le pere infortuné ne reconnoitra plus le fils dans lequel il se complaisoit ; celui-ci aura appris à tourner en ridicule les vertus qui lui étoient les plus cheres ; & tous les liens qui l'attachoient à la maison paternelle, il les aura oubliés ou brisés, parce qu'il aura vu la ville où les nœuds sont si légers qu'ils n'y existent plus, ou qu'ils y sont tournés en ridicule.



## A V A N T A G E S.

**C'**EST à Paris que l'on trouve les ressources que l'on chercheroit vainement dans les provinces pendant plusieurs années. On a bien raison de dire que la fortune est aveugle : car une simple recommandation vous pousse quelquefois beaucoup plus loin que les travaux les plus assidus. Tout dépend quelquefois de la première maison où vous entrez.

O jeune homme ! tandis que ton visage est frais, vas caresser la fortune ; elle est femme , elle chérit les premières années de la vie humaine : si tu attends plus tard , tu ne feras point favorisé.

**MAIS** il y a une si grande presse dans le temple de la fortune , rempli d'ambitieux ! ils se coudoient & se croisent mutuellement dans leur marche. Il faut se faire jour à travers le flux & le reflux. A peine a-t-on vaincu la foule prodigieuse des obstacles , à peine a-t-on mis un pied devant l'autel de la Déesse , qu'on se trouve avoir la barbe grise , & qu'il faut tout abandonner. Je n'ai jamais fait un pas vers l'Idole ; aussi suis-je toujours à la même distance ; & il est trop tard aujourd'hui pour avancer.

## ESPRIT RAFINÉ.

**P**EUT-ETRE y a-t-il dans la capitale , vraiment trop de ce qu'on appelle esprit. On justifie tout, & le vice même. Notre malice, c'est-à-dire, le raffinement de nos passions, l'art de les justifier, auroit-elle pour mesure l'étendue donnée à notre faculté de penser ? Notre raison perfectionnée nous apprendroit-elle en même temps à perfectionner le vice ? Ne nous servirions - nous pas d'une logique ingénieuse pour voiler l'artifice, & le progrès de nos goûts intéressés ? Ne deviennent-ils pas plus attrayans, plus tyranniques par la méthode même qui nous apprend ces subtilités ? Quoi ! la science seroit accompagnée d'un poison subtil ! Je crains d'approfondir cet objet ; non, la science vraie est bonne. Il y en a de fausses, & ce sont celles-là qui excitent la cupidité ; il en est d'innocentes dans les siècles les plus corrompus.





## POUR QUI LES ARTS ? HÉLAS !

**T**ANDIS que l'imagination cherche & invente, se consume dans son vol actif & soutenu, tandis que le bon sens médite, calcule, que l'esprit de sagacité perfectionne. . . . C'est donc pour que l'indolence jouisse dédaigneusement de tous ces arts créés avec tant de travaux !

CELA est bien triste à penser. Quoi, tout est fait pour l'œil de la mollesse, pour les plaisirs du voluptueux oisif ! Quoi, c'est pour le réveiller de sa léthargie & de son ennui, que les nobles enfans des arts mettent au jour leurs admirables productions !

---

## AU PLUS PAUVRE LA BESACE.

**T**OUTES les charges, les dignités, les emplois, les places civiles, militaires & sacerdotales, se donnent à ceux qui ont de l'argent : ainsi la distance qui sépare le riche du reste des citoyens, s'accroît chaque jour, & la pauvreté devient plus insupportable par la vue des progrès étonnans du luxe qui fatigue les regards



de l'indigent. La haine s'envenime & l'état est divisé en deux classes, en gens avides & insensibles, & en mécontents qui murmurent. Le législateur qui trouvera le moyen de hacher les propriétés, de diviser & subdiviser les fortunes, servira merveilleusement l'état & la population. Telle est la pensée féconde de Montelquieu, revêtue de cette expression si heureuse : *en tout endroit où deux personnes peuvent vivre commodément, il se fait un mariage.*

LES richesses accumulées sur quelques têtes, enfantent ce luxe si dangereux pour celui qui en jouit & pour celui qui l'envie. Ces mêmes richesses réparties d'une manière moins inégale, au lieu du poison destructeur que produit le faste, amèneraient l'aisance, mère du travail, & source des vertus domestiques. Tout état où les fortunes sont à-peu-près au même niveau est tranquille, fortuné & semble faire un tout. Telle est de nos jours la Suisse. Tout autre état porte un principe de discorde & de division éternelle. L'un se vend, l'autre achète, & tous deux sont avilis. Je n'entends pas parler de cette égalité qui n'est qu'une chimère. Mais les énormes propriétés nuisent au commerce & à la circulation. Tout l'argent est d'un côté, & le suc vital s'égaré au lieu de féconder toutes les branches de l'arbre. Que de talens éclipsés

faute de quelques pièces d'argent ! S'il est considéré comme une semence productive, les trois quarts & demi des citoyens en font privés, & languissent toute leur vie sans pouvoir déployer leurs propres facultés.

RIEN ne me fait plus de plaisir que de voir l'héritier d'un millionnaire dépenser en peu d'années les biens immenses que son pere avare & dur avoit amassés. Car si le fils étoit avare comme le pere, à la troisieme génération le descendant posséderoit dix fois la fortune de son bifayeul, & vingt hommes de cette espece engloberoient toutes les richesses d'un pays. L'origine de tous les maux politiques doit s'attribuer à ces fortunes immenses, accumulées sur quelques têtes. Cette funeste inégalité fait naître d'un côté les attentats de l'opulence, & de l'autre, les crimes obscurs de l'indigence. Elle enfante une guerre intestine qui a beaucoup de ressemblance avec la guerre civile : elle inspire aux uns une haine d'autant plus active qu'elle est cachée, & aux autres un orgueil intolérable, qui devient cruel. Tout état qui favorisera par ses loix cette injuste disproportion, n'a qu'à étendre son code pénal. Dès qu'il y aura de nombreux palais, il faudra bâtir de vastes prisons. Tout état, au contraire, attentif à diviser les héritages, à faire descendre le suc nourricier

ricier dans toutes les branches , aura moins de délits à punir. La loi romaine qui défendoit qu'aucun Romain pût posséder au-delà de 500 arpens de terre , étoit une loi très-sage. Une loi qui parmi nous examinerait à la mort, la vie d'un très-riche propriétaire , par quels moyens il a amassé sa fortune , & qui rendroit aux pauvres de l'état ce qui paroîtroit avoir excédé les gains légitimes , semblera chimérique ; mais n'en seroit pas moins excellente.



## G A I E T É .

ON ne trouve plus chez les Parisiens cette gaieté qui les distinguoit, il y a soixante ans, & qui formoit pour l'étranger le présent le plus agréable, & le compliment le plus flatteur. Leur abord n'est plus si ouvert, ni leur visage aussi riant. Je ne fais quelle inquiétude a pris la place de cette humeur enjouée & libre, qui attestoit des mœurs plus simples, une plus grande franchise, & une plus grande liberté. On ne se réjouit plus en compagnie ; l'air sérieux, le ton caustique, annoncent que la plupart des habitans rêvent à leurs dettes, & sont toujours aux expédiens.

LES dépenses qu'entraîne le luxe, & la ma-  
Tome I. C

nie des superfluités ont rendu tout le monde pauvre, & l'on s'intrigue perpétuellement, pour parer aux frais de représentation.

AFFAIRES, embarras, servitudes, projets; tout cela se lit sur les visages. Dans une société de vingt personnes, dix-huit s'occupent des moyens d'avoir de l'argent, & quinze n'en trouveront point.

LES ris naissent de la modération des desirs: on ne la connoît plus: on tombe dans la réserve, de là dans la sécheresse; & l'abus de l'esprit vient encore retrécir les cœurs. Les visages voudroient se montrer épanouis; mais une vraie inquiétude trahit le tourment intérieur de l'ame. Si l'on jouit encore, c'est dans des parties obscures & secretes, où l'on est seul, où le libertinage prend la place de la volupté; on y est quelquefois distrait, jamais heureux.



 —————  —————   
B E S O I N S F A C T I C E S.

**C**E n'est pas l'or qui pervertit une nation ; il est pur & innocent chez un peuple où regne la simplicité : il devient dangereux dès qu'il reçoit un prix extrême par l'appas des faux plaisirs.

LORSQU'ON voit avec quelle fureur l'homme se précipite à Paris dans les frivolités du luxe, dès qu'il lui est offert ; à quel point il est devenu ardent pour ces prétendues jouissances, dont nos ayeux se passoient si bien ; combien il a mis de recherches dans ce nouveau genre de délices, & comme il est devenu superbe & dédaigneux pour tout ce qui n'est pas orné de ce brillant superflu, qui ne le rend que plus avide & plus inquiet ; on ne peut s'empêcher de craindre qu'il ne tourne absolument en ridicule, la vertu, la raison, la frugalité, la tempérance : on doit craindre que l'homme dans cette ville, n'oublie tout à fait sa propre dignité, & ne s'abaisse devant l'Idole de la fortune, pour l'intérêt de ces mêmes voluptés, qui ne sont pas des besoins, & qui commandent plus impérieusement que ceux de la Nature.



## LE B O U R G E O I S.

**P**AR la même raison que l'on ne donne à la Haye que le nom de *village*, parce que cette ville n'est point murée; on pourroit appeller ainsi Paris, qui n'a point de murailles.

C'EST le pays de tout le monde: le Parisien natif n'y a pas plus de privileges que le Chinois qui viendrait s'y établir: si je disois *mon droit de citoyen*, je ferois rire jusqu'aux officiers municipaux.

LE Parisien s'échauffe d'abord avec une espece de frénésie; le lendemain il tourne tout en ridicule, parce qu'il ne cherche que l'amusement.

IL est tombé depuis près de cent ans dans une espece d'insouciance sur ses intérêts politiques; poison moral, qui gâte les cœurs, énerve les entendemens, atténue & fait trouver trop fort, tout ce qui est énergique: on y a peur de tout ce qui est sublime en tout genre.

ON se borne au persiflage superficiel des ridicules, & l'on a rendu odieuse la censure utile des vices.

LE régent ayant bouleversé toutes les fortunes, il y a soixante ans, a produit le même bouleversement dans les mœurs : c'est à cette époque qu'a commencé l'oubli des vertus domestiques.

LE bourgeois est marchand ; mais il n'est pas négociant : livré à une conduite mercantile, les spéculations grandes & généreuses lui échappent ; il fait des affaires de tout : il est vrai que la douane obstrue & fatigue horriblement le commerce.

DÈS qu'on est sur le pavé de Paris, on voit bien que le peuple n'y fait pas les loix : aucune commodité pour les gens de pied ; point de trottoirs. Le peuple semble un corps séparé des autres ordres de l'état ; les riches & les grands qui ont équipage, ont le droit barbare de l'écraser ou de le mutiler dans les rues ; cent victimes expirent par année sous les roues des voitures. L'indifférence pour ces sortes d'accidens fait voir que l'on croit que tout doit servir le faste des grands. Louis XV disoit : *si j'étois lieutenant de police, je défendrois les cabriolets*. Il regardoit cette défense comme au-dessous de sa grandeur.

QUE l'on dise à un tranquille habitant des

Alpes, qu'il y a une ville où des citoyens pouffent leurs chevaux à toute bride sur le corps de leurs concitoyens ; qu'ils en font quittes pour payer une légère somme, & qu'ils peuvent recommencer le lendemain ; il taxera le Parisien de mensonge, & n'osera faire entrer dans sa mémoire, l'image de cette barbarie.

LE peuple est mou, pâle, petit, rabougri ; on voit bien au premier coup-d'œil, que ce ne sont pas là des Républicains : à ceux-ci appartient un autre caractère qu'au sujet d'un Monarque. Que celui-ci soit poli, sybarite, sans mœurs fortes ; il n'a d'autre consolation que les jouissances trompeuses du luxe. Ce n'est que le Républicain qui déploie cette rudesse ; ce geste tranchant, cet œil animé, qui conserve l'énergie des âmes, & soutient le patriotisme.

Si le citoyen ne marche point sur le pavé, la tête haute, prêt au pugilat, il perdra sa valeur réelle, tant les vertus orgueilleuses des états tiennent à une certaine rudesse ! Elle peut offenser un œil efféminé ; mais elle n'en est pas moins la sauve-garde des empires qui veulent rendre leurs forces respectables.



LE nerf, & s'il faut le dire, l'insolence du peuple fera toujours le gage de sa franchise, de sa probité, de son dévouement. Dès que le peuple cesse d'être agreste & clamateur, il devient sérieux, vain, débauché, pauvre, & conséquemment avili.

J'AIME mieux le voir comme à Londres, se battre à coup de poings, & s'enivrer à la taverne, que de le voir comme à Paris, foucieux, inquiet, tremblant, ruiné, n'osant lever la tête; livré aux plus laides catins de l'univers, & incessamment prêt à faire banqueroute. Il est alors licentieux sans liberté, dissipateur sans fortune, orgueilleux sans courage; & la misère & l'esclavage vont le charger de leurs fers honteux.

LE bâton regne à la Chine; c'est la populace la plus timide, la plus lâche & la plus voleuse de l'univers. A Paris elle se disperse devant le bout d'un fusil, elle fond en larmes devant les officiers de la police, elle se met à genoux devant son chef; c'est un Roi pour toute cette canaille.

ELLE croit que les Anglois mangent la viande toute crue; qu'on ne voit que des gens qui se noyent dans la Tamise; & qu'un étranger ne

fauroit traverser la ville , sans être assommé à coups de poings.

Tous les chapiers de la terrasse des Tuileries , ou de l'allée du Luxembourg , font des anti-anglicans , qui ne parlent que de faire une descente en Angleterre , de prendre Londres , d'y mettre le feu ; & qui , quoique jugés souverainement ridicules , n'ont gueres sur les Anglois , des idées différentes de celles du beau monde.

Nous ne pouvons à Paris , ni parler ni écrire , & nous nous passionnons à l'excès pour la liberté des Américains , placés à douze cents lieues de nous : il ne nous est jamais arrivé , au milieu de ces applaudissemens donnés à la guerre civile , de faire un retour sur nous-mêmes : mais le besoin de parler entraîne le Parisien , & les premieres classes comme les dernieres , font soumises à des préjugés déplorables & honteux.

LE Parisien a changé à bien des égards. Il étoit avant le regne de Louis XIV , bien différent de ce qu'il est aujourd'hui ; les descriptions des écrivains , fideles dans le temps où elles furent écrites , ne peuvent plus convenir aujourd'hui : il a de l'esprit & des lu-

mieres , il n'a plus ni force , ni caractère , ni volonté.

LE Parisien a le singulier talent de faire poliment une question défobligeante à un étranger ; il allie l'indifférence à la réception la plus gracieuse ; il lui rend service sans l'aimer , & l'admire pas mépris.

LE propos de ce danseur qui se nommoit immédiatement après un Monarque législateur , après un homme d'un esprit universel , & qui disoit : *je ne connois que trois grands hommes , Frédéric , Voltaire & moi* , a été répété comme le propos d'un appréciateur , d'un distributeur de la renommée ; & tout Parisien , jusqu'au faiseur de cabrioles , se croit en droit d'indiquer à la gloire les noms qu'elle doit couronner.



## P O P U L A T I O N

### D E L A C A P I T A L E .

**M**R. de Buffon ( que je n'appellerai point le comte de Buffon , car il y a tant de comtes ) soutient que la force de cette ville pour le maintien de sa population , a augmenté depuis cent

ans d'un quart ; & que sa fécondité est plus que suffisante pour sa population. Chaque mariage , dit-il , produit quatre enfans ; il se fait chaque année environ quatre à cinq mille mariages , & le nombre des baptêmes monte à dix-huit , dix-neuf , & vingt-mille. Ainsi ceux qui entrent à la vie semblent égaler en nombre ceux qui en sortent ; proportion qui a quelque chose d'admirable , & qui démontre à l'œil attentif un plan soutenu dans la circulation de la vie & de la mort.

IL meurt à Paris , année commune , vingt mille personnes environ ; ce qui , selon le même observateur , paroît donner une population de sept cent mille âmes , en comptant trente-cinq vivans pour un mort. Tous les grands hyvers augmentent cette mortalité. Elle s'est trouvée en 1709 , de 30000 , en 1740 , de 24000.

D'APRÈS les mêmes observations , il naît à Paris plus de garçons que de filles , & il y meurt plus d'hommes que de femmes , non-seulement dans la proportion des naissances des mâles , mais encore considérablement au-delà de ce rapport ; car sur dix ans de vie courante , les femmes ont un an de plus que les hommes à Paris ; ainsi la différence est d'un neuvième entre le sort final des hommes & des femmes

dans cette capitale, nommée par le petit peuple, *le paradis des femmes, le purgatoire des hommes & l'enfer des chevaux.*

IL y a des jours qu'il sort des portes de la capitale trois cent mille hommes à épaisses colonnes ; dont soixante mille en équipages ou à cheval : il s'agit d'une réjouissance, d'une revue, d'une fête publique. Six heures après, cette foule immense se dissipe ; chacun retourne chez soi : la place dont les limites étoient ferrées, dont les barrières étoient renversées par l'affluence prodigieuse du peuple qui crioit miséricorde, se vuide demeure nue & déserte ; & de tant d'hommes assemblés & pressés, chacun a son asyle ou son trou à part.

LE jour de la promenade de Long-champ, toute la ville sort, quelque temps qu'il fasse : c'est le jour marqué par l'usage, pour faire voir à tout Paris son équipage, ses chevaux & ses laquais. On ne fait point la révérence à la promenade, comme dans un salon ; celle-là a un caractère de légèreté que n'attraperoit jamais le plus leste étranger.

DEPUIS le désastre arrivé à la place de Louis XV, il y a dix années ; où quinze à

dix-huit cents personnes furent étouffées, à la fuite d'un déplorable feu d'artifice; il y a beaucoup d'ordre & d'exactitude dans toutes les fêtes publiques, & l'on ne fauroit donner trop d'éloge à la vigilance & à l'adresse qui regnent en cette partie.

D'APRÈS cette affluence inconcevable qui étonne les yeux les plus accoutumés à ce spectacle, on ne fera pas surpris d'apprendre que la seule ville de Paris rapporte au Roi de France, près de cent vingt millions par an, en y comprenant tout, les entrées, les dixiemes, les capitations, & toutes les impositions fiscales qui formeroient un dictionnaire. Cette épouvantable somme, que produit un point si étroit, se renouvelle chaque année; & ce n'est pas sans raison, que les Monarques François appellent la capitale, *notre bonne ville de Paris*: c'est une bonne vache à lait.

LA cour est fort attentive aux discours des Parisiens: elle les appelle, *les grenouilles*: que disent les grenouilles, se demandent souvent les princes entr'eux? Et quand les grenouilles frappent des mains à leur apparition, ou au spectacle ou sur le chemin de Sainte Genevieve, ils sont très-contens. On les punit quelquefois par le silence: en effet, ils peuvent lire

dans le maintien du peuple les idées qu'on a sur leur compte : l'allégresse ou l'indifférence publique ont un caractère bien marqué. On prétend qu'ils sont sensibles à la réception de la capitale , parce qu'ils sentent confusément que dans cette multitude , il y a du bon sens , de l'esprit , & des hommes en état de les apprécier , eux & leurs actions : or ces hommes , on ne fait trop comment , déterminent le jugement de la populace.

LA police a soin dans certaines circonstances de payer de fortes gueules , qui se répandent dans différens quartiers , afin de mettre les autres en train , ainsi qu'elle soudoye des *chianlis* pendant les jours gras ; mais les vrais témoignages de l'allégresse publique , ainsi que du contentement du peuple , ont un caractère que rien n'imite.

ON en est au dixième plan de Paris ; mais il déborde toujours ses limites ; la clôture n'en est pas encore fixée & ne sauroit l'être.

JE m'é gare , je me perds dans cette ville immense ; je ne reconnois plus moi-même les quartiers nouveaux. Les Marais qui produisent les légumes , reculent & font place à des édifices. Voilà Chaillot , Passy , Auteuil bien liés à la ca-

pitale ; encore un peu Seve y touche ; & si l'on prolonge d'ici à un siecle jusqu'à Versailles ; de l'autre côté , à Saint Denis , & du côté de Picpus , à Vincennes ; voilà pour le coup une ville plus que Chinoise.



## V O I S I N A G E .

**O**N est étranger à son voisin , & l'on n'apprend quelquefois sa mort que par le billet d'enterrement , ou parce qu'on le trouve exposé à la porte quand on rentre le soir. Deux hommes célèbres peuvent vivre vingt-cinq ans dans cette ville sans se connoître , ni se rencontrer : votre adverfaire , votre ennemi fera comme invisible pour vous : car en entrant dans une maison , vous saurez d'avance s'il y est ou s'il n'y est pas : il ne tient qu'à vous de ne voir jamais sa face : aussi les parens les plus proches , quand ils sont brouillés , quoique demeurant dans la même rue , sont à mille lieues l'un de l'autre.

ON rapporte l'histoire de Dom-Jacques Martin , Bénédictin. Monsieur Deslandes , auteur de *l'histoire critique de la philosophie* , avoit critiqué ses ouvrages : Dom Martin , qui supportoit impatiemment la censure , se répandoit en invec-



tives furieuses contre Mr. Deslandes. Comme celui-ci avoit l'esprit doux, liant & honnête, une Dame imagina de faire goûter à Dom Martin ce même homme contre lequel il déclamoit avec tant de violence : Mr. Deslandes prit le nom d'Olivier, & dîna souvent avec lui ; il mettoit la conversation sur le chapitre de Mr. Deslandes, & Dom Martin de s'écrier ; *vous êtes un homme, vous, plein de science & d'esprit, qui raisonnez avec une justesse infinie ; mais ce Deslandes est bien l'homme du monde le plus ignorant & le plus pitoyable.* Cette scene étoit des plus divertissantes, & je ne doute point qu'elle ne se renouvellât entre les auteurs qui se montrent les plus acharnés l'un contre l'autre, pour quelques atteintes portées à leur amour propre.

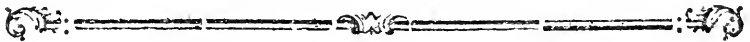
ON avoit proposé à Elie-Catherine Fréron, dont la physionomie n'étoit pas connue de François-Marie-Arouet de Voltaire, d'aller à Ferney, rendre une visite à ce grand poëte, sous un nom supposé ; mais Fréron ne prit pas sur lui même de jouer un tour semblable à l'auteur de l'Ecoffaise.

VOLTAIRE fuyoit Piron dans cette immense ville ; il redoutoit ses facarismes : il lui échappa tant qu'il fut à Paris ; & la rencontre que plu-

seurs plaifans attendoient & provoquoient ; n'eût jamais lieu.

L'INIMITIÉ n'y a pas l'ardeur qui distingue les haines si violentes dans les petites villes , parce qu'on échappe à son ennemi & à son adversaire , & ne le voyant plus on l'oublie.

L'ANIMOSITÉ est passagere ainsi que l'amour ; & les passions en général , soit en bien soit en mal , n'ont pas ce caractère de profondeur qui les rend sublimes ou redoutables.



## D E S C H E M I N É E S .

L'USAGE habituel que l'homme fait du feu , dit Mr. de Buffon , ajoute beaucoup à cette température artificielle , dans tous les lieux où il habite en nombre. A Paris dans les grands froids , les thermometres au Fauxbourg Saint Honoré , marquent deux ou trois degrés de froid de plus qu'au Fauxbourg Saint Marceau , parce que le vent du nord se tempere en passant sur les cheminées de cette grande ville.

LA consommation de bois est devenue effrayante ,

frayante , & menace , dit-on , d'une prochaine difette. Celui qui a inventé le flottage du bois mériteroit d'avoir une ftatue dans l'Hôtel-de-ville ; mais les échevins aiment mieux y montrer leur figure en perruque , roide & agenouillée. Cependant fans cet inventeur heureux , la capitale n'auroit jamais pris un tel accroiffement.

CE bois que le fleuve amene , & qu'on entaffè en piles hautes , comme des maifons (1) , va difparoître dans l'efpace de trois mois. Vous le voyez en pyramides quarrées ou triangulaires , qui vous dérobent la vue des environs ; il fera mefuré , porté , fcié , brûlé ; & il n'y aura plus que la place.

AUTREFOIS , ce qui compofoit le domeftique , fe chauffoit à un foyer commun ; aujourd'hui la femme de chambre a fa cheminée , le précepteur a fa cheminée , le maître d'hôtel a fa cheminée , &c. (2).

(1) La Gazette eccléfiastique s'eft imprimée long-temps fous une de ces piles ; les ouvriers de l'imprimerie étoient déguifés en fcieurs & en débardeurs. Les limiers de la police étoient tous en défaut.

(2) Nicole fur la fin de fa vie n'ofoit fortir , dans la crainte d'être écrasé par la chute d'une cheminée ; il

Ceux mêmes qui se piquent de politesse, ne s'abstiennent pas pour cela, même en présence des dames, de se chauffer indécemment les mains & le dos, & de dérober la chaleur & la vue du feu à toutes une compagnie.



## C R A I N T E F O N D É E.

**Q**UAND on songe qu'il y a à Paris près d'un million d'hommes entassés sur le même point, & que ce point n'est pas un port de mer, il y a vraiment de quoi frémir sur la future subsistance de ce peuple ; & quand on songe ensuite que ce qu'on appelle commerce ( & qui n'est au fond qu'un agiotage perpétuel, qu'une industrie locale ) est encore gêné, comprimé, fatigué de toutes parts, il y a encore de quoi frémir davantage. Alors l'existence de cette superbe ville paroît absolument précaire : car plusieurs causes isolées, qui n'ont pas besoin d'être réunies, peuvent y faire entrer la famine, sans compter les autres fléaux qu'elle peut effuyer politiquement.

IL est bien sûr que chaque Parisien n'aura ne songeoit qu'en tremblant à cette foule prodigieuse de longs tuyaux, qui couronnent nos toits.

déformais du pain , que tant qu'on voudra bien permettre au boulanger d'avoir de la farine , & que le maître du ruisseau de la Seine & de la Marne l'est , & le fera de l'existence de la ville.

COMMENT trouver le moyen de remédier à cette foule de nécessiteux , qui n'ont d'autre gage de leur subsistance que dans le luxe dépravé des grands ? Comment entretenir la vie au milieu de cette masse qui crieroit famine , si certains abus venoient à cesser tout-à-coup ? Le luxe dévorateur , tout en mangeant l'espece humaine , foutient au-dessus de leur tombeau , tous ces hommes qu'il extermine ; ils meurent par degrés , & non tout-à-coup.

ON voit dans cette capitale des hommes qui usent toute leur vie à faire des joujous d'enfans ; les vernis , les dorures , les pompons occupent une armée d'ouvriers ; cent mille bras y sont exercés jour & nuit , à fondre des sucres , & à édifier des desserts. Cinquante mille autres , le piegne en main , attendent le réveil de tous ces oisifs qui végètent en croyant vivre , & qui pour se dédommager de l'ennui qui les accable , font deux toilettes par jour.



---

 CARACTERE POLITIQUE

## DES VRAIS PARISIENS.

PARIS a toujours été de la plus grande indifférence sur sa position politique. Cette ville a laissé faire à ses Rois tout ce qu'ils ont voulu faire. Les Parisiens n'ont gueres eu que des mutineries d'écoliers ; jamais profondément asservis , jamais libres. Ils repoussent le canon par des vaudevilles , enchaînent la puissance royale par des faillies épigrammatiques , punissent leur Monarque ou l'absolvent par le silence , ou par des battemens de mains ; lui refusent le *vive le Roi* , s'ils sont mécontents , ou le récompensent par des acclamations. La halle a là - dessus un tact , qui ne se dément jamais. La halle fait la réputation des souverains ; & le philosophe après avoir bien médité , observé , est tout étonné de voir que la halle a raison.

LES Parisiens semblent avoir deviné par instinct , qu'un foible degré de liberté de plus , ne valoit pas la peine d'être acheté par une continuité de réflexions & d'efforts. Le Parisien oublie promptement les malheurs de la veille , il ne tient point registre de ses souffrances ; &

Pon diroit qu'il a assez de confiance en lui-même, pour ne pas redouter un despotisme trop absolu. Il a développé beaucoup de patience, de force & de courage, dans la dernière lutte du trône & des loix; beaucoup de villes assiégées ont eu moins de courage & de constance.

EN général, il est doux, honnête, poli, facile à conduire; mais il ne faudroit pas trop prendre sa légéreté pour de la foiblesse; il est dupe, un peu volontairement; & je crois assez le connoître, pour affirmer que si on le pouvoit à bout, il prendroit une opiniâtreté invincible; souvenons-nous de la ligue & de la fronde. Tant que ses maux ne seront pas insupportables, il ne se vengera que par des couplets & des bons mots; il ne parlera pas dans les lieux publics; mais il s'en dédommagera amplement dans le secret des maisons.



## M O N G R A N D P E R E.

**J**E songe à mes ancêtres qui avoient des idées bien différentes des miennes, des préjugés & des usages encore plus opposés. Quand je fors d'une séance de l'académie françoise, le jour

de la Saint-Louis , je me dis ; il y a deux cents ans que Paris regorgeoit de sang ; que dans la rue Betizy on perçoit de coups l'amiral Coligny , après qu'il eut reçu la veille , les protestations d'amitié & les embrassemens de Charles IX Il fut foulé aux pieds, ce Coligny , l'homme le plus propre à figurer dans une guerre civile , & qui eût donné à la ligue , un poids , une majesté , & des succès qu'elle n'eut point. Voilà le Louvre , d'où ce même Charles IX tiroit avec une carabine sur ses propres sujets. Les massacreurs de la nuit de la Saint Barthelemy étoient de terribles catholiques : il vaut mieux aller ce jour là , entendre dans ce même Louvre , les plaisanteries faillantes du géometre d'Alembert , qui ont du fel & de la finesse ; & si elles chagrinent un peu le clergé , il ne s'en venge qu'en disant à la cour , du mal des philosophes. Passe pour cela : les philosophes s'en moquent , & ont l'art de tout dire adroitement , pour qui fait bien entendre : & l'on entend aujourd'hui à demi mot ; & l'on dit tout ce que l'on veut dire ; & le premier qui se fâche a toujours tort. O mon grand pere ! nous avons des idées toutes nouvelles : elles étoient si loin de vous , que malgré votre esprit , vous n'avez jamais pu les soupçonner. Puissent nos neveux en dire autant ! La perfectibilité n'appartient qu'à la race humaine. Nous sommes moins ineptes & moins



barbares , que du temps de Charles IX : mais voilà beaucoup de gagné en si peu de temps !



## G A R E ! G A R E !

**G**ARE les voitures ! Je vois passer dans un carrosse , le médecin en habit noir ; le maître à danser dans un cabriolet , le maître en fait d'armes dans un diable ; & le prince court à six chevaux ventre à terre , comme s'il étoit en rase campagne.

L'HUMBLE vinaigrette se glisse entre deux carrosses , & échappe comme par miracle : elle traîne une femme à vapeurs , qui s'évanouiroit dans la hauteur d'un carrosse. Des jeunes gens à cheval gagnent impatiemment les remparts , & font de mauvaise humeur , quand la foule pressée qu'ils éclaboussent , retarde un peu leur marche précipitée. Les voitures & les cavalcades causent nombre d'accidens , pour lesquels la police témoigne la plus parfaite indifférence.

J'AI vu la catastrophe du 28 Mai 1770 , occasionée par la foule des voitures qui obstruèrent la rue ; unique passage ouvert à l'affluence pro-

digieuse du peuple , qui se portoit en foule à la triste illumination des boulevards. J'ai manqué d'y perdre la vie. Douze à quinze cents personnes ont péri ou le jour même , ou des suites de cette presse effroyable. J'ai été renversé trois fois sur le pavé , à différentes époques , & sur le point d'être roué tout vif. J'ai donc un peu le droit d'accuser le luxe barbare des voitures.

IL n'a reçu aucun frein , malgré les réclamations journalières. Les roues menaçantes , qui portent orgueilleusement le riche , n'en volent pas moins rapidement sur un pavé teint du sang des malheureuses victimes qui expirent dans d'effroyables tortures , en attendant la réforme qui n'arrivera pas , parce que tous ceux qui participent à l'administration roulent carrosse , & dédaignent conséquemment les plaintes de l'infanterie.

LE défaut de trottoirs rend presque toutes les rues périlleuses : quand un homme qui a un peu de crédit est malade , on répand du fumier devant sa porte , pour rompre le bruit des carrosses ; & c'est alors sur-tout qu'il faut prendre garde à soi.

JEAN-JACQUES Rousseau , renversé en 1776 ,

fur le chemin de Menil-montant , par un énorme chien danois , qui précédoit un équipage , resta fur la place , tandis que le maître de la berliue le regardoit étendu avec indifférence. Il fut relevé par des payfans , & reconduit chez lui boiteux , & souffrant beaucoup. Le maître de l'équipage ayant appris le lendemain quel étoit l'homme que son chien avoit culbuté , envoya un domestique pour demander au blessé , ce qu'il pouvoit faire pour lui : *tenir désormais son chien à l'attache* ; reprit le philosophe , & il congédia le domestique.

QUAND un cocher vous a moulu tout vif, on examine chez le commissaire, si c'est la grande roue ou la petite roue ; le cocher ne répond que de la petite roue, & si vous expirez sous la grande roue, il n'y a point de dédommagemens pécuniaires pour vos héritiers. Puis il est un tarif pour les bras, les jambes, les cuiffes ; & c'est un prix fait d'avance. Que faire ? bien écouter quand on crie, *gare ! gare !* Mais nos jeunes Phaëtons font crier leurs domestiques de derriere le cabriolet. Le maître vous renverse , puis le valet s'égoïlle : & se ramasse qui peut.





## D E L' A I R V I C I É.

**D**ÈS que l'air ne contribue plus à la conservation de la santé, il tue; mais la santé est le bien sur lequel l'homme se montre le plus indifférent. Des rues étroites & mal percées, des maisons trop hautes, & qui interrompent la libre circulation de l'air; des boucheries, des poissonneries; des égoûts, des cimetières, font que l'atmosphère se corrompt, se charge de particules impures, & que cet air renfermé devient pesant, & d'une influence maligne.

LES maisons d'une hauteur démesurée, sont cause que les habitans du rez-de-chaussée & du premier étage, sont encore dans une espèce d'obscurité, lorsque le soleil est au plus haut point de son élévation.

LES maisons élevées sur les ponts, outre l'aspect hideux qu'elles présentent, empêchent le courant d'air de traverser la ville d'un bout à l'autre, & d'emporter avec les vapeurs de la Seine, tout l'air corrompu des rues qui aboutissent aux quais.

LORSQUE le citoyen veut, les fêtes & les di-

manches, respirer l'air pur de la campagne, à peine a-t-il mis le pied hors des barrières, qu'il trouve les exhalaïsons infectes, qui sortent des *gadoues*, & autres immondices: elles couvrent les campagnes à une demi-lieue de la capitale. Ses promenades sont infectées, parce qu'on n'a pas eu l'attention de porter les boues un peu plus loin: les beaux boulevards s'en ressentent, & perdent ainsi leur agrément. Aucun soin paternel ne veille à dédommager le citadin des fatigues journalières, & de l'argent qu'il donne.

ON fait que les végétaux tendent à conserver l'athmosphère dans un état de salubrité, à la purger même de toute corruption: voilà pourquoi les anciens environnoient leurs temples & leurs places publiques de grands arbres; pourquoi ne les imiterions-nous pas?

L'ODEUR cadavéreuse se fait sentir dans presque toutes les églises; de-là l'éloignement de beaucoup de personnes qui ne veulent plus y mettre le pied. Le vœu des citoyens, les arrêts du parlement, les réclamations, tout a été inutile: les exhalaïsons sépulchrales continuent à empoisonner les fideles. On prétend néanmoins que l'on prend une odeur de moisi ou de cave, qui regne dans ces amas énormes de pierres, pour une odeur de mort. L'on m'a certifié que

les cadavres font transportés dans les cimetières , la nuit qui suit l'enterrement , & qu'il n'en reste pas un seul dans les caves des églises , à moins qu'ils ne soient murés ; distinction rarement accordée.

MAIS enfin , ces vingt mille cadavres ne font pas de la capitale , & quand on songe que dans le cimetière des Innocens , on enterre des morts depuis mille ans , que l'on n'attend pas que la terre ait achevé de consumer ces déplorables restes ; l'imagination révoltée repousse les tableaux qui viennent l'affaillir.

INDÉPENDAMMENT des cimetières , faut-il s'étonner que l'air soit vicié ? Les maisons font puantes , & les habitans perpétuellement incommodés. Chacun a dans sa maison des magasins de corruption ; il s'exhale une vapeur infecte de cette multitude de fosses d'aïfances. Leurs vidanges nocturnes répandent l'infection dans tout un quartier , content la vie à plusieurs malheureux , dont on peut apprécier la misère ; par l'emploi périlleux & dégoûtant auquel ils se livrent.

CES fosses , souvent mal construites , laissent échapper la matière dans les puits voisins. Les boulangers qui font dans l'habitude de se servir

de l'eau des puits, ne s'en abstiennent pas pour cela; & l'aliment le plus ordinaire est nécessairement imprégné de ces parties méphitiques & malfaisantes.

LES vidangeurs aussi, pour s'épargner la peine de transporter les matières fécales hors de la ville, les versent au point du jour dans les égouts, & dans les ruisseaux. Cette épouvantable lie s'achemine lentement, à travers les rues, vers la rivière de Seine, & en infecte les bords, où les porteurs d'eau puisent le matin dans leurs sceaux, l'eau que les insensibles Parisiens font obligés de boire.

QUELQUE chose de plus incroyable encore, c'est que les cadavres que volent ou qu'achètent les jeunes chirurgiens, pour s'exercer dans l'anatomie, sont souvent coupés par morceaux, & jettés dans les fosses d'aïfances. A leur ouverture l'œil est quelquefois frappé de ces horribles débris anatomiques, qui réveillent des idées de forfaits. Le travail indépendamment de l'effroi qu'il inspire, devient plus redoutable aux vidangeurs. La mitte, le plomb, les terrasse ou les tue, & l'humanité vivante est encore plus outragée que l'humanité qui n'est plus. O superbe ville! Que d'horreurs dégoûtantes sont cachées dans tes murailles! Mais, n'arrêtons pas

plus long-temps les regards du lecteur , sur ces épouvantables résultats d'une nombreuse société.

LES belles & neuves expériences , faites sur la décomposition & la recomposition de l'air , nous offrent des secours utiles , inconnus à toute l'antiquité ; & pour peu que l'administration se porte à favoriser ces curieuses découvertes , ( & qui nous en promettent d'autres ) les grandes villes auront un fléau de moins à supporter.

IL n'est pas possible que l'indolence & l'insensibilité , ferment les yeux de l'administration , sur les miracles de la chimie. Cette science , débarrassée de ses vieilles formules , paroît venir enfin au-devant de l'humanité souffrante , & lui apporter les vrais remèdes , sur lesquels l'art s'étoit trompé lui-même.

QUOI de plus important que la santé des citoyens ! La force des générations futures , & conséquemment celle de l'état n'est-elle pas dépendante de ces soins municipaux ? Mais les meilleures institutions sont fournies à des lenteurs & des ménagemens , parce que le bien n'est jamais aussi prompt , aussi aisé à faire que le mal.



---

## DÉTERMINATION

### DE L'HABITUDE.

**S**I l'on me demande : comment reste-t-on dans ce sale repaire, de tous les vices & tous les maux, entassés les uns sur les autres ; au milieu d'un air empoisonné de mille vapeurs putrides ; parmi les boucheries, les cimetières, les hôpitaux, les égoûts, les ruisseaux d'urine, les monceaux d'excrémens, les boutiques de teinturiers, de tanneurs, de corroyeurs ; au milieu de la fumée continuelle de cette quantité incroyable de bois, & de la vapeur de tout ce charbon ; au milieu des parties arsénicales, sulfureuses, bitumineuses, qui s'exhalent sans cesse des ateliers, où l'on tourmente le cuivre & les métaux : si l'on me demande comment l'on vit dans ce gouffre, dont l'air lourd & fétide est si épais, qu'on en apperçoit, & qu'en en sent l'atmosphère de plus de trois lieues à la ronde ; air qui ne peut pas circuler, & qui ne fait que tournoyer dans ce dédale de maisons : comment enfin, l'homme croupit volontairement dans ces prisons, tandis que s'il lâchoit les animaux qu'il a façonnés à son joug, il les verroit guidés par le seul instinct, fuir avec précipitation, & chercher dans les champs

l'air , la verdure , un fol libre , embaumé par le parfum des fleurs ? Je répondrai que l'habitude familiarife les Parisiens avec les brouillards humides , les vapeurs malfaisantes & la boue infecte.

ENSUITE l'opéra , la comédie , les bals , les catins & les spectacles , les consolent de la perte de la fanté. Qu'importe que les liqueurs qui circulent dans nos veines , s'épaiffissent , fe coagulent , forment des engorgemens , pourvu que l'on voie danser Vestr-Allard ? On n'a plus besoin de force ni de courage , quand on ne parcourt plus d'autre espace que celui qui fépare les trois spectacles.

LES Parisiens ne font pas trop jaloux de communiquer avec le firmament & ses beautés. C'est aux payfans à qui il appartient de contempler le ciel : pour eux ils regardent le soleil fans admiration , fans reconnoissance , & à-peu-près comme le laquais qui les éclaire.

VIVRE aux bougies est même une distinction de l'opulence. On ne jouit qu'aux bougies : on ne se rassemble qu'aux bougies ; tous les gens riches se font brouillés avec le soleil. Le jour n'est pas fait pour éclairer leurs plaisirs ; la clarté du jour est une clarté ignoble ; c'est un peuple  
de

de morts , qui n'existe que dans des fallons hermétiquement fermés , & au milieu des flambeaux.



## CHAMBRES GARNIES.

UN Boyard vient habiter une mansarde , sur le Palais - royal , & un Moscovite se loge dans un entresol écrasé , à un prix exorbitant ; un Staroste & un Helvétien se partagent un même appartement.

LES chambres garnies sont sales. Rien n'afflige plus un pauvre étranger , que de voir des lits mal propres , des fenêtres où siffent tous les vents , des tapisseries à demi pourries , un escalier couvert d'ordures. En général , le Parisien vit dans la crasse : on n'a pas assez pourvu aux besoins des voyageurs , & cependant qui est-ce qui ne voyage pas ? Un Anglois & un Hollandois , qui se font fait une jouissance de la propreté la plus délectable , se trouvent couchés dans un lit infecté d'animaux incommodes ; & tous les vents coulis entrent dans leur chambre. Ils quittent le plutôt possible , une ville où tous les sens sont douloureusement affectés , & emportent l'argent qu'ils y auroient laissé.

LES chambres garnies font un asyle contre les créanciers : quiconque n'a pas fait des lettres de change, qui contraignent par corps, & qui n'est pas marchand, arrête la voracité des huiffiers : il sort de la chambre garnie, pour se promener sans risque, & dit comme Bias : *omnia me cum porto.*

ON ne paye point de capitation personnellement dans les chambres garnies ; mais celui qui vous les loue paye, & vous fait payer en conséquence : il faut donner son nom sur des registres qui vont à la police ; elle fait bien ce qu'elle en fait.

L'ENLEVEMENT des particuliers se fait beaucoup plus facilement dans les chambres garnies qu'ailleurs, & l'on n'y regarde pas de si près ; quand quelqu'un est arrêté par ordre du gouvernement, l'exempt crie à tous, que c'est un voleur ; & comme la personne est non-domiciliée, on croit qu'elle a volé : on n'en parle plus le soir même, & sa mémoire est ensévelie pour jamais.

IL y a eu des années où l'on a compté à Paris, cent mille étrangers, tous en chambres garnies ; ce nombre est considérablement diminué. Le prix des chambres garnies est fort

inégal ; vous aurez un appartement de quatre pièces près le Luxembourg , qui vous coutera six fois plus , près le Palais-royal.

CES malheureuses créatures qui , au sortir des spectacles , vous arrêtent sur le pavé , & vous poursuivent dans le ruisseau , font en chambres garnies. Elles payent le double de ce que payeroit une femme honnête , de sorte que ce loyer renaissant les écrase. Elles ne peuvent sortir de la triste condition où elles sont plongées , que par une aventure heureuse & rare.

IL est défendu de louer à des femmes prostituées ; & sans elles néanmoins la moitié des appartemens seroient vuides : les perruquiers & les marchands de vin font les principaux propriétaires de ces sales tripôts ; ils en tirent beaucoup d'argent , se font payer d'avance , vexent ces déplorables créatures , & en font encore les espions.





## F I A C R E S.

**C**ES misérables rosses , qui traînent ces voitures délabrées , sortent des écuries royales ; & ont appartenu à des princes du sang , énor-gueillis de les posséder.

**C**ES chevaux réformés avant leur vieillesse , passent sous le fouet des plus impitoyables oppresseurs : ci-devant nobles quadrupedes , impatiens du frein , traînant l'équipage superbe , comme un fardeau léger , maintenant malheureux animaux , tirant le nerf , humides de pluie , dégoûtans d'une sueur sale , fatigués , tourmentés , pendant dix-huit heures par jour , sous le poids des courses que le public leur impose.

**C**ES voitures hideuses , dont la marche obscure est si traînante , servent quelquefois d'asyle à la jeune fille échappée un instant à la vigilance de ses argus , & qui montant d'un pied agile & non apperçu , veut converser avec son amant , sans être vue ni remarquée.

**R**IEN ne révolte l'étranger qui a vu les carrosses de Londres , d'Amsterdam , de Bruxelles , comme ces fiacres , & leurs chevaux agonisans.

QUAND les fiacres font à jeun , ils font affez dociles ; vers le midi , ils font plus difficiles ; le soir , ils font intraitables ; les rixes fréquentes qui s'élevent , font jugées chez les commissaires ; ils inclinent toujours en faveur du cocher. Plus les cochers font yvres , plus ils fouettent leurs chevaux ; & vous n'êtes jamais mieux mené , que quand ils ont perdu la tête.

IL s'agissoit de je ne fais quelle réforme , il y a quelques années ; les fiacres s'aviserent d'aller tous , au nombre de près de dix-huit cents , voitures , chevaux & gens , à Choisi où étoit alors le Roi , pour lui présenter une requête. La cour fut fort surprise de voir dix - huit cents fiacres vuides , qui couvroient au loin la plaine , & qui venoient apporter leurs humbles remontrances au pied du trône : cela donna une forte d'inquiétude. On les congédia comme ils étoient venus : les quatre représentans de l'ordre furent mis en prison , & on envoya l'orateur à Bicêtre ; avec son papier & sa harangue.

RIEN de si commun que la soudaine rupture des souspentes ou des roues : vous avez le nez cassé , ou une contusion au bras ; mais vous êtes dispensé de payer la course.

LES fiacres ne peuvent aller jus, u'à Versailles.

ni sur les routes où il y a des bureaux de voitures, qu'en payant une permission *particuliere*. Dès qu'ils sont hors les barrières, ils vous font la loi malgré les tarifs : les uns font d'une complaisance extrême, les autres sont emportés, insolens; il est plutôt fait de les appaiser avec quelques sols de plus, que d'aller demander justice ou de se la faire soi-même; & c'est le parti que prennent tous les honnêtes gens.

Si vous oubliez quelque chose dans la voiture, comme elle est numérotée, vous allez à un bureau en faire la réclamation, & l'objet vous est ordinairement rendu.

LA commodité & la sûreté publique exigeroient que les fiacres fussent moins sales, plus solides, mieux montés; mais la rareté, la cherté des fourrages, & l'impôt considérable de vingt sols par jour, pour rouler sur le pavé, empêchent les réformes les plus desirables.







## PORTEURS D'EAU.

ON achete l'eau à Paris. Les fontaines publiques sont si rares & si mal entretenues, qu'on a recours à la rivière; aucune maison bourgeoise n'est pourvue d'eau, assez abondamment. Vingt mille Porteurs d'eau du matin au soir, montent deux sceaux pleins, depuis le premier jusqu'au septieme étage, & quelquefois par delà : la voie d'eau coute six liards ou deux sols. Quand le porteur d'eau est robuste, il fait environ trente voyages par jour.

QUAND la rivière est trouble, on boit l'eau trouble : on ne fait trop ce qu'on avale; mais on boit toujours. L'eau de la Seine relâche l'estomac, pour quiconque n'y est pas accoutumé; les étrangers ne manquent presque jamais l'incommodité d'une petite diarrhée; mais ils l'éviteroient s'ils avoient la précaution de mettre une bonne cuillerée de bon vinaigre blanc, dans chaque chopine d'eau.

„ L'ON a vu sous le costume pénible & la-  
 „ borieux d'un porteur d'eau, un homme forcé  
 „ par le besoin de la pauvreté de déposer la  
 „ décoration stérile, dont la patrie avoit honoré

„ ses services, chercher l'aliment & le soutien  
 „ de ses jours dans ce métier rude & abject.  
 „ Il expira, il y a quelques années, de froid  
 „ & de misere, entre les compagnons grossiers  
 „ de son travail journalier, inconnu de ceux  
 „ dont l'horrible indigence l'avoit rendu légal,  
 „ & après avoir confié son secret au ministre  
 „ de la religion, qui recueillit ses derniers sou-  
 „ pirs ”. *Voyez le Babillard*, Tom. I, pag. 75.



## L E P O N T - N E U F.

**L**E Pont-neuf est dans la ville, ce que le cœur est dans le corps humain, le centre du mouvement & de la circulation; le flux & le reflux des habitans & des étrangers, frappent tellement ce passage, que pour rencontrer les personnes qu'on cherche, il suffit de s'y promener une heure chaque jour.

LES mouchards se plantent là, & quand au bout de quelques jours, ils ne voyent pas leur homme, ils affirment positivement qu'il est hors de Paris. Le coup-d'œil est plus beau de dessus le Pont-royal; mais il est plus étonnant de dessus le Pont-neuf. Là, les Parisiens & les étrangers, admirent la statue équestre de Henri IV, & tous

s'accordent à le prendre pour le modele de la bonté, & de la popularité.

UN pauvre pourfuiroit un homme le long des trottoirs; c'étoit un jour de fête: *au nom de Saint Pierre*, disoit le mendiant, *au nom de Saint Joseph*, au nom de la *Sainte Vierge Marie*, au nom de *son divin fils*, au nom de *Dieu*: arrivé devant la statue d'Henri IV; *au nom d'Henri IV*, dit - il: le pourfuiui s'arrête, *au nom d'Henri IV? tiens*; & il lui donna un Louis d'or.

UN de ces hommes qui vendent des médailles de plâtre, en portoit deux, l'une devant, l'autre derriere; c'étoit le médaillon de Henri IV, & de Louis XIV: combien le premier? Six francs: dit le vendeur; & l'autre, le vendez-vous de même? --- Je ne les fépare point, Monsieur; fans le premier, je ne vendrois jamais le second.

ON croit dans les provinces, qu'on ne fauroit traverser le Pont-neuf la nuit, fans courir risque d'être jetté à la riviere. On parle des attentats de Cartouche, comme si ce voleur subsistoit encore: c'est le passage le plus sûr qui soit à Paris.

GASTON d'Orléans, frere de Louis XIII, se

plaifoit à voler des manteaux fur le Pont-neuf, & la mémoire s'en est confervée.

AU bas du Pont - neuf font les recruteurs, racleurs, qu'on appelle *vendeurs de chair humaine*. Ils font des hommes pour les colonels, qui les revendent au Roi : autrefois ils avoient des fours où ils battoient, violentoient les jeunes gens qu'ils avoient furpris de force ou par adrefle, afin de leur arracher un engagement. On a fupprimé enfin cet abus monftrueux ; mais on leur permet d'ufer de rufe & de fupcherie, pour enrôler la canaille.

ILS fe fervent d'étranges moyens : ils ont *des filles de corps de garde*, au moyen defquelles ils féduifent les jeunes gens, qui ont quelque penchant au libertinage : enfuite ils ont des cabarets où ils enyvrent ceux qui aiment le vin ; puis ils promettent les veilles du Mardi gras & de la St. Martin, de longues perches furchargées de dindons, de poulets, de cailles, de levraux, afin d'exciter l'appétit de ceux qui ont échappé à celui de la luxure.

LES pauvres dupes qui font à confidérer la Samaritaine & fon carillon, qui n'ont jamais fait un bon repas dans toute leur vie, font tentés d'en faire un, & troquent leur liberté

pour un jour heureux. On fait résonner à leurs oreilles un sac d'écus, & l'on crie, *qui en veut ? qui en veut ?* C'est de cette manière qu'on vient à bout de compléter une armée de héros, qui feront la gloire de l'état & du Monarque: ces héros coutent au bas du Pont-neuf trente livres pièce. Quand ils sont beaux hommes, on leur donne quelque chose de plus. Les fils d'artisans croient affliger beaucoup leurs peres & meres en s'engageant: les parens les dégagent quelquefois, & rachètent cent écus, l'homme qui n'en a couté que dix; cet argent tourne au profit du colonel & des officiers recruteurs.

CES recruteurs se promènent la tête haute, l'épée sur la hanche, appelant tout haut les jeunes gens qui passent, leur frappant sur l'épaule, les prenant sous le bras, les invitant à venir avec eux, d'une voix qu'ils tâchent de rendre mignarde. Le jeune homme se défend, les yeux baissés, la rougeur sur le front, & avec une espèce de crainte & de pudeur; ce qui commande l'attention, la première fois qu'on est témoin de ce jeu singulier.

CES recruteurs ont leurs boutiques dans les environs avec un drapeau armorié, qui flotte & qui sert d'enseigne. Là ceux qui sont de bonne volonté viennent donner leur signature. Un de

de ces recruteurs avoit mis sous son enseigne ce vers de Voltaire , sans en sentir la force ni la conséquence.

*Le premier qui fut Roi , fut un soldat heureux.*

J'AI vu ce Vers bien imprimé pendant six semaines ; puis le vers a disparu , sans qu'aucun des enrôlés sous cette devise , l'eût peut-être compris.

AUTREFOIS le gros Thomas , le coriphée des opérateurs , tenoit ses séances sur le Pont-neuf. Voici son portrait fidèlement tracé , pour la satisfaction de ceux qui ne l'ont pas vu.

„ IL étoit reconnoissable de loin par sa taille  
 „ gigantesque & l'ampleur de ses habits ; monté  
 „ sur un char d'acier , sa tête élevée & coëffée  
 „ d'un panache éciatant , figuroit avec la tête  
 „ royale d'Henri IV ; sa voix mâle se faisoit  
 „ entendre aux deux extrémités du Pont , aux  
 „ deux bords de la Seine. La confiance publi-  
 „ que l'environnoit , & la rage de dents sem-  
 „ bloit venir expirer à ses pieds ; la foule em-  
 „ pressée de ses admirateurs , comme un torrent  
 „ qui toujours s'écoule , & reste toujours égal , ne  
 „ pouvoit se lasser de le contempler ; des mains  
 „ sans cesse élevées , imploroient ses remedes ,  
 „ & l'on voyoit fuir le long des trottoirs , les

„ médecin confternés & jaloux de fes succès.  
 „ Enfin , pour achever le dernier trait de l'éloge  
 „ de ce grand homme , il est mort fans avoir  
 „ reconnu la faculté ”.

UN Anglois , dit-on , fit la gageure , il y a cinq ans ; qu'il se promeneroit le long du Pont-neuf pendant deux heures , offrant au public des écus neufs de fix livres , à vingt quatre fols pièce , & qu'il n'épuiferoit pas de cette maniere un fac de douze cents francs , qu'il tiendroit fous fon bras. Il se promena criant à haute voix , *qui veut des écus de six francs tout neufs à vingt-quatre fols ? Je les donne à ce prix : plusieurs paffans toucherent , palperent les écus , & continuant leur chemin , leverent les épaules en difant : ils font faux , ils font faux.* Les autres fouriant comme fupérieurs à la rufe , ne fe donnoient pas la peine de s'arrêter ni de regarder ; enfin une femme du peuple en prit trois en riant , les examina long-temps , & dit aux fpectateurs : *allons , je rifque trois pièces de vingt-quatre fols par curiosité.* L'homme au fac n'en vendit pas davantage , pendant une promenade de deux heures ; il gagna amplement la gageure , contre celui qui avoit moins bien étudié que lui , ou moins bien connu l'efprit du peuple.

LES marches du Pont-neuf s'ufent vifible-

ment vers le milieu , & en peu d'années , sous les pieds des innombrables passans. Elles deviennent glissantes , & l'on est obligé de les renouveler.

DES marchandes d'oranges & de citron , ont au milieu du Pont , des boutiques qui forment un coup d'œil agréable : car ce fruit est aussi sain qu'il est beau.



## P O N T - R O Y A L .

ON jouit sur le Pont-royal, du plus beau coup-d'œil de la ville. On y découvre d'un côté, le cours, les Tuileries, le Louvre ; de l'autre, le Palais-bourbon ; & une longue suite de superbes hôtels. Les deux quais de l'Isle du Palais, & les deux autres qui bordent la rivière, ajoutent beaucoup à l'agrément de la perspective.

L'ENTRÉE par le pont de Neuilly, frappe d'admiration le voyageur, à mesure qu'il s'avance vers la barrière de Chaillot, d'où se présentent à ses regards étonnés, la magnifique place de Louis XV, le jardin & le palais des Tuileries.

SI l'on exécutoit enfin, le plan si souvent

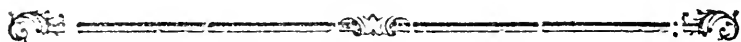


proposé de débarrasser le pont St. Michel, le pont au Change, le pont Notre-Dame, & le pont Marie, des gothiques bâtimens qui les surchargent désagréablement. L'œil plongeroit avec plaisir d'une extrémité de la ville à l'autre.

QUEL contraste choquant entre la magnifique rive droite du fleuve, & la rive gauche, qui n'est point pavée, & est toujours remplie de boue & d'immondices! Elle n'est couverte que de chantiers & de mafures habitées par la lie du peuple. Mais ce qui surprend davantage encore, c'est que ce cloaque dégoûtant est borné d'un côté par le Palais-bourbon; & de l'autre, par le beau quai des Théatins.

LA Galiote de Saint Cloud part régulièrement du Pont-royal; & la modicité du prix y attire les fêtes & les dimanches, une foule de Parisiens. Le départ & l'arrivée de ce bateau, ne donnent pas une bien haute opinion des talens nautiques des matelots de la Seine, par leur mal-adresse à partir & à aborder. D'autres Parisiens, arrivés trop tard pour profiter de la Galiote, se jettent à corps perdu dans des batelets particuliers, oubliant dans de si frêles bâtimens, que le filet d'eau de la Seine peut les engloutir, comme les gouffres du vaste Océan. Ceux qui ont accoutumé de parcourir

les mers , tremblent à la vue de ce embarquement dangereux.



## CHARMANT COUP-D'ŒIL.

UN coup-d'œil très-agréable encore est celui qu'offre le jardin des Tuileries , ou plutôt les Champs Elisées ; dans un beau jour de printemps. Les deux rangs de jolies femmes qui bordent la grande allée , ferrées les unes contre les autres , sur une longue file de chaises ; regardant avec autant de liberté qu'on les regarde ; ressemblent à un parterre animé de plusieurs couleurs. La diversité des physionomies & des atours , la joie qu'elles ont d'être vues & de voir , l'espece d'affaut qu'elles font lorsque sur leurs visages brille l'envie de s'éclipser ; tout ajoute à ce tableau diversifié qui attache les regards , & fait naître mille idées sur ce que les modes enlèvent ou ajoutent à la beauté , sur l'art & la coquetterie des femmes , sur ce desir inné de plaire , qui fait leur bonheur & le nôtre.

LES vertugadins de nos meres , leurs étoffes tailladées de falbalas , leurs épaulettes ridicules , leurs enceintes de cerceaux , cette multitude de  
mouches

mouches dont quelques-unes resembloient à de véritables emplâtres, tout cela est disparu, excepté la hauteur démesurée de leurs coëffures : le ridicule n'a pu corriger ce dernier usage ; mais le défaut est tempéré par le goût & la grace, qui président à la structure de l'élegant édifice. Les femmes à tout prendre sont mieux mises aujourd'hui qu'elles ne l'ont jamais été : leur ajustement réunit la légèreté, la décence, la fraîcheur & les graces. Ces robes d'une étoffe légère se renouvellent plus souvent que ces robes où brilloient l'or & l'argent ; elles suivent pour ainsi dire, les nuances des fleurs des diverses saisons. Il n'y a que la main de nos marchandes de modes, pour métamorphoser avec une si prodigieuse diversité, la gaze, le linon & les rubans. Si les femmes pouvoient quitter ce choquant enduit de blanc & de rouge trop prononcé ; elles auroient détruit le mauvais goût de leurs meres, & jouiroient de tous les avantages que la Nature a versé sur elles : elles n'ont pas besoin de diamans & de parure, affiches du luxe & de l'opulence ; les diamans partagent l'attention que l'on doit à leur beauté réelle, & le charme le plus piquant d'une belle, est d'ignorer qu'elle le soit.





## B O U L E V A R D S.

**C**'EST une promenade vaste, magnifique, commode, qui ceint pour ainsi dire la ville : elle est de plus ouverte à tous les états, & infiniment peuplée de tout ce qui peut la rendre agréable & récréative : on s'y promene à pied, à cheval, en cabriolet ; & l'on peut placer les boulevards à côté de tout ce qu'il y a de plus beau à Paris.

LE boulevard du côté du midi, est le moins fréquenté ; c'est néanmoins le plus salubre : on ne peut se lasser de l'admirer ; il est orné de quatre rangs d'arbres, avec une chaussée d'encaissement, (de cailloux ou de pavés) de vingt-quatre pieds de largeur, qui regne dans un contour de six mille quatre-vingt-trois toises. On ne voit de ces travaux, superbement prolongés & utiles que dans une immense & riche capitale. Cette espece d'écharpe ou de ceinture est admirable ; mais elle renferme des objets pauvres, désagréables & mesquins.



## NOS GRAND-MERES.

NOS grand-mères n'étoient pas si bien vêtues que nos femmes ; mais elles appercevoient d'un coup-d'œil tout ce qui pouvoit intéresfer le bien-être de la famille : elles n'étoient pas auffi répandues ; on ne les voyoit pas incessamment hors de leurs maisons : contentes d'une royauté domestique , elles regardoient comme très-importantes toutes les parties de cette administration. Telle étoit la source de leurs plaisirs , & le fondement de leur gloire : elles entretenoient le bon ordre & l'harmonie dans leur empire , fixoient le bonheur dans leurs foyers , tandis que leurs filles abusées , vont le chercher vainement dans le tumulte du monde. Les détails de la table , du logement , de l'entretien , exerçoient leurs facultés ; l'économie soutenoit les maisons les plus opulentes , qui s'éroulent aujourd'hui. La femme paroissoit s'acquitter d'une tâche égale aux travaux du mari , en embrassant cette infinité de soins qui regardent l'intérieur. Leurs filles formées de bonne heure , concouroient à faire régner dans les maisons , les charmes doux & paisibles de la vie privée ; & l'homme à marier ne craignoit plus de choisir celle qui , née pour imiter sa mere , devoit

perpétuer la race des femmes soigneuses & attentives.

QUE nous sommes loin de ces devoirs si simples, si attachans ! Une conduite réglée & uniforme feroit le tourment de nos femmes ; il leur faut une dissipation perpétuelle, des liaisons à l'infini ; tous les dehors de la représentation & de la vanité. Elles ne font jamais bien dans toutes ces courses, parce qu'elles veulent être absolument où la Nature ne veut pas qu'elles soient ; & tant qu'elles auront perdu le gouvernement de la famille, elles ne jouiront jamais d'un autre empire.

AUTRE observation ; les domestiques faisoient alors partie de la famille ; on les traitoit moins poliment, mais avec plus d'affection ; ils le voyoient & devenoient sensibles & reconnoissans. Les maîtres étoient mieux servis, & pouvoient compter sur une fidélité bien rare aujourd'hui. On les empêchoit à la fois, d'être infortunés & vicieux ; & pour l'obéissance, on leur accordoit en échange bienveillance & protection. Aujourd'hui les domestiques passent de maison en maison, indifférens à quels maîtres ils appartiennent, rencontrant celui qu'ils ont quitté sans la moindre émotion : ils ne se rassemblent que pour révéler les se-

crets qu'ils ont pu découvrir : ils font espions ; & comme on les paye bien , qu'on les habille bien , qu'on les nourrit bien , mais qu'on les méprise ; ils le sentent , & font devenus nos plus grands ennemis : autrefois leur vie étoit laborieuse , dure & frugale ; mais on les comptoit pour quelque chose ; & le domestique mourroit de vieillesse , à côté de son maître.



## DES GROSSES FORTUNES.

**I**L y a à Paris des fortunes de particuliers , de trois cent , cinq cent , sept cent , neuf cent-mille livres de rente ; & trois ou quatre peut-être , au-delà encore. Celles de cent , à cent-cinquante mille livres font communes.

L'OR , a dit quelqu'un , cherche à s'amonceler : il va où il y en a déjà ; plus il est entas , plus il multiplie. Le premier écu , a dit Jean-Jacques Rousseau , est plus difficile à gagner que le dernier million. Cette vérité se fait sentir dans la capitale. Que font tous ces opulens de leur or ? Ce qu'ils en font : rien de grand , rien de vraiment utile. Le loisir de ces riches fait qu'ils se tourmentent à poursuivre des miseres : ils se font des occupations

graves, de futilités : ils ont des inquiétudes pour se procurer de fausses jouissances, & ils se trouvent, en arrangeant des parties de plaisir.

ILS aiment mieux nourrir des chevaux que des hommes ; ils dépensent en objets de luxe puéril, ce qui suffiroit à la perfection de tous les arts utiles ; ils ne donnent rien pour les expériences physiques, rien pour les sciences augustes, qui font la grandeur & la dignité de l'homme ; s'ils obéissent à quelque caprice ruineux ; ce caprice est toujours petit, obscur & extravagant ; on cite leur immense richesse ; on a peine à citer leurs bienfaits. Je regarde autour de moi ; je n'apperçois pas un seul monument patriotique. Tout est pour l'intérieur de la maison & pour la valetaille.

PARMI ces hommes opulens, tel est déclaré humain, généreux, ferviable, bon ami, dont la tête ingénieuse est occupée trois heures par jour, à trouver de nouveaux moyens pour ruiner son pays, & redoubler sa misère. Il parle d'équité, d'humanité, de bienfaisance ; & le projet qu'il va donner le lendemain, ruinera six cents familles ; c'est un accaparement, c'est un monopole ; son or funeste va ravir à l'industrie pauvre, ce qu'elle auroit pu gagner.



UNE province est tout à coup dépossédée de ses productions. Tout est enlevé comme par enchantement. On honorera du nom de *spéculation*, ce qui n'est que l'ouvrage de l'avarice. Le monopoleur est un homme poli, qui parle des beaux arts ! Comment oseroit-on l'appeller un *concuSSIONNAIRE* ? Il est vrai qu'il fait quelque bien en détail autour de lui, & des maux horribles en grand, à cent lieues de sa demeure. Il semble étranger au royaume, & n'exister que pour ses maîtresses & ses adulateurs.

D'AUTRES thésaurisent, & s'endurcissant à loisir, ne laissent échapper aucune parcelle de leur or entassé. En vain la misère les supplie en fondant en larmes ; en vain entendent-ils le récit des calamités particulières ; ils sont insensibles aux malheurs d'un honnête homme, comme à ceux de l'état.

PRÉFÉRER une pièce d'or à la vie de son frère, de son semblable ! Le nommer fainéant, coquin, paresseux, pour se dispenser d'être charitable ; masquer son avarice sous des prétextes faux, tandis qu'on ne se dissimule pas à soi-même sa dureté. Ah ! mérite-t-on ensuite le nom d'homme ?

MALHEUREUX ! qui endurecis tes oreilles aux gémissemens de l'indigence, quand tu auras le

linceul sur le visage , & que tu feras refferré dans un étroit cercueil , s'il te restoit quelques sentimens , dis , ne regretterois-tu point alors de n'avoir pas donné quelques parcelles de ces richesses inutiles , pour foulager les maux de tes freres ? que te restera-t-il de cette grande opulence ? Un cercueil de plomb , & quelques marbres sculptés. Eh ! quand il est en ton pouvoir de métamorphoser ces pièces de métal en jouissances pures & intimes , apprends à les connoître , à les goûter : veux-tu être maudit après ta mort , & que l'on dise : Il a dépenfé pour son orangerie , pour ses porcelaines , pour ses diamans , pour son chenil... , & pour les hommes ses semblables ?... Rien. Parlons du moins des gens qui donnent à diné. C'est bien peu de chose , mais c'est toujours cela.



## LES DINEURS EN VILLE.

**Q**UELQUES gens d'une fortune aisée , donnent ordinairement à dîner deux ou trois fois par semaine , à leurs amis & à leurs simples connoissances : une fois invité , vous l'êtes pour toujours.

AVOIR une table à Paris est un objet dispendieux ; mais ce n'est que dans la capitale que

tel homme peut subsister fans fortune, fans métier & fans talens : ce n'est point là un citoyen fort recommandable, je l'avoue ; mais enfin , il faut que tout homme vive. Eh ! qui donnera à manger à celui qui a bon appétit , si ce n'est le riche ?

DIX-HUIT à vingt-mille hommes dînent régulièrement, le lundi chez le marchand, le mardi chez l'homme de robe, & progressivement ils achevent la semaine, en montant d'étage en étage. Le vendredi, ils se rendent de préférence chez l'amateur de marée, & jamais ils ne se trompent sur le menu. Dans cette classe sont les agréables & les beaux parleurs, les musiciens, les peintres, les abbés, les célibataires, &c.

ILS ont vu tous les états, & sont au fait d'une infinité de caractères : ces gens-là ne savent ni le prix du pain, ni celui de la viande : les variations des comestibles leur sont parfaitement étrangères : ils ne payent que le porteur d'eau ; ils sortent de chez eux poudrés, frisés, à deux heures précises, & vont s'asseoir à des tables délicates, ayant pour passeport quelques historiettes, une pour chaque maison, & la gazette de la veille.

ILS savent tirer un parti abondant du ser-

vice, tandis que les provinciaux, les novices maladroits, n'ont pas l'esprit de faire bonne chère; car c'est un art que de savoir goûter de tous les plats, à l'aide de quelques signes. Le soir ils se rendent chez une vieille dévote, chez un goutteux, un gros bénéficiaire; ils y font collation & n'ont qu'à changer un peu de langage, selon l'esprit des personnages, & répéter les nouvelles qu'ils ont apprises le matin. Ainsi, sans rentes, sans emploi, sans patrimoine, avec un habit, dû encore au tailleur, & payant de mois en mois un loyer modique; ils trouvent de quoi vivre, & vivre en assez bonne compagnie. Une aptitude à retenir les noms des personnes, quelque usage du monde, beaucoup de souplesse dans les manières leur suffit pour entretenir la conversation; & on ne diroit jamais, à les voir le front épanoui, le visage tranquille, qu'ils n'auroient pas diné, sans la généreuse complaisance de leur hôte. Je les compare aux oiseaux du Ciel, qui prennent leur part de la récolte universelle, & qui ne paroissent pas la diminuer. Selon moi, rien de si honorable pour les riches que de donner à manger à ceux qui se présentent à leur table; & de toutes les manières de faire usage de ses richesses, c'est sans contredit la plus agréable pour le grand nombre. Chacun en profite également; & puisque les riches aiment l'os-

tentation , ils se satisfont , en satisfaisant les autres.

S'ILS établissent une table économique & sans apprêt , où il n'y eût , ni luxe , ni orgueil ; ayant l'honnête nécessaire , & rien au dessus ; cela vaudroit mieux encore , & ils feroient dans le cas de renouveler plus souvent leur complaisance , ou de multiplier les couverts.

SI j'étois opulent , je mettrois ma volupté à donner ainsi à dîner ; mais ma table feroit frugale , composée de mets simples , & je me réjouirois fort , de voir autour de moi grand nombre de personnes causer & manger.

ON appelloit autrefois ces hommes-là des *parasites* , terme injurieux & sot , inventé par la dureté , l'avarice & l'égoïsme. Il est tout naturel que celui qui n'a pas une table , [ chose chère à Paris , ) aille chercher celui qui en a une toute servie. Ce qu'on doit à l'infortune de plusieurs honnêtes gens , le plaisir d'alimenter son prochain , d'entretenir sa santé , invitent l'homme sensible à partager ses mets. L'hôte peut encore être redevable à ceux qui croient assez à son bon cœur , pour aller le visiter & lui demander une portion de la nourriture qu'il a de trop ,

& qu'il ne pourroit prendre , fans se causer une indigestion.

LA terre est la table universelle , dressée par le Créateur ; & l'oiseau , qui de son bec , saisit en volant un pauvre petit grain & l'emporte dans son nid , & un poète , qui va dîner chez un fermier-général , & lui offrir un appétit qu'il admire , prennent également tous deux ce qui leur est dû.

HÉLAS ! nous ne faisons tous que passer sur la terre. Les grains , les fruits de l'année appartiennent tous à la génération présente , & non à celle qui doit suivre. Que la génération présente use des vins que le soleil a mûri sous ses yeux ; qu'elle mange les légumes qu'elle a vû croître. La Nature , avec l'année , recommencera le cours de ses bienfaits pour d'autres Etres. Demain nous allons disparaître , & nous refuserions notre table à notre frere , & nous fermerions inhumainement le verrouil , pour dévorer seuls notre subsistance ! A-t-on de l'appétit quand on mange seul ? Et le repas fait-il le même bien que quand il est pris au milieu de la joie & du sourire des convives ?

QUE ce nom de *parasite* , prodigué à l'honnête indigence , qui a des droits à la table des

riches , soit donc effacé à jamais de la langue , comme un mot qui offense l'humanité ; qu'on ne le prononce plus , sur-tout à Paris , où , grace à des mœurs plus douces & plus humaines , il commence à s'éteindre. Qu'on ne l'entende plus que chez l'homme inhumain & dur , qui s'isole parce qu'il craint que son ame ne soit apperçue ; & que ce mot n'ait plus cours que chez le pauvre , qui est dans le cas lui-même d'aller dîner ailleurs , & qui n'a sur sa table étroite que sa portion congrue.



## LE MONARQUE.

**L**E Roi est pour les Parisiens , ce qu'est le modele au milieu d'une académie de dessinateurs. Chacun , dans la capitale , s'évertue à faire son portrait : on le crayonne , on le représente sous toutes les faces ; & le plus souvent , le portrait est manqué , & fort peu ressemblant. Ceux qui sont éloignés ne voient que les principaux traits qu'apporte la renommée , & son bruit est vague. Ceux qui l'approchent voient l'extérieur de l'homme , & les traits fins leur échappent. Entendez le valet qui le déchauffe , le courtisan qui le suit à la chasse , le soldat qui combat pour lui , le magistrat qui vient avec des remontrances ,

l'homme de lettres qui le guette , le philosophe qui le plaint , le peuple qui le juge par la valeur des denrées : autant de portraits différens ; personne ne lit au fond de son ame : c'est au tems que le portrait fidele doit appartenir. Quel homme néanmoins est plus en vue & paroît plus propre à être faisi ? Le vrai caractère de Louis XV n'est-il pas encore pour nous , une espece d'énigme vraiment indéchiffrable.



## MOBILITÉ DU GOUVERNEMENT.

UN étranger à Athenes , s'étant assis pour voir un ballet apperçut , cinq masques , cinq habits , & un seul danseur. Qui fera , dit-il , les autres personnages ? Le même homme , lui répondit-on. Le même homme ! Il a donc dans un seul corps plusieurs ames. Tel est le gouvernement François. Excellent pantomime , & jouant tous les états ; il est successivement militaire , homme de loi , financier , banquier , prêtre ; je l'ai vu même , auteur pendant quatre ou cinq mois ; car il fit cent brochures , détestables à la vérité ; mais ce rôle-là lui va plus mal que les autres.

FAUT-IL s'étonner après cela , si l'on trouve à



Paris, beaucoup de personnes du caractère d'Alci-  
biade ; qui, vain, brillant, propre à revêtir toutes  
fortes de caractères, aimoit la représentation ; &  
tout ce qui attiroit l'œil du vulgaire, étoit enfin  
plus sensible à la réputation d'homme d'esprit,  
qu'à celle de bon citoyen.



## E S P I O N S.

QUAND le Parisien n'auroit pas la légèreté  
qu'on lui reproche, il l'adopteroit par raison. Il  
marche environné d'espions. Dès que deux ci-  
toyens se parlent à l'oreille, survient un troi-  
sième, qui rode pour écouter ce qu'ils disent.  
C'est un régiment de curieux que celui des espions  
de police ; avec cette différence, que chaque  
individu de ce régiment a un uniforme particu-  
lier, qu'il change chaque jour ; & rien de si  
prompt & de si étonnant que ces fortes de  
métamorphoses.

CELUI qui porte une épée le matin, prend le  
soir un rabat ; tantôt il représente un paisible  
robin en cheveux longs, tantôt un spadassin,  
l'épée sur la hanche ; le lendemain, ayant en  
main une canne à pomme d'or, il figurera un  
financier uniquement occupé de calculs ; les tra-

vestiffemens les plus bizarres ne lui coûtent rien. Il est dans la même journée, chevalier de saint-Louis & garçon perruquier, prieur tonfuré & marmiton : il visite le bal paré & le tripôt le plus infect ; tantôt le diamant au doigt, tantôt la plus faite perruque sur la tête, il change presque de physionomie comme d'habillement ; & plus d'un enseignerait à Préville l'art de se décomposer ; il est tout yeux, tout oreilles, tout jambes ; car il bat, je ne fais comment, le pavé des seize quartiers : tapi quelquefois dans le coin d'un café, vous diriez un homme lourd, triste, ennuyeux, qui ronfle en attendant le souper ; il a tout vu, tout entendu. Un autre fois, il est orateur, il a rendu le premier des propos hardis, il vous sollicite à vous déboutonner, il interprète jusqu'à votre silence ; & que vous lui parliez, ou que vous ne lui parliez pas, il fait ce que vous pensez de telle ou telle opération.

TEL est l'instrument universel dont on se sert à Paris pour pomper les secrets, & c'est ce qui détermine plus volontiers les actions des Ministres, que tout ce qu'on pourroit imaginer en raisonnemens & en politique.

L'ESPIONAGE a détruit les liens de la confiance & de l'amitié ; on n'agit que des questions

tions frivoles, & le gouvernement dicte, pour ainsi dire, aux citoyens la chef sur laquelle ils parleront le soir dans les caës & dans les cercles. Si l'on veut cacher la mort d'un homme, on ne se dira qu'à l'oreille, *il est mort*; & l'on ajoutera, *on ne parle point de cela jusqu'à nouvel ordre*. Le peuple a perdu absolument toute idée d'administration civile & politique, & si quelque chose pouvoit faire rire au milieu d'une ignorance si déplorable, ce seroit le propos de tel bourgeois inepte, qui s'imagine constamment que Versailles & Paris doivent donner la loi & le ton à toute l'Europe; & delà, au monde entier. La craïse des préjugés les plus invétérés, ne peut pas abandonner ces vieilles têtes parisiennes, modifiées par la sottise la plus incurable. Le peuple qui n'a guere d'autre lecture que la gazette de France, ne raisonne que d'après elle.



## LES COLPORTEURS.

**L**ES mouchards font sur-tout la guerre aux colporteurs, espece d'hommes qui font trafic des seuls bons livres qu'on puisse encore lire en France; & conséquemment prohibés.

ON les maltraite horriblement ; tous les premiers de la police poursuivent ces malheureux, qui ignorent ce qu'ils vendent, & qui cacheroient la bible sous leurs manteaux, si le Lieutenant de police s'avisait de défendre la bible. On les met à la bastille pour de futiles brochures, qui seront oubliées le lendemain, quelquefois au carcan. Les gens en place se vengent ainsi des petites fatires, que leur élévation enfante nécessairement : on n'a point encore vu de ministres dédaigner ces traits obscurs, se rendre invulnérables d'après la franchise de leurs opérations, & songer que la louange sera muette, tant que la critique ne pourra librement élever sa voix.

QU'ILS punissent donc la flatterie qui les afflige, puisqu'ils ont tant peur du libelle qui contient toujours quelques bonnes vérités ; d'ailleurs, le public est là pour juger le détracteur ; & toute sa fatire injuste, n'a jamais circulé quinze jours sans être frappée de mépris.

SOUVENT les préposés de la police, chargés d'arrêter ces pamphlets, en font le commerce en grand ; les distribuent à des personnes choisies, & gagnent à eux seuls, plus que trente colporteurs.

LES Ministres se trompent réciproquement quand ils sont attaqués de cette manière; l'un rit de la grêle qui vient de fondre sur l'autre, & favorise sous main ce qu'il paroît poursuivre avec chaleur.

L'HISTOIRE de la correspondance du Chancelier Maupeou (ce livre qui, après l'avoir ridiculisé, l'a enfin débusqué) mettroit dans un jour curieux les ruses obliques, & les bons tours que se jouent les ambitieux dans le chemin du pouvoir & de la fortune.

ON n'imprime plus à Paris, en fait de politique & d'histoire; que des fatires & des mensonges: l'étranger a pris en pitié tout ce qui émane de la capitale sur ces matières; les autres objets commencent à s'en ressentir, parce que les entraves données à la pensée, se manifestent jusques dans les livres de pur agrément. Les presses de Paris ne devroient plus servir que pour les affiches, les billets de mariages & les billets d'enterremens; les almanachs sont déjà un objet trop relevé, & l'inquisition les épuche & les examine.

QUAND je vois un livre revêtu de l'autorité du gouvernement, je parie, sans l'ouvrir, que le livre contient des mensonges politiques: le

Prince peut bien dire, *ce morceau de papier vaudra mille francs*; mais il ne peut pas dire, *que cette erreur devienne vérité*, ou bien *que cette vérité ne soit plus qu'une erreur*; il le dira, mais il ne contraindra jamais les esprits à l'adopter.

CE qui est admirable dans l'imprimerie, c'est que ces beaux ouvrages, qui font l'honneur de l'esprit humain, ne se commandent point, ne se payent point: au contraire, c'est la liberté naturelle d'un esprit généreux, qui se développe malgré les dangers, & qui fait un présent à l'humanité, en dépit des tyrans; voilà ce qui rend l'homme de lettres si recommandable, & ce qui lui assure la reconnoissance des siècles futurs.

CES pauvres colporteurs, qui font circuler les plus rares productions du génie, sans savoir lire; qui servent à leur insçu la liberté publique, pour gagner un morceau de pain, portent toute la mauvaise humeur des hommes en place, qui s'attaquent rarement à l'auteur, dans la crainte de soulever contr'eux le cri public, & de paroître odieux,





## HOMMES DE LA POLICE.

C'EST une masse de corruption, que la police divise & partage en deux : de l'une, elle en fait des espions, des mouchards ; de l'autre, des fatellites, des exempts, qu'elle lâche ensuite contre les filoux, les escrocs, les voleurs, &c. à-peu-près comme le chasseur amène les chiens contre les renards & les loups.

LES espions ont d'autres espions à leur trouffes, qui les surveillent, & qui voyent s'ils font leur devoir. Tous s'accusent réciproquement, & se dévorent entr'eux pour le gain le plus vil. C'est de cette épouvantable lie que naît l'ordre public. On les traite rigoureusement, quand ils abusent de l'œil du Magistrat.

TEL est l'ordre admirable qui regne dans Paris. Un homme soupçonné ou désigné est éclairé de si près, que ses moindres démarches sont connues, jusqu'au moment qu'il convient de l'arrêter.

LE signalement qu'on fait de l'homme, est un véritable portrait auquel il est impossible de

se méprendre ; & l'art de décrire ainsi la figure avec la parole , est poussé si loin , que le meilleur écrivain , en y réfléchissant beaucoup , n'y sauroit rien ajouter , ni se servir d'autres expressions.

LES thesées de la police courent toutes les nuits , pour purger la ville de brigands ; & l'on peut dire , que les lions , les ours , les tigres , sont enchainés par l'ordre politique.

IL y a ensuite les espions de cour , les espions de ville , les espions de lit , les espions de rue , les espions de filles , les espions de beaux esprits ; on les appelle tous du nom de mouchards , nom de famille du premier espion de la Cour de France.

LES hommes de qualité font aujourd'hui le métier d'espions ; la plupart s'appellent *Monsieur le Baron* , *Monsieur le Comte* , *Monsieur le Marquis*.

IL fut un tems , sous Louis XV , où les espions étoient si multipliés , qu'il étoit défendu à des amis qui se réunissoient ensemble , d'épancher mutuellement leur cœur sur des intérêts qui les affectoient vivement : l'inquisition ministérielle avoit mis ses sentinelles à la



porte de toutes les salles, & des écouteurs dans tous les cabinets ; on punissoit, comme des complots dangereux, des confidences naïves, faites par des amis à des amis, & destinées à mourir dans le lieu même qui les avoit reçues.

CES recherches odieuses empoisonnoient la vie sociale, privoient les hommes des plaisirs les plus innocens, & transformoient les citoyens en ennemis, qui trembloient de s'ouvrir l'un à l'autre.

TOUT homme attaché à la police, sous quelque dénomination que ce puisse être, n'est plus admis dans la bonne société, & l'on a raison.

LE quart des domestiques servent d'espions, & les secrets des familles, que l'on croit les plus cachés, parviennent à la connoissance des intéressés.

LES Ministres ont leurs espions à eux, séparément de ceux de la police, & les foudoient ; ce sont les plus dangereux de tous, parce qu'ils sont moins suspects que les autres, & qu'il est plus difficile de les reconnoître. Les Ministres savent par ce moyen tout ce qu'on dit d'eux ; mais ils n'en profitent guere. Ils sont plus

attentifs à ruiner leurs ennemis , à barer leurs adversaires , qu'à tirer un sage parti des libres & naïfs avertissemens que la multitude leur envoie ; car on s'explique toujours assez librement sur le compte des ministres : on ne porte véritablement de respect qu'à la personne des princes.

M A I S les secrets des cours n'échappent point par les espions ; ils s'échappent à l'aide de certaines gens , sur lesquels on n'a aucune défiance ; ainsi les vaisseaux les mieux construits font eau par une fente imperceptible, qu'on ne fauroit découvrir.

C E qui intéresse dans les cours , & sur-tout dans la nôtre ; c'est qu'il y a un degré d'obscurité , répandu sur les opérations.

O N veut pénétrer ce qui se cache ; on cherche à savoir jusqu'à ce qu'on connoisse ; c'est ainsi que la machine la plus ingénieuse ne conserve son plus haut prix , que jusqu'à ce qu'on ait vu les ressorts qui la mettent en action. Nous ne nous attachons fortement qu'à ce qui ne se laisse pénétrer qu'avec peine. Avec le tems , les choses les plus mystérieuses prennent un caractère de publicité : la langue redira infaillible-

ment ce que l'œil a vu, & même ce qu'il aura fait soupçonner.



## L E G U E T.

**L**A sûreté de Paris, pendant la nuit, est l'ouvrage du guet, & de deux ou trois cents mouchards, qui battent le pavé, qui reconnoissent & qui suivent les gens suspects; c'est pendant la nuit que se font tous les enlèvements de police.

Les fallots répandus çà & là, ne laissent pas que d'intimider les brigands; de sorte que les rues de Paris sont sûres la nuit comme le jour, à quelques accidens près; accidens inévitables, quand on songe à la foule des hommes désespérés, qui n'ont plus rien à perdre.

ON roffoit autrefois le guet, & c'étoit même un amusement que se procuroient les jeunes gens de famille & les mousquetaires; on cassoit les lanternes, on fraploit aux portes, on faisoit tapage dans les mauvais lieux; on enlevoit le souter qui sortoit du four, & l'on claquoit la servante; on déchiroit ensuite la robe du commissaire: on a réprimé ces excès avec tant

de févérité, qu'il n'est plus question de pareils jeux : la jeunesse n'est plus réputée indisciplinable, & rien n'excuseroit aujourd'hui la violente incartade d'une tête écervelée.

CE n'est pas là un des petits avantages de la capitale. L'âge mûr n'a rien à craindre de l'âge bouillant. Un magistrat a dit, qu'il vouloit que le pavé de Paris fût respecté comme le *santuaire* & le *tabernacle* : il a raison, & il a bien dit.

LA civilisation est presque perfectionnée de ce côté-là ; on n'a rien à craindre de l'insolence & de l'ivresse, parce que la main-forte n'est pas éloignée. On l'appelle à son secours ; & on obtient ordinairement prompte justice.

PIERRE le cruel, qu'on dit avoir aimé la justice, en a donné une bonne preuve, à ce qu'a dit un historien Espagnol. Il aimoit à courir les rues la nuit : il fit un jour du tapage ; un garde de nuit croyant remonter un particulier, le battit vigoureusement ; le Roi le tua. La justice le lendemain fit des perquisitions, contre l'auteur du meurtre. Une bonne femme qui avoit reconnu le roi, l'accusa. Les magistrats en corps allèrent lui porter des plaintes : le roi, pour satisfaire la justice, fit couper la tête à son effi-

gie. On voit encore cette statue tronquée au coin de la rue où le meurtre fut commis.

CARTOUCHE a fait trembler la ville de Paris, pendant un assez long espace de temps; un pareil chef de voleurs, eût-il encore plus d'audace & de ressources, n'auroit pas de nos jours un tel avantage.

UNE correspondance non interrompue entre le magistrat & ses préposés, opere la connoissance suivie de tout ce qui se passe; & l'on prévient des désordres autant qu'on en punit.

LES recherches, informations & vérifications, aboutissent à un centre, où se réunit tout ce qui intéresse la sûreté publique.

INDÉPENDAMMENT de ces soins, les lanternes & reverberes, les différens corps-de-garde distribués; & comme je l'ai déjà dit, les fallots errans de tous côtés, ont prévenu une infinité d'accidens.

ON ne sauroit trop multiplier les précautions; sur-tout à l'entrée des hivers; la machine est bien montée depuis cinquante ans; mais cette machine, comme toute autre, a ses momens de langueur. Si elle venoit à s'arrêter, Paris

feroit en proie aux horreurs d'une ville prise d'assaut.

LA garde monte à près de quinze-cents hommes ; on peut s'enrôler & vieillir dans ce corps , sans craindre les bleffures : on peut y pousser sa carrière aussi loin qu'un moine qui boit , mange & digere ; on en est quitte pour dormir le jour , au lieu de reposer la nuit.

QUELQUEFOIS les soldats du guet maltraitent sans sujet ceux qu'ils arrêtent , & leur mettent les menottes d'une maniere cruelle ; on doit réprimer secrètement de pareils abus , & empêcher que les gardiens de la sûreté publique n'attentent impitoyablement au moindre citoyen, qui doit toujours être respecté, jusqu'à ce que les loix ayent prononcé, car il peut être innocent, avec toutes les apparences d'un homme coupable.



## LIEUTENANT DE POLICE.

UN Lieutenant de Police est devenu un ministre important , quoi qu'il n'en porte pas le nom ; il a une influence secrete & prodigieuse ; il fait tant de choses , qu'il peut faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien ; parce qu'il a en main une multitude de fils qu'il peut embrouiller ou débrouiller à son gré ; il frappe ou il sauve ; il répand les ténèbres ou la lumière : son autorité est aussi délicate qu'étendue.

ON connoît ses fonctions ; mais on ne fait peut-être pas qu'il s'occupe encore à dérober à la justice ordinaire , une foule de jeunes gens de famille , qui dans l'effervescence des passions , font des vols , des escroqueries ou des bassesses ; il les enleve à la flétrissure publique : la honte en réjailliroit sur une famille entiere & innocente ; il fait un acte d'humanité , en épargnant à des peres malheureux , l'opprobre dont ils alloient être couverts . car nos préjugés , sous ce point de vue , sont bien injustes & bien cruels.

LE libertin est enfermé ou exilé, & ne passe point par la main du bourreau ; ainsi la police arrache aux tribunaux des coupables qui mériteroient d'être punis ; mais comme ces jeunes gens sont soustraits à la société , qu'il n'y rentrent que quand leurs fautes sont expiées , & qu'ils sont corrigés ; la société n'a point à se plaindre de cette indulgence.

ON fera seulement la remarque , qu'il n'y a guere de pendus , que dans la classe de la populace : le voleur de la lie du peuple , sans famille , sans appui , sans protections , excite d'autant moins la pitié , qu'on s'est montré indulgent pour d'autres.

ON enleve tous les mois , sans beaucoup de façons , & sur le simple ordre d'un commissaire , trois à quatre cents femmes publiques ; on met les unes à bicêtre , pour les guérir ; les autres à l'hôpital , pour les corriger ; celles qui ont quelque argent , se tirent d'affaire.

ON voit passer toutes ces créatures , un certain jour du mois , devant le juge de police , seul juge en cette matiere ; elles lui font une révérence ou lui disent des injures ; & il ne fait que répéter gravement , à l'hôpital , à l'hôpital.



CETTE partie de notre législation est très-vicieuse, parce qu'elle est très-arbitraire : en effet, le secrétaire du lieutenant de police détermine seul l'emprisonnement & sa durée, plus ou moins longue. Les plaintes sont ordinairement portées par les gens du guet ; & il est bien étonnant, qu'un seul homme dispose ainsi de la liberté d'un si grand nombre d'individus : l'opprobre dans lequel ils sont tombés, ne justifie pas cette violence ; il seroit facile de suivre une partie de la procédure usitée dans les cas criminels, puisqu'il s'agit de la perte de la liberté ; des filles innocentes, & que la timidité empêchoit de répondre, se sont quelquefois trouvées confondues avec ces malheureuses.

LE lieutenant de police exerce de même un empire despotique sur les mouchards qui sont trouvés en contravention, ou qui ont fait de faux rapports : pour ceux-là, c'est une portion si vile & si lâche, que l'autorité à laquelle ils se sont vendus, a nécessairement un droit absolu sur leur personne.

IL n'en n'est pas de même de ceux qui sont arrêtés au nom de la police ; ils ont pu commettre des fautes légères ; ils ont pu avoir des ennemis dans cette foule d'exempts, d'espions, & de satellites, que l'on croit sur leur parole.

L'œil du magistrat peut être incessamment déçu ; & l'on devoit remettre à un examen plus féricux la punition de ces délits ; mais Bicêtre engloutit uue foule d'hommes qui s'y pervertissent encore, & qui en sortent plus méchans qu'ils n'y étoient entrés. Avilis à leurs propres yeux, ils se précipitent ensuite dans les plus grands désordres.

JE le répète, cette partie de notre législation est dans un cahos affreux ; elle ressemble presque à celle qui détermine l'enlèvement des pauvres ; mais on ne songe seulement pas à remédier à ces loix abusives, qui se sont formées sous l'œil des tribunaux légitimes, sans qu'on puisse en connoître la validité, la sanction, ni l'origine.

IL y a des momens où la police se relâche incroyablement ; & c'est après quelques accidens célèbres qu'elle reprend sa vigueur.

ON cache & l'on étouffe tous les délits scandaleux, & tous les meurtres qui peuvent porter l'effroi, & attester l'invigilance des préposés à la sûreté de la capitale.

ON enterre par ordre de la police les suicides ; après la descente & le procès-verbal d'un commissaire ;

Commissaire ; & l'on fait sagement : si l'on en publioit la liste , elle seroit effrayante.

LES accidens qui arrivent sur le pavé de Paris , ou par les voitures publiques ou par la chute des tuiles , ou dans les bâtimens , font de même ensevelis dans le silence. Si l'on tenoit registre fidele de toutes ces calamités particulieres , l'épouvante seroit regarder avec horreur cette ville superbe. C'est à l'Hôtel-Dieu ; c'est à la Morne , que l'on apperçoit les nombreuses & déplora- bles victimes des travaux publics , & d'une trop nombreuse population.

AU reste , c'est un terrible & difficile emploi , que de contenir tant d'hommes livrés à la disette , tandis qu'ils voient les autres nager dans l'abondance ; de contraindre , dis-je , autour de nos palais , de nos demeures brillantes , tant de mal- heureux , pâles & défaits , qui ressemblent à des spectres , tandis que l'or , l'argent , les diamans remplissent l'intérieur de ces mêmes demeures , & qu'ils sont violemment tentés d'y porter la main , pour appaiser le besoin qui les tue.

L'EXTRAVAGANCE & la dissipation du luxe diminuent peut-être à leurs yeux la honte & l'injustice du vol.

UNE audience du Lieutenant de police est fort divertissante : on lui fait toutes sortes de plaintes & de demandes ; on l'approche, on lui dit un mot à l'oreille ; il répond par une phrase bannale ; il prend des placets dans trois antichambres ; les mains du secrétaire ou du commis, peuvent à peine les contenir. La populace occupe la dernière salle, & l'appelle en tremblant, *Monseigneur* ; ce dernier rang est promptement expédié.

SI ce magistrat vouloit communiquer au philosophe, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il apprend, tout ce qu'il voit, & lui faire part de certaines choses secrètes, dont lui seul est à-peu-près bien instruit ; il n'y auroit rien de si curieux & de si instructif sous la plume du philosophe ; il étonneroit tous ses confreres. Mais ce magistrat est comme le grand Pénitencier ; il entend tout, ne rapporte rien, & n'est pas étonné de certains délits, au même degré que le seroit un autre homme. A force de voir les ruses de la fripponnerie, les crimes du vice, les trahisons secrètes, & toute la fange impure des actions humaines, ce magistrat a nécessairement un peu de peine à croire à la probité & à la vertu des honnêtes gens. Il est dans un état perpétuel de défiance ; & au fond il doit posséder ce caractère-là ; car il ne doit rien

croire d'impossible, après les leçons extraordinaires qu'il a reçues des hommes & des vénéemens, & sa charge lui commande un doute severe.



## INCENDIES. POMPES.

**L**ES incendies modernes les plus violens, font, celui de la Chambre-des-Comptes, du 27 octobre 1737; les deux de l'hôtel-Dieu, du 1 août 1737, & du 30 décembre 1773. On n'a pu savoir au juste le nombre des malheureux qui, dans ce dernier désastre, ont péri, étouffés dans les flammes. La gazette de France a si bien menti à cette époque! mais il paroît qu'il n'y a gueres eû moins de douze à quinze-cents victimes.

COMPTONS l'incendie du Pont-au-change, le 26 janvier 1746. Sept à huit filles ouvrières, en chappes & chasubles, enfermées sous la clef par leur maîtresse, jalouse de maintenir leur chasteté, furent brûlées vives. Leur chambre étant garnie de barreaux de fer, elles ne purent se jeter dans la rivière. Ce fut un spectacle affreux que d'entendre leurs cris, & de les voir périr sans pouvoir leur porter du secours.

COMPTONS l'incendie de la foire St. Germain en 1760 : il dévora la plus magnifique charpente qui fut en Europe.

COMPTONS l'incendie de l'opéra en 1763 , qui nous a valu une salle plus belle & plus commode.

COMPTONS enfin l'incendie du Palais , le 11 janvier 1776 , & qui n'a peut-être pas été l'ouvrage du hafard. Il a rappellé l'incendie de la plus grande partie des bâtimens de ce même Palais , arrivé le 7 mars 1618. On dit que ce furent les complices de la mort de Henri IV qui y firent mettre le feu ; croyant par-là brûler le greffe & le procès de Ravailac. Sans l'attention & les soins du greffier *Voisin*, les Régistres du Parlement auroient été brûlés.

CE n'est que depuis quelques années , que le service des pompes procure au public un secours convenable , prompt & gratuit. On affujettissoit autrefois à une amende le particulier , dans la maison duquel le feu avoit pris : qu'arrivoit-il ? Le particulier vouloit éteindre le feu lui-même ; n'appelloit personne ; la maison étoit embrasée , & bien tôt le quartier.

AUJOURD'HUI , au moindre indice de feu , on peut appeller , & s'adresser directement au dé-

pôt où font les pompes & les gardes-pompes, avec leurs casques, leurs haches : auprès font des voitures d'eau toutes prêtes ; on ne paye plus d'amende, & il n'en coûte absolument rien pour être secouru. C'est aux soins de Mr. de Sartine, que l'on doit les précautions les plus sages, les plus mesurées & les mieux vues.

LE régiment des gardes-Françoises, qui ne faisoit auparavant que surcharger la ville d'un poids fatigant, & la scandaliser par des délits atroces, rendu utile enfin, a reçu ordre du *Colonel* de fortir des casernes, au premier avis d'un feu, de se porter à l'incendie avec des détachemens, & là de donner tous les secours, selon la nature du danger.

LES soldats, munis des ustenciles nécessaires, travaillent avec une célérité & un succès admirables ; il est rare que les incendies, depuis ce nouvel ordre fassent de grands ravages.

CET établissement fait voir qu'il est possible de perfectionner également, & l'une après l'autre, toutes les parties de la police ; puisque celle-ci, si défectueuse, il y a vingt ans, excite aujourd'hui l'admiration & la reconnoissance des citoyens.



## R E V E R B E R E S.

**I**L n'y a plus de lanternes depuis seize ans. Des reverberes ont pris leur place. Autrefois, huit mille lanternes, avec des chandelles mal posées, que le vent éteignoit ou faisoit couler, éclairoient mal, & ne donnoient qu'une lumière pâle, vacillante, incertaine, entrecoupée d'ombres mobiles & dangereuses : aujourd'hui on a trouvé le moyen de procurer une plus grande clarté à la ville, & de joindre à cet avantage, la facilité du service. Les feux combinés, de douze cents reverberes, jettent une lumière égale, vive & durable.

**P**OURQUOI la parcimonie préside-t-elle encore à cet établissement nouveau ? L'interruption des reverberes a lieu les jours de lune ; mais avant qu'elle soit levée sur l'horison, la nuit la plus obscure regne dans les rues ; & quand elle brille au firmament, la hauteur des maisons intercepte encore les rayons de cet astre, dont le flambeau devient inutile : quand il se couche, les mêmes inconvéniens se font sentir ; & Paris alors est totalement plongé dans les plus dangereuses ténèbres.



L'HUILE des reverberes est une huile de briques, qui se fabrique, lors de la cuisson, dans l'isle des cignes.

ON fait payer, tous les vingt ans, aux propriétaires des maisons, une somme assez considérable, pour le rachat des boues & lanternes; la taxe surpasse de beaucoup les frais qu'il ex-coute pendant ces vingt années; ce qui en une vexation de plus, que supporte le bon Parisien.

LES boues de Paris, chargées de particules de fer, que le roulis éternel de tant de voitures détache incessamment, sont nécessairement noires; mais l'eau qui découle des cuisines, les rend puantes. Elles sont d'une odeur insupportable aux étrangers, par la quantité de soufre & de sel-nitreux, dont elles sont imprégnées; les taches qu'elles font, brûlent l'étoffe.

DES tombereaux enlèvent les boues & les immondices; on les verse dans les campagnes voisines; malheur à qui se trouve le voisin de ces dépôts infects. L'enlèvement des boues est à l'entreprife & au rabais.

QUAND il a neigé, & qu'il faut enlever

toutes ces neiges, ainsi que les glaçons des ruisseaux, & que toutes les ordures ont pris la consistance de la pierre ; ce n'est pas alors un petit ouvrage, que le charroi de ces matières endurcies, qu'il faut préalablement détacher des bornes. Les rues deviendroient impraticables au bout de trois jours, & l'on seroit enfermé chez soi, sans la police qui redouble de vigilance & de travail. Il y a des parties si bien traitées, qu'on ne fait pourquoi d'autres sont absolument négligés.



## E N S E I G N E S.

**L**es enseignes sont maintenant appliquées contre le mur des maisons & des boutiques ; au lieu qu'autrefois elles pendoient à de longues potences de fer ; de sorte que l'enseigne & la potence, dans les grands vents, menaçoient d'écraser les passans dans les rues.

QUAND le vent souffloit, toutes ces enseignes, devenues gémissantes, se heurtoient, & se choquoient entr'elles ; ce qui composoit un carillon plaintif & discordant, vraiment incroyable pour qui ne l'a pas entendu. De plus, elles jettoient la nuit des ombres larges, qui rendoient nulle la faible clarté des lanternes.

CES enseignes avoient pour la plupart un volume colossal, & en relief. Elles donnoient l'image d'un peuple gigantesque, aux yeux du peuple le plus rabougri de l'Europe. On voyoit une garde d'épée de six pieds de haut, une botte grosse comme un muid, un éperon large comme une roue de carosse; un gant qui auroit logé un enfant de trois ans, dans chaque doigt; des têtes monstrueuses, des bras armés d'un fleuret, qui occupoient toute la largeur de la rue.

LA ville, qui n'est plus hérissée de ces appendices grossières, offre, pour ainsi dire, un visage poli, net & rasé. On doit cette sage ordonnance à *Monsieur Antoine - Raimond - Jean-Gualbert - Gabriel de Sartine*, qui, de *Lieutenant de Police*, est devenu *Ministre de la Marine*.





## L E S H A L L E S.

UN coup-d'œil unique est celui que présentent au point du jour la halle aux fleurs & la halle aux fruits, dans le printems & l'été : on est surpris, enchanté ; c'est une des choses les plus curieuses à voir : Flore & Pomone se donnant la main, n'ont jamais eu de plus beau temple. Les richesses printannières reviennent dans l'automne, & les trois saisons n'en font plus qu'une.

LES meilleurs pêches se trouvent aux environs de Paris ; c'est le soin qu'on donne à leur culture, qui les rend excellentes.

UN bouquet de violettes, dans le cœur de l'hiver, vaut deux louis ; & quelques femmes en portent.

LE litron des premiers petits-pois se vend quelquefois cent écus : un traitant l'achète ; mais du moins, c'est un jardinier qui, pour prix de ses soins, récolte cet argent : j'aime mieux qu'il soit entre ses mains, que de le voir passer à un bijoutier.

Si les fournitures qui arrivent à la halle, manquoient un seul jour, les denrées doubleroiẽt de prix ; au troisieme jour, la ville seroit affamée.

LES vivres sont renchérés d'une maniere exorbitante; c'est l'effet du luxe de la table des riches : ils enlevent tout ; & il faut ensuite que le pauvre se dispute le fretin. La concurrence soutient ce reste vil, presque au même prix, que ce qu'il y avoit de meilleur.

IL faut par-tout, aujourd'hui, des entrées & des entremets à profusion ; & l'on ne mange pas le quart de ce qui est servi. Tous ces plats coûteux sont dévorés par la valetaille. Un laquais est beaucoup mieux nourri qu'un petit bourgeois. Celui-ci n'ose toucher à la marée ; il en respire l'odeur, & voilà tout. Les valets de *Monseigneur* sont rassasiés de bonne chere.

QUAND les maîtres-d'hôte's ont pris, dans de larges hottes, tout ce qui leur convient ; les servantes arrivent avec leurs tabliers ; c'est un débat éternel. Ce qui se vend par fragmens, se vend trois fois plus cher, chaque petit ménage rivalisant avec son voisin ; les poissardes font la loi ; si l'on veut diner, il faut payer ce qu'elles demandent ; aussi n'y a t'il pas au

monde de peuple plus mal nourri , que le peuple de Paris.

A dîner , la soupe , le bouilli ; le soir , la perfileade ou le bœuf à la mode ; le gigot ou l'éclanche , le dimanche ; presque jamais de poisson ; rarement des légumes , parce que l'accommodage en est toujours cher ; voilà sa nourriture habituelle ; ainsi vivent les trois quarts & demi des habitans de cette ville , dont le séjour est si envié des provinciaux , qui ne font pas du moins chez eux , une si maigre chere.

PLUS les classes sont indigentes , plus il leur en coûte pour se nourrir. Il y a de pauvres ménages , où un cervelat de trois sols , compose toute la bonne chere ; parce que les facultés n'ont pu s'étendre au-delà. Or la viande mal faine du cervelat , se vend sur le pied de dix-huit sols la livre : le prince le plus opulent , ne paye point ce qui est servi sur sa table , à ce prix là.

LES Parisiens se sont amusés pendant quelques années , des expressions burlesques & des juremens des poissardes : on copioit leur ton : Vadé s'est distingué en ce genre ; mais les calembourgs sont venus , & ont tout anéanti. On ne se souvient plus de Vadé ; on ne parle

que du marquis de ....., & de Jeannot. J'ai vu s'éclipser la gloire de l'auteur de la *Pipe cassée* ; je tremble pour celle de l'auteur de la *Comtesse-flation*.



## M A R C H É S.

**L**ES marchés de Paris sont mal-propres, dégoûtans ; c'est un cahos, où toutes les denrées sont entassées pêle mèle ; quelques hangers ne mettent pas les provisions des citoyens à l'abri des intempéries des saisons. Quand il pleut, l'eau des toits tombe ou dégoûte dans les paniers où sont les œufs, les légumes, les fruits, le beurre, &c.

LES environs des marchés sont impraticables ; les emplacements sont petits, resserrés ; & les voitures menacent de vous écraser, tandis que vous faites votre prix avec les payfans : les ruisseaux qui s'enflent, entraînent quelquefois les fruits qu'ils ont apportés de la campagne ; & l'on voit les poissons de mer qui nagent dans une eau sale & bourbeuse.

LE bruit, le tumulte est si considérable, qu'il faut une voix plus qu'humaine pour se faire

entendre : la tour de Label n'offroit pas une plus étrange confusion.

ON a élevé depuis vingt-cinq ans, un entrepôt pour les farines, qui a servi à dégager un peu le quartier des halles : mais cet entrepôt se trouve fort étroit ; il conviendrait à une ville du troisième ordre ; il est insuffisant à la prodigieuse consommation de la capitale : les sacs de farine sont exposés à la pluie ; & je ne fais quel caractère mesquin, imprimé à tous les monumens modernes, empêche de faire rien de grand.

LES poissonneries infectent. Les républiques de Grece défendirent aux marchands de poisson, de s'asseoir en vendant leur marchandise. La Grece avoit le dessein de faire manger le poisson, frais & à bon marché. Les poissonneries de Paris ne vendent le poisson que quand il va se gâter. Elles tiennent le marché tant qu'elles veulent ; il n'y a que le Parisien au monde, pour manger ce qui révolte l'odorat : quand on lui en fait le reproche ; il dit, qu'on ne fait que manger, & qu'il faut qu'il soupe : il soupe, & avec ce poisson à moitié pourri, il se rend malade.



## QUAI DE LA VALLÉE.

**H**OMMES délicats, hommes jaloux de votre fanté, ne mangez point de pigeons à Paris, quand ils viendront du quai de la vallée: imaginez-vous, (l'oserai-je écrire), que tous ces pigeons qui arrivent & qui ne peuvent être vendus ni consommés le même jour, sont engavés par des hommes qui leur soufflent avec la bouche de la vesce dans le jabot. Quand on leur coupe le col, on reprend cette même vesce, à moitié digérée, & la même bouche la ressouffle aux pigeons, qui ne seront tués que le furlendemain. Imaginez ce qu'une haleine infectée ou suspecte ou morbifique, peut communiquer de dangereux & de putride à cette nourriture. Oh! quand elle vous fera servir dans de beaux plats d'argent, souvenez-vous de grace, de la bouche infâme du *quai de la vallée*.

CETTE bouche inconcevable, exerce publiquement son métier, sous les yeux de tout le monde, & tout le monde mange des pigeons engavés de cette manière.

JE vous demande pardon, lecteur, de vous avoir tracé ce tableau dégoûtant; mais j'ai mieux

aimé offenser un instant votre délicatesse, que de ne pas vous donner une recommandation utile.

TOUT le gibier & toute la volaille arrivent à la vallée. Il y a des *officiers de volaille*, tout comme des *officiers de marée*. Le cornet attaché au dessous du ventre, la plume sous la perruque, ils couchent par écrit la moindre moviette; un lapereau a son extrait mortuaire, en bonne forme avec la date du jour. C'est une merveilleuse chose, que la création de ces offices; tout cela est d'institution royale. On ne mange un lievre que d'après l'exercice solennel de la charge de l'officier en titre.

IL faut voir, la veille de la St. Martin, des rois, & du mardi-gras, toutes les demi-bourgeoises venir en personne, marchander, acheter une oye, un dindon, une vieille poule, qu'on appelle poularde; on rentre au logis la tête haute, & la provision à la main; on plume la bête devant sa porte, afin d'annoncer à tout le voisinage, que le lendemain on ne mangera, ni du bœuf à la mode, ni une élanche; & l'orgueil est satisfait, plus encore que l'appétit.

ON ne mange la volaille à bon marché, que quand le roi est à Fontainebleau. Les pourvoyeurs ne tirent plus de Paris; les grands consommateurs

sont à la cour, & le peuple alors a plus de facilité pour atteindre au prix d'un poulet.



## T A B L E S D' H O T E.

**L**ES tables - d'hôte sont insupportables aux étrangers ; mais ils n'en ont pas d'autres. Il faut manger au milieu de douze inconnus, après avoir tourné un couvert : celui qui est doué d'une politesse timide, ne peut venir à bout de dîner pour son argent.

LE centre de la table (vers ce qu'on appelle les pièces de résistance) est occupé par des habitués, qui s'emparent de ces places importantes, & ne s'amusent pas à débiter les histoires qui courent. Armés de mâchoires infatigables, ils dévorent au premier signal. Leur langue, épaisse & inhabile à articuler, fait en revanche faire descendre dans leur estomach, les plus gros & les meilleurs morceaux. Ces athlètes, semblables à Milon de Crotoné, dégarnissent la table de plats ; & il faut les maudire au bout de quelques minutes, ainsi que Sancho-Pança maudit son perfide médecin.

MALHEUR à l'homme lent à mâcher ses mor-

ceaux ! placé entre ces avides & lestes comorans, il jeûnera pendant le repas ; en vain il demandera sa vie aux valets qui servent ; la table fera nette, avant qu'il ait pu se faire servir. Leurs oreilles accoutumées aux demandes réitérées, ne s'épouvantent point des cris & des menaces : il faut savoir manger, c'est le plus court ; car il est impossible de se faire obéir.

QUAND ces vautours, ayant dévoré la part de leurs voisins, ont rempli les cavernes profondes de leurs intestins, d'une manière également gloutonne & impolie ; alors de mangeurs, ils deviennent parleurs impitoyables ; ils font retentir de leurs glapiffemens, les voutes enfumées de ces salles à manger : & la confusion dans les sujets & les discours, répond à l'impropriété des expressions & à l'indécence des propos. Ce seroit d'ailleurs un miracle, si l'on sortoit de ce lieu, sans avoir attrapé sur ses habits quelques éclabouffures des plats portés en poste, par des mains grossières & maladroites.

IL y a ensuite les gargottes, que l'on appelle *Arches de Noé* ; où l'on donne à manger pour vingt-deux sols. Là, les personnes peu fortunées, prennent régulièrement leurs repas ;

& puis, elles se répandent aux promenades & dans les spectacles, & se vantent d'avoir dîné ailleurs; comme s'il étoit honteux de diner à peu de frais, lorsqu'on n'est pas riche.



## C A F É S.

**O**N compte six à sept cents cafés; c'est le refuge ordinaire des oisifs, & l'asyle des indigens; ils s'y chauffent l'hiver pour épargner le bois chez eux. Dans quelques uns de ces cafés, on tient bureau académique; on y juge les auteurs, les pièces de théâtre; on y assigne leur rang & leur valeur; & les poètes qui vont débiter, y font ordinairement plus de bruit, ainsi que ceux qui, chassés de la carrière par les sifflets, deviennent ordinairement fatiriques; car le plus impitoyable des critiques est toujours un auteur méprisé.

LES cabales, pour ou contre les ouvrages, s'y forment; & il y a des chefs de parti, qui ne laissent pas que de se rendre redoutables; car ils vous déchirent un écrivain qu'ils n'aiment pas, du matin au soir: souvent ils ne l'ont pas compris, mais ils déclament toujours; & il faut que la réputation littéraire effuye paisiblement toutes ces bourasques.

DANS le plus grand nombre des cafés , le bavardage est encore plus ennuyeux : il roule incessamment sur la gazette ; la crédulité Parisienne n'a point de bornes en ce genre ; elle gobe tout ce qu'on lui présente ; & mille fois abusée , elle retourne au pamphlet ministériel.

TEL homme arrive au café sur les dix heures du matin , pour n'en sortir qu'à onze heures du soir ; il dîne avec une tasse de café au lait , & soupe avec une bavaroise : le sot riche en rit au lieu de lui offrir sa table.

IL n'est plus décent de séjourner au café , parce que cela annonce une difette de connoissances , & un vuide absolu , dans la fréquentation de la bonne société : un café néanmoins , où se rassembleroient des gens instruits & aimables , seroit préférable , par sa liberté & sa gaieté , à tous nos cercles qui sont par fois ennuyeux.

Nos ancêtres alloient au cabaret , & l'on prétend qu'ils y maintenoient leur belle humeur : nous n'osons plus guere aller au café ; & l'eau noire qu'on y boit , est plus malfaisante , que le vin généreux , dont nos peres s'enivroient : la tristesse & la causticité regnent dans ces fallons de glaces ; & le ton chagrin

s'y manifeste de toute part : est-ce la nouvelle boisson qui a opéré cette différence ?

EN général, le café qu'on y prend est mauvais & trop brûlé ; la limonade dangereuse ; les liqueurs mal saines, & à l'esprit de vin ; mais le bon Parisien, qui s'arrête aux apparences, boit tout, dévore tout, avale tout.

CHAQUE café a son orateur en chef ; tel, dans les fauxbourgs, est présidé par un garçon tailleur ou par un garçon cordonnier ; & pour-quoi pas ? Ne faut-il pas que l'amour propre de chaque individu soit à-peu-près content.

ON courtise les cafetieres : toujours environnées d'hommes, il leur faut un plus haut degré de vertu, pour résister aux tentations fréquentes qui les sollicitent : elles sont toutes fort coquettes ; mais la coquetterie semble un attribut indispensable de leur métier





## L' H O M M E

A U X

## CENT SOIXANTE MILLIONS.

**J**'ÉTOIS dans un café, assis à côté d'un Russe, qui m'interrogeoit curieusement sur Paris. Entre un assez gros homme en perruque nouée; son habit étoit un peu rapé & le galon usé; il s'affied dans un coin, & hume une bavaroise, avec la lenteur de l'ennui, & la langueur du désœuvrement & de l'inocuation.

Vous voyez bien, dis-je à mon voisin, cet homme-là qui baille, & qui n'aura pas fait dans une heure..... Oui, me dit-il, ..... eh bien, c'est le soutien de l'état & du trésor royal! --- Comment? --- C'est lui qui donne au Roi de France cent soixante millions & plus, par an, pour entretenir ses troupes, sa marine & sa maison. Il a affermé les cinq grosses fermes; avant-hier il en a signé le contrat avec le Monarque, les fermiers-généraux sont ses agens, ses commis; ils travaillent tous sous lui & sous son nom: son nom remplit la France entière; il arrête aux barrières les carrosses des princes, si bon



lui semble ; il visite tout ce qu'il veut visiter ; il oblige les bourgeois à prendre de son sel contre leur volonté ; il empêche une villageoise , sur le bord de l'océan , de saler son pot avec l'eau de la mer ; il met son timbre sur tous les papiers de procédure ; il envoie , en son propre nom , des assignations au plus grand seigneur , comme au simple particulier ; il a un puissant crédit , car il gagne tous ses procès ; & ceux qui lui font quelque tort , sont envoyés aux galeres , & quelque fois pendus : il a une juridiction toute particulière pour cela ; & des juges qui le servent à ravir. Sa personne est bien précieuse , car elle répond au Roi de sa créance ; s'il ne payoit pas , le Roi de France feroit sa personne , pour se faire payer ; mais il paye très-bien ; & de plus , il est fort désintéressé. Qu'on dise que la régie ruine le royaume ? C'est un conte. Défabusez , je vous prie , les Russes , quand vous ferez à Pétersbourg. Cet homme perçoit soixante cent millions & plus , pour quatre mille francs par an ; il ne dépense pas un sol au-delà : c'est le modèle de l'économie la plus stricte & la plus sévère. Il est vrai qu'il a des commis un peu infidèles dans leurs travaux ; mais les commis exercent toujours un peu de rapine ; ils sont plus riches que lui , il est encore vrai ; mais sa modération constante n'en est pas alarmée ; c'est toujours à sa requête , que toute perception se

fait. Avez-vous dans votre pays un homme qui vous ramasse & vous apporte cent foixante millions, pour quatre mille francs d'honoraires ? il faut avouer que le roi de France est servi à bon marché, & qu'il a dans ce personnage un habile & fidele serviteur.

LE Russe ne savoit ce que je voulois lui dire, il ouvroit de grands yeux avec étonnement ; il fallut que je lui expliquasse ce que c'étoit que *Nicolas Salzard*, successeur de *Laurent David*, & de *Jean Alaterre* : quand il fut que c'étoit un valet-de-chambre, jadis portier, qui avoit pris possession du bail des fermes générales, & qui en avoit signé le contrat avec le souverain, à la face de l'Europe ; quoique poli, il ne put s'empêcher de rire au nez de *Nicolas Salzard*.

CELUI-CI n'y fit pas seulement attention ; il se leva pesamment, paya longuement, & sortit machinalement, ne sachant de quel côté tourner son existence solidaire des revenus de l'état.



---

**FAISEURS DE PROJETS.**

**E**NTREZ dans un autre café : un homme vous dit à l'oreille, d'un ton calme & posé ;  
 „ vous ne sauriez imaginer, monsieur, l'in-  
 „ gratitude du gouvernement à mon égard,  
 „ & combien il est aveugle sur ses intérêts.  
 „ Depuis trente ans j'ai négligé mes propres  
 „ affaires, je me suis enfermé dans mon ca-  
 „ binet, méditant, rêvant, calculant ; j'ai  
 „ imaginé un projet admirable, pour payer  
 „ toutes les dettes de l'état : ensuite un  
 „ autre pour enrichir le roi, & lui assurer  
 „ un revenu de quatre cent millions ; en-  
 „ suite un autre pour abattre à jamais l'An-  
 „ gleterre, dont le nom seul m'indigne, &  
 „ pour rendre notre commerce le premier de  
 „ l'univers, ainsi qu'il appartient à la première  
 „ nation de l'Europe : ensuite un autre, pour  
 „ nous rendre maîtres des Indes orientales ;  
 „ ensuite un autre pour tenir en échec cet  
 „ Empereur, qui tôt ou tard nous jouera quel-  
 „ que mauvais tour ; car j'ai deviné son ar-  
 „ dente ambition, & sa secrète haine contre  
 „ nous. L'évidence de ces utiles projets a  
 „ frappé tous les ministres, car aucun d'eux  
 „ n'a pu me faire la moindre objection ; & qui

„ *ne dit mot , approuve ;* mais voyez leur peu  
 „ de reconnoissance , leur ingratitude affreuse ;  
 „ tandis que tout entier à ces opérations vastes ,  
 „ & qui demandent toute l'application du génie ,  
 „ j'étois distrait sur des miseres domestiques ;  
 „ quelques créanciers vigilans m'ont tenu en pri-  
 „ son , pendant trois années ; & celui qui devoit  
 „ relever la gloire du nom François , n'a pu rien  
 „ obtenir des ministres , qu'un misérable fauf-  
 „ conduit : Ils attendent ma mort pour s'em-  
 „ parer de toutes mes idées ; mais je proteste  
 „ d'avance contre ce vol inique ; tout le bien  
 „ qui se fera d'ici à cent ans , sera mon ouvrage ,  
 „ foyez en bien sûr ; mais , Monsieur , vous  
 „ voyez à quoi sert le patriotisme , à mourir in-  
 „ connu , & le martyr de la patrie „.

AINSI , il y a dans Paris de fort honnêtes gens ,  
 économistes & anti-économistes , qui ont le cœur  
 chaud , ardent pour le bien public ; mais qui  
 malheureusement ont la *tête fêlée* , c'est à dire ,  
 des vues courtes , qui ne connoissent ni le  
 siècle où ils sont , ni les hommes auxquels ils ont  
 affaire ; plus insupportables que les fots , parce  
 qu'avec des demies & fausses lumieres , ils partent  
 d'un principe impossible , & déraisonnent ensuite  
 conséquemment : l'un part de l'évidence morale ,  
 qui doit avoir une force physique ; celui - ci  
 n'admet qu'un système immuable , tandis que la

politique est mobile par sa nature ; chacun d'eux s'étonne que tout aille encore si mal , après les magnifiques plans qu'il a conçus. Le mécanicien leur dira pourquoi leurs projets ne font que rêves ; c'est que lui , lorsqu'il veut resserrer un fleuve , élever une digue , faire tourner une roue , il estime , & la force d'impulsion , & la force de résistance , & la loi des frottemens , qui détruit la plus belle machine ; & que , pour vaincre une puissance physique , il appelle constamment à son secours , une force physique.



## LA DOUANE.

**L**A Douane , sous les ordres de Nicolas Salzard , est un pays peuplé de commis sourds , de porte-faix au visage rouge , au corps enviné ; courant sur des ballots confusément épars ; là , un pauvre étranger se perd , ne fait à qui s'adresser : il implore en vain tous ceux qui passent , on ne l'écoute pas ; il est réduit à n'avoir ni bas , ni chemises , pendant huit jours ; il faut qu'il déterre sa valise ou sa malle , ensevelie sous trois à quatre mille caisses , qui portent les unes sur les autres. On diroit que le feu a pris dans la ville , & qu'on a entassé , pêle-mêle , tout ce qu'on a pu sauver : à peine

pourra-t-il la reconnoître; elle aura changé de physionomie; elle fera déchirée & entr'ouverte, couverte de boue & sans adresse: il reste de bout, du matin jusqu'au soir, avant de la revoir & de la posséder; & il risque encore de la perdre sur les épaules du porte-faix agile & robuste; qui, dans le labyrinthe des rues, court, & oblige l'étranger à le suivre, au lieu de marcher sur ses traces.

IL faut donner dix fois sa signature, & payer dans six bureaux, avant de tenir son juste-au-corps & son bonnet de nuit. Votre garde-robe est soumise à l'inspection la plus sévère; & le commis de Nicolas Salzard saura combien vous avez de culottes.

C'EST la mort du commerce, que cette redoutable douane; on diroit que tous les effets de l'univers lui appartiennent, & qu'elle vous fait grace, en vous rendant vos coffres & vos balles.

C'EST un grand plaisir que celui de voyager en France! Votre valise est ouverte à la frontière de chaque province; on la retourne sens-dessus-dessous, dès que vous avez fait trente lieues; & le tout pour satisfaire l'infatigable curiosité de Nicolas Salzard.

---

 T R E S O R R O Y A L.

**C**OMME tout est aujourd'hui dans la main du Roi, c'est - là que vient tout l'argent du royaume ; & d'après la multiplicité des impositions, tout écu de six livres, doit s'y rendre par une pente invincible, dans le court espace de cinq ou six ans : la loi de l'attraction n'a pas une force plus active, ni plus victorieuse : c'est un fleuve qui baigne incessamment le pied du trône, & où l'on puise de manière à le dessécher quelquefois subitement : là, aboutit le denier de la veuve, l'obole cachée des journaliers ; & , que de larmes répandues, pour former ce fleuve immense, ce fleuve d'or !

UNE multitude de trésoriers, comme de vastes sceaux, qui descendent alternativement dans un puits, tirent les sommes qu'il faut pour la guerre, pour la marine, pour l'artillerie, pour les fortifications, pour les rentes de la maison de ville ; pour toutes les dépenses enfin, que le Roi fait dans le royaume, par raison ou par caprice.

LA facilité prompte avec laquelle on enleve les grosses sommes, qui y sont déposées, fait

contraste avec l'effort perpétuel & pénible d'une armée de cent cinquante mille commis, qui, l'épée dans une main, la plume dans l'autre, exigent avec violence les parcelles qui doivent composer ce prodigieux amas d'espèces, lesquelles se fondent ou s'envolent, dès qu'elles ont touché le bassin du réservoir.

IL est presque toujours à sec, malgré la pompe aspirante & foulante, dont le jeu terrible ne sauroit être interrompu; mais qui fatigue à l'excès le corps politique, jusqu'à ce qu'il tombe de lassitude & d'épuisement.

A cette époque, la France est en nage; la sueur lui découle du front : supportera-t-elle encore long-tems ce violent exercice? A-t-on bien calculé le degré de ses forces réelles : le jeu qui les met en action, ne se ralentit pas, je le fais; mais pour me servir d'une expression populaire ( car je les aime beaucoup ); *ira-t-elle toujours aussi vite que le violon?*





## RENTIERS.

ON appelle ainsi ceux qui ont accumulé leurs capitaux sur leur tête; ont fait le Roi, leur légataire universel, & lui ont vendu leur postérité, à raison de dix pour cent. Ils ont déshérité freres, neveux, cousins, amis, & quelquefois leurs propres enfans : ils ne se marient point, & végètent en attendant leur quartier; & se disant avec volupté, chaque matin, qu'ils ne sont pas encore mort. Tous les six mois, ils vont signer leur quittance, chez le notaire du coin, qui certifie qu'ils sont en vie.

CE qui leur revient, ils le replacent sur le champ; & cet argent, fait pour alimenter le commerce, & soutenir l'industrie, va se perdre éternellement dans les coffres royaux.

CES coffres attirent tout ce qu'ils peuvent attirer; ils sont toujours ouverts pour les emprunts; ils ne se lassent point d'aspirer tout l'or qu'on leur présente.

LA soif de l'hydropique, comme on fait, redouble en buvant : on prend toujours; on fait que les maladies épidémiques soulageront les

payemens de l'hôtel-de-ville : on fait qu'il y a à gagner beaucoup en jouant , pour ainsi dire , de concert avec la mort ; & que la faux rapide moissonne , dans tel intervalle , plus de têtes , que n'en comportent les tables de probabilités , dressées par des calculateurs , qui ne sont pas financiers. Les payeurs des rentes savent ce que rapportent au trône , les hivers humides & longs ; & les princes , non moins affamés d'argent , voudroient bien imiter le monarque , qui ne chassera jamais les médecins de ses états ; ainsi que fit jadis , le sénat de Rome

MAIS comment un gouvernement sage a-t-il pu ouvrir la porte aux nombreux & incroyables désordres qui naissent des rentes viagères : les liens de la parenté rompus , l'oisiveté pensionnée , le célibat autorisé , l'égoïsme triomphant , la dureté réduite en système & en pratique ; voilà les moindres inconvéniens qui en résultent. Un rentier n'apperçoit plus que l'hôtel-de-ville ; & pourvu qu'il ne se ferme point , peu lui importe ce qui l'environne ; il est nécessité à raisonner faux toute sa vie , parce qu'il veut que son débiteur possède tout , envahisse tout ; afin que sa petite rente , par-là même , lui soit plus assurée. N'est-ce point cet appas , donné trop facilement à l'amour de soi-même , & aux jouissances personnelles & exclusives , qui fait , qu'il n'y

n'y a plus de parens, plus d'amis, plus de citoyens; tout à fonds-perdu : amitié, amour, parenté, tendresse; vous êtes aussi à fonds-perdu. Neuf, dix pour cent; & *après moi le déluge* : voilà l'axiome meurtrier & triomphant!

JE conseille aux rentiers d'aller manger leur pension dans l'air pur & libre de la campagne; on vit moins dans les capitales, c'est un fait constaté par l'expérience; on y fuit un genre de vie qui renverse l'ordre journalier des heures, & l'ordre des saisons : l'état des morts l'emporte toujours sur celui des naissances. Je leur conseille d'attraper leur royal débiteur, en vivant le plus long-tems qu'ils pourront; mais ce n'est qu'en s'éloignant de sa capitale, qu'ils réaliseront le projet de gagner sur lui.

LE nombre des filles qui ont passé l'âge de se marier, est innombrable à Paris : elles ont signé des contrats de rente viagere, ce qui les empêche de signer un contrat de mariage; car la premiere réflexion que l'on fait, roule sur l'inévitable misere des enfans, qui seroient issus d'un tel nœud.

UN contrat viager isole toujours un particulier, & l'empêche de remplir les devoirs de citoyen.



## D E L' H A B I T N O I R.

**A**VEC un habit noir on est vêtu, on est dispensé de suivre les modes, & d'avoir des habits de couleur; on est sensé être en deuil; &, quoique ce deuil soit éternel, on passe par-tout avec cet habillement.

IL annonce, il est vrai, peu d'aisance; & par-là même, il est affecté aux solliciteurs, aux officiers réformés, aux rentiers sans accroissement, aux auteurs, &c. Ceux-ci le portent quelquefois pour intéresser en leur faveur, se faire remarquer, & demander des pensions; ce stratagème a réussi à quelques-uns: il seroit très-incivil d'en faire tout haut la remarque.

LES deuils de cour, qui surviennent assez fréquemment, épargnent de l'argent aux bons Parisiens: ces deuils mettent dans la société le plus grand nombre fort à son aise; & l'on diroit alors que les fortunes sont égales.

LA chute des têtes couronnées n'est donc pas désagréable à Paris; ces morts-là arrangent tout le monde; car l'habit noir s'accorde merveilleusement avec les boues, l'intempéries des saisons.

l'économie, & la répugnance à faire une longue toilette : *j'hérite de tel Roi*, s'écrioit un poëte de ma connoissance. --- *Comment ? --- Comment !* *Il m'en eût coûté ce printemps, pour un habit, vingt pistoles que je remets en poche ; & je porterai volontiers le deuil de sa Majesté bienfaisante.*

IL est assez plaissant de voir un bijoutier porter le deuil d'une tête couronnée, dont il estropie le nom ; mais l'usage a prévalu, & ce n'est plus un ridicule, pour les classes les plus humbles de la société. Lorsque le petit deuil arrive, ceux qui ne sont pas riches, ou qui ne savent pas se mettre, trahissent leur état ; & les gens du monde reparoissent brillans, & se moquent de l'indigence, qui ne fait que se mettre tout en noir, des pieds à la tête.

LE coup d'œil le plus brillant au spectacle, est dans ces jours de petit deuil ; c'est alors que les femmes & leurs diamans paroissent dans tout leur éclat.



---

 L E S E G R E F I N S .

**D**ES jeunes gens qui arrivent des bords de la Garonne, des fils de tailleurs, d'aubergistes, &c. prennent un nom aux barrières, arborent le le plumet, se qualifient gentilshommes; & avec un peu d'esprit & beaucoup de front, mentent aux bons Parisiens de la manière la plus hardie: ils prennent à crédit de tous côtés, en attendant les revenus de leurs terres.

LE Marchand à Paris aime mieux perdre, que de ne point se défaire de sa marchandise. On laisse ces jeunes gens prendre le nom de Chevaliers, de Comtes, de Marquis, &c. Ces Marquis, ces Comtes, ces Chevaliers, sont en chambres garnies: tant qu'ils ne sont que fats & avantageux, qu'ils se contentent de mettre à contribution quelques femmes extravagantes, quelques vieilles douairières, la police ne s'en inquiète pas, on les tolère encore; mais à la moindre friponnerie, on les démarquise au château de Bicêtre.

LE moindre gentilhomme se qualifie, dans le plus petit contrat, *de haut & puissant Seigneur*: le Garde-note écrit tout ce qu'on lui dicte; delà

l'incroyable facilité de se donner des noms & des titres usurpés.

LES hommes nouveaux cherchent de leur côté, à grimper sur un gradin un peu plus élevé; ils tâchent de faire oublier leur origine, & on les voit tous possédés de la fureur de faire ériger leurs terres en marquisat.

CETTE excessive vanité tourne une infinité de têtes : ce qui fait qu'on s'accoutume aujourd'hui à ne regarder, comme vraie noblesse, que quatre à cinq maisons; & l'on fait très-sagement. Car si de tous les préjugés, qui nous rendent stupides, le plus déraisonnable & le plus insolent est celui de la noblesse; ( l'éducation & les lumières ayant rangé presque tous les hommes bien nés sur la même ligne ) il est juste qu'on frappe de ridicule cette foule d'hommes qui voudroient, au nom de leurs ayeux, vrais ou faux, se séparer de leur concitoyens, plus honnêtes, plus utiles & plus recommandables que ces nobles, gentilshommes ou gentilshâtres, quelques noms qu'ils prennent, ou qu'ils usurpent, ou qu'ils ayent reçu par le hasard de la naissance.



## B A T T E U R D E P A V É.

**C**' E S T ordinairement un Gascon, qui mange ses cent pistoles de rente , tant qu'elles peuvent s'étendre ; qui dîne à la gargotte , soupe avec une bavaroise ; & plein de vanité , se carre aux promenades , comme s'il avoit dix mille écus de rente : il fort dès le matin de sa chambre garnie , & le voilà errant dans tous les quartiers , jusqu'à onze heures du soir ; il entre dans toutes les églises , sans dévotion ; fait des visites à des personnes qui ne se foucient point de lui ; est assidu aux tribunaux , sans avoir de procès ; il voit tout ce qui se passe dans la ville , assiste à toutes les cérémonies publiques , ne manque rien de ce qui fait spectacle , & use plus de fouliers qu'un espion , ou qu'un agent de change.

QUAND un de ces batteurs de pavé décede , on pourroit lui mettre pour épitaphe : *cursum consummavit.*

UNE loi du grand Amasis , Roi d'Égypte , prescrivoit à chaque particulier de rendre compte tous les ans à un magistrat , de la manière dont il subsistoit : si cette loi étoit en vigueur parmi nous,



Il y auroit beaucoup de gens fort embarrassés à répondre.



## P A Y S L A T I N.

**O**N nomme pays latin, le quartier de la rue St. Jacques, de la montagne Ste. Genevieve & de la rue de la Harpe : là sont les colleges de l'université, & l'on y voit monter & descendre une nuée de forbonistes, en soutane de précepteurs, en rabat d'écoliers en droit, & d'étudians en chirurgie & en médecine : leur indigence nécessite leur vocation.

**QUAND** la comédie françoise étoit dans le pays latin, le parterre étoit beaucoup mieux composé qu'il ne l'est aujourd'hui : ce parterre favoit former des acteurs ; ceux-ci, privés de l'utile censure que les étudians exerçoient, se pervertissent devant un parterre grossier, parce qu'on n'y voit plus que les courtants de boutique de la rue St. Honoré ou les petits commis de la douane & des fermes. Ainsi la perfection d'un art tient à des rapports presque insensibles, & rarement apperçus.



## COLLÈGES, &c.

**L**ES collèges & les écoles gratuites de dessin propagent l'abus de ce reflux éternel de tant de jeunes gens sur les arts de pur agrément, pour lesquels souvent ils ne sont pas né. Cette pernicieuse routine des petits bourgeois de Paris, dépeuple les ateliers des professions mécaniques, bien plus importantes à l'ordre de la société. Ces écoles de dessin ne font que des barbouilleurs, & ces collèges de plein exercice (pour ceux qui n'ont point de fortune), répandent dans le monde une foule de scribes qui n'ont que leur plume pour toute ressource, & qui portent par-tout leur indigence & leur inaptitude à des travaux fructueux.

LE plan actuel des études est très-vicieux, & le meilleur écolier remporte au bout de dix années, bien peu de connoissances en tout genre. On doit être vraiment étonné de voir des gens de lettres, mais ils se forment d'eux-mêmes.

CENT pédans veulent apprendre à des enfans la langue latine, avant qu'ils sachent leur propre langue, tandis qu'il faut d'abord en

savoir une à fond pour en bien apprendre une autre. Comme on s'est lourdement mépris dans tous les systêmes d'étude!

IL y a dix colleges de plein exercice; l'on y employe sept ou huit ans pour apprendre la langue latine; & sur cent écoliers, quatre-vingts-dix en sortent sans la savoir.

Tous ces régens ont une couche épaisse de pédanterie, qu'il leur est impossible de secouer; on la reconnoît même après qu'ils ont renoncé au métier. Leur ton est ce qu'il y a de plus ridicule & de plus insupportable au monde.

LE nom de Rome est le premier nom qui ait frappé mon oreille. Dès que j'ai pu tenir un rudiment, on m'a entretenu de *Romulus* & de sa louve: on m'a parlé du Capitole & du Tibre. Les noms de Brutus, de Caton & de Scipion me poursuivoient dans mon sommeil; on entassoit dans ma mémoire les épîtres familières de Cicéron; tandis que d'un autre côté, le catéchiste venoit le dimanche, & me parloit encore de Rome, comme de la capitale du monde, où résidoit le trône pontifical, sur les débris du trône impérial; de sorte que j'étois loin de Paris, étranger à ses murailles, & que je vivois

à Rome, que je n'ai jamais vue, & que probablement je ne verrai jamais.

LES Décades de Tite-Live ont tellement occupé mon cerveau, pendant mes études, qu'il ma fallu dans la suite beaucoup de tems, pour redevenir citoyen de mon propre pays, tant j'avois épousé les fortunes de ces anciens Romains.

J'ÉTOIS républicain avec tous les défenseurs de la République; je faisois la guerre avec le Sénat, contre le redoutable Annibal; je rasois Carthage la superbe, je suiyois la marche des généraux Romains, & le vol triomphant de leurs aigles, dans les Gaules; je les voyois sans terreur conquérir le pays où je suis né; je voulois faire des tragédies de toutes les stations de César; & ce n'est que depuis quelques années, que je ne fais quelle lueur de bon sens m'a rendu François, & habitant de Paris.

IL est sûr qu'on rapporte de l'étude de la langue latine, un certain goût pour les Républiques; & qu'on voudroit pouvoir ressusciter celle dont on lit la grande & vaste histoire: il est sûr qu'en entendant parler du Sénat, de la liberté, de la majesté du peuple Romain, de

ses victoires, de la juste mort de César, du poignard de Caton qui ne put survivre à la destruction des loix; il en coûte pour sortir de Rome, & pour se retrouver bourgeois de la rue des Noyers.

C'EST cependant dans une monarchie que l'on entretient perpétuellement les jeunes gens de ces idées étrangères, qu'ils doivent perdre & oublier bien vite, pour leur sûreté, pour leur avancement & pour leur bonheur; & c'est un Roi absolu, qui paye les Professeurs qui vous expliquent gravement toutes les éloquents déclamations, lancées contre le pouvoir des Rois; de sorte qu'un élève de l'université, quand il se trouve à Versailles, & qu'il a un peu de bon sens, songe malgré lui à Tarquin, à Brutus, à tous les fiers ennemis de la royauté. Alors sa pauvre tête ne fait plus où elle en est: il est un sot & un esclave né, ou il lui faut du tems pour se familiariser avec un pays, qui n'a ni tribuns, ni décem-virs, ni sénateurs, ni consuls.





## A N A T O M I E.

**J**AI toujours été révolté de voir dans les colleges , un professeur , qui , à la fin d'une année de physique , la couronne par une barbarie expérimentale : on cloue un chien vivant par les quatre pattes ; on lui enfonce le scalpel dans les chairs , malgré ses hurlemens douloureux ; on lui ouvre les entrailles , & le professeur manie un cœur palpitant. La cruauté doit-elle accompagner la science ? Et les écoliers ne fauroient-ils apprendre un peu d'anatomie , sans être préalablement des bourreaux ?

L'ART des Winflow a des accessaires bien repouffans ; il faut que l'anatomiste s'associe avec des hommes de la lie du peuple , qu'il ouvre un marché avec des fossoyeurs ; ( 1 ) c'est ainsi que l'on a des cadavres. Les élèves , au défaut d'argent , escadent la nuit les murs d'un cimetiere , volent le corps déposé & enseveli la veille , & le

( 1 ) Notez que les fossoyeurs n'achètent jamais de bois l'hiver , ils se chauffent avec les morceaux de bierre qu'ils coupent & emportent des cimetieres : par la même raison , ils n'ont pas besoin de dépenser de l'argent pour avoir des chemises.

dépouillent de son linceul. Après qu'on a brisé la pierre & violé la sépulture des morts ; on plie le cadavre en deux ; on le porte dans une hotte chez l'anatomiste ; ensuite, quand le corps a été hâché, disséqué, l'anatomiste ne fait plus comment le replacer au lieu où il l'a pris : il en jette & en disperse les morceaux où il peut, soit dans la rivière, soit dans les égouts, soit dans les latrines ; des os humains se trouvent mêlés avec les os des animaux qu'on a dévorés, & il n'est pas rare de trouver dans des tas de fumier, des débris de l'espece humaine.

Tous ceux qui manient le scapel, aiment donc de préférence la capitale, à cause de l'extrême facilité qu'ils ont pour y suivre les études anatomiques. Les cadavres y abondent & sont à bon marché ; en hiver on ne les paye qu'au rabais ; l'anatomiste en chef achete ces corps dix à douze francs, & les revend à ses élèves un louis ou dix écus ; il y a un commerce suivi, entre les corbeaux des cimetières, & les disciples des maîtres en chirurgie. En allant prendre une leçon gratuite d'anatomie ; on pourroit (ce qui est horrible à penser) rencontrer sur le marbre noir son pere, son frere, son ami, qu'on auroit enterré & pleuré la veille.

PUISQUE la perfection de la médecine & de

la chirurgie dépend de l'anatomie, le gouvernement n'auroit-il pas dû épargner aux gens de l'art, ce trafic clandestin & honteux, & prévenir les scènes scandaleuses & dégoûtantes, qui en résultent.

QUI croiroit que les Winslow & les Ferreins font au terme de la loi, des profanateurs sacrilèges, des violateurs des tombeaux, & qu'ils ont encouru les peines les plus graves? Tout fera donc éternellement en contradiction; nos loix, nos mœurs & nos usages.

SI un ancien revenoit au monde; de quel étonnement ne feroit-il pas frappé dans l'amphithéâtre de l'académie royale, qu'aucune loi n'autorise à avoir des cadavres. Un mort étoit pour les anciens un objet sacré, qu'on dépofoit avec respect sur un bucher; & celui-là étoit déclaré impur qui oloit y porter la main. Que diroit-il, en voyant ce corps horriblement coupé, mutilé; & tous ces jeunes chirurgiens, les bras nus & ensanglantés, folâtrer & rire au milieu de ces épouvantables opérations.

L'HÔTEL-DIEU refuse de livrer des cadavres; on a recours à l'adresse; on les vole à Clamart, ou bien on les achete de la salpêtrière & de Bicetre. Les corps de ceux qui sont morts en



passant les grands remèdes fervent, ordinairement à la dissection publique dans les amphithéâtres.

L'ANATOMIE n'a fait aucun progrès depuis quarante ans, ni aucune découverte conséquente : le corps humain est aujourd'hui parfaitement dans toutes les parties ; & il sera difficile d'ajouter à ce qu'on fait, tant les recherches ont été profondes ! Mais l'anatomie n'est cependant encore qu'une vraie nomenclature, & rien de plus : il reste à connoître le jeu de la machine, à apprécier ses rapports, & les principes des forces vitales. *Hic labor, hoc opus* : la patience mécanique de l'anatomiste doit céder la place au génie qui généralise, qui scrute, qui se trompe en cherchant à deviner ; mais qui, à force de tourmenter plusieurs systèmes, découvrira peut-être une seule & importante vérité, d'où jailliront toutes les autres.

L'ACADÉMIE royale de chirurgie est un monument d'architecture très-remarquable. Louis XV, qui préféroit l'art de la chirurgie à toutes les autres sciences, a fait pour son école, des dépenses que les autres arts ont enviées.





## L A S O R B O N N E.

**E**LLE rit elle-même de sa théologie, & connoît très-bien le vuide & le ridicule de ses theses & de ses censures : elle hafarde de dire que Moïse étoit meilleur naturaliste que Buffon ; mais elle n'en croit rien.

LA théologie a tout gâté dans le monde ; elle a redoublé les terreurs de l'homme, au lieu de les calmer ; elle l'a rendu superstitieux, au lieu de le rendre raisonnable.

LA Sorbonne a dû briller dans les siècles de ténèbres, parce qu'elle avoit des connoissances fort au dessus du commun des hommes ; mais dans les siècles de lumière, elle a voulu répondre à tout, & delà sont nés les sophismes les plus extravagans. Elle a défiguré toutes les sciences, en voulant asservir à ses décisions la morale, l'histoire, la physique ; elle a voulu tout arranger, comme la législatrice de toutes les idées ; & ses travaux bizarres ont enfanté les contradictions les plus étonnantes.

CE seroit un livre curieux, que le rapprochement de tout ce qu'elle a dit & imprimé depuis

puis trois siècles ; jamais le déraisonnement chez les peuples les plus ignorans & les plus superstitieux n'a déployé le tableau d'une plus grande & d'une plus infigne folie : c'est qu'elle a voulu perpétuellement subtiliser , & qu'elle a voulu même en faveur plus que les autres docteurs chrétiens. Ainsi l'on a vu l'extravagance combattre l'extravagance ; qu'on juge du résultat d'une pareille lutte.

ELLE auroit entièrement dénaturé dans l'homme la faculté de penser, si quelques sages ne fussent venus rectifier ces viles erreurs , & se moquer de sa théologie , autant que les membres de la sorbonne s'en moquent intérieurement eux-mêmes. Mais , comme ce sont des places lucratives , les argumens de toutes couleurs , les theses & les censures iront leur train. Si tant de gens se font tuer pour quelque argent ; faut-il s'étonner que d'autres déraisonnent sciemment à un plus haut prix ?

TOUT ce qu'il y a de remarquable aujourd'hui en Sorbonne , c'est le mausolée du Cardinal de Richelieu , qui forma la sorbonne & l'académie françoise ; deux corps qui pensent aujourd'hui à-peu-près de même , & qui se combattent ; le tout pour fixer les regards , & pour exister.

LES docteurs Musulmans sont plus raisonnables que les nôtres. Ils prétendent que Mahomet a déclaré que de douze mille paroles, contenues dans l'Alcoran, il n'y en a que quatre mille de véritables. Quand ils rencontrent quelques passages extravagans, quelques folies palpables, au lieu de s'entêter à justifier ces inepties, ils les rangent au nombre des huit mille mots qui renferment des faussetés; par ce moyen, ils se sauvent de toute dispute, qui tourneroit à leur confusion; &, révoquant les contradictions & les incompatibilités, ils conservent l'honneur de la raison humaine.

Si la Sorbonne avoit su en agir ainsi, elle n'auroit pas enfanté dans son délire, les theses anciennes, qui l'ont rendue odieuse, & les theses modernes, qui l'ont rendue ridicule; mais elle consent à passer pour absurde, pourvu qu'on ne discontinue pas de la payer.



---

 LES ÉCRIVAINS

DES

## CHARNIERS-INNOCENS.

**I**L faut qu'ils vivent tout comme des théologiens : plus utiles qu'eux ; ils sont les dépositaires des tendres secrets des fervantes ; c'est là qu'elles font écrire leurs déclarations, ou leurs réponses amoureuses ; elles parlent à l'oreille du secrétaire public, comme à un confesseur ; & la boîte, où est l'écrivain discret, ressemble à un confessionnal tronqué.

LE scribe, la lunette sur le nez, la main tremblante, & soufflant dans ses doigts, donne son encre, son papier, sa cire à cacheter & son style, pour cinq sols.

LES placets au Roi & aux Ministres, coûtent douze sols ; attendu qu'il y entre de la *bâtarde*, & que le style en est plus relevé.

LES écrivains des charniers sont ceux qui s'entretiennent le plus assidûment avec les mi-

nistres & les princes ; on ne voit à la cour que leurs écritures.

AU commencement du regne , ils étoient menacés de faire fortune ; on recevoit tous les placets , on les lisoit , on y répondoit ; tout-à-coup cette correspondance entre le peuple & le Monarque , a été interrompue : les écrivains des charniers , qui avoient déjà acheté des perruques neuves & des manchettes , ont vu leur bureau désert , & sont retombés dans leur antique indigence.

SANS la secrete correspondance des cœurs , qui n'est pas sujette aux vicissitudes , ils iroient augmenter le nombre déjà prodigieux des squelettes , qui sont entassés au-dessus de leurs têtes , dans des greniers surchargés de leur poids. Quand je dis surchargés , ce n'est pas une figure de rhétorique. Ces ossemens accumulés frappent les regards ; & c'est au milieu des débris vermoulus , de trente générations , qui n'offrent plus que des os en poudre ; c'est au milieu de l'odeur fétide & cadavéreuse , qui vient offenser l'odorat , qu'on voit celles-ci acheter des modes des rubans ; & celles-là dicter des lettres amoureuses.

LE Régent avoit , pour ainsi dire , composé son

errail des marchandes de modes & des filles lingers, dont les boutiques environnent & ceignent, dans sa forme quarrée, ce cimetiére vaste & hideux.



## LE FAUXBOURG S<sup>T</sup>. MARCEL.

**C'**EST le quartier où habite la populace de Paris, la plus pauvre, la plus remuante & la plus indisciplinable. Il y a plus d'argent dans une seule maison du fauxbourg Saint-Honoré, que dans tout le fauxbourg Saint-Marcel, ou Saint-Marceau, pris collectivement.

**C'**EST dans ces habitations, éloignées du mouvement central de la ville, que se cachent les hommes ruinés, les misantropes, les alchimistes, les maniaques, les rentiers bornés, & aussi quelques sages studieux, qui cherchent réellement la solitude, & qui veulent vivre absolument ignorés & séparés des quartiers bruyans des spectacles. Jamais personne n'ira les chercher à cette extrémité de la ville : si l'on fait un voyage dans ce pays-là, c'est par curiosité; rien ne vous y appelle; il n'y a pas un seul monument à y voir; c'est un peuple qui

n'a aucun rapport avec les Parisiens , habitans polis des bords de la seine.

CE fut dans ce quartier que l'on danfa sur le cercueil du diacre Paris , & qu'on mangea de la terre de son tombeau ; jufqu'à ce qu'on eût fermé le cimetièrè :

*De par le Roi, défenfe à Dieu*

*De faire miracle en ce lieu.*

LES féditiions & les mutineries ont leur origine cachée dans ce foyer de la mifere obscure.

LES maifons n'y ont point d'autre horloge que le cours du foleil ; ce font des hommes reculés de trois fiecles , par rapport aux arts & aux mœurs regnantes. Tous les débats particuliers y deviennent publics ; & une femme mécontente de fon mari , plaide fa caufe dans la rue , le cite au tribunal de la populace , attroupe tous les voifins , & récite la confeffion fcandaleufe de *fon homme* ; les difcuflions de toute nature , finiffent par de grands coups de poings ; & le foir on eft racommodé , quand l'un des deux a eu le vifage couvert d'égratignures.

LA , tel homme enfoncé dans un galetas , fe dérobe à la police & aux cent yeux de fes argus , à-peu-près comme un infecte impercep-



tible se dérobe aux forces réunies de l'op-  
tique.

UNE famille entière occupe une seule cham-  
bre, où l'on voit les quatre murailles, où les  
grabats sont sans rideaux, où les ustensiles de  
cuisine roulent avec les vases de nuit. Les  
meubles en totalité ne valent pas vingt écus ; &  
tous les trois mois, les habitans changent de trou,  
parce qu'on les chasse faute de paiement du loyer.  
Ils errent ainsi, & promènent leurs misérables  
meubles d'asyle en asyle : on ne voit point  
de fouliers dans ces demeures ; on n'entend,  
le long des escaliers, que le bruit des sabots.  
Les enfans y sont nus & couchent pêle-mêle.

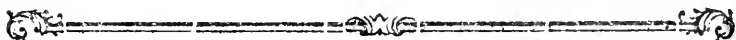
C'EST ce fauxbourg qui, le dimanche,  
peuple Vaugirard & ses nombreux caba-  
rets ; car il faut que l'homme s'étourdisse  
sur ses maux : c'est lui sur-tout qui remplit le  
fameux *salon des gueux*. Là, dansent sans fou-  
liers & tournoyant sans cesse, des hommes &  
des femmes qui, au bout d'une heure, fou-  
levent tant de poussière, qu'à la fin on ne les  
appercçoit plus.

UNE rumeur épouvantable & confuse, une  
odeur infecte, tout vous éloigne de ce salon  
horriblement peuplé ; & où dans des plaisirs

faits pour elle, la populace boit un vin aussi désagréable que tout le reste.

C E fauxbourg est entièrement désert les fêtes & les dimanches. Mais quand Vaugirard est plein, son peuple reflue aux Porcherons & à la Courtille : on voit le lendemain, devant les boutiques des marchands de vin, les tonneaux vuides & par douzaine. Ce peuple boit pour huit jours.

I L est dans ce fauxbourg, plus méchant, plus inflammable, plus querelleur, & plus disposé à la mutinerie, que dans les autres quartiers. La police craint de pousser à bout cette populace; on la ménage, parce qu'elle est capable de se porter aux plus grands excès.



## L E M A R A I S.

I C I, vous retrouvez du moins le siècle de Louis treize, tant pour les mœurs, que pour les opinions surannées. Le marais est au quartier brillant du palais royal, ce que Vienne est à Londres. Là regne, non la misère, mais l'amas complet de tous les vieux préjugés : les demi-fortunes s'y réfugient. Là, se voient les vieillards grondeurs, sombres, ennemis de toutes

les idées nouvelles ; & des confeilleres bien impérieufes y frondent, fans favoir lire, les auteurs dont les noms parviennent jufqu'à elles : on y appelle les philofophes des *gens à brûler*. Si on a le malheur d'y foupper, on n'y rencontre que des fots ; & l'on y cherche en vain ces hommes aimables, qui ornent leurs idées du brillant de l'efprit & du charme du fentiment : tel homme affis dans un cercle, eft un fauteuil de plus, qui embarraffe un fallon. On y voit des meubles antiques, qui femblent concentrer les préventions & les ufages ridicules.

LES jolies femmes mêmes, qu'un afre fatal a relégués dans ce trifte quartier, n'ofent recevoir d'autre monde, que de vieux militaires ou de vieux robins, & le tout par décence ; mais ce qu'il y a de curieux pour l'obfervateur, c'eft que tous ces fots réunis fe déplaiſent & s'ennuyent réciproquement. Ils n'apperçoivent que de loin la lumiere des arts ; & réduits au mercure de France, ( 2 ) pour toute nourriture, ils ne connoiffent rien au-delà.

Si cependant un homme d'efprit, égaré par

( 2 ) Dans ces maifons, ce mercure eft mis fur la dépense avec les balais ; & ce compte regarde le portier.

hasard dans ces fastidieuses sociétés, s'avise de faire jaillir quelques étincelles, vous les verrez au bout d'une heure, sortir de leur lourde apathie, & fourire naïvement au feu qui les étonne; mais les cartes bientôt prennent le dessus, & ils n'apprendront, que dans une année révolue, la nouvelle du lendemain.

J'AI peu vu ces maisons presque cloîtrées, où l'on se livre, faute d'autre amusement, à l'éternelle occupation de battre & rebattre les cartes, pendant les plus belles heures du jour, & même dans les plus belles saisons de l'année.

JE ne blâme les goûts de personne; mais il y a dans ce canton de terribles douairières, qui se sont incorporées aux coussins d'un fauteuil, & qui ne s'en détachent plus: souvent au milieu d'un jardin agréable, qui invite à la promenade, on a beau regarder à travers les fenêtres la lumière brillante qui dore les arbres; on a beau bailler & puis prêter l'oreille au chant des oiseaux; on a beau contempler d'un œil d'envie la porte; on vous fixe malgré vous sur un siège, & l'on vous oblige à filer ennuyeusement des cartes, jusques bien avant dans la nuit; & vous ne pouvez pas plus jouir de la douce clarté de la lune, que des rayons du soleil.

ON ne m'y rattrapera plus. J'aime mieux relire nos longs romans, *l'Astrée*, *Clélie*, *Artamène*, pendant les longues soirées de l'hiver; je suivrai les mœurs, les vertus de l'antique chevalerie; je verrai passer sous mes regards nos bons ayeux, faisant l'amour un peu différemment de nous; mais ils étoient heureux à leur manière, & ils favouroient plus l'amour dans leurs soupirs longuement prolongés aux pieds de l'inhumaine, que nous dans nos rapides jouissances. Avons-nous gagné en abrégeant?



## P O R T R A I T

### D'UNE DÉVOTE

### D U M A R A I S.

CETTE dévote au regard oblique, que vous vous figurez tenant toujours les yeux baissés; est à peine assise qu'elle a déjà tout vu, tout observé: elle vous a examiné de la tête aux pieds; elle a deviné de plus, si vous teniez *pour la bonne cause*; elle fait si les femmes qui l'environnent ont du rouge, si la hauteur de leur coëffure peut entrer dans le confessional: elle restera silencieuse, si dans le cercle, elle apperçoit un profane; elle n'ou-

vrira la bouche qu'en cas qu'elle puisse parler sans exposer ses paroles à la dérision *des impies*, c'est ainsi qu'on appelle quiconque n'a pas un *directeur* *commu*.

SI sa voisine a une robe garnie avec une certaine élégance, tout-à-coup son front muet devient un fermon contre le danger des parures; elle ne répondra que par des monosyllables féveres au mondain; mais elle jettera un regard de complaisance sur un petit rabat; & récompensera son attention, en lui adressant la parole.

PEU-A-PEU elle s'échauffe; parle de l'horrible dépravation des autres quartiers, de l'irrégion qui marche le front levé dans le fauxbourg Saint-Germain, & de la damnation éternelle, qui attend tous ceux qui n'entendent pas la messe aux capucins du marais.



## ON BATIT DE TOUS COTÉS.

**L**ES trois états, qui font aujourd'hui fortune dans Paris, sont les banquiers, les notaires & les mâçons, ou entrepreneurs de bâtimens. L'on n'a de l'argent que pour bâtir : des corps-de-logis

immenses sortent de la terre , comme par enchantement , & des quartiers nouveaux ne sont composés que d'hôtels de la plus grande magnificence. La fureur pour la bâtisse est bien préférable à celle des tableaux , à celle des filles ; elle imprime à la ville un air de grandeur & de majesté.

L'ARCHITECTURE , depuis vingt années seulement , a repris un très-bon style , sur-tout quant aux ornemens.

LE comte de Caylus a ressuscité parmi nous le goût grec ; & nous avons enfin renoncé à nos formes gothiques. L'intérieur des maisons est distribué avec une commodité charmante , absolument inconnue à tous les peuples de la terre.

ON a régénéré deux arts presque en même tems , la musique & l'architecture : la peinture n'a point fait les mêmes progrès ; la couleur de l'école Françoisse sera toujours un peu fautive , soit que ce vice appartienne au climat , soit que le ton des maîtres s'oppose à cet égard à une plus grande perfection.

LES remparts se hérissent d'édifices , qui ont fait reculer les anciennes limites : de jolies maisons s'élevent vers la chaussée d'Antin , & vers

la porte Saint - Antoine , qu'on a abbatue. Il étoit question de renverser l'inférieure Bastille ; mais ce monument odieux en tout sens choque encore nos regards.

IL est écrit qu'on ne pourra jamais achever le Louvre. Depuis trente années on y travaille ; mais avec une lenteur , qui atteste que les fonds manquent. Le prince de Condé a dépensé douze millions pour son palais Bourbon , & les échaffauds du Louvre ont pourri sur pied.

L'HOTEL-DIEU n'a rien gagné à son incendie, non plus que le Palais. Le dôme ou la coupole de l'église de Sainte-Genevieve s'écroulera-t-il sur nos têtes ? Ou bien bravera-t-il , sur une base inébranlable , les clameurs & les allarmes de Mr. Patte ? Il a annoncé le danger , n'est-il qu'imaginaire ? S'il arrivoit , il ne nous resteroit donc que la majestueuse façade de ce monument ; morceau qui mérite les plus grands éloges.

ON va procurer aux particuliers de l'eau , comme à Londres , par le moyen d'une pompe à feu.

ON ne fauroit disconvenir que plusieurs in-



Incendies n'aient été utiles à l'embellissement de la ville.

QUAND les désastres qu'occasionne la fureur soudaine des élémens , ne laissent plus que les traces de leur passage ; le génie réparateur accourt , fixe l'œil sur les débris fumans ; & le pied sur les ruines , médite la reconstruction des monumens disparus ; ou plutôt , il les conçoit sur des plans nouveaux , & plus majestueux que ceux qui existoient.

A I N S I , par une marche constante dans la Nature , tout ce qu'il y a de grand ne s'est fait qu'à la suite des accidens ; & l'on peut dire ; c'est le mal qui engendre le bien.

EN effet , l'homme semble attendre le renversement des plus minces édifices , pour y porter enfin la main : le courroux des élémens est le signal qui l'avertit de sa force & de sa puissance.

SANS les coups du tems & la rage des incendies , les masses difformes de la barbarie la plus révoltante , regneroient encore dans nos villes ; & nous n'avons appris à élever , à ennoblir notre imagination , que quand , au milieu d'une place déserte , nous avons

perdu l'aspect des objets gothiques & de mauvais goût , avec lesquels nous étions familiarisés.

C'EST quand les flammes ont dévoré , que l'on voit paroître la main hardie & créatrice : elle semble timide & inanimée devant ces antiques masses , que l'habitude superstitieuse respecte ; & l'on diroit qu'il lui en coûte plus pour enlever de misérables décombres , que pour édifier les monumens les plus superbes.

L'EMBRASEMENT du Palais , qui a été si funeste , & qui pouvoit l'être à un point qui effraye l'imagination , ordonneroit aujourd'hui une autre forme au temple de la justice. Dépositaire des annales & des archives de la nation , sanctuaire des loix , siege des assemblées les plus augustes ; cet édifice devoit avoir ce caractère de majesté , de grandeur , qui annonce tout-à-coup à l'œil des citoyens , que là sont les juges , les défenseurs , les oracles des droits du peuple.

LE moral de l'homme , par un lien inconnu , tient au physique des objets ; & si les rois ont soin d'étendre autour d'eux , une enceinte immense , de s'environner d'un grand appareil : si les prêtres ont appelé les adorateurs de la divinité dans des temples où regne une obscurité

rité sombre & majestueuse, ce qu'il y a de plus auguste sur la terre, après le séjour où l'homme se prosterne devant Dieu, c'est le lieu où la Justice, sous un glaive nud, tient en respect l'homme puissant, & rassure le foible.

LE front d'un semblable édifice, imposant & grave par tous ses attributs, devoit parler de maniere que le coupable pâlit en montant les degrés qui le conduiront au tribunal, où l'attend la vengeance des loix. Et pourquoi le temple où elles regnent, ne rappelleroit-il pas à tous les magistrats, qu'ils entrent dans un sanctuaire où ils doivent déposer les passions humaines, prendre une ame élevée, & digne des fonctions redoutables qu'ils vont exercer?

ON n'a rien fait de tout cela. On a suivi la forme irréguliere, petite & mesquine, qui annonçoit plutôt l'antre de la chicane, que le temple de la justice. On n'a point voulu ennoblir le sanctuaire des loix.



## A M E U B L E M E N S.

QUAND une maison est bâtie, rien n'est fait encore; on n'est pas au quart de la dépense; arrive le menuisier, le tapissier, le peintre, le doreur, le sculpteur, l'ébéniste, &c. Il faut ensuite des glaces & poser des fontinetes par-tout; le dedans occupe trois fois plus de tems que la construction de l'hôtel; les anti-chambres, les escaliers dérobés, les dégagemens, les commodités, tout cela est à l'infini.

ON a donné aux ameublemens une magnificence surabondante & déplacée; un lit superbe, qui a l'air d'un trône; une salle à manger ciselée, des chenets travaillés comme un bijou; une toilette d'or & de dentelles, sont assurément d'une ostentation puérile. Je fais qu'un palais, où l'on ne voit que glaces, or & azur, m'attriste puissamment.

ON place ensuite en sentinelle le Suisse, qui repousse ceux qui ne sont ni veloutés, ni dorés. Il est mis là encore pour écarter les hommes dont le mérite fait tout le patrimoine.

LA magnificence de la nation est toute dans l'intérieur des maisons : le Louvre n'est pas achevé, & ne le fera jamais. On a bâti six cents hôtels, dont le dedans semble l'ouvrage des fées ; car l'imagination ne va gueres au delà d'un luxe aussi recherché. Mais en même tems, gardez - vous bien de chercher ailleurs rien de grand ; rien pour le public, rien pour ses plaisirs, ou même pour ses besoins. Ne cherchez pas des bains, un hôpital vaste & ordonné, des réservoirs, des galeries, des promenades couvertes, des salles de spectacle, dignes des pieces qu'on y représente : n'y cherchez pas de ces commodités qui entretiennent la santé & la joie, ou qui les font naître : un luxe particulier & clandestin fait toute la jouissance des riches ; mais non leur félicité.

TEL homme à son aise, qui n'a ni enfans ni neveux, a la folie de courir tous les jours dans ces hôtels, chez des seigneurs qui le regardent à peine ; il passe sa vie à frapper aux portes, à jouer le complaisant ; & cela pour dîner une fois la semaine dans le palais de l'orgueil, entre l'étiquette & l'ennui. Il est bon d'entrer dans ces hôtels, pour en voir l'ameublement ; mais si l'on veut en courtoiser

le maître, on se dévoue à une vie triste, uniforme & désagréable.



## A B B É S.

**P** A R I S est rempli d'Abbés, clerics tonsurés, qui ne servent ni l'église ni l'état, qui vivent dans l'oisiveté la plus suivie, & qui ne font que des inutilités & des fadaïses.

ROBINSON Crusoé dit qu'on gâte souvent un excellent corps de crocheteur, en masquant d'un habit ecclésiastique, ses membres souples & nerveux. Mais c'est un sauvage qui parle.

DANS plusieurs maisons, on trouve un Abbé, à qui l'on donne le nom d'*ami*, & qui n'est qu'un honnête valet, qui commande la livrée; il est le complaisant soumis de madame; assiste à sa toilette, surveille la maison & dirige au dehors les affaires de *Monsieur*. Ces personnages à rabat se rendent plus ou moins utiles, caressent leur protecteur pendant plusieurs années, afin d'être mis sur la feuille.

ILS y parviennent, & en attendant ils jouissent d'une bonne table, & des petits avan-

tages qui se rencontrent toujours dans une maison opulente.

LA femme de chambre leur dit tout ce qui se passe, ils sont instruits des secrets du maître, de la maîtresse & des valets.

ENSUITE viennent les précepteurs, qui sont aussi des Abbés. Dans les maisons de quelque importance, on ne les distingue gueres des domestiques. Pendant le cours de l'éducation, on les ménage un peu : dès qu'elle est finie on leur donne une pension modique, ou on leur fait avoir un bénéfice; puis on les congédie. Le peu d'estime qu'on leur accorde, est cause qu'ils négligent leurs élèves; mais comment s'est-on imaginé qu'un mercenaire, pour douze cents francs par an, vous formera un homme, tandis qu'il a là la tâche la plus difficile & la plus incertaine. D'ailleurs, *nemo dat quod non habet*; il n'y a qu'un homme supérieur, qui puisse réellement donner des sentimens à un autre être, & réformer son ingrate ou perverse nature.

ON voit sous le nom d'Abbés, beaucoup de petits houfards, sans rabat ni calotte, avec un petit habit à la Prussienne, des boutons d'or, & chapeau sous le bras, étaler une frisure

impertinente & des airs efféminés. Piliers de spectacles & de café; ou mauvais compilateurs de futiles brochures , ou faiseurs d'extraits fatyriques , on se demande comment ils appartiennent à l'église; car on ne devoit appeller Ecclésiastiques, que ceux qui servent les autels. Ils n'en ufurpent pas moins ce nom, parce que de tems en tems ils en portent l'habit.

Au grand scandale de la religion , tout cela se souffre, & pourquoi? Je n'en fais rien. Prend l'habit ecclésiastique qui veut, & même sans tonsure.

ON ne leur permettoit pas, il y a vingt-cinq ans, d'aller voir des laïs; la courtisane qui les dénonçoit au commissaire, avoit cinquante francs, qui lui étoient payés par \*\*\*\*\*. Cette odieuse inquisition, qui réunissoit le double vice de la perfidie & du scandale, a cessé.





## É V È Q U E S .

**L**ES Evêques violent facilement & fans remords, la loi de la résidence, en quittant le poste qui leur est assigné par les canons. L'ennui les chasse de leurs diocèses, qu'ils regardent comme un exil : ils viennent presque tous à Paris, pour y jouir de leurs richesses; &, mêlés dans la foule, y trouver cette liberté, qu'ils n'ont pas dans le séjour où la bienfiance les force à la gêne de la représentation.

ON leur en fait un crime: mais à quoi serviroit l'opulence, si elle n'ouvroit à chacun la carrière de ses goûts. Remettez-les à la fortune des apôtres, & vous les verrez sédentaires. On dira comment le pasteur quitte-t-il son troupeau? Cette vieille image ne forme plus aucun sens; rien n'est d'un poids si lesté que la charge pastorale. Les maîtres de la morale n'enseignent point la morale; ils bravent les anathèmes des anciens conciles, & conformément dans l'oisiveté & les délices de la capitale, des biens qui leur ont été confiés pour le soulagement de leurs ouailles infor-

tunés. Mais toutes ces expressions, encore un coup, sont devenues gothiques.

L'AMBITION, qui s'alimente par ce qu'elle a déjà obtenu, les pousse à la Cour & dans les bureaux des ministres; là, ils attendent le fruit de leurs intrigues & de leurs complaisances, & ils tentent de porter fourdement la main à l'administration.

ILS travaillent incessamment derrière la tapisserie, & restent sans effroi, au milieu de la nouvelle Babylone; non moins criminelle que celle qui enflamma jadis le zèle des prophètes.

AINSI le sacerdoce a des occupations purement terrestres, & songe peu à entretenir la pure morale, & à donner l'exemple de l'infatigable charité, dite apostolique.

DÈS le seizième siècle, on adressoit de pareils reproches, & de plus vifs encore, aux Pères du concile de Trente. „ Les églises se  
„ plaignent qu'elles sont destituées de la pré-  
„ sence de leurs époux, dont plusieurs se  
„ comportent mal à leur égard, & plutôt  
„ comme des voleurs, qui ne les voyent  
„ qu'en passant, pour prendre leurs biens, &

„ s'en aller ; que comme des peres & pasteurs,  
 „ qui doivent demeurer avec elles, pour les  
 „ nourrir, les conduire & les consoler ”.

MAIS on a remarqué que les Evêques qui accomplissent inviolablement la loi de la résidence, ( ce qui forme le petit nombre ) avoient une piété minucieuse, inquiète, turbulente, toujours prête à dégénérer en fanatisme, qu'ils vexoient les habitans de leur diocèse, par un zèle aveugle & inconfidéré ; tandis que les autres non-résidans, avoient des lumieres, de la tolérance, aimoient la paix, & ne persécutoient personne ; de sorte que tout le mal, peut-être, qui résulte de leur éloignement, c'est que l'argent qui leur vient des provinces, ne se consume pas dans le sein des provinces mêmes.

ILs publient de tems en tems, des mandemens, ouvrages<sup>1</sup> de leurs secrétaires. Le style & les idées en sont prescrits d'avance. Le meilleur mot de Piron est celui-ci : *avez-vous lu mon mandement ?* lui dit un Evêque. --- *Oui, Monseigneur ; Et vous ?*





## SUCCESSION DES MODES.

P O U R voir la succession des modes, il n'est pas besoin de s'attacher aux militaires, aux financiers, aux hommes de robe, il suffit de comparer en portraits, la suite des Evêques. Les premiers ont dans l'extérieur, la simplicité évangélique, & la gravité de leur ministère; au second âge, le visage austère, l'ample barbe, l'habit grossier, ont déjà disparu; au troisième, les Evêques n'offrent plus qu'un air riant, des cheveux qui flottent avec élégance, une parure recherchée : voyez un de nos Prélats peint au salon, il a des joues couleur de rose, des lèvres purpurines, des yeux qui vous caressent; un jeune Prélat est presque une beauté.



---

## N O T A I R E S .

**L**ES Notaires font devenus de véritables Protées dans les affaires : ils font plier la coutume, les loix, les contrats précédents aux intérêts de leurs parties. Remueurs d'argent, agioteurs, ils étudient tous les moyens d'emprunter à ceux-ci, de prêter à ceux-là. Ils font intéressés dans tous les prêts un peu considérables; leurs fortunes sont rapides, & à trente-cinq ans, on les voit riches, abandonner leurs études, & vendre leurs charges, dont le prix a triplé depuis dix années.

**C**OURTIERS officieux des opérations de finance, ils ont des prête-noms pour reproduire les especes, selon les offres qui se présentent; ils sont devenus précieux au ministère, parce qu'ils disposent les particuliers à prêter leur argent au Roi, ils ont même un bénéfice dans chaque emprunt.

**B**EAUCOUP plus financiers que jurifconsultes, ils savent se glisser à travers les entraves de la loi, l'annulent ou la modifient; ils évitent par ce moyen beaucoup de procès à la géné-

ration actuelle, mais pour en préparer sans doute à la génération suivante.

LES magistrats sont excessivement jaloux de leur crédit & de leur opulence, & furieux sur-tout de ce qu'ils rétrécissent l'empire de la chicane; avec leurs transactions, ils tranchent en effet une foule de discussions embrouillées qui seroient fort avantageuses à la rapine des gens de Palais.

LES Notaires sous leur robe, forment un corps séparé & étranger à la robe, qui en général les déteste. Leur influence doit s'étendre encore plus loin, vu le mouvement incroyable que l'on imprime de nos jours à l'argent; les maximes de la vieille probité, sur les dépôts, sont parfaitement mises en oubli.

JE ne parle pas de leurs actes, qui deviennent d'une cherté affreuse, parce qu'on ne laisse pas que d'avoir le droit de les marchander, & de faire son prix d'avance.

ILS font quelquefois banqueroute, ainsi que les marchands. Mais la banqueroute d'un Notaire devrait être très-soigneusement examinée; à raison de la confiance qu'on leur accorde & qu'on est forcé de leur accorder.

LES Notaires traitent leurs clercs avec un peu de morgue, oubliant que ceux-ci deviendront dans peu leurs confreres.

ON rapporte qu'un Notaire disoit, qu'il faudroit que tous les clercs de Paris fussent *batards*, *athées* & *eunuques* ; batards, ils n'auroient pas de parens ; athées, ils n'iroient pas à la messe ; eunuques, ils n'iroient point voir de filles ; par conséquent point de prétexte pour sortir, & tout ce tems (selon lui, si mal employé au dehors) tourneroit au profit de l'étude.

LE métier est devenu si bon, que depuis le premier bourgeois jusqu'au dernier, c'est à qui enfermera son enfant, dans l'étude d'un notaire. D'un coup de pied sur le pavé, on fait sortir un régiment de clercs.

LES moindres places sont avidement courues ; plus de quatre mille jeunes gens aspirent à acheter cette charge, & il n'y en a que *cent treize à vendre*. La concurrence les fait hausser à chaque mutation, les mutations deviennent rapides. On étoit autrefois Notaire pendant quarante années ; aujourd'hui, au bout de huit ans, on a amassé de quoi jouir, &

la fortune est faite. Le public a payé l'opulence précoce de ces Notaires encore imberbes.

QUAND un moribond fait son testament, il n'a pas la consolation de parler à des vieillards qui doivent bientôt le suivre : médecins, notaires, tous lui présentent de jeunes visages, & il sent plus de regret à mourir.

LES Notaires, il y a cinquante ans, faisoient payer le dépôt d'argent ; aujourd'hui, ils l'empruntent à six pour cent. Le prix excessif des charges causera quelque révolution dans ce corps, sorti de ses limites, & que le luxe de l'opulence perdra.

ILS commencent ainsi tous leurs actes : *par devant les conseillers, notaires, &c.* ; & il n'y en a mais qu'un qui reçoit l'acte ; l'autre signe sans lire, dès qu'il voit la signature de son confrère ; ainsi, un seul homme atteste un fait & dicte une loi de famille très importante. Quand on met ensuite *deniers nombrés & délivrés* ; c'est le plus souvent une fiction ; *fait & signé en l'étude* ; autre fiction. La plupart des parties signent dans leur hôtel.



## E C H E V I N S.

UN bourgeois est au terme de la gloire , quand il devient Echevin ; il est raffasié d'honneurs , quand il voit une rue porter son propre nom.

LA fatuité est le rôle habituel de tous les hommes opulens ; les courtifans , les évêques , les abbés , les hommes de robe & de finance , & les échevins ne different que par des nuances : au fond , c'est la fatuité , en présence de leurs inférieurs ; mais la morgue la plus risible est assurément celle d'un Echevin.

IL faut être né à Paris , pour pouvoir parvenir à l'échevinage : on commence par être dizenier , quartenier. On a supprimé à l'hôtel-de-ville , le feu d'artifice ; mais non les festins. Tous le corps de ville tient invinciblement à l'ancien usage des banquets.

L'AUTORITÉ municipale est nulle. Le prévôt des marchands , le procureur du Roi , les Echevins , ont des places lucratives , honorifiques ; mais ce sont des fantômes du côté du

pouvoir. Tout est entre les mains de la police ; jusqu'à l'approvisionnement de la ville ; de sorte qu'elle n'a plus , dans ses propres & anciens magistrats municipaux , le principe de sa sûreté , & le gage de sa subsistance , perte immense , & à laquelle le Parisien ne songe seulement pas.

L' HÔTEL-DE-VILLE n'a donc rien à voir sur l'approvisionnement d'une ville , où l'on consume dans un jour , ce que d'autres villes consomment en une année , d'une ville environnée de villes du troisième ordre , & de villages peuplés comme des villes de province.

LE Parisien ne réfléchit pas , que le même moyen qui lui apporte la subsistance , pourroit la lui enlever avec la même facilité , & sans qu'il en fût même informé.

LA police municipale veille à la réparation des ponts & des quais , à l'entretien des fontaines publiques , à la direction des fêtes & réjouissances publiques. Elle a perdu ses autres privilèges ; & ce qu'on appelle l'hôtel-de-ville , est devenu , pour ainsi dire , un objet de dérision , tant ce corps est étranger aux citoyens. Ils ne le connoissent plus , que sous le rapport  
d'un

d'un lieu où l'on paye les rentes perpétuelles & viagères, & où les criminels montent avant d'aller au supplice, pour y faire leur testament de mort.

QUELLE distance du gouverneur de Paris, au lord-maire de la cité de Londres ! Le gouverneur paroît de tems en tems avec de beaux carrosses ; une suite de valets, loués pour porter sa livrée : & il jette à la populace (mais avec une grande modération) des piéces de douze sols. Le lendemain de cette vaine représentation, il rentre dans la nullité la plus absolue.

LE prévôt des marchands fait lever la capitation, & il n'est gueres connu, que par l'exercice de cette imposition, tout à la fois mesquine, onéreuse & avilissante.

LE procureur du Roi fait lever la main aux membres des différentes communautés, & tire d'elles beaucoup d'argent. On voit un favetier qui fait serment devant lui, *d'être fidele au Roi, & aux loix de l'état* ; & le favetier, tout étourdi de ces grands mots, paye le procureur du Roi, pour la peine qu'il a prise d'écouter son serment.

LES Echevins tuméfiés du poids de leur grandeur, & dont les noms attachés sur le marbre des monumens publics, doivent éternellement figurer au-dessous du nom des Rois regnans, sont jaloux de transmettre leurs traits à la postérité. Ils font en conséquence peindre leur figure & leur perruque dans de grands tableaux. On les y voit en robe rouge, agenouillés devant le monarque.

ON peut contempler dans l'hôtel-de-ville, les inutiles portraits de tous ces Echevins de Paris en *Badandois*; mais l'on y chercheroit vainement le portrait de l'homme utile, qui a imaginé le flottage du bois. J'aîmerois néanmoins tout autant connoître son nom & sa figure, que celle de Jérôme Bignon.

L'ÉCHEVINAGE donne la noblesse; on s'en mocque amplement, parce qu'elle est de nouvelle datte; mais elle me paroît préférable à celle que l'on achete comme un meuble. Ces représentans de la cité pourront un jour, dans certaines circonstances que le tems amene, faire entendre, comme autrefois, une voix patriotique : mais un *secrétaire du Roi* ne fera jamais bon à rien.



## A V O C A T S.

**L**UCIEN nous peint quelque part un homme qui va réciter sa cause à un avocat : celui-ci écoute froidement ; il est d'abord incertain , chancelant , dans un état douteux , inhabile à se décider , à-peu-près comme *l'âne de Pécole*. Vous croyez qu'il ne pourra sortir de cette indifférence , où le tient un cas vraiment problématique. Le consultant tire une bourse , alors l'équilibre cesse dans l'entendement du patron. Il conçoit , il s'échauffe , il découvre de nouvelles lumières. Sa volonté est toute entière de votre bord ; il apperçoit une vérité incontestable , pour laquelle il va écrire six mois , & s'enrhumer dix fois ; il épouse avec chaleur cette même cause qu'il ne voyoit qu'avec indifférence.

TEL est l'avocat de Paris ; l'incertitude des loix l'a rendu pyrrhonien sur l'issue de tous les procès ; & il entreprend tous ceux qui se présentent : celui qui l'aborde le premier , détermine la série de ses raisonnemens , & commande à son éloquence.

UNE légère teinte de pédantisme , toujours inféparable de la robe , le place entre l'homme de lettres , & un professeur de l'université.

EN général , tous les corps en France sont en arriere de leur siècle. Le corps des Avocats mérite , plus que tout autre , ce reproche : ils tiennent à des formules bisarres ; & ce corps , qui se dit libre , est asservi à une foule de préjugés. Elevez quelques doutes sur l'infailibilité du *droit Romain* , & un torrent de paroles sans idées , vont étouffer votre timide objection.

LES Avocats de Paris sont ennemis nés des gens de Lettres ; parce que ceux-ci , plus philosophes , remontent aux principes , & tendent à simplifier toutes les questions ; & que d'ailleurs ils immolent toutes les autorités des vieux livres à l'autorité de la raison.

COMME en général les Avocats écrivent fort mal , qu'ils surchargent leur style d'une foule de mots inutiles , dans l'habitude où ils sont de trop parler , & sur-tout de parler à vuide ; on les a vus très-jaloux des plumes un peu distinguées , & ils l'ont fait sentir à M. Linguet.

JE voudrois pouvoir dissimuler qu'ils sont

dévorés entr'eux d'une jalousie ardente, & plus forte encore, que celle qui anime les gens de Lettres. Les Ecrivains se battent pour la gloire : les Avocats se battent pour la gloire & pour la soupe.

RAREMENT savent-ils imprimer à leur cause, cet intérêt qui détermine l'attention générale ; il leur manque l'éloquence. Il est vrai qu'elle devient inutile, dans des causes vulgaires ou obscures : en ce cas, qu'ils se renferment dans le métier de Jurisconsultes, & qu'ils n'aspirent pas au titre d'orateurs ; ainsi qu'ils en ont la prétention secrète, ou plutôt indiscrete.

IL n'y a rien de plus ennuyeux que tel Avocat célèbre, quand on n'a plus besoin de sa Jurisprudence.

LES factum d'Avocats sont ordinairement des ouvrages remplis d'invectives grossières : on ne fait plus d'attention à ces grosses injures, parce qu'on fait que des injures d'Avocats ne sont pas des raisons, & ne prouvent rien.

ILS ont occasioné toutes les fougues & tous les malheurs du célèbre Linguet, en le rayant de leur tableau. Ne devoient-ils pas, en faveur de ses talens, l'absoudre, au lieu de l'irriter

en lui enlevant son état? Ils font fait grace à des confreres beaucoup plus coupables; mais l'hypocrite est lâche, & il se sauve. L'homme passionné se livre à son feu, & il se perd. Je regretterai avec tous les hommes justes & impartiaux, de n'avoir pas entendu plus longtemps, la voix du seul orateur que le barreau possédoit; & son exclusion, sa radiation feront une tache éternelle pour l'*Ordre*.

LA bigarure des loix & la variété des coutumes, font que l'Avocat le plus savant devient un ignare, dès qu'il se trouve en Gascogne ou en Normandie. Il perd à Vernon, un procès qu'il auroit gagné à Poissy. Prenez le plus habile pour la consultation & la plaidoirie; eh bien! il fera obligé d'avoir son Avocat & son Procureur, si on lui intente un procès dans le ressort de la plupart des autres parlemens.





## B A N Q U I E R S .

**L**ES viremens & reviremens, les déplacements, les emprunts multipliés, la manutention de la banque, ont remplacé, depuis plus d'un demi-siècle, les projets d'une législation sage, raisonnée & circonspecte. On n'a plus besoin que de calculateurs : l'administration devient un agiotage perpétuel. Les Banquiers sont les dominateurs de la France ; ils font venir & disparaître l'argent ; ils l'appellent du bout de l'Europe, & puis le rendent invisible. Magiciens dangereux, Cosmopolites hardis ; quelle sera la fuite de ce jeu souple & effrayant, qui rend l'or semblable au vif argent, & peut dissoudre la fortune des états, en un tour de main ?

C'EST un remède aussi incompréhensible que le mal : cependant la circulation rapide donne du moins une apparence de vie ; & c'est toujours beaucoup, si cette illusion se prolonge ; mais elle nous semble toucher bientôt à son terme.

IL y a des *billets noirs*, papier-monnaie, qui nous annoncent un système à-peu-près

semblable à celui de Laws : s'il doit venir, qu'il vienne le plutôt possible ; pourquoi attendre à la dernière extrémité ? Il auroit peut-être fallu commencer par-là, & se modeler sur la banque de Londres ; mais ce n'est pas la richesse du peuple que l'on cherche ; c'est celle du Monarque ; il englobe tout, & représente tout.

C'EST à l'aide des Banquiers, & par leur intervention, que se font ces emprunts & ces aliénations des revenus publics. Ces facilités ruineuses donnent lieu à des entreprises excessivement coûteuses, & qui bien considérées, ne font que des sacrifices du présent, pour un avenir incertain. On a pompé l'argent, jusques dans les tuyaux capillaires ; mais il n'est pas bon que les tuyaux capillaires soient desséchés, Quoi ! faire remonter incessamment l'argent vers le trône. Les particuliers n'en ont-ils plus besoin, pour alimenter le commerce, l'industrie & les arts ? Pourquoi toute la masse d'espèces monnoyées dans une seule main ?

LA politique, qui, au lieu d'être journalière, se jette dans un tems qui n'existe pas encore, est une politique fautive, parce qu'il est impossible au génie le plus profond, de calculer

les événemens futurs ; parce que le champ des révolutions étranges est immense ; parce que la guerre est un mal présent & affreux ; tandis que le bien qui en peut résulter, est évidemment éloigné & incertain.

CE n'est pas que la dette nationale doive effrayer l'œil de l'homme d'état : car l'emprunt, en lui-même, n'est point un mal. Mais c'est l'application de ces fonds précieux, à une guerre absorbante, comme l'élément qui la porte ; ou à des édifices d'une pompe stérile ; ou à des efforts superflus, &c., qui fait le mal, & un mal irréparable.

ASPIRER des sommes effrayantes, pour les jeter ensuite dans l'océan ! Quel est donc ce nouveau calcul, & pourquoi des moyens ingénieux, vastes & habiles, sont-ils séparés du but ou de l'emploi, par un abyme où l'on ne découvre rien ? Sans une communication intime & éclairée, entre les moyens & l'emploi, les succès mêmes peuvent devenir semblables à des pertes, &c., &c., &c.

MAIS les cures palliatives sont peut-être les seules qui conviennent à un Etat infecté de vices anciens, & peu propres à recevoir une entière guérison. Les maux précédens interdisent des plans sages, sur-tout, lorsque la

nation se prête au délire. C'est un axiome reçu, *que la victoire est à celui qui aura le dernier écu.* Comment après cela renoncer au jeu de la banque ?

SULLY , économe févere , embrassant l'avenir , comme le présent , ne faisoit point de cas de ces banques de crédit. Il regardoit le besoin d'emprunter comme un besoin dangereux , & l'opulence qui en résultoit comme factice. Il auroit l'air aujourd'hui , d'un vrai pédagogue ; & le Fauxbourg Saint-Honoré le siffleroit en chorus. Les Villeroy & les Jeannin , qui lui succéderent , brouillèrent tout son travail. Ils furent des hommes de finance , & prouverent que les hommes de ce nom , ne sont pas des hommes d'Etat.

ON ne veut donner à ces réflexions rien d'amer ni de fatyrique ; c'est au tems à prouver si la banque seroit devenue par hasard la sauve - garde de l'Etat , & le principe réel de ses forces. En fait d'administration , les moyens les plus décriés par les simples spéculateurs , peuvent à l'appui des circonstances & de la pente générale , devenir les meilleurs. Nous embrassons le doute ; car il seroit téméraire aujourd'hui , d'affirmer pour ou contre. Les Banquiers tiennent le gouvernail ; laissons

leur faire la manœuvre, puisqu'elle est déjà fort avancée; & puissent-ils nous conduire à bon port!



## M É D E C I N S.

**S**I Moliere revenoit au monde, il ne reconnoitroit plus un feul de fes Médecins: où font-ils les *Guenaud*, montés sur une mule? Où font Mrs. *Purgon* & *Diafoirus*? Au lieu d'un homme grave, au front sévère & pâle, ayant une marche méthodique, pesant ses paroles & grondant quand on n'a point observé ses ordonnances, il appercevroit un agréable, parlant de tout autre chose que de la médecine, fouriant, étendant une main blanche, jettant une dentelle avec symmétrie, parlant par faillies, & jaloux d'étaler au doigt un gros brillant.

S'IL tâte le pouls, c'est avec une grace particulière; il trouve par-tout la santé; il ne voit jamais de danger. Au lit d'un moribond, il a l'air de l'espérance; il distribue des paroles consolantes, part, plaifante encore sur l'escalier; & dans la nuit même, la mort emporte son malade.

QUAND un Médecin tue dix mercenaires par ignorance ou par indifférence , il ne s'en afflige pas ; mais si un homme en place meurt entre ses mains , il en devient inconsolable ; & pendant quinze jours , il a l'air de demander grace à tous ceux qu'il rencontre.

*Passer-moi l'émetique , je vous passerai le séné* , a dit le bon Moliere : telle est encore de nos jours , la politique des membres de la Faculté.

UN certain nombre de Médecins se sont partagés , pour ainsi dire , les malades de la Capitale. Quand l'un deux a commis une faute grave dans le traitement ; comme son confrere tombera dans le même cas , la faute homicide est passée sous silence , palliée , justifiée même ; aucun n'ose contredire les ordonnances du confrere ; & le malade meurt au milieu de dix Médecins , qui voyent très - bien ce qu'il faudroit faire pour le sauver ; mais qui , *par esprit de corps* , laissent le premier appelé achever dans toutes les regles , son méthodique assassinat.

LES complices discrets retrouvent , en tems & lieu , la même condescendance ; ils donnent pour excuse l'incertitude de l'art , la maniere aveugle , dont le plus habile procede ; mais

pourquoi avec ces notions, se renferment-ils opiniâtrément dans une routine meurtrière, dont ils ne veulent pas sortir ? Pourquoi s'opposent-ils avec fureur à tout ce qui simplifie l'art ? Pourquoi, enivrés de leur doctrine homicide, ne changent-ils point leur ancienne & détestable pratique; lorsque leur propre expérience leur en a démontré l'insuffisance & le danger.

C'EST qu'ils veulent traiter la médecine d'une manière tout à la fois obscure & lucrative: faire des visites nombreuses, ne rendre compte de rien, ne point communiquer avec tout *profane*, & s'envelopper dans leurs thèses barbares, ouvrage des siècles les plus opposés à la saine Physique.

LA séparation qu'ils ont établie entre celui qui écrit l'ordonnance, & celui qui compose le remède, est déjà un préjugé bien défavorable pour la guérison; ils se refusent de même à l'analyse chimique des médicamens; & n'ayant aucune idée nette, sur l'étrange composition & décomposition de toutes ces drogues, ils n'en mettent pas moins en usage ces poisons terribles, qui sortent de la boutique des apothicaires; de sorte que le malade a deux fléaux à combattre; l'Ordonnateur audacieux, & le manipulateur infidèle.

LA médecine est donc de nos jours, un charlatanisme hardi & accrédité, dont ceux qui l'exercent, sentent le vuide, l'incertitude & la confusion; mais qu'ils n'abandonnent pas pour cela, parce que ce charlatanisme produit de l'argent.

LA Faculté de Médecine traîne encore dans notre siècle, les préjugés & les erreurs des siècles les plus barbares. Tandis que la Physique a fait des progrès, qui ne lui sont pas dûs; elle semble se complaire dans les ténèbres épaisses de ses vieilles formules, & craindre les traits de lumière, qui décomposeroient tout à coup, ce phantôme qui en impose à la crédulité humaine.

LES Médecins, graces à Moliere & à d'autres Ecrivains, ennemis de ces imposteurs fourés, ont reçu tant de sarcasmes, qu'i's ont renoncé enfin, à la coutume de saigner un pauvre homme vingt-cinq fois, comme ils faisoient encore, il y a trente ans. A force de les ridiculiser sur leurs autres pratiques meurtrières; on les obligera peut-être à suivre la méthode d'Hypocrate, qui ne prescrivait presque aucun remede; mais étudioit la Nature, & ne lui ôtoit rien de ses ressources.



COMBIEN les Médecins ne doivent-ils pas aux empiriques ! Tandis qu'ils se consument en systèmes ; ceux-ci , par la tradition & l'expérience , ont des remèdes qui , en guérissant , déconcertent la vaine érudition des Facultés.

ILS ont lâché le pied devant le défi solennel , que leur a porté le Docteur *Mesmer*. Après ce refus , ils auront du moins la pudeur de garder le silence , sur les opérations inconnues de leur adversaire , & d'attendre du tems , ce qu'il doit prononcer à cet égard. Mais , quelle que soit l'issue , ils auront toujours à se reprocher de n'avoir pas été au devant d'une découverte utile , ou de n'avoir pas démontré l'erreur , lorsque le cri général les y invitoit ; & lorsque leurs invectives , leur emportement , & leur fureur contre l'auteur de la découverte , exigeoient une forte de justification publique.

ILS ont mieux aimé persécuter un de leurs confreres , qui leur disoit modestement , *j'ai vu : examinons : nous ne savons rien , point de précipitation : rappelons-nous l'histoire de toutes les découvertes , &c.*

IL y a à parier dix contre un , que le confrere a raison contre la Faculté ; & que le magnétisme animal a vraiment quelque chose

d'extraordinaire & de merveilleux : je suis porté à le croire , par-tout ce qui est parvenu à ma connoissance. Si je suis plus instruit , j'en parlerai encore avec plus d'assurance , soit dans cet ouvrage , soit ailleurs ; car je me suis voué à la défense de la vérité , autant qu'il est en moi de l'appercevoir , & de militer pour elle.

ON s'est expliqué , dira-t-on ; un peu vivement contre les Médecins ; mais ils s'attaquent à nos fantés & à nos vies. Quoi de plus funeste ?



## S O C I É T É R O Y A L E

### D E M É D E C I N E.

**L**A Faculté de Médecine , digne sœur ou digne fille de l'Université de Paris , réunie en corps depuis tant de siècles , n'avoit rien fait , & ne vouloit rien tenter pour la perfection de l'art : elle ne traitoit jamais des maladies regnantes , ne publioit aucune observation , ne lioit aucune correspondance avec les Médecins de l'Europe , & dédaignoit tout ce qui étoit & tout ce qui se passoit hors de son sein,

sein. Enveloppés stupidement dans leurs anti-ques usages, livrés à un égoïsme fatal, ses membres ne songeoient qu'à tirer de l'argent des malades, pour rouler équipage, & se refu-soient à un régime plus utile à l'humanité; lorsqu'il plut au Roi regnant d'établir une *Société Royale de Médecine*, qui embrasseroit toutes les connoissances analogues à ce grand art. Cet établissement est de la plus haute sagesse; &, quand il ne feroit que jetter un germe d'émulation entre deux corps divisés, il feroit encore infiniment utile.

LA collection des Mémoires & dissertations de cette Société, qui ne vient que de naître, est déjà précieuse; & tous les Médecins de l'Europe concourront avec joie, à former un dépôt qui ne choquera que la paresse, l'orgueil hautain, & l'ignorance des Médecins de la Capitale.

RIEN n'est si dangereux & si méchant qu'un mauvais Médecin: quand i's sont en foule, jugez de leurs clameurs! Mais il est tems que l'insuffisance de cette vieille Faculté, ainsi que son formulaire meurtrier, soit mis dans tout son jour.

LA Médecine est l'art le moins avancé, &

conséquemment celui qui mérite le plus d'être régénéré ; il est bien étonnant qu'un homme de génie, pareil à Hipocrate, ne se soit pas encore offert, depuis ce grand homme, pour pénétrer cet art de la lumière qui lui manque. Le comble de l'extravagance n'est-il pas d'avoir mis l'ordonnance dans une main, & le remède dans une autre ? Ce procédé n'annonce-t-il pas une marche aveugle, & cette séparation n'est-elle pas sujette aux plus terribles inconvéniens ?

LES miracles modernes de la Chymie, qui marche de découvertes en découvertes, ne doivent-ils pas arrêter le Médecin, qui ordonne une potion composée de sept à huit fortes d'ingrédiens. S'il n'est pas le plus insensible, & tout à la fois le plus audacieux des hommes, ne doit-il pas connoître avant tout, les élémens chymiques du remède qu'il administre ? Quoi ! parce que la terre ensevelit ses fautes, il se croira quitte envers la société & envers sa conscience ! Faisant le meilleur, le plus lucratif & le plus commode de tous les métiers, les Médecins ont décidé, & pour cause, que, qui ne portoit pas l'habit fourré, la robe scolastique, seroit inhabile à faire aucune découverte, & qu'on la lui contesteroit *per fas & nefas* ; ainsi, ils immolent l'humanité entière, aux vils intérêts de leurs honoraires ; &

comme les morts n'ont jamais intenté procès aux Médecins, non plus que les héritiers, ils continuent à tracer leur aveugle ordonnance, & à distribuer les vieux poisons de la Pharmacie.

QUAND viendra l'homme généreux & éclairé, qui renverfera les temples du vieil Esculape, qui brisera la lancette dangereuse du Chirurgien, qui fermera la boutique des Apothicaires, qui détruira cette Médecine conjecturale, escortée de drogues, de jeûnes, de diettes? Quel ami des hommes annoncera enfin une nouvelle Médecine, puisque l'ancienne tue & dépeuple?

LE refrain des Médecins est de crier au *Charlatan*, à l'*Empirique*, dès qu'on n'est pas de leur corps; mais la thériaque, l'émétique, le quinquina, la plupart des spécifiques & l'inoculation doivent leur origine à l'Empirisme. Je ne le crois pas au fond plus dangereux, que la Médecine actuelle, avec ses formules & ses theses.





## A U T E U R S.

**A** PARIS font ces Ecrivains qui moissonnent & qui vendangent avec leur plume, qui ont dans leurs écritaires toutes leurs terres & toutes leurs rentes : tels ont été les deux Corneille, leur neveu, Fontenelle, Crébillon, les deux Rousseau (1), & presque tous les hommes illustres qu'a produit la France; le plus grand des anciens Poètes a été le plus pauvre.

*Profanes ! à genoux, ce pauvre, c'est Homere.*

ON met encensoirs & cassolettes sur leurs tombeaux : de leur vivant, on les laisse dans l'indigence ; mais cette indigence est honorable, & ceux qui se conservent sans tache, au milieu de cet abandon général, sont les plus vertueux des hommes.

LES pensions que le Gouvernement accorde aux gens de Lettres, ne se donnent ni aux

(1) Il y a un troisième Rousseau fort riche ; il n'a fait ni Emile, ni l'Ode à la Fortune : il a fait exploiter un Journal à son profit ; il a gagné beaucoup d'argent à ce métier. Il se nomme Pierre Rousseau.

plus pauvres , ni à ceux qui ont le plus utilement travaillé : les plus fouples , les plus intrigans , les plus importuns , enlèvent ce que d'autres se contentent d'avoir mérité au fond de leur cabinet.

LA pauvreté de l'homme de Lettres est à coup sûr un titre de vertu , & une preuve du moins qu'il n'a j'amaï avili ni sa personne ni sa plume. Ceux qui ont sollicité & obtenu des pensions , n'en peuvent pas dire autant , devant leur conscience : leurs écrits peuvent être irréprochables ; mais leur conduite ne l'a pas toujours été.

Brebeuf a dit :

Si les Cieux m'étoient favorables ,  
 Et le destin moins rigoureux ,  
 Je voudrois faire des heureux ,  
 Où je verrois des misérables.  
 Ce seroient mes plus doux plaisirs  
 De prévenir jusqu'aux desirs  
 De ceux où brille un haut mérite ;  
 J'en ferois ma félicité ;  
 Et souvent mon esprit s'irrite  
 De les voir dans l'adversité.

AH ! si les gens de Lettres riches venoient au secours des gens de Lettres pauvres ; ..... le

beau rêve ! Plusieurs ont dû leur élévation à la culture des Lettres, aux avis des gens de Lettres, à la recommandation des gens de Lettres ; & une fois dans les hautes places, ils ont oublié leurs amis, leurs confreres, leurs bienfaiteurs.

LES gens de Lettres emploient ordinairement la matinée au travail, & ils ont tort ; la composition du soir a beaucoup plus de feu ; mais les spectacles & les dissipations journalieres tuent le génie, & l'empêchent de suivre de grands travaux.

UN défaut assez commun aux gens d'esprit de la Capitale, c'est de ne pas s'occuper assez de celui des autres ; c'est de ne pas faire attention à la réflexion lente de tel homme modeste & simple, qui n'ayant pas la langue agile & souple, a tardé quelquefois à donner son aperçu ; c'est encore de n'être pas assez indulgens, & de placer le mérite unique dans la facture d'un livre ; c'est enfin de ne pas favoir écouter ; mais l'homme qui écoute à Paris, est un être très-rare.

C'EST par les gens de Lettres, que l'esprit de la Capitale est devenu diamétralement opposé à l'esprit de la Cour : le premier cherchant à réta-



blir les droits de l'homme, ne veut plus laisser qu'un foible empire à l'opinion des Grands, qui jadis humilioient le peuple en tout sens; les gens de Lettres font aujourd'hui tous leurs efforts, pour rabaisser la vanité des titres à son néant réel, & pour élever à leur place les travaux utiles & recommandables de l'homme célèbre en tout genre. Maîtres de l'opinion, ils en font une arme offensive & défensive. Aussi la guerre la plus vive est-elle déclarée entre les gens de Lettres & les Grands; mais ceux-ci, à coup sûr, perdront la bataille.

ON a attribué à la liberté d'écrire, les vices que le luxe a enfantés, tandis que les Ecrivains ont combattu de toutes leurs forces, les excessifs abus du pouvoir. On a voulu les rendre responsables des mœurs des Grands, qui ne lisent point, ou qui sont ennemis nés des écrivains. On a voulu rejeter sur eux tous les désastres qu'ils avoient, pour ainsi dire, prévus & annoncés, & auxquels ils s'étoient opposés. Leurs adversaires ne se sont jamais piqués de logique.

LA ruine de la morale a pris naissance dans les Cours & non dans les livres. Le crime des gens de Lettres est d'avoir répandu la lumière sur cette foule de délits, qui vouloient s'envelopper de ténèbres. Les puissans n'ont pas vu,

fans frémir, tous ces secrets honteux, à jamais dévoilés ; ils ont détesté le flambeau, & celui qui le portoit.

ON connoît le mot de Duclos ; *les brigands n'aiment point les reverberes*. La Nation elle-même ne fait pas tout ce quelle doit aux gens de Lettres. Quoique peu unis entr'eux, ils sont d'accord sur les principes essentiels ; ils flétrissent tous les suppôts du pouvoir arbitraire, les reconnoissent sous leurs enveloppes, les dénoncent & les punissent. Ils devinent l'Administrateur inepte & le ridiculisent ; ils intimident par une censure vigilante & exacte, jusqu'aux oppresseurs subalternes, qui, dans l'ombre, se croient à l'abri de leur justice. Ils savent la rendre à tous les hommes publics, excepté à leurs rivaux. Ils forment très-souvent un cri unanime, qui devient l'expression de la raison universelle. Que fera l'autorité contre cette voix puissante qui, au défaut de l'impression, parle & subjugue par la force de l'évidence ? Rien Elle n'a plus d'autre parti à prendre, que d'être juste & modérée, sans quoi toutes ses fautes seront gravées d'un burin fidele. Elle fait tout pour diviser ce corps, qui sans un point de ralliement, a cependant un même esprit. Elle soudoye des mercenaires pour souffler le feu de la discorde, pour mettre

en mouvement l'amour propre irascible ; mais au milieu de ces débats , leurs armes se tournent subitement contre l'ennemi de la liberté & des loix. Ils savent très-bien distinguer une querelle littéraire , d'une guerre patriotique , & tous leurs traits se confondent sur le fauteur de la tyrannie , comme s'ils étoient tous d'accord & amis.

C'EST par eux enfin , que chaque caractère est connu aujourd'hui , & mis à sa place. L'arrêt qu'ils rendent en première instance , est ordinairement proclamé par la voix des Nations. On ne peut ni séduire ce corps ni l'anéantir ; on briseroit toutes les presses , qu'il n'auroit besoin que de son silence , pour décider encore l'opinion publique.



## DES DEMI-AUTEURS,

## QUARTS D'AUTEURS;

## ENFIN, MÉTIS, QUARTERONS, &amp;c.

**T**ELS sont ceux qui versent dans les mercuries, & dans les journaux, ou des petits vers innocens, ou des morceaux de prose niais, ou des critiques sans lumière & sans sel, & qui s'arrogent ensuite dans les sociétés, le titre d'*hommes de Lettres* : l'un a fait quatre héroïdes, & l'autre, deux opéra comiques. Tantôt ils disent qu'ils ne sont pas Auteurs; & ils ont la rage de faire imprimer, tous les mois, leurs petites rapsodies : tantôt ils vous disent qu'ils n'écrivent que pour s'amuser; mais le public ne s'amuse pas de leurs *amusemens*.

LEUR amour propre est encore plus plaissant que celui des Auteurs de profession; parce qu'ils font tout prétention, des pieds à la tête, à raison de leur profonde nullité.

L'UN se fait *Comte* au bas d'un Madrigal;

celui-ci , *Marquis* dans un Almanach : tous déclament fort haut contre *la médiocrité orgueilleuse* , & tous sont *orgueilleux & médiocres* , Plusieurs font parade de leur naissance, non moins équivoque que leurs talens : ils alongent tant qu'ils peuvent les syllabes de leur nom , & prennent un Journal pour le *Nobiliaire de France*. Ils soutiennent encore qu'ils n'impriment pas *pour de l'argent* ; ce qu'ils prouvent si bien à chaque ligne qu'ils écrivent , qu'on voit assez qu'ils n'en n'auroient jamais pu faire leur métier ; mais s'ils ne prétendent pas au titre d'Auteur , pourquoi se faire imprimer ? *Ce n'est point une excuse de dire qu'on ne travaille que pour son plaisir* , disoit Rousseau le Poète.

ON pourroit les comparer à ces guêpes qui tournent à l'entrée d'une ruche , sans pouvoir y entrer : jamais ils ne feront de miel ; & ils ne parlent que de la fabrique du miel : c'est bien pis encore , quand ils se donnent les tons de protecteurs ; quand ils arborent le drapeau de tel parti contre tel autre : loueurs impertinens ou censeurs téméraires ; voilà leur devise.

ENSUITE viennent les maîtres Journalistes , Feuillistes , Folliculaires , Compagnons , apprentifs satyriques , qui attendent pour écrire , qu'un autre ait écrit , sans quoi leur plume seroit à

jamais oisive. Ils forgent ce tas d'inepties périodiques, dont nous sommes inondés, dans les arfenaux de la haine, de l'ignorance & de l'envie; ils sentent par instinct que le métier de *jugeur* est le plus aisé de tous; & ils foulagent à la fois, le double sentiment de leur impuissance & de leur jalousie.

AU nom du *goût*, ils mordent ou déchirent; tous frappent & sont frappés: on croit voir des écoliers qui ont dérobé une lourde fêrule, qu'ils s'arrachent tour-à-tour, & dont ils se donnent des coups violens. Des Ecrivains imberbes font la leçon aux anciens, & ne se la font jamais à eux-mêmes.

QUAND ils ont démontré le vice d'une période, décomposé une hémistiche, & souligné quatre à cinq mots, ils se croient les restaurateurs de la Poésie & de l'Eloquence; ils vont d'une injustice à une injustice plus grande; d'une méchanceté à une méchanceté plus injurieuse. Voués au *Journalisme*, ce mélange absurde du pédantisme & de la tyrannie, ils ne feront bientôt plus que fatyriques; & ils perdront avec l'image de l'honnête, le moral des idées faines.

CETTE tourbe subalterne donne seule au public

ce scandale renaissant , dont il s'amuse , & qu'il voudroit malignement rejeter sur les gens de Lettres honnêtes & silencieux ; mais le public fait bien qu'il y a autant de distance entre ces *aboyeurs* & les Ecrivains , qu'entre des recors & des Juges assis sur leur tribunal. Tout ce tapage littéraire fournit néanmoins un aliment à l'insatiable voracité de ce public , pour tout ce qui respire la critique , la fatyre , & la dérision. Il n'y a des Auteurs méchants , que parce qu'il aime cette guerre intestine , & qu'il s'ennuye de la paix.



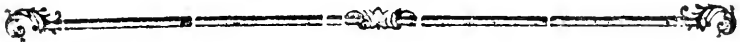
## SECRETAIRES.

**C**E font les hommes qui donnent l'esprit aux Grands & aux gens en place ; esprit assez mal payé , & sans lequel néanmoins ils ne pourroient ni agir ni ouvrir la bouche.

UN Avocat général disoit à son Secrétaire ; *Monsieur , faites-moi parler plus long-temps cette année ; l'an passé on m'a trouvé trop court. Donnez-m'en pour deux heures : &* le Secrétaire fidele à la leçon , lui en donna pour deux grandes heures.

CE qu'il y a de plus plaifant, c'est qu'au bout d'un certain tems, tous ces infpirés croyent réellement avoir enfanté les difcours, qu'ils n'ont fait que réciter.

AINSI les gens de Lettres font prefque tout. Leur plume fert la judicature, la finance & le miniftre; elle trace fucceffivement un plaidoyer, un livre économique ou anti-économique; un mémoire, un manifefte; & tout ce qui va au public, eft compofé ou revu par eux. Dans la machine du gouvernement, comme dans la boîte d'une montre, c'eft toujours une roue de cuivre qui fait tourner une aiguille d'or.



## C O M M I S.

**L**ES petits Commis forment une claffe innombrable: ils ne font pas chers; leurs appointemens font de huit, douze & quinze cents livres: vous en trouverez trente pour un.

DES Commis qui ont douze cents livres d'appointemens, ont des habits de velours & des dentelles; ils jeûnent pour avoir du galon; delà ce proverbe: *habit doré, ventre de fon.*



TOUT se fait la plume à la main : dans le plus petit état , il faut savoir écrire & chiffrer : on constate sur un *auguste registre*, l'entrée d'une bouteille de vin & d'un chapon , ainsi que celle d'un tonneau & d'un troupeau de bœufs. On vous en donne quittance : toute la science de ces scribes consiste à savoir faire des bordereaux. Ces Commis ne savent rien, ne connoissent rien , n'ont idée de rien ; ils nivellent des chiffres avec une routine journaliere.

UN particulier revenant d'Égypte , avoit acheté une Momie à Bassora. Comme la caisse étoit longue , il ne jugea pas à propos de la faire voyager avec sa chaise de poste ; il la fit transporter au coche d'Auxerre. La caisse arrive ; les Commis des barrières l'ouvrent , trouvent un corps noirci , & décident que c'est un homme qu'on a roti dans un four ; ils prennent les bandelettes antiques pour des morceaux de sa chemise brulée ; dressent un procès-verbal ; & l'on fait transporter la Momie à la *Morne*. Personne dans le bureau n'est assez initié dans l'histoire , pour empêcher cette bévue , digne des personnages qui le composent.

LE propriétaire arrive , va droit au bureau , pour réclamer sa piece curieuse ; on l'écoute , on le regarde avec étonnement ; il se fâche , il

s'emporte ; un Commis lui conseille à l'oreille de prendre la fuite , pour éviter la corde. Le curieux stupéfait , est obligé de s'adresser au Lieutenant de Police , afin de retirer de la *Morne* , le Prince ou la Princesse Egyptienne qui , après avoir dormi deux mille ans , dans les tombeaux des Pyramides , alloit passer dans un cimetiere catholique , au lieu de figurer sous glace , dans un cabinet. Il obtint ce qu'il demandoit , après trois jours entiers d'allées & de venues.

LES Commis qui ont mille écus d'appoin-temens , se donnent des airs , & font les importants. Rien n'est si curieux que de les voir retrouver leurs manchettes pour tailler une plume , & l'essayer à plusieurs reprises : on diroit que cette plume va écrire des choses merveil-leuses. Si Vaucanson , au lieu de faire un flu-teur , avoit fait un Commis , automate pour automate , on y auroit gagné.

LE balancier de l'horloge détermine exacte-ment la minute où ils rentrent & sortent de chez eux : leurs femmes connoissent ces heures-là fort au juste.

LES grands Commis , qui n'ont rien de com-mun avec les autres que le nom , font à Ver-sailles.

faillies. Ces Commis qui tiennent les bureaux , font des especes de ministres , qui guident & endoctrinent ceux qui en portent le titre ; & l'on peut affirmer que la Monarchie est divisée en bureaux , & régie par eux. Les femmes & les intrigans assiegent ces Commis avec une constance opiniâtre , & dont on n'a pas d'idée : c'est la *manivelle* qui fait jouer la machine , dont les mouvemens nous étonnent ; & c'est à qui s'emparera de la *manivelle* ; mais n'anticipons point ici sur l'article *Versailles* , que je ferai ou ne ferai point.

---

## M A I T R È S.

**I**L y en a de toute espece , pour le latin , pour le grec , pour l'hébreu , pour l'anglois , pour l'italien , pour la théologie , pour l'écriture , pour la musique , pour le bon ton , pour tous les jeux possibles. Ils courent le matin , battent tous les quartiers , & sont contents quand ils trouvent leurs élèves endormis , absens , paresseux ou malades. Ils glissent joyeusement leur *cachet* , & c'est autant de gagné. Le Maître à danser vole comme un éclair , dans un cabriolet ; mais celui qui enseigne le grec ou les mathématiques , marche à pied.

CETTE classe d'hommes est très-nombreuse. Etonnés quelquefois de se trouver ensemble, chacun ne comprend pas de son côté, comment on peut en appeler un autre que lui: delà vient qu'ils n'estiment que leur profession, & méprisent souverainement celle d'autrui, comme absurde ou inutile.

C'EST un spectacle assez plaisant, que de voir dans le même anti-chambre, un Maître d'échecs & de trictrac, & un Maître d'histoire, attendre vis-à-vis l'un de l'autre, le réveil de Mr. le Marquis. Entrez dans son cabinet, l'un parle de Cyrus & d'Hérodote, tandis que l'autre arrange avec un peu d'impatience, les pions sur le damier: le Musicien qui doit leur succéder, fait crier le violon, qu'il accorde sur le perron de l'escalier. Le Valet-de-chambre qui fourit, fait mieux qu'eux tous, que Mr. le Marquis n'apprendra rien de tout ce qu'on lui enseignera, si l'on en excepte la marche des jeux & le menuet passablement.

MAIS un sot opulent, qui a quinze louis à dépenser par mois, croit bonnement que son fils va posséder la musique, le blason, la danse, le dessin, l'anglois & les mathématiques, à tant la leçon. Il a envoyé chercher des Maîtres, qui sont accourus avec leurs cachets; on les

leur paye à la fin du mois : l'éleve, non moins ignorant que le premier jour, & qui aura faisi quelques termes à la volée, se pavanera le reste de sa vie de son prétendu savoir, n'imaginant pas même qu'on puisse se moquer de lui, lorsqu'il sera en état de citer les Maîtres fameux, qui sont venus dans son hôtel, le saluer avec gravité, prendre son argent, & se sauver, pour aller ailleurs, vendre à un autre riche, le nom seul des sciences. Eh ! que leur faut-il de plus ?

P A R M I tant de Maîtres, on ne s'est jamais avisé, même en plaisantant, de chercher ou de demander un *Maître de Morale* ; c'est que tous les hommes croient posséder cette science-là, ou plutôt qu'ils n'en ont aucune idée ; aussi aime-t-on mieux appeller un figurant dans un ballet, qu'un moraliste. La jambe & les pas du premier disent quelque chose, & le langage de l'autre seroit inintelligible. Aussi n'y a-t-il jamais eu en France, depuis la fondation de la Monarchie, un *Maître de Morale*.



---

 L I B R A I R E S.

**L**es Libraires se croient des hommes de conséquence, parce qu'ils ont l'esprit d'autrui dans leur boutique, & qu'ils se mêlent quelquefois de juger ceux qu'ils impriment.

IL n'y a rien de plus comique que le début timide & avantageux d'un poëte qui grille d'être mis au jour, & qui aborde pour la première fois, un typographe de la rue Saint-Jacques, lequel se rengorge, & se rend appréciateur du mérite littéraire. Il reçoit un chef-d'œuvre, avec un froid accueil, & souvent il est plus terrible & plus cruel envers l'Auteur débutant, que la meute des Journalistes & l'invincible public.

COMME cette branche de commerce est à Paris, dans la dépendance la plus humiliante, les Libraires sont devenus des marchands de papiers noircis : ils chérissent de préférence les Auteurs féconds, grands manufacturiers du Parnasse, qui font des compilations critiques, historiques, des extraits de voyages, &c. : & quelques Académiciens savent que ce produit l'emporte encore sur celui des jetons.

ON employe à Paris , année commune , environ cent soixante mille rames de papier pour l'impression ; la raison philosophique ne sauroit en obtenir *une page* , pour se faire entendre. Les gênes , les entraves , les réglemens de toute espece , ont effarouché le commerce qui demande à être libre pour prospérer : tout le monde s'est plaint & se dit ruiné ; Imprimeurs , Libraires , Auteurs. Les premiers ne veulent rien acheter ; & quand ceux-ci impriment à leurs frais , les Libraires ne donnent aucun cours au livre : les contrefacteurs , ( race indestructible ) pendant ce tems , s'emparent de l'ouvrage , & l'Auteur a perdu son salaire , & de plus , ses avances. Voilà l'état de la Librairie.

UN Libraire de Paris disoit fort naïvement ; *je voudrois bien tenir dans mon grenier , Voltaire , Jean-Jacques Rousseau & Diderot , tous trois sans culotte ; je les nourrirois bien , mais je les ferois travailler. Pourquoi l'un est-il riche , & pourquoi les autres ne travaillent-ils pas à la feuille ?*





## L I V R E S.

**P**RESQUE tous les livres se font à Paris, s'ils ne s'y impriment pas. Tout jaillit de ce grand foyer de lumière. Mais, dira-t-on, comment fait-on encore des livres : il y en a tant ? Oui, mais c'est que presque tous font à refaire, & ce n'est qu'en réfondant les idées d'un siècle, que l'on parvient à trouver la vérité, toujours si lente à luire sur le genre humain.

ON peut imprimer beaucoup de livres, à condition qu'on ne les lise pas : les livres font une branche de commerce très-importante : combien d'ouvriers en tirent leur subsistance ! Sous ce point de vue de commerce, on ne fait pas trop de livres : ce petit inconvénient se rachète avec de grandes salles. D'ailleurs il peut en résulter un grand bien ; au milieu de ces matériaux immenses, il viendra peut-être un homme, à qui tout cela fera utile.



## B O U Q U I N I S T E.

**O**N appelle ainsi un homme qui arpenté tous les coins de Paris, pour déterrer les vieux livres & les ouvrages rares, & celui qui les vend. Le premier visite les quais, les petites échoppes, tous ceux qui étalent des brochures; il en remue les piles qui sont à terre; il s'attache aux volumes les plus poudreux, & qui ont la physionomie antique.

CE n'est que de cette manière que l'on trouve à bas prix les anciens ouvrages & les plus curieux. Les Bibliothèques les plus précieuses n'ont point eu d'autre fondement, que le zèle assidu & opiniâtre des *Bouquinistes*.

AU décès de tel homme ignoré, se rencontre quelquefois le livre qu'on cherchoit depuis plusieurs années; mais les Libraires matineux ont si bien fait depuis quelque tems, qu'ils ont enlevé aux *Bouquinistes* de profession, toutes les découvertes que ceux-ci pouvoient faire; il n'y a plus rien à glaner après eux. Les livres rares sont devenus introuvables; ce n'est que par le plus grand coup du hasard,

que l'on peut tromper la vigilance des Argus modernes de la Librairie; & puis la science des livres est devenue assez commune : les petits vendeurs en savent assez pour faire la séparation, avant que de les crier à quatre sols, comme ils faisoient, il y a vingt cinq ans.

LA Bibliothèque du Roi a peu de livres rares, en comparaison de quelques Bibliothèques particulières, qui, chacune dans son genre, offrent des ouvrages, dont la collection est vraiment unique. Le Roi est mal servi en cette partie, ainsi qu'en plusieurs autres; il n'y a pas grand mal à cela. Une Bibliothèque curieuse en ce genre, est celle de Mr. le Duc de la Valliere. Celle de Mr. Paulmi d'Argenson à l'Arsenal, présente encore des collections rares & choisies.

LA meilleure Bibliothèque est celle qui n'est composée que de livres philosophiques; les autres appartiennent à l'opulence, à l'ostentation ou à la curiosité. Nous devons néanmoins des éloges à ceux qui rassemblent des ouvrages qui périroient, sans leurs recherches attentives. On ne fait pas ce que tel livre peut produire un jour, sur telle tête humaine. Les mauvais instruisent comme les bons, parce qu'ils marquent l'écueil.

TEL Financier, & tel épais Magistrat, au fortir de table, & tout en digérant, disent d'un ton capable; *mais on ne fait plus de chefs-d'œuvres aujourd'hui*: ils voudroient chaque jour trouver sur leur bureau, un livre comme *l'Esprit des Loix*, ou *l'Emile*: & quand un ouvrage supérieur vient à paroître, ils ne savent pas le lire, ou ils lui font la guerre.

L'HUMEUR & l'envie rétrogradent dans les temps passés, & amènent les trésors de tous les siècles pour objet de comparaison avec la brochure nouvelle: le mérite qui s'y trouve, n'est jamais senti le premier jour; on a plutôt fait de se livrer à une petite déclamation satyrique, que de peser exactement la somme des idées renfermées dans le livre nouveau. On commence par le dédaigner, mauvaise disposition pour le bien juger: l'habitude de ne louer que les talens qui ne sont plus, s'accorde trop avec la paresse, pour qu'elle y renonce.

ON ne lit presque point à Paris un ouvrage qui a plus de deux volumes. Jugez de celui qui en fait douze de six cents pages, pour prouver la Religion Chrétienne! Un si long plaidoyer est plus assomant que convaincant.

Nos bons ayeux lisoient des romans en

seize tomes, & ils n'étoient pas encore trop longs pour leurs soirées. Ils suivoient avec transport les mœurs, les vertus, les combats de l'antique chevalerie : pour nous bientôt, nous ne lirons plus que sur des écrans.

ON ne hait pas la science, a dit quelqu'un ; on ne hait que la peine qu'il en coûte pour l'acquérir. Il faut être court & précis, si l'on veut être lu aujourd'hui.



## B R O C H U R E S.

**I**L faut beaucoup de livres, puisqu'il y a beaucoup de lecteurs ; il en faut pour toutes les conditions, qui ont un droit égal à sortir de l'ignorance. Il vaut mieux lire un ouvrage médiocre, que de ne point lire du tout : toute lecture est utile, parce qu'elle exerce l'esprit & prête à la réflexion. S'il n'y avoit que les ouvrages des *La Bruyere* des *Montesquieu*, des *Boullanger*, des *Buffon*, des *Rousseau*, la multitude ne pourroit être éclairée. Ces livres sont trop substantiels, il lui faut une nourriture plus légère & plus détaillée : ôtez les livres médiocres, & l'on ne saura bientôt plus lire ni distinguer les bons. Les

Lettres *fiâives* du Pape Ganganelli ont eu un succès prodigieux ; toutes les idées qu'elles renferment sont communes ; mais ces idées sont bonnes , claires , facilement exprimées ; la multitude a été enchantée de l'ouvrage & a dû l'être. C'est toujours un échelon de monté ; & d'après ce succès , que les fots Journalistes n'ont pas assez remarqué , il sera plus facile de la conduire à quelque ouvrage relevé.

LES ROMANS ( que les gens de Lettres , qui sont les superbes , jugent frivoles , & qu'ils ne savent point faire , (1) sont plus utiles que toutes les histoires. Le cœur humain , vu , analysé , peint sous toutes ses formes ; la variété des caractères & des événemens , tout cela est une source inépuisable de plaisirs & de réflexions : voyez ce qu'on lit à la campagne. Reviendra-t-on sur une *éternelle* tragédie de Racine ? non , il faudra se plonger dans les compositions vastes & intéressantes ; dans les Romans Anglois , dans les Romans de l'Abbé Prévôt , dans ceux de l'admirable Retif de la Bretonne , grand peintre , homme éloquent , à qui je me plais à rendre une justice ,

( 1 ) Je connois vingt hommes de Lettres , ayant une espece de nom , qui sont incapables de faire un Roman médiocre. L'imagination qui invente des événemens & des caractères , leur manque absolument.

que mes confreres les gens de Lettres , foi-disant hommes de goût , lui refusent si injustement. On cherche alors un horison littéraire, étendu, vaste comme l'horison qui nous environne ; on a recours aux Romans de Chevalerie, plutôt que de se dessécher l'esprit & l'imagination dans une maigre Epître de Boileau, ou dans ces ouvrages arides & contournés, que le Sanhédrin littéraire vante tout seul, & que le reste de la France dédaigne. On demande des faits, de l'action, du mouvement ; on aime à suivre tous ces caracteres mêlangés. Et pourquoi ne lirois-je pas avec transport ce que de beaux esprits paresseux, uniquement occupés de mots, refusent de lire ? Faut-il que je ne prenne du plaisir, que d'après leurs décisions : arrangeurs de mots, que m'importe vos arides hémistiches ? Si ma physionomie est différente d'un autre homme, pourquoi mon goût ne le seroit-il pas ? Et pourquoi ne pas donner à la Librairie le droit de satisfaire tous les goûts : or c'est un attentat aux plaisirs d'une Nation vive, naturellement curieuse & gaie, de borner l'Imprimerie, en gênant les presses, en créant des Censeurs absurdes, en établissant des entraves, en retardant la publication des écrits.

MAIS le projet est formé (à ce qu'il paroît) d'étouffer les Ecrivains de la capitale ; parce que, selon l'expression nouvellement accréditée, ce sont

des *reverberes* qui éclairent trop les prévarications, & le caractère des hommes en place.

LE goût académique se joint à ce fléau, pour proscrire tout ce qui porte l'empreinte de l'invention, du génie, de l'éloquence; & l'on veut nous assujettir à cette servitude de mots, couleur dominante d'une école sèche, aride, & qui aiguise des phrases, ne pouvant concevoir ni un plan étendu, ni la libre audace d'un Ecrivain, maître de sa manière, & produisant sa pensée sans détour & sans grimaces. Il faut que notre talent paroisse ce qu'il est; & s'il se modèle sur autrui, il perd ce qu'il a d'original, & tombe non dans la bonté, mais dans la sottise de celui qu'il veut imiter. Voyez les prétendus Copistes de la Fontaine, Racine, la Bruyère, Fontenelle, Voltaire & même de Dorat. O! Retif de la Bretonne, tu ne seras apprécié que fort tard; mais je m'honore ici de t'offrir ici mon suffrage; dussé-je être le seul à sentir ton mérite.





## E Q U I L I B R E.

**M**AIS l'infatigable main des Epiciers, des Droguistes, des Marchandes de beurre, &c., détruit journellement autant de livres & de brochures, qu'on en imprime. Les Papetiers-Colleurs viennent ensuite; & toutes ces mains heureusement destructives, mettant la Harpe & conforts au pilon, entretiennent l'équilibre. Sans elles la masse du papier imprimé s'accroîtroit à un point incommode, & chasseroit à la fin tous les propriétaires & locataires de leurs maisons.

ON remarque la même proportion entre la fabrication des livres & leur décomposition, qu'entre la vie & la mort; consolation que j'adresse à ceux que la multitude des livres ennuye ou chagrine.

ON a trouvé chez les Epiciers les titres les plus anciens & les plus importants. Il est de fait, que le contrat de mariage de Louis XIII fut retrouvé entre les mains d'un Apothicaire, qui alloit le tailler, pour en couvrir un bocal.



## LA COURTILLE.

ON ne fait ici bas à qui la renommée promet ses faveurs éclatantes. Elle tire de la plus profonde obscurité, des noms qu'elle proclame tout à coup, & rend illustres. Ces noms passent dans toutes les bouches, s'attachent à la langue nationale, & deviennent immortels. Tel est le fameux nom de *Ramponeau*, plus connu mille fois de la multitude, que celui de *Voltaire* & de *Buffon*. Il a mérité de devenir célèbre aux yeux du peuple, & le peuple n'est jamais ingrat. Il abreuvoit la populace altéré de tous les Faux-bourgs, à trois sols & demi la pinte : modération étonnante dans un Cabaretier, & qu'on n'avoit point encore vue jusqu'alors !

SA réputation fut aussi rapide qu'étendue. Une affluence extraordinaire, rendit son Cabaret trop étroit ; & l'emplacement s'élargit bientôt avec sa fortune. Je ne parlerai point ici des Princes qui le visiterent. *Le sourire du peuple, a dit Marmontel, vaut mieux que la faveur des Rois.*

IL fut question de le faire monter sur un

théâtre , pour le livrer tout entier aux avides regards du public , qui ne vouloit voir que lui. Il avoit signé un engagement avec l'entrepreneur d'un spectacle ; mais il se rétracta , alléguant sa *conscience* , qui lui reprochoit d'avoir voulu monter sur un théâtre. Il en nâquit un procès ; mais Ramponeau triompha , & ses Avocats adverfes furent vertement chapitrés par leur ordre , tant le génie prédominant de ses heureux destins terrassoit tous ses ennemis.

LA fortune vint à la suite de la renommée : il enrichit la langue d'un mot nouveau , & comme c'est le peuple qui fait les langues , ce mot restera ; on dit *ramponer* , pour dire boire à la Guinguette hors de la ville , & un peu plus qu'il ne faut.

LA réputation du pere Elifée ( depuis Prédicateur du Roi ) commença vers le même tems , comme il le dit lui-même ; mais le pere Elifée ne fut pas suivi comme Ramponeau. Le pere Elifée est retombé dans l'obscurité ; mais le nom de Ramponeau est vivant ; & tant que le peuple aimera à boire du vin à six sols ; il se souviendra avec une tendre reconnoissance , que Ramponeau le donnoit à trois & demi.

C'EST à la Courtille que s'agite le Dimanche ,

un peuple qui consacre ce jour-là à la boisson & au libertinage , que dans un étage au dessus on appelle galanterie : il est presque sans voile dans ces tavernes , où cette populace étourdit sa raison sur le profond sentiment de sa misère. C'est la brutalité de la passion, qui, dans ce qu'on appelle le bas peuple , fait le grand nombre d'enfans ; & le Philosophe , après s'être promené à la Courtille avec ses yeux observateurs , ne pourra s'empêcher de dire ; c'est-là , où la Nature gagne , car elle perd avec les classes supérieures ; & ce sont les inférieures qui la dédommagent des pertes qu'elle fait chez les grands , & chez le bourgeois trop aisé.

TANDIS que Ramponeau augmentoit en célébrité ; celle d'un Contrôleur général des finances , monté à cette place avec la plus haute réputation , tomba précipitamment. Il fit plusieurs écoles, quoique doué d'esprit & de connoissances. Dès lors tout parut à la *Silhouette* , & son nom ne tarda point à devenir ridicule. Les modes porterent à dessein une empreinte de féchereffe & de mesquinerie. Les furtouts n'avoient point de plus ; les culottes point de poches ; les tabatieres étoient de bois brut ; les portraits furent des visages tirés de profil sur du papier noir , d'après l'ombre de la chandelle , sur une feuille de papier blanc. Ainsi se vengea la Nation. Quelque tems au para-

vant, étoit tombée de même une grande réputation ; celle du Maréchal de Belle Isle, grand *paperasseur*, qui, par un ton hardi & une grande suffisance, avoit fait accroire à tout le monde qu'il étoit un homme d'Etat.

L'HISTOIRE du regne de Louis XIV & de Louis XV seroit toute entiere dans l'histoire des Contrôleurs généraux. Fouquet, Colbert, Desmarets, Laws. Orry, Silhouette, Bertin, Laverdi, l'Abbé Terray ( sans parler des autres ), fourniroient des observations exactes & curieuses..... ; mais nous sommes loin de la Courtille ; rentrons dans notre sujet, malgré la pente qui nous porte incessamment à nous en écarter



## DE DIFFÉRENS OBSERVATEURS.

**T**EL Observateur fuit tous les matins, avec une exactitude qui paroît minutieuse, les variations qu'éprouve l'atmosphère, pendant le cours d'une année : tel calcule la quantité d'eau qui tombe sur la terre : un autre tient un registre fidele de toutes les maladies, & du nombre d'hommes qui naissent & qui meurent ; il compare la mortalité d'une année à la mortalité d'une année précédente.

LES observations sur la Physique & la Médecine se multiplient , tandis que le Philosophe examine de son côté, la marche des Gouvernemens , leur progrès , les causes morales & politiques , qui influent sur le bonheur & sur le malheur des peuples ; il observe les fautes qui viennent de l'homme , & les fautes qui viennent des loix.

AINSI , lorsque les savans se regardent entr'eux avec une espee de dédain , que le Mécanicien ne conçoit rien à la célébrité du Poète , & que celui-ci en revanche le regarde à peine ; l'Observateur impartial voit les arts & les sciences marcher de front , se perfectionner en prenant des routes qui semblent opposées , & qui doivent se réunir au même point.

IL voit les hommes porter tour à tour sur chaque objet , le flambeau d'une raison plus active & plus épurée ; il n'a point de préférences injustes. Il voit du même œil les hommes qui tournent leurs efforts respectifs vers un but égal , qui poursuivent la victoire sur l'erreur , c'est-à-dire , sur la source unique du mal.

IL faut donc dans une capitale un grand nombre d'hommes qui travaillent à l'édifice des sciences. Réduits à un petit nombre , ils seroient

moins : ce qui échappe à l'un , recompense les veilles de l'autre. Ce qu'amene le hafard , ce fouverain des fciences humaines , pafferoit devant des yeux inatentifs & diftraits ; mais ils font ouverts aujourd'hui , & ils guettent inceffamment la Nature.

Les anciens connoiffoient la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer , & ils ignorerent certainement fa vertu de pointer vers les pôles ; connoiffance à laquelle on doit les miracles de la navigation. Les anciens connoiffoient l'art de graver des lettres , & même des lettres mobiles ; puifque fur les pains fortis des ruines d'Herculanum , que le Roi de Naples conferve fous le verre , on voit la lettre du Boulanger ou du consommateur ; ainfi ils étoient fur le bord des plus rares découvertes , & ils ne s'en doutèrent pas.

DE même nous ferons bien furpris un jour , lorsque des chofes de la plus grande fimplicité , & qui ont échappé entièrement à nos observations , à nos Académies , viendront accroître le tréfor de nos connoiffances ; & nous aurons alors peine à imaginer comment nous n'avons pas fait les derniers pas. Songeons toujours qu'au fiede de Platon , un Philofophe écrivoit : „ Je ne puis „ m'empêcher de rire de ceux qui ont décrit la „ circonférence de la terre , qui veulent nous

» persuader que l'océan l'environne de ses eaux ;  
 » & qui assurent que la terre est ronde , comme  
 » si elle avoit été fabriquée sur le tour. » Il ré-  
 pétoit ces paroles d'après la physique d'Hérodote ,  
 & il se moquoit beaucoup de ceux qui avoient  
 entrevu la vraie configuration du globe.

L'ATTENTION journalière suppléera peut être  
 à toute la profondeur du génie , & l'étonnera  
 lui-même. La sentinelle, sous ce point de vue, ne  
 mérite pas nos dédain : avoiser un objet,  
 n'est pas encore le toucher ; & nous avons sous  
 les yeux des secrets qui ne se dévoileront  
 peut-être qu'aux hommes , auxquels nous ac-  
 cordons le moins d'estime.

IL faut mettre les talens en société , pour  
 qu'ils fructifient. Quand l'homme est isolé , le  
 génie n'a plus ce foyer , où toutes ses lumières  
 se réunissent pour être dirigées vers un même  
 but. L'esprit de sagacité n'est ardent que quand  
 plusieurs regards applaudissent à son courage ,  
 à ses efforts , à son triomphe.





## DIFFÉRENCE DES ESPRITS.

**M**AIS les esprits sont inégaux en forces ; il faut l'avouer & le soutenir contre Helvétius, dont le système en ce point nous paroît faux. La finesse d'un sens doit seule apporter un nombre infini de connoissances. Un amateur de la peinture voit la Nature tout autrement qu'un homme qui ne fait rien voir dans un tableau : une tête harmonique prête l'oreille au bruit lointain des cloches, & saisit les nuances qui nous échappent. Il y a des hommes qui ont un tact particulier, qui leur révèle une multitude d'idées, & qui ont peine à communiquer avec les autres hommes ; parce qu'ils sentent d'une manière si détaillée, qu'on ne peut les suivre. Deux hommes enfin peuvent avoir autant d'esprit l'un que l'autre ; & par la différence de leurs études ou plutôt de leurs perceptions, ne point s'entendre.

C'EST ce qui se voit à Paris : le Musicien, le Géomètre, le Poète, le Peintre, le Moraliste, le Statuaire, le Chymiste, le Politique, également hommes de génie, ne peuvent gueres communiquer ensemble : aussi portent-ils les uns



des autres , des jugemens ordinairement faux , parce qu'ils font dans l'impossibilité de s'estimer ce qu'ils valent réellement.

COMPAREZ ensuite un coursier d'Afrique , léger , ardent , aux jarrets nerveux & souples , à l'œil étincelant de fierté ; plein de feu , d'agilité & de graces ; comparez-le avec un cheval du Holstein , aux jambes flasques , grossier , pesant , d'une chair molasse : croira t-on que ces deux animaux font de la même espece ? Comparez deux hommes , que dis je , deux Ecrivains ; c'est la même différence.

NEWTON voit une pomme tomber d'un arbre : il médite , & conçoit le systême de la gravitation. Un autre sans s'embarasser du pouvoir qui enchaîne les Planetes dans leurs orbites , voit tomber la pomme , la ramasse , & la mange : ainsi dans Paris , l'homme qui a du génie , l'augmente , le fortifie , lui donne un développement extraordinaire ; tandis que le sot a les yeux ouverts sans rien voir , mange la pomme sans songer à l'arbre de la science , & devient plus sot encore.

\* \* \*

---

 QUI PAYE-T-ON ?

DANS ce siècle dit éclairé, les arts ne sont jamais récompensés qu'en raison inverse de leur utilité : tel danseur de l'opéra gagne tous les ans plus que tous les Régens d'un Collège ensemble : les gages d'un Cocher brillant, ou d'un excellent Cuisinier, doublent ceux d'un Précepteur, se nommât-il J. J. Rousseau. Peu de Tragédies ont rapporté autant que les *Racoleurs* : les Peintres de frivolité sont les mieux payés de tous ; & les Sculpteurs sont réduits à peindre les physionomies communes d'hommes nuls ou vils, mais qui commandent la bourse en main : c'est à vendre des équipages que l'on parvient à en avoir un : le Médecin des chiens a fait une fortune dont se féliciteroit un Docteur de la Faculté. La part d'un Comédien rend au moins autant que six Compagnies d'Infanterie.

*Nicolet* a gagné cinquante mille livres de rente ; & le malheureux *Tacommet*, qui a fait une partie de sa fortune, est mort à la charité. *Nicolet* a acheté une terre, & a forcé son Pasteur qui lui refusoit l'eau bénite, de lui présenter le goupillon ; & les Auteurs de l'Encyclopédie n'ont

recueilli de leur longs travaux , que des injures & des anathèmes.

QUAND un livre réussit , c'est le Libraire qui met l'argent dans sa poche. Un manuscrit n'annonce jamais son succès , & le Libraire l'achete toujours , comme ne devant point en avoir. Depuis le généreux *Fouquet* , on n'a point vu d'hommes en place répandre leurs libéralités sur les hommes célèbres & pauvres. Prodiges en superfluités , ils ont oublié le mérite peu aisé. Leurs gratifications ont été chercher leurs partisans , leurs créatures , & non l'Artiste qui se distingue dans sa profession.

IL en est un très-habile , nommé *Dellebare* , qui a perfectionné le *microscope* à un point que l'on peut regarder comme le dernier terme de l'industrie & de la sagacité humaine. Il a réellement découvert un nouveau monde à nos yeux étonnés. On doute que l'on puisse jamais y ajouter. Eh bien ! cet Artiste recommandable vit dans une pauvreté voisine de l'indigence. Tandis que *Dollon* , à Londres , a recueilli le fruit de ses travaux ; *Dellebare* qui le surpasse infiniment , reçoit de stériles louanges. Quand il sera mort , les *microscopes* qu'il donne pour quinze louis ( prix modique , si l'on en considère la structure ) , se vendront peut-être mille écus ; & il

n'aura pas joui de son salaire légitime. On honorera sa mémoire ; & de son vivant, l'Auteur n'aura pas été récompensé.

PUISSE ma Patrie rougir de cette ingratitude & connoître le prix d'un instrument , qui a couté vingt années de travaux , & dont les combinaisons variées font le chef-d'œuvre de l'intelligence attentive & patiente !

LE même Artiste a préparé les insectes les plus imperceptibles , avec un soin qui excite l'admiration. Puisse cette annonce être utile à un homme que je n'ai jamais vu , mais dont je connois l'ouvrage ! Il a étendu les miracles de l'optique , & nous a donné la plus haute idée de la profondeur infinie de la Nature & de la majesté de son Créateur , dans des objets jusqu'alors voilés à nos regards.



## A F F A I R E S.

C'EST le terme générique pour désigner toute espèce de brocante ; les bagues , les étuis , les bijoux , les montres circulent en place d'argent. Celui qui en a besoin , commence par se faire une boutique toute formée ;

il perd, il est vrai, la moitié & plus, quand il veut réaliser ; mais tout cela s'appelle *affaires*.

LES jeunes gens en font beaucoup. Les robes, les jupes, les déshabillés, les toiles, les dentelles, les chapeaux, les bas de soie entrent aussi dans ces échanges. On fait qu'on sera trompé ; mais le besoin l'emporte, & l'on prend toutes sortes de marchandises. Une foule d'hommes excitent cette industrie destructive, & les gens de qualité ne s'y montrent pas les moins habiles.



## G E N S D' A F F A I R E S.

**L**ES solliciteurs de procès ; ceux qui les achètent ; les intéressés dans les finances, les receveurs à la ville, dits gripe-fols, les partisans qui afferment quelque revenu particulier des Rois & des Princes, reçoivent tous également ce nom, & le masquent le plus souvent du titre *d'Avocat en Parlement*, qu'ils vont acheter à Reims, moyennant cinq cents livres.

CE titre prouve que le particulier fait lire & écrire. On se moque aujourd'hui de cette science ; on a tort : elle n'étoit pas si commune

il y a quatre cents ans , il s'en faut ; on se rache-  
toit de la corde, dès qu'on favoit lire dans un  
livre ; il n'y a gueres sur le globe que la trois-  
centieme partie du genre humain , qui sache  
lire , & l'on pourra encore rabattre sur mon  
calcul.



## V A C A T I O N S.

**L**ES Procureurs, les Notaires, les Huiffiers-  
priseurs, les Commissaires, les Greffiers, &c.,  
connoissent très-bien la valeur de ce mot, &  
il sonne agréablement à leurs oreilles. La véna-  
lité des charges a entraîné des abus si bizarres,  
qu'ils vous ôtent la force de les combattre. On  
demeure muet d'étonnement.

LA Robe subalterne vit de *vacations*. Elles  
durent deux heures, & ces deux heures sont  
fort mal employées : on les multiplie le même  
jour, & on les remplit mal, parce qu'on les  
a multipliées sans cause : on les paye ridicu-  
lement cher. Comment le peuple suffit-il à  
fournir tout l'argent que l'on pompe sur lui  
journallement ? On ne revient point de sa sur-  
prise, quand on y réfléchit un peu.



## ÉTATS INDÉFINISSABLES

**I**L y a dans Paris une foule d'Etats indéfinissables , qui ne tiennent ni à la Bourgeoisie , ni à la Finance , ni au Militaire , ni aux Arts : ils circulent entre les Bourgeois , les Financiers , les gens de Robe , & les grands Seigneurs ; on ne peut dire ce sont ces hommes-là.

LEURS femmes sont encore plus indéfinissables ; elles tiennent le rang de leur invisible amant , & non de leur mari : ceux-ci visitent la Bourgeoisie , tandis que celles-là , plus fières , plus hautaines , ne veulent voir que la classe où est l'homme qui soutient leur maison ; on les appelle *de très-honnêtes femmes* ; car la main qui les enrichit est cachée.

LE mot de Galba à son esclave qui le voloit , *mon ami , je ne dors pas pour tout le monde* , est aussi applicable à Paris , que le mot fameux de Moliere , *vous êtes Orfevre Monsieur Joffe*. Ce Galba fermoit les yeux pendant que le favori de l'Empereur , l'auguste Mécene , caressoit sa femme ; mais lorsqu'un esclave en prenoit occasion de voler sa bouteille chérie , il ouvroit l'œil , qu'il ne fermoit que par complaisance.



## L'INDOLENT.

**T**A N D I S que l'un se fatigue, travaille du matin au soir, cet autre vit dans l'inaction la plus absolue. Point d'affaires, point de services, point d'occupations, pas même de lectures. Tout son temps lui échappe, il ne fait ce qu'il en fait. Qu'a produit sa matinée ? Rien. Il s'est levé tard, il s'est habillé lentement, il a fait plusieurs tours, il attend le dîner : le dîner est venu ; l'après-dinée se passera comme le matin ; & toute sa vie ressemblera à cette journée.

MÉRITE-t-il le nom d'homme, quand il vit dans un état si indigne de l'homme ? . . . Mais, que dis-je ? il a une charge considérable, une belle femme, vingt laquais ; il lui est permis d'avoir la tête & le cœur vuides.





## LES ÉLÉGANS.

**I**L n'y a plus d'hommes à *bonnes fortunes* ; c'est-à-dire de ces hommes qui se faisoient une gloire d'allarmer un pere , un mari , de porter le trouble dans une famille , de se faire bannir d'une maison avec grand bruit , d'être toujours mêlés dans les nouvelles des femmes : ce ridicule est passé , nous n'avons plus même de *petits-maitres* ; mais nous avons l'*élégant*,

L'ÉLÉGANT n'exhale point l'ambre , son corps ne paroît pas dans un instant , sous je ne fais combien d'attitudes ; son esprit ne s'évapore point dans des complimens à perte d'haleine ; sa fatuité est calme , tranquille , étudiée ; il sourit au lieu de répondre ; il ne se contemple point dans un miroir ; il a les yeux incessamment fixés sur lui-même , comme pour faire admirer les proportions de sa taille , & la précision de son habillement.

IL ne fait des visites que d'un quart d'heure. Il ne se dit plus *l'ami des Ducs* , *l'ament des Duchesses* , *l'homme des soupers*. Il parle de la retraite où il vit , de la chymie qu'il étudie , de l'ennui

où il est du grand monde. Il laisse parler les autres ; la dérision imperceptible réside sur ses lèvres ; il a l'air de rêver , & il vous écoute : il ne sort pas brusquement , il s'évade ; il vous quitte , & vous écrit un quart d'heure après , pour jouer l'homme distrait.

LES femmes , de leur côté , n'épuisent plus les superlatifs , n'emploient plus les mots de *délicieux* , *d'étonnant* , *d'incompréhensible* ; elles parlent avec une simplicité affectée , & n'expriment plus sur aucune chose , ni leur admiration , ni leurs transports : les événemens les plus tragiques ne leur arrachent qu'une légère exclamation ; les nouvelles du jour , narrées sans réflexion , & les expériences chimiques fournissent à l'entretien.

L'ACCOMMODAGE des hommes est redevenu très-simple ; on ne porte plus des cheveux en escalade. Ces hauts toupets , si justement ridiculisés , ont disparu.

LES femmes , même les Bourgeoises , ne disent plus qu'elles sont laides à faire peur ; qu'il n'y a rien de plus pitoyable que la manière dont elles sont ajustées : tous ces propos ne sont plus de mode ; & nous en avertissons charitablement

blement les Dames Provinciales qui les employent encore.

LA Dame qui ne vouloit jouer qu'avec des cartes parfumées , qui exigeoit que sès femmes fussent à la Bergamotte , n'offriroit aujourd'hui qu'une fantaisie bizarre & particuliere.

L'ESPRIT est toujours commun ; mais le bon sens est encore plus rare. On prend à la volée les connoissances dont on se pare ; on raisonne à perte de vue ; mais l'on se donne rarement la peine d'approfondir.

Le plus difficile , pour un homme de Lettres , aujourd'hui , n'est pas de parler d'érudition avec les Savans ; de guerre avec les Militaires ; de chiens & de chevaux avec les Seigneurs ; mais de *riens* avec *plusieurs femmes* , qui ne veulent plus parler , à l'exemple *des Eléans*.





## L' H O M M E

## D É C I D É M E N T S U P E R F I C I E L .

C'EST un titre dont il se glorifie & qu'il affiche ; c'est un homme d'un *très-bon ton*, parce qu'il traite avec importance ces riens, dont nous parlions.

L'OPÉRA comique, le grand Opéra ont droit, avant toutes les autres spéculations, d'intéresser son esprit. Comme on ne parle à Londres que de l'ordre public, des intérêts de l'Europe & du commerce des Nations ; il ne parle lui, que des Comédiens, des Farceurs, & des petits vers qui courent ; ce qui est très-nécessaire, toutefois, dans certaines maisons, où il doit parler sans rien dire.

C'EST ainsi que l'homme *décidément* superficiel, & qui se donne à dessein un nombre *incroyable* de petits ridicules, vit à Paris : il fait ce qui se passe dans les foyers, dans les petites loges ; il connoît les aventures de toutes les Actrices ; il fait ce qui s'est dit mystérieusement dans les soupers. On le voit aux trois Spectacles. S'il paroît dans une promenade, tout le monde

le falut ; il parle à l'un , sourit à l'autre ; aborde un troisieme , annonce tout haut la distribution de sa journée , & parle de son oisiveté avec le sérieux que pourroit prendre l'homme sensé , qui annonçeroit une occupation utile. Il exagere les modes ; il a des enthousiasmes sans chaleur , des engouemens sans motifs : il outre la frivolité nationale , mais il cache quelquefois , sous ces dehors empruntés , la marche fine d'une ambition ardente : il donne le change à ses rivaux , fait tout-à-coup un excellent mariage , & se trouve revêtu d'une charge importante.



## INDÉPENDANS , CONTEMPTEURS.

**L**ES Indépendans sont des jeunes gens qui affectent de rompre en visière aux regles établies : ils ne s'habillent point ; ils vont à la Campagne l'hyver , battent les remparts , fuient l'Opéra & les autres spectacles ; peuplent les tréteaux , laissent-là les femmes de qualité ; font le contraire des autres , se moquent de tout ; & finissent par se laisser de leur rôle , & par revenir à la société.

IL y a ensuite les *Contempteurs du genre humain* ; mais ceux-ci sont en petit nombre à

Paris ; parce qu'on y aime trop la vie libre & agréable , pour les écouter long-temps.

CES Contempteurs vraiment curieux ( & toujours dans la classe des jeunes gens ) ont décidé qu'ils étoient supérieurs à tout ce qui existoit : qu'eux seuls avoient cette pénétration exquise , extraordinaire , qui découvre ce qui échappe à tous les yeux ; ils croient vous faire grace quand ils vous parlent ; ils n'écoutent que la moitié de ce qu'on leur dit ; ils méprisent tout ce qui sort des presses. Ils ont le tact si fin , le goût si exquis , l'esprit si pénétrant , qu'aucun homme , aucun livre ne les contente ; ils regardent comme *détestable* , ce que les autres regardent comme *merveilleux* : mais ils ont soin de ne point compromettre leur prétention au plus haut degré du génie , en gardant *le silence prudent de feu Conrat* , dont parle Boileau.

QUELQUEFOIS cet orgueil en impose par sa hauteur & par son jargon ; car ils ne se familiarisent pas , de peur de se laisser voir tout entiers. Ces jeunes gens ne veulent jouer que le rôle d'hommes supérieurs , & le plus souvent ils n'ont ( tout bien considéré ) que de l'esprit & de la politique.

## NOUVELLISTES.

UN groupe de Nouvellistes dissertant sur les intérêts politiques de l'Europe, forment sous les ombrages du Luxembourg, un tableau curieux. Ils arrangent les Royaumes, reglent les finances des Potentats, font voler des armées du Nord au Midi.

CHACUN affirme la nouvelle qu'il brûle de divulguer, lorsque le dernier venu dément d'une manière brusque, tout ce qu'on a débité; & le vainqueur du matin se trouve battu à platte couture à sept heures du soir; mais le lendemain, au réveil des Nouvellistes, le conteur de la veille restitue à son Héros une pleine victoire. Tous les jeux sanglans de la guerre deviennent un objet d'amusement pour cette vieillesse oisive & imbécille, & servent à leurs entretiens.

CE qui a droit d'étonner un esprit sensé, c'est l'ignorance honteuse où sont plongés tous ces faiseurs de nouvelles, tant sur le caractère que les forces, & la situation politique de la nation Angloise.

ON ne raisonne pas mieux, il faut l'avouer, dans les salons dorés. Les François en général, traitent l'Anglois, quand il n'est pas présent, avec un ton de supériorité, un ton hautain, un ton de mépris, qui fait déplorer l'aveuglement des détracteurs : rien ne prouve mieux, qu'aucun peuple n'est plus soumis aux préjugés nationaux que le Parisien. Il croit comme article de foi, tout ce que lui dit la *Gazette de France*, & quoique cette Gazette mente impudemment à l'Europe par ses éternelles omissions, le bourgeois de Paris ne croit à aucune autre Gazette ; & il soutiendra toujours qu'il ne tient qu'à la France de subjuguier l'Angleterre : il affirmera, que si l'on ne fait pas une descente à Londres, c'est qu'on ne le veut pas ; & que nous pouvons interdire à cette nation la navigation, même sur la Tamise : il faut écouter toutes ces impertinences qui se trouvent dans la bouche des hommes les moins faits pour les prononcer. On les entend raisonner assez juste sur d'autres objets ; mais quand il est question de l'Angleterre, ils semblent n'avoir ni jugement, ni connoissances, ni lecture. Ils n'ont pas la moindre idée de la constitution de cette république, & ils en parlent à-peu-près comme un feuilliste, qui ne fait pas un mot d'Anglois, parle de Shakespear. Ces assertions gratuites ne méritent que la risée des hommes instruits ; cependant



les premiers de la nation , les gens de lettres eux-mêmes , font peuple à cet égard.

UN bourgeois de la rue des Cordeliers , écou-  
toit assiduellement un Abbé , grand ennemi des An-  
glois : cet Abbé Penchantoit par ses récits véhé-  
mens ; il avoit toujours à la bouche cette for-  
mule , *il faut lever trente mille hommes , il faut*  
*embarquer trente mille hommes , il faut débar-*  
*quer trente mille hommes ; il en coûtera peut-être*  
*trente mille hommes pour s'emparer de Londres ;*  
*bagatelle.*

LE bourgeois tombe malade , pense à son cher  
Abbé qu'il ne peut plus entendre dans l'allée  
des Carmes , & qui lui avoit infailliblement pré-  
dit la destruction prochaine de l'Angleterre , au  
moyen de *trente mille hommes*. Pour lui mar-  
quer sa tendre reconnoissance , ( car ce bon bour-  
geois haïssoit les Anglois sans savoir pourquoi ),  
il lui laissa un legs , & mit sur son testament ,  
*je laisse à Monsieur l'Abbé Trente-mille-hommes ;*  
*douze cents livres de rente ; je ne le connois pas*  
*sous un autre nom ; mais c'est un bon citoyen , qui*  
*m'a certifié au Luxembourg , que les Anglois , ce*  
*peuple féroce qui détrône ses Souverains , seroient*  
*bientôt détruits.*

SUR la déposition de plusieurs témoins , qui

attesterent que tel étoit le furnom de l'Abbé ; qu'il fréquentoit le Luxembourg depuis un temps immémorial , & qu'il s'étoit montré fidele antagoniste de ces fiers républicains ; le legs lui fut délivré.

S'IL étoit possible d'imprimer tout ce qui se dit dans Paris , dans le cours d'un seul jour , sur les affaires courantes , il faut avouer que ce seroit une collection bien étrange. Quel amas de contradictions ! L'idée seule en est grotesque.



## SORT D'UN BOURGEOIS.

**C**EPENDANT un sot bourgeois de cette espèce, qui jouit de cinquante mille livres de rente , peut se regarder comme le centre de plus de trois cent mille hommes , qui agissent & travaillent pour lui nuit & jour.

AU moyen de tous les arts enchainés l'un à l'autre , la condition de ce particulier devient presque égale à celle des Rois ; & en effet , il a toutes les commodités réelles & voluptueuses , dont peuvent jouir les Monarques.

Ainsi , pour que le luxe soit moins meur-

trier , & que , semblable à la lance d'Achille , il guérisse d'un côté , les maux qu'il a faits de l'autre , il faut qu'il n'admette pas d'interruption. Dès qu'une branche tombe ou cesse ; voilà tout-à-coup des désœuvrés & des nécessiteux. Il est très-sûr que si les riches interrompoient pendant une année , le cours de leurs folles dépenses , il y auroit la moitié de la capitale , qui tout-à-coup , ne pourroit plus subsister.

LE riche la préfère à tout autre séjour , parce que tout y vient d'un bout du Royaume à l'autre. Elle jouit plus abondamment des denrées qu'elle ne produit point , que les contrées mêmes qui les produisent.

MAIS les impitoyables voluptés des riches avec leurs arts de sensualités & de frivolités , immolent des générations entières à un luxe fol & cruel.





## L E S L O R G N E U R S .

**P**ARIS est plein de ces lorgneurs impitoyables, qui se plantent devant vous, & fixent sur votre personne des yeux immobiles & assurés : cette coutume ne passe plus pour indécente à force d'être commune. Les femmes ne s'en offensent pas, pourvu que cela arrive aux spectacles & aux promenades ; mais si l'on s'avisait de les regarder aussi dans un cercle, le lorgneur seroit taxé d'insolence, & traité comme un impoli.

IL ne faut pas confondre ces lorgneurs avec les *physionomistes*, qui trouvent à exercer leur sagacité au milieu d'une foule aussi immense, & qui à la longue, acquierent un certain tact. Ils observent toute l'habitude du corps, encore plus que la physionomie.

UN Peintre, un Poète sont nés physionomistes. Voilà pourquoi ils se plaisent où est la multitude. Voyez au fallon, cette foule de portraits ; ils assigneront le caractère d'après la figure : il ne faut pas nier la révélation de la physionomie ; elle ne trompe gueres : la probité donne un air ouyert ; le front d'un sot est reconnoissable entre mille. Celui qui a l'air vil ou

méchant, justifie presque toujours son visage. Les vieillards, dont l'ame est glacée, n'ont plus de physionomie; le sentiment est éteint chez eux; l'empreinte de l'ame l'est aussi. *La Tour*, Peintre célèbre, dont les portraits ont une vérité frappante, disoit: *ils croient que je ne saisis que les traits de leur visage; mais je descends au fond d'eux-mêmes à leur insçu, & je les remporte tout entiers.*

UNE femme d'esprit apprenant qu'un certain homme alloit se faire peindre, dit: *il est bien hardi, ce coquin-là; il osera regarder en face un homme qui tient le pinceau.* Si je pouvois nommer le personnage, on verroit combien le mot a de justesse; mais j'abhore trop la satire, & ne veux tracer que des peintures générales.



## P A L A I S - R O Y A L

○ Que Mr. Lavater, Docteur Allemand, qui a tant écrit sur la science de la physionomie, n'est-il au Palais-royal le vendredi, pour lire sur les visages tout ce qu'on cache dans l'abyssus des cœurs!

IL verroit, je crois, que l'habitant de Paris

n'est ni cruel, ni farouche, ni porté à la révolte; mais n'y découvreroit-il pas un mélange d'astuce, de finesse, de présomption, de suffisance & de *hauteur*: il n'est pas né pour les sentimens extrêmes, & il a beau aspirer à l'extrême licence des mœurs; il n'y parviendra même pas.

LA, font les filles, les Courtisannes, les Duchesses & les honnêtes femmes, & personne ne s'y trompe: il s'y tromperoit peut-être lui-même, ce grand Docteur avec toute sa science: car ces notions dépendent de nuances qu'il est très-facile de saisir; mais il faut les étudier sur les lieux: or je soutiens que Mr. Lavater auroit peine à distinguer une femme de condition, d'une fille entretenue; & le moindre Clerc de Procureur, échappé de l'étude, sans avoir tant médité sur cet objet, en sauroit plus que lui.

POURSUIVONS: là, on se regarde avec une intrépidité qui n'est en usage dans le monde entier, qu'à Paris, & à Paris même, que dans le Palais-royal: on parle haut, on se coudoie, on s'appelle, on nomme les femmes qui passent; leurs maris, leurs amans; on les caractérise d'un mot; on se rit presque au nez, & tout cela se fait sans offenser, sans vouloir humilier personne. On roule dans le tourbillon, on se pré-

digne les regards , avec un abandon qui laisse toujours aux femmes *le dernier* : un Peintre auroit tout le temps de saisir une figure , & de l'exprimer à l'aide du crayon.

JE ne me pique pas d'être physionomiste ; j'ai fait mon tour d'allée plusieurs fois ; je n'ai songé alors qu'à voir les beautés qui y circuloient : mon esprit d'observation s'est trouvé en défaut ; mais voici ce que je pense sur la physionomie.

LES bonnes qualités du cœur impriment toujours à la physionomie , un caractère touchant. Jamais un excellent homme n'a paru d'une figure désagréable ; l'humanité empreint sur les traits du visage une sorte de sérénité & de douceur.

SI l'innocence & la modestie brillent sur le front d'une jeune personne à son insçu , & indépendamment de la beauté ; la sensibilité , l'honneur , la compassion habituelle , la bienfaisance généreuse , peuvent donner à une figure humaine , une dignité qui l'ennoblit & la distingue.

CE sont les inclinations basses & mauvaises , qui font toutes ces figures révoltantes & mesquines : la beauté est moins un don de la na-

ture qu'un attribut secret de l'ame, & de ses dispositions habituelles. Un homme sensible se reconnoît à ses attitudes, à ses regards, à sa voix. Couvrez son visage de cicatrices; coupez-lui un bras; ni l'œil ni l'accent n'auront perdu leur expression.

IL est presque impossible de dissimuler l'envie, la malice, la cruauté, l'avarice, la colere; & les passions généreuses ou viles, ont des nuances qui se révelent à l'œil attentif.

AVEC une ame égale, franche & ouverte, le visage est toujours beau: voilà ce que j'ai cru remarquer, sans avoir lu Mr. Lavater. Puisque la joie pure, libre & facile déploye tous les traits, & les rend gracieux; pourquoi la beauté personnelle ne dépendroit-elle pas à la longue, de la noblesse & de la pureté des sentimens?

TELLE femme devant son miroir s'est dite à elle-même: *en vain je m'étudie, je ne jouerai jamais la pudeur*: quel cri de la conscience! Voyez le fripon, qui baisse les yeux en vous parlant, & n'ose rencontrer vos regards: voyez celui qui vous flatte, & qui cherche vos yeux pour voir s'il vous a trompé. J'abandonne ces réflexions étrangères à mon sujet: je dis seulement que c'est à Paris & au Palais-royal, que



Ms. Lavater auroit dû faire ses nombreuses expériences : il auroit vu , ce que je n'ai pu appercevoir qu'imparfaitement.



## D U P E R S I F L A G E .

**L**E Persiflage est une raillerie continue, sous le voile trompeur de l'approbation : on s'en fert pour conduire la victime dans toutes les embuscades qu'on lui dresse ; & l'on amuse ainsi une société entière , aux dépens de la personne , qui ignore qu'on la traduit en ridicule , abusée qu'elle est , par les dehors ordinaires de la politesse.

CE n'est point là de la bonne plaisanterie.

LA BRUYERE a dit : *railler heureusement , c'est créer*. Mais quel esprit y a-t-il , à abuser de la simplicité ou de la confiance d'un homme qui s'offre aux coups , sans le savoir ; & qui tombe d'autant plus profondément dans le piège , qu'il le soupçonne moins.

LE Persifleur est un homme froid & fatigant à la longue. Cette manière de railler est donc

pitoyable , parce qu'il n'y a point d'égalité. Chaque société a son railleur & son ton de raillerie ; mais il n'y a rien de si rare qu'une plaisanterie légère , fine , enjouée & raisonnable.



## R E V E N D E U S E S

### A L A T O I L E T T E.

**L**ES Revendeuses à la toilette entrent partout ; elles vous apportent les étoffes , les dentelles , les bijoux de ceux qui veulent avoir de l'argent comptant , pour payer les dettes du jeu. Elles sont les confidentes des femmes les plus huppées , qui les consultent , & arrangent plusieurs affaires d'après leurs avis. Elles ont des secrets curieux , & les gardent d'ordinaire assez fidelement.

IL faut qu'une Revendeuse à la toilette , a dit quelqu'un , ait un caquet qui ne finisse point ; & néanmoins , une discrétion à toute épreuve ; une agilité renaisante ; une mémoire qui ne confonde pas les objets ; une patience que rien ne lasse , & une santé qui résiste à tout.

IL n'y a de ces femmes-là qu'à Paris. Elles font leur fortune en très-peu de tems ; & elles ne la doivent pas , en entier , à la vente de leurs marchandises. Les physionomies les plus rebutantes sont quelquefois celles qui ont le plus de vogue. Or , devinez pourquoi ?



## LES COEFFEURS.

QUI connoît le sieur Dupain , qui vient d'afficher par-tout , *l'art varié des coëffures* ? Qui l'a lu ? Moi-seul peut-être. Il célèbre avec enthousiasme cet ornement léger , qui garnit la tête , & accompagne le front de l'homme ; & , comme il faut idolâtrer son talent , pour le pousser loin , il s'extasie devant l'art qui a coupé , tordu , crêpé , façonné , arrangé , papilloté , pommadé , frisé & poudré ( de deux ou trois cents façons différentes ) les cheveux soumis ou rebelles d'un galant homme , ou d'une jolie femme. Il creuse cet art dans toute sa largeur & sa profondeur ; & quel art , même de nos jours , a été fondé en entier ?

L'ART de la coëffure est , sans contredit , celui qui approche le plus de la perfection. La per-ruque a eu ses *Corneille* , ses *Racine* , ses *Voltaire* ;

& ( ce qui fait ici exception ) ces Perruquiers ne se font pas copiés. La perruque , dans son origine , d'un volume exagéré & bizarre , a fini par imiter le naturel des cheveux. Ne pourroit-on pas appercevoir ici la marche & l'emblème de *l'art Dramatique* , d'abord , pompeusement & ridiculement factice ; puis rentrant , à force de réflexions , dans les limites de la Nature & de la vérité. La grosse & énorme perruque représenteroit *la Tragédie bouffie & boursoüflée* : une perruque légère , qui rend parfaitement la couleur , & jusqu'à la racine des cheveux , qui s'implante , pour ainsi dire , & ne semble point étrangere sur la tête qui la porte , représentera le *Drame vrai* , contre lequel les antiques & grosses perruques font rage ; mais il faut enfin qu'elles cèdent à leurs modernes rivales.

QUOIQU'IL en soit , ( & nous laissons la discussion de ces graves matieres à la sagacité du sieur Dupain ) grace à son art ; d'un petit monstre féminin , on fait faire aujourd'hui une figure humaine : on lui crée un visage & un front , par la magie des rapprochemens : & les actrices ne devoient envisager les Coëffeurs , qu'avec une vénération profonde ; car après les Auteurs qui les font parler , ce sont les Perruquiers qui leur donnent l'existence : mais les ingrates ne se

doutent pas, qu'elles doivent tout à ces heureux créateurs.

LE Coëffeur trouve sa récompense dans l'exercice même de sa profession. Son œil domine incessamment les plus rares trésors de la beauté, voilés pour tout autre regard. Il est témoin de tous les mouvemens, de toutes les graces, de toutes les minauderies de l'amour & de la coquetterie. Il voit les premiers ressorts de ce jeu, que possèdent si bien les femmes; & qui fait mouvoir par un fil imperceptible, *les grands Pantins du siècle*. Il doit être discret, tout voir, & ne rien dire; autrement, ce seroit un vil profanateur des mysteres auxquels il est admis; & l'on ne choisiroit plus que des femmes, qui gardent ordinairement le secret de leur sexe.

LES Coëffeurs avoient mis à leur porte, en gros caracteres, *Académie de coëffure*. Mr. d'Angivillers a trouvé que c'étoit profaner le mot *Académie*; & l'on a défendu à tous les Coëffeurs de se servir de ce mot respectable & sacré; car il faut dire qu'à Paris, les prohibitions bizarres sont éternelles. Il s'agit toujours d'une *défense*, & jamais d'une *permission*. C'est-là sur-tout, qu'on peut dire: *la loi fait le péché*.



## P A R U R E S.

UN diamant est beau par lui-même ; l'Artiste le taille , le polit , le façonne ; il jette alors un éclat plus vif : telle est la femme. Rien ne la touche plus vivement que la parure , rien ne lui est plus cher que de réparer le tort des années ; rien ne la flatte plus enfin , que ce qui peut suppléer à ce qui lui manque du côté de la fraîcheur , & de la beauté du teint.

Nous connoissons par l'histoire , les cinq cents ânesses , qui suivoient par-tout l'Impératrice Poppée , pour fournir abondamment à ses bains de lait & à ses cosmétiques. Nous favons que la Reine Cléopâtre rehaussait l'éclat de ses charmes , par les soins de la parure la plus étudiée , & qu'elle enchaîna de cette manière , le premier & le second des humains , César & Antoine. Nous n'ignorons pas que la Reine Bérénice avoit de si beaux cheveux , qu'ils donnerent leur nom à une constellation céleste. Nous avons lu que Sémiramis appaisa une sédition furieuse , en s'arrachant tout-à-coup de sa toilette , & se montrant sur son balcon , le sein

découvert, & dans le défordre d'une femme à moitié habillée.

ON ne nous a pas laissé ignorer toute la coquetterie de la belle Helene, qui alluma tant de feux, & qui occasiona une guerre qui, fameuse après trente siècles, retentit encore dans l'Univers. On nous a instruit que Jézabel mangée par les chiens mettoit du rouge; mais les Poètes anciens, quoique grands descripteurs, ne nous ont point représenté les modes de ces temps éloignés avec assez de vérité, pour que nous puissions nous en former une juste idée.

JE fais qu'une Bacchante échevelée le tyrse en main, le front couronné de lierre, peut paroître aussi belle qu'une Marquise coëffée en vergette; je fais que les tuniques des Dames Romaines pouvoient avoir les graces des robes ouvertes des Européennes modernes; je fais que leurs sandales ont pu recevoir l'élégance de nos souliers exhauffés & mignons; mais enfin qu'en coûtait-il de nous donner la description de leur coëffure, de ses accessoires, de ses variations, & de son ensemble brillant? Pourquoi les Ecrivains n'ont-ils pas parlé de l'arrangement des cheveux? Pourquoi ont-ils négligé de nous faire connoître la base de l'admirable édifice, où il commençoit, où il finissoit? Où

plaçoit-on la Topaze & la Perle ? De quelle maniere les fleurs étoient-elles entrelacées , &c. ? Qui les a donc empêché de peindre la sphere mouvante des modes . . . . Ah ! je le sens moi-même . en voulant ici prendre le pinceau ; c'est qu'il est impossible de peindre cet art , le plus vaste , le plus inépuisable , le plus indépendant des regles communes : il faut voir la beauté donnant à son miroir , le dernier coup-d'œil de satisfaction , & puis admirer & se taire.

EN effet , si je voulois représenter une *tocque* , accompagnée de deux attentions prodigieuses , un bonnet à la Gertrude , à la Henri IV , un bonnet aux navets , un bonnet aux cerises , un bonnet à la fanfan ; puis parler du bonnet artisté , des sentimens repliés , de l'esclavage brisé , j'aurois beau représenter le grattoir diamenté , le peigne en pierreries , faire pencher la *physionomie* , offrir les *cordelières* d'un goût inconnu : je ne tracerois que des mots , & Homere lui-même avec son génie , a eu plutôt fait de peindre le bouclier d'Achille , que la coëffure d'Helene.

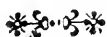
TAISONNS-NOUS donc , & envoyons à l'opéra l'étranger jaloux de connoître les modifications de nos modes brillantes : qu'il les contemple sur la tête de nos femmes , & non dans une froide & inintelligible description.



AU commencement de ce siècle, les femmes portoient sur une belle gorge à découvert, des croix & des petits saint-Esprits de diamans. Un prédicateur s'écrioit en chaire : ah ! bon Dieu ! peut-on plus mal placer la croix qui représente la mortification, & le saint Esprit auteur de toutes bonnes pensées !

LA couleur générale au moment que j'écris, est *dos* & *ventre de puce* ; on a raffolé sur-tout des bonnets au Parc-anglois ; on a vu sur la tête des femmes, des *moulins-à-vent*, des *bosquets*, des *ruisseaux*, des *moutons*, des *bergers* & des *bergeres*, un *chasseur dans un taillis* : mais comme ces coëffures ne pouvoient plus entrer dans un vis-à-vis, on a créé le ressort qui les élève & les abaisse ; dernier chef-d'œuvre d'invention & de goût.

LE *tul*, la *gaze* & le *marli* ont occupé cent mille mains ; & l'on a vu des Soldats valides & invalides faire du *marli*, le promener, l'offrir & le vendre eux-mêmes ! Des Soldats faire du *marli* ! . . . Je vais lire cinquante pages d'*Ossian*, pour écarter & chasser cette déplorable idée.



## É C O N O M I E.

O U est l'économie après les dépenses qu'occasionent ces futiles fantaisies ? nulle part. On ne connoît plus que l'avarice ou la prodigalité, parce qu'ainsi le commande l'orgueil. Nos peres faisoient *retourner* leurs habits, & *ressmeler* leurs souliers. Les gens en place ne dédaignoient pas cette épargne. Si quelqu'un parloit aujourd'hui de souliers *ressmelés*, il feroit tomber en syncope toutes les femmes de simples commis.

IL y a des maisons de Financiers où l'on paroît dans la plus affreuse nudité, si l'on n'a du velours, des dentelles & du galon.

ENFIN, Mr. de Buffon lui-même a justifié le luxe de la parure, en imprimant *qu'il faisoit une partie de nous-mêmes*, & l'historien de la Nature a semb'é ne pas attribuer peu d'estime à la richesse des habillemens. Comment après cela une femme qui ferme sa porte aux gens qui n'ont point de dentelles, paroitra-t-elle ridicule ?

ON tolere en même temps, les dentelles jaunes & fort sales ; poudrez-les à blanc pour cacher

leur véusté ; dût la fraude paroître , n'importe , vous avez des dentelles. Vous êtes bien dispensé de la propreté ; mais non du luxe.

QU'UN homme bien mis d'ailleurs , tire de sa poche un *mouchoir de couleur* , vous verrez soudain dans les yeux des femmes , l'étonnement où elles feront de cette gtoffiere ignorance.

MAIS si vous affectez aussi de déployer un *Mazulipatan* , un *Paliakate* , vous vous affichez pour un Commis de la compagnie des Indes.

CONNOIT-ON l'histoire de cet honnête homme qui , n'ayant qu'une manchette à dentelles , la montra au Suisse à la porte d'un hôtel , comme un passe-port assuré , cachant avec soin sous la basque de sa veste , l'autre manchette qui n'étoit hélas ! que de mouffeline ? Mais dans la chaleur de la conversation , comme on ne songe pas à tout , il eut l'imprudence de dévoiler en plein salon cette manchette scandaleuse , voilée jusqu'alors & sans affectation. Cette vue offensa tellement la maîtresse de la maison , qu'elle fit monter sur le champ son Suisse pour le réprimander. Le portier ne comprenoit rien à la verte semonce qu'il recevoit , parce que dans l'intervalle l'homme qu'on lui désignoit avoit caché

de nouveau l'humble mouffeline, & ne gesticuloit plus que de la main à la dentelle. Le lendemain, le portier bien grondé devint si inflexible, qu'un officier qui avoit perdu un bras à l'armée s'étant présenté, le Suisse ne voulut pas le laisser entrer, exigeant l'apparition de deux manchettes égales, & jurant qu'on n'aborderoit jamais Madame autrement, quand même la gazette auroit annoncé à toute l'Europe, la perte du bras & de la manchette.



## LES ÉCRITEAUX DES RUES.

**L**ES écriteaux du nom de chaque rue ne datent que de 1728 : avant cette époque la tradition désignoit chaque rue. On avoit commencé par une plaque de fer blanc ; le temps & la pluie en effaçoient les caractères ; aujourd'hui ils sont gravés dans la pierre même.

ON verra à la place de la nouvelle salle de la Comédie Française, les rues de *Corneille*, de *Racine*, de *Molière*, de *Voltaire*, de *Crébillon*, de *Regnard* ; ce qui scandalisera d'abord les Echevins (il faut s'y attendre), comme en possession de la glorieuse & antique prérogative de donner seuls leurs illustres noms à des rues.

Mais peu-à-peu ils s'accoutumeront à cette innovation, & à regarder Corneille, Moliere & Voltaire, comme les compagnons de leur gloire. Enfin, la rue *Racine* figurera à côté de la rue *Babilie*, sans trop étonner les Quarteniers, les Dizeniers, & autres Officiers de l'Hôtel-de-ville,

L'ANNÉE littéraire a fait dernièrement une assez bonne plaisanterie, en disant que derriere la nouvelle salle de spectacle, on trouveroit le *Cul-de-sac la Harpe*. Cela est gai, point méchant : l'Auteur des *Barnecides* devroit lui-même en rire : car c'est toujours quelque chose en passant dans ce monde, que de donner son nom à un *Cul-de-sac* ou à un *Impasse*.

MR. de Voltaire a eu beau prêcher pour ce mot *Impasse*, on ne s'en est point servi ; & l'on continue à dire le *Cul-de-sac du fort aux Dames*, le *Cul-de-sac des Feuillantines* ; le *Cul-de-sac de Jérusalem* ; le *Cul-de-sac du petit Jésus* ; le *Cul-de-sac des quatre vents*, &c.

ON avoit commencé à numéroter les maisons des rues ; on a interrompu, je ne fais pourquoi, cette utile opération. Quel en seroit l'inconvénient ? Il seroit plus commode & plus facile, d'aller tout de suite chez Mr. un tel,

N<sup>o</sup> 87, que de trouver Mr. un tel au *Cordon bleu*, ou à *la barbe d'argent*, la quinzieme porte cochere à droite ou à gauche après telle rue; mais les portes cocheres, dit-on, n'ont pas voulu permettre que les Inscripteurs les numérotassent. En effet, comment soumettre l'hôtel de Mr. le Conseiller, de Mr. le Fermier Général, de Monseigneur l'Evêque à un vil numéro, & à quoi serviroit son marbre orgueilleux? Tous ressemblent à César; aucun ne veut être le second dans Rome: puis une noble porte cochere se trouveroit inscrite après une boutique roturiere. Cela imprimeroit un air d'égalité qu'il faut bien se garder d'établir. Bientôt sur les petites affiches, le convoi d'un Fermier qui fera décédé, ne se trouvera plus à côté de celui d'un Marquis son voisin dans la sépulture. L'on fera une petite barre pour les distinguer, & cela a été proposé!



## P E N S I O N S.

ON a senti la nécessité d'enseigner aux enfans autre chose que la langue Latine. Plusieurs pensions où l'éducation est complete, se sont formées sous les auspices des lumieres nouvelles. Cette éducation est purgée de cet alliage pé-

dantesque , qui ailleurs la deshonne. Il étoit excessivement ridicule de donner la même éducation à un Militaire , à un Magistrat , à un Négociant , à un Médecin ; & d'éloigner l'étude la plus nécessaire , celle des langues vivantes.

ON trouve donc à Paris , des pensions nouvelles , formées sur un plan raisonné , où tous les Arts sont admis , où chaque élève choisit la science qui doit prédominer dans son emploi futur. Ces établissemens sont dûs aux progrès des lumieres , & aux plaintes fréquentes & légitimes , que les Ecrivains ont jettées sur la déplorable routine de notre Université.

ELLE suit encore aveuglément ces futiles & pernicieux usages ; mais bientôt elle ne recevra plus dans son sein que les enfans de la dernière classe de la société , qui par pauvreté seront forcés de s'abandonner à sa vieille déraison.

LES petites pensions de l'Université offrent un aspect ridicule & hideux : la nourriture morale y est encore au - dessous de la nourriture physique : là se trouvent de malheureux précepteurs , dits *gascbeux* , dont l'indigence extrême ne fauroit même atteindre à l'extérieur d'un Abbé , quoiqu'il soit peu couteux. Ils ont un costume mixte , les cheveux ronds &

gras, les bas noirs, la culotte déchirée, l'habit de couleur; point de poudre; la figure have & famélique.

Ces Latinistes se louent à un plus bas prix que le laquais de la maison, les maîtresses de pension leur rognent le pain & la viande; les servantes les rebutent; des écoliers qui les voyent méprisés, se moquent d'eux & les tourmentent.

POINT de loisir; ils n'ont ni congé ni vacance; ces jour-là sont pour eux des jours de fatigues; ils menent les écoliers aux promenades, répondent de leurs bras & de leurs jambes, corrigent les devoirs de trois classes, ont à faire au maître de pension, aux Professeurs du college, aux parens, n'exercent qu'en tremblant, une équivoque autorité sur une foule d'espiègles, les surveillent le jour & la nuit, se levent avant eux, se couchent après, également coupables par l'indulgence & la fermeté, & menacés chaque jour d'être mis à la porte, avec leur latin: les cuistres, & les marmitons de la cuisine sont cent fois plus heureux.

IL faut avoir balancé quelque tems entre la riviere & ce triste emploi, pour avoir le courage d'embrasser ce dernier parti. Des hommes de mé-



rite , connus aujourd'hui dans la république des Lettres , ont néanmoins commencé par-là : tant l'infortune impérieuse contraint quelquefois le génie naissant !



## DOMESTIQUES, LAQUAIS.

**C**ETTE armée de Domestiques inutiles , & faits uniquement pour la parade , est bien la masse de corruption la plus dangeureuse qui pût entrer dans une ville , où les débordemens sans nombre qui en naissent , & qui ne vont qu'en s'accroissant , menacent d'apporter , tôt ou tard , quelque désastre presque inévitable.

ON croit l'Etat très-puissant , quand on envisage cette foule d'individus qui peuplent les quais, les rues, les carrefours : mais que d'hommes avilis ! Quand on en voit un groupe dans une antichambre , il faut songer qu'il s'est formé un vuide dans la Province ; & que cette population florissante de Paris forme de vastes déserts dans le reste de la Monarchie.

DANS telle maison de Fermier général, vous trouverez vingt-quatre Domestiques portant livrée, sans compter les marmitons, aides-

cuisine, & six femmes-de-chambre pour Madame. Vous pouvez ranger hardiment, parmi cette valetaille, l'escroc qualifié, qui l'adule du matin au soir; parce que cet escroc a l'ame d'un laquais, ainsi que cinq à six complaisans subalternes, qui ne s'entretiennent que des hautes qualités de Madame. Trente chevaux frappent du pied dans l'écurie: après cela, comment Monsieur & Madame, dans leur magnifique Hôtel, & prenant l'insolence pour la dignité, n'appelleroient-ils pas *canaille*, tous ceux qui n'ont pas cinq cent mille livres de rente? Ils ne voient autour d'eux, que les humbles adorateurs de leur opulence, que des domestiques sous des noms divers, & ils croient que le reste de la terre est ainsi fait. Ces idées & ce langage ne doivent pas étonner dans un Traitant; le ton du mépris est toujours familier aux êtres méprisables.

IL est bien incroyable que l'on n'ait point encore assujetti à une forte taxe, ce nombreux domestique, enlevé à l'agriculture; qui propage la corruption, & sert au luxe le plus inutile & le plus monstrueux.

MAIS la Finance est alliée aujourd'hui à la Noblesse, & voilà ce qui fait la base de sa force réelle. La dot de presque toutes les épouses des Seigneurs, est sortie de la caisse des Fermes. Il est

est assez plaifant de voir un Comte ou un Vicomte , qui n'a qu'un beau nom , rechercher la fille opulente d'un Financier ; & le Financier , qui régorge de richesses , aller demander la fille de qualité , nue , mais qui tient à une illustre famille.

LA différence est , que la fille de condition ( qui étoit menacée de passer dans un Couvent le reste de sa vie ) se lamente , en épousant un homme qui a cinq cent mille livres de rente ; croit lui faire une grace insigne en lui donnant sa main ; & crie aux portraits de ses Ancêtres , *de fermer les yeux sur cette mésalliance*. Le sot époux , tout gonflé de l'avantage de prêter son argent aux parens & égrefins de sa femme , se croit fort honoré d'avoir fait la fortune de son épouse altiere ; & il pousse la complaisance jusqu'à se croire bien inférieur à elle. Quelle misérable & sotte logique que celle de la vanité ! Comment la comédie de George Dandin n'a-t-elle pas guéri les hommes sensés , de cette étrange folie ? Comment peuvent-ils consentir à enrichir une famille , riche en sillabes , pour en être tyrannisés ou méprisés.

ORDINAIREMENT un Laquais du bon ton prend le nom de son maître , quand il est avec l'autres Laquais ; il prend aussi ses mœurs , son

geste , ses manieres : il porte la montre d'or , des dentelles ; il est impertinent & fat. Chez les jeunes gens ; c'est le confident de *Monsieur* , quand celui-ci n'a pas d'argent ; c'est son Proxénete , quand il a une fantaisie ; c'est le menteur le plus intrépide , quand il faut congédier des créanciers , & tirer son maître d'embarras.

IL est passé en proverbe , que les Laquais les plus grands & les plus insolens sont les meilleurs.

ENFIN , un Laquais du dernier ton porte deux montres comme son maître ; & cette infigne folie ne scandalise plus qu'un misantrope.



## LES MARCHANDES DE MODES.

**R**IEN n'égale la gravité d'une Marchande de modes combinant des pouffes , & donnant à des gazes & des fleurs une valeur centuple. Toutes les semaines vous voyez naître une forme nouvelle dans l'édifice des bonnets. L'invention en cette partie , fait à son auteur , un nom célèbre. Les femmes ont un respect profond & senti , pour les génies heureux qui

varient les avantages de leur beauté , & de leur figure.

LA dépense des modes excède aujourd'hui celle de la table & celle des équipages. L'infortuné mari ne peut jamais calculer à quel prix monteront ces fantaisies changeantes ; & il a besoin de ressources promptes , pour parer à ces caprices inattendus. Il seroit montré au doigt , s'il ne payoit pas ces futilités aussi exactement que le Boucher & le Boulanger.

C'EST de Paris que les profondes inventrices en ce genre , donnent des loix à l'Univers. La fameuse poupée , le mannequin précieux , affublé des modes les plus nouvelles ; enfin , le *prototype inspirateur* , passe de Paris à Londres tous les mois ; & va delà , répandre ses graces dans toute l'Europe. Il va au Nord & au Midi : il pénètre à Constantinople & à Pétersbourg ; & le pli qu'a donné une main Française , se répète chez toutes les Nations , humbles observatrices du goût de la rue Saint-Honoré !

TOUT cela est bien fou ! Mais l'usage , le sceptre inébranlable en main , règle tout , ordonne tout : il n'y a point de réponse à ces mots ; *on dit , on fait , on pense , on s'habille ainsi.*

LES modes font une branche de commerce très-étendu. Il n'est que le génie fécond des François, pour rajeunir d'une manière neuve, les choses les plus communes. Les Nations voisines ont beau vouloir nous imiter; la gloire de ce goût léger nous demeurera en propre. On ne songera pas même à nous disputer cette incontestable supériorité.

CES amusemens de l'opulence enrichissent une foule d'ouvrières : mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que la petite bourgeoise veut imiter la Marquise & la Duchesse. Le pauvre mari est obligé de suer sang & eau pour satisfaire aux caprices de son épouse. Elle ne revient point d'une promenade, sans avoir une fantaisie nouvelle. La femme du Notaire étoit mise ainsi : on n'ira point le lendemain souper en ville, si l'on ne peut étaler le même bonnet. Autant de pris sur la part des enfans; & dans ce conflit de parures, la tête tourne réellement à nos femmes.

J'AI connu un Etranger qui ne vouloit pas croire à la *poupée de la rue Saint-Honoré*, que l'on envoie régulièrement dans le Nord, y porter le modèle de la coëffure nouvelle; tandis que le second tome de cette même poupée, va au fond de l'Italie; & delà, se fait jour jusques dans l'intérieur du ferrail. Je l'ai conduit, cet incrédule,

dans la fameuse boutique ; & il a vu de ses propres yeux , & il a touché ; & en touchant , il sembloit douter encore , tant cela lui paroissoit vraiment incroyable !

AJOUTONS ce que dit Montesquieu dans ses Lettres Persannes : „ Une femme s'est mise „ dans' la tête qu'elle devoit paroître à une „ assemblée avec une certaine parure ; il faut „ que dès ce moment , cinquante artisans ne „ dorment plus , & n'ayent plus le loisir de „ boire & de manger. Elle commande , & elle „ est obéie plus promptement , que ne seroit le „ Roi de Perse ; parce que l'intérêt est le plus „ grand Monarque de la terre ”.

JE voulois donner ici un petit dictionnaire des modes & de leurs singularités ; mais tandis que j'écrivois , la langue des boutiques changeoit : on ne m'entendroit plus dans un mois , & il me faudroit un Commentaire , pour me faire comprendre. La moitié de mon livre aura perdu de ses couleurs , avant qu'il soit imprimé. Hâtons les chapitres & rattrapons , s'il est possible , la physionomie du moment. Ah ! que Boileau a bien dit :

*Le moment où ic? parle , est déjà loin de moi.*



## MAITRES D'AGRÉMENTS.

OUI, Mr. l'Etranger ; vous avez beau ouvrir les yeux & me témoigner votre surprise , nous avons des maîtres en l'art des manieres , & qui forment nos jeunes gens curieux du grand Art de plaire. Cet Art a ses principes , & ne marche point au hafard , comme sur les bords de la Néva. On traite les minuties en grand , & les affaires sérieuses en bagatelles.

CES Maîtres les instruisent à fourire devant un miroir avec finesse , à prendre du tabac avec grace , à donner un coup-d'œil avec subtilité , à faire une révérence avec une légèreté particulière. Ils leurs enseignent à parler gras , comme font nos Acteurs , à les imiter sans les copier , à montrer les dents sans grimace ; & tel s'enferme avec son Maître pendant deux ou trois heures , pour procéder à ces choses importantes.

VOYEZ entrer un élégant. Il faut d'abord que ses breloques , par un joli frémissement , annoncent son arrivée.

LA coëffure est encore une chose essentielle.



On fait le nom & la demeure des Coëffeuses & des Coëffeurs, qui se distinguent par leur habileté; & une femme bien coëffée ne manque pas de jeter un regard de supériorité sur toute tête mal coëffée.

*Quel est cet homme-là ?* dit telle femme, du personnage le plus capable d'éclairer son siècle & sa nation ? Et pourquoi ce ton dédaigneux ? parce qu'il est mal frisé.

CES jeunes gens bien endoctrinés, ne se mettent en colere que pour des riens. Ils ne frappent du pied, ne jurent, ne tempètent que quand leurs chevaux retardent de deux minutes; alors la fureur leur coupe la parole.

ON les instruit ensuite à favoir se mettre en echenil; & les variations du haut-de-chauffe, de la cravate & du pantalon. C'est ainsi qu'ils courent le matin, c'est-à-dire à midi, en allant visiter les femmes, en leur demandant d'un air de nonchalance, *qui a peint le portrait de vos bagues, de vos tabatieres, de vos bracelets ?* Quand on boude on garde cet habillement le soir; & l'on avertit tout le monde qu'on ne soupe point en ville.

ON peut ranger dans la classe des Maîtres

qui enseignent toutes ces belles choses, les Médecins qui traitent les maladies imaginaires. Le Médecin, s'il est affectueux, joli, agréable conteur, demi-caustique, n'a pas besoin de savoir guérir, pourvu qu'il fasse exactement des visites.

ON manqueroit à tous ces documens, si l'on ne se montroit passionnément épris de la moindre nouveauté : les mêts, les robes, les lectures doivent avoir les graces de la fraîcheur ; un nouveau Roman, un nouvel opéra, une Actrice nouvelle, les nouveaux tours de Comus, & une maniere neuve de se friser ; voilà ce qui bouleverse tous les esprits : l'enthousiasme gagne & se communique en un instant ; on diroit que les têtes sont électriques. Tel homme, il y a six mois, n'avoit ni ame, ni sentiment ; il devient tout-à-coup un Héros, en attendant qu'on le perffille quelques jours après.

IL a été arrêté en même temps par les Maîtres & par les Disciples, que la plaisanterie la plus outrée seroit le talent par excellence, le talent divin & sublime. Un de nos agréables paroît aux femmes, l'être le plus étonnant que la Nature se soit plue à former ; mais il faut qu'il reste dans cette société : s'il entre chez un homme uni & sensé, on ne peut le voir sans rire, on ne peut l'entendre raisonner sans haus-

fer les épaules. Et tout cela néanmoins s'apprend !



## L E S B I J O U X.

**A**PPRENEZ encore, Mr. le Ruffe, que les tabatières ne s'appellent plus que boêtes ; & il y a si long-temps que vous devriez le favoir ! On a des boêtes pour chaque faison. Celle d'hiver est lourde ; celle d'été est légère. On a pouffé cette recherche jusqu'à changer de boêtes tous les jours : c'est à ce trait caractéristique que l'on reconnoit un homme de goût. On est dispensé d'avoir une bibliothèque, un cabinet d'Histoire naturelle & des tableaux, quand on a trois cents boêtes, & autant de bagues.

LE commerce des bijoux est immense ; c'est parmi les hommes opulents une brocante perpétuelle. On trouve chez quelques particuliers des magasins de bijouterie, qui le disputent aux boutiques des jouailliers ; ils sont jaloux & fiers de cette honorable renommée. Voilà donc l'emploi des richesses. O honte !





## DE LA MODE.

**I**L ne faut que les *fesses d'un Singe* pour faire courir tout Paris. Cela est vrai à la lettre. Figurez-vous une infinité de Ministres, dont le regne ne s'étendrait pas au-delà d'un jour, & qui chaque matin changeroient à leur lever, les habillemens, les usages, les esprits, les mœurs & même les caractères de tout un peuple. Figurez-vous les femmes austères, tristes & prudes, se relevant le lendemain coquettes, douces & faciles; les principes de la veille absolument effacés; les opinions contraires se succédant d'un instant à l'autre. Tel est aux yeux du Philosophe le spectacle de la mode.

CENT ans ne font pour lui qu'un jour; & il trouve la race humaine aussi singulière de changer d'avis deux fois dans un siècle, que s'il voyoit un particulier démentir son assertion, une heure après l'avoir exposée.

LA rotation perpétuelle du cercle des événemens, lui donne une légère teinture de l'instabilité des idées humaines; & considérant les variations infinies de l'espèce: il pardonne au

ridicule regnant , qui bientôt va être remplacé par un ridicule tout contraire.

QUAND une opinion a été amenée par la mode , rien ne la déracine , qu'une nouvelle invasion de la folie. L'autorité, la sagesse sont impuissantes contre la déraison universelle. Les fots sont les ministres de la mode ; ils la respectent , ils regardent ses jeux comme des loix essentielles.

LE sage peut très-bien s'exempter d'adopter les modes nouvelles ; mais il ne faut pas aussi qu'il les contrarie à dessein formé : il lui est très-permis d'avoir un maintien grave ; mais non ridicule ; l'affectation en tout est un défaut. Quand sous Henri II , on portoit à Paris un gros derriere postiche , il n'étoit permis alors aux personnes qui se piquoient de philosophie , que d'en porter un médiocre.

LA mode d'être désintéressé , ne viendra point ; dit Fontenelle.

LES *bilboquets* , les *dragées* , les *devises* , les *calottes* , les *pantins* , les *magots* ont eu leur regne ainsi que les *concetti* , les *énigmes* & le *burlesque* : puis est venu Vadé , avec son style poiffard , & nous avons parlé le langage des Halles. Les

*calembourgs*, les *charades* ont eu leur tour; enfin *Jeannot* s'est vu placé sur nos cheminées en regard avec *Préville*, qui ne vaut plus rien. Qui succédera à ces grands noms? Toute la sagacité du génie ne sauroit le deviner. Les *Economistes* ne font plus, hélas! Je les ai vus naître, ergoter, briller, nous affâmer & disparaître.

ON a eu quelque envie des s'agiter pour la quadrature du cercle. On parle beaucoup de chymie : la mode aujourd'hui est d'étudier en *cucurbite*, de parler de *l'esprit recteur*, de savoir ce que c'est que le *gaz silvestre* & le *fluor*. Quoique Buffon soit meilleur Naturaliste que Moïse, on a traité ses *époques de la Nature*, comme un ingénieux Roman. Les Encyclopédistes ont perdu de leur crédit, parce qu'ils ont voulu décider trop impérieusement les réputations littéraires, & que des coqs-d'inde se font mêlés parmi des aigles.

IL est plus difficile à Paris, de fixer l'admiration publique, que de la faire naître; on brise impitoyablement l'idole qu'on encensoit la veille; & dès qu'on s'apperçoit qu'un homme ou qu'un parti veut dogmatifer, on rit; & voilà soudain l'homme culbuté & le parti dissous.



## REMARQUES.

**L**A mode dans les grandes maisons , est de dîner , son épée au côté ; on s'esquive sans saluer , à l'issue du repas ; mais le devoir de la maîtresse est de remarquer votre disparition , & de vous crier un mot vague , auquel on ne répond que par un monosyllabe. On reparoît dans la maison huit ou dix jours après , sous peine d'impolitesse.

QUAND on a passé un an sans visiter une maison , dans laquelle on a été admis ; il faut se faire présenter de nouveau par quelqu'un qui porte vos excuses : on dit qu'on a été à la campagne , qu'on a voyagé ; & la maîtresse qui vous a vu au spectacle toute l'année , fait semblant de vous croire.

ON élève les enfans du premier âge beaucoup mieux qu'autrefois. On les plonge souvent dans les bains froids ; on a pris la coutume heureuse de les vêtir légèrement & sans ligatures.

QUAND il n'est que petit jour chez Madame ,

les bons amis & les petits chiens ont la liberté d'entrer ; les volets ne font qu'à demi-ouverts : le petit jour commence à onze heures sonnant.

QUELQUES femmes à Paris, ne se levent que vers le soir, & se couchent lorsque l'aurore paroît ; une femme bel-esprit adopte ordinairement cette coutume, & on l'appelle une *lampe*.

LA maîtresse de la maison ne parle point des plats qui font sur la table ; il ne lui est permis que d'annoncer une poularde de Rennes, des perdrix du Mans ; des pâtés de Périgueux ; du mouton de Ganges & des olives d'Espagne.

POUR être l'homme du jour, il faut avoir délicatesse de complexion, délicatesse d'esprit, délicatesse de sentiment.

CE qu'il y a de plus rare à Paris, c'est d'avoir un Régiment & de n'en pas tirer vanité devant les femmes : rien de moins commun, qu'un Officier non pas honnête, mais modeste.

UN Colonel dit qu'il est venu à Paris *pour faire des hommes*, au lieu de dire faire des soldats : l'usage a tellement prévalu qu'on ne se fert point d'un autre terme devant les femmes.



LES boucles de fouliers ressemblent toujours à celles des harnois. Elles varient quant au travail.

UN bon mot fait la fortune d'un homme : le Comte de \*\*\* n'avoit que mille écus de rente , il donnoit trois mille livres à son Coureur , & il disoit , *j'ai trouvé l'art d'avoir toujours une année de mon revenu devant moi.* Ce bon mot enchantait toutes les femmes , & fit une partie de son avancement.

LES riches ne font plus bonne chère , parce qu'ils ont commencé de trop bonne heure , & qu'ils ont le goût émouffé. Souvent le maître de la maison , au milieu d'une table délicieusement servie , boit tristement du lait.

DES jus & des coulis ; voilà la cuisine nouvelle.

LES hommes depuis quelques années , sont devenus jaloux d'avoir une belle figure , & ils font tout pour ne pas paroître laid. Ils se coëffent plus simplement , & mieux qu'il y a quinze ans.

POINT de maison assez riche à Paris , pour donner à dîner & à souper. La robe dîne & le

finance soupe. Les Seigneurs ne dînent qu'à trois heures & demie.

CELUI qui tient une bonne table, a du moins l'avantage que l'on ne passe point sous silence ses qualités, & s'il a des talens, ils ne resteront pas sans proneurs.

LES riches ont de l'argent pour les superfluités; ils n'en ont point pour obliger.

C'EST un militaire, dit-on, qui a inventé une dormeuse, pour courir la poste entre deux draps.

ON donne des pensions sur les jeux à des femmes des qualité; & les vieilles tiennent le tripot.

Nos jeunes Seigneurs ont dans leur bibliothèque *Montaigne* & *Montesquieu*; mais les volumes en sont encore vierges.

L'ART de parler remplace l'éloquence, & cela est bien différent.

TOUT se fait par intrigue; les moindres places ne s'accordent que par des détours. On ne voit que foi & ses créatures; on abîme un honnête adverfaire, ou pour n'en avoir pas le démenti

menti ou pour s'acquitter , en mettant de la protection à la place de l'argent.

L'HOMME qui peut dire *mon orangerie* , croit qu'il n'y a plus rien à ajouter à un mot aussi sublime.

TELLE femme dit qu'elle aimeroit mieux être enterrée à St. Sulpice , que de vivre en province.

*Divin* , *détestable* , mots encore ordinaires aux critiques , malgré le ridicule versé à pleines mains sur ce ton tranchant.

ON avoue néanmoins assez généralement qu'il n'y a rien de si stérile & de si superflu , que d'analyser les Arts de pur sentiment.

LES gens du monde ont fait dans la langue ; une langue nouvelle ; on n'a pas tort de dire qu'elle est élégante ; mais *inexpressive* & sans couleur.

LA secte des Puristes a regné pendant deux ou trois années ; elle tombe aujourd'hui : ces épilucheurs de mots s'estimoient des personnages rares , parce qu'ils pouédoient assez bien la grammaire.

ON déclame toujours contre les Financiers, & moi tout le premier. Ils ont tant fait de mal, a dit quelqu'un, que ceux d'aujourd'hui, qui en font moins, payent pour leurs devanciers.

LES bourgeois n'ont pas encore de cuisiniers ; mais cela viendra.

COMBIEN de dupeurs d'oreilles, & combien tous les jours d'oreilles dupées !

C'EST la manie des grands de regarder ceux qui les abordent, des pieds à la tête ; ce qui s'appelle toiser. Il est facile à celui que cela choque, de les toiser à son tour.

LE toupet & sa formation font une étude pour le petit-maître qui veut trouver son front admirablement développé, toutes les fois qu'il interroge un miroir. Le perruquier capable d'arrondir son toupet d'une manière qui lui plaise, est un homme précieux.

MAIS il y a cent mille hommes sans aucune espece de tâche, qui regardent tout travail comme roturier, & qui l'abandonnent au vulgaire avec dédain. Il faut bien qu'ils s'occupent de ces choses importantes.

LE valet-de-chambre ne porte point de livrée, se borne à accommoder son maître, a soin de la garderobe, & le sert à table.

LES tracafferies sont moins fréquentes à Paris, que par-tout ailleurs.

AU banquet fastueux des grands & des riches, il n'est pas rare de voir des femmes ne boire que de l'eau, ne point toucher à vingt mets délicats, bâiller, se plaindre de leur estomac; & des hommes les imiter en dédaignant le vin par air, & pour afficher le bon ton.

IL n'y a qu'à Paris, où les femmes de soixante ans se parent encore comme à vingt, & offrent un visage fardé, moucheté; enfin, une tête fontangée.

PERSONNE ne lit plus pour apprendre; on ne lit que pour critiquer.

ON recommence à parler de son *fief*. Quant au *cheval de race*, l'expression en devient suannée.





## P R O M E N O N S - N O U S .

**J**ETTONS un coup-d'œil sur les établissemens de nos Ayeux ; ainsi j'apprendrai l'histoire des siècles qui m'ont précédé ; & chaque église, chaque monument, chaque carrefour m'offrira un trait historique & curieux. Tout ce qu'a fait le fanatisme va se représenter à ma mémoire. Car les sottises antiques n'ont pas manqué de recevoir des monumens propres à les immortaliser, comme si elles avoient craint de ne point échapper à cette honteuse célébrité. On ne les aperçoit néanmoins qu'à l'aide d'une légère érudition.

ON conserva jusqu'au temps de Démétrius de Phalere, c'est-à-dire, l'espace de neuf cents années, le vaisseau que monta Thésée, lorsqu'il délivra les Athéniens du tribut de Minos. A mesure que ce vaisseau vieillissoit, on remplaçoit les pièces pourries par des pièces d'un bois neuf, de sorte que l'on disputa dans la suite si c'étoit le même vaisseau, ou si ç'en étoit un autre. La ville de Paris ressemble un peu à ce vaisseau ; on a tant mis de pièces qu'il ne reste rien de la première construction.

JE songe que quand je ferois Gentil-homme , & que je ferois remonter mon arbre généalogique , jufqu'aux temps de Marcomir & de Pharamond , ce qui rendroit fi fier un autre , ne m'énorgueilliroit pas un instant ; car je ne prouverois autre chofe , finon , que je tire mon origine d'un *Sicambre* ; c'est-à-dire , d'un barbare & d'un demi-fauvage.

JE me rappelle que Saint-Remi , prêt à verfer l'eau du batême fur la tête de Clovis , en présence de fon armée , lui dit : *baiffe le cou , fier Sicambre.*

ET fi le ciel venoit à découvrir , tout-à-coup à nos regards , la véritable filiation des généalogies humaines , quel fpectacle nouveau & curieux ! point de Roi qui ne comptât un efclave parmi fes ayeux ; point d'efclave qui ne comptât un Roi.

LE vrai noble ne feroit-il pas ce bourgeois , qui fe vantoit de pouvoir prouver par des titres authentiques , *plus de fix cents ans de roture , de pere en fils.*

QUI auroit dit au grand Constantin , que les plus brutaux des hommes s'afferoient un jour fur fon trône , & s'en diroient fièrement les pro-

priétaires? Les puissantes Monarchies ont été fondées par des barbares, & le descendant d'un Calmouke, maintenant vêtu de peaux de bêtes sauvages, portera peut-être un jour la superbe couronne de France. Que ne fait pas le tems, & quelles étranges révolutions n'amene-t-il pas sur la terre!

NOTRE premiere origine du moins, est plus noble que celle de Rome: nous n'avons pas eu pour fondateur, un berger Romulus qui, pour peupler sa petite ville, fit signifier à tous les voleurs, brigands, meurtriers de l'Italie & de la Toscane, de venir jouir chez lui d'une sauvegarde infame.

EN me promenant donc, je voyage dans l'antiquité; je me rappelle les époques les plus intéressantes. Je me plais à croire que je suis descendu des Francs, qui portoient les cheveux longs, & non des Gaulois, peuple subjugué, dont on coupoit la chevelure. A mon amour pour la liberté, je me sens de la race du peuple vainqueur, qui conservoit ses cheveux dans toute leur longueur; & quand je vois les cheveux flottans de nos Présidens, Conseillers & jeunes Avocats; je me dis, *voilà les Francs!*

J'AIME à me représenter cette ville superbe,



fortant d'un marais fangeux , vers la fin de la seconde race , & enfermée jusqu'alors , entre les deux bras de la riviere. Je ne rencontre point des bœufs , sans me dire , voilà les courriers du carosse du Roi Dagobert :

*Quatre bœufs attelés , d'un pas tranquille & lent ,  
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.*

Il y avoit loin de ce char , à celui qui conduisoit Louis XVI , le jour de son sacre , dans la ville de Rheims. Mais le bon Dagobert ne croyoit peut-être pas à la possibilité d'une plus grande magnificence.

A la rue du Pet-au-Diable & Tire-Boudin je vois succéder les belles rues qui environnent le Luxembourg , le Palais Royal & les Tuilleries. Des hameaux ont été le berceau de grands Empires ; & des barques de pêcheurs , l'origine de puissances maritimes.

A mesure que le cimetiere des Innocens vient affliger ma vue ; j'apperçois aussi la Tour octogone, où l'on faisoit sentinelle contre les Normands, dont les incursions subites & fréquentes alarmoient la ville. Dans la belle rue Saint-Antoine , venoient des choux, des carottes & des navets : là se tint le Tournois où Henri II fut blessé ; là se battirent

depuis & se firent justice mutuelle , les infames mignons de Henri III. Enfin , je me rappelle que les droits de la Porte du Nord , sous Louis-le-Gros , ne rapportoient que 12 francs , c'est-à-dire environ 408 livres ; & si la ville étoit petite alors , elle étoit du moins heureuse.

LE quartier de l'Université me dit que Philippe-Auguste aima les Lettres & fonda les Ecoles : ces Ecoliers peuplerent la ville ; & c'est à raison de cette population , que le Parlement devint sédentaire , sous Philippe-le-Bel : ainsi les Lettres ont toujours été utiles..... Je glisse un peu sur le pavé ; cela me fait souvenir qu'on ne commença de paver les rues , qu'en 1184 ; & que ce fut un Financier qui fit cette bonne œuvre : après en avoir donné le projet , il contribua beaucoup à la dépense.

Si je traverse la place des Victoires , je me dis : on voloit en plein jour , sur ce terrain où l'on voit aujourd'hui la figure d'un Roi , qui voulut être conquérant. Ce quartier s'appelloit *le quartier Vuide-Gouffet*. Un petit bout de rue , qui conduit à la place où le Souverain est représenté en bronze , en a retenu le nom : & dans cette place des Victoires , qui a si long-temps révolté l'Europe , je ne puis m'empêcher de me rappeler ce

Courtifan (1) qui, selon l'Abbé de Choisi, avoit eu le dessein d'acheter une cave dans l'Eglise des Petits-Peres, de la pousser sous terre, jusqu'au milieu de cette place, afin de se faire enterrer, & de pourrir religieusement sous la statue de Louis XIV, son maître, *l'homme immortel*.

JE ne traverse point la rue de la Féronnerie, sans voir le couteau sanglant de Ravailac sortir fumant de ce cœur généreux, qui ne méritoit pas de mourir de la mort des tyrans.

C'EST le bon Henri IV qui a fait achever le Pont-neuf ; son effigie a réjoui ma vue, presque chaque jour de ma vie : mais jusqu'à quand dureront les maisons sur les ponts, les marchés infects, étroits & sans abord, les rues tortueuses, embarrassées & mal propres.

ET je vois la Bastille que Charles V fit bâtir, sans en deviner le futur emploi ; & que tout ami des loix ne considère point, sans s'indigner & gémir.

C'EST tout auprès, & sur le quai des Céles-

(1) Le Maréchal de la Feuillade : il avoit déplu d'abord au Roi. Il dit : il a de l'aversion pour moi ; eh bien ! je la surmonterai, & je serai son favori.

tins , que je revois en idée , l'Hôtel Saint-Paul , qu'occupoit le sage Charles V. La Royauté alors avoit un front populaire : la Maison Royale étoit flanquée de colombiers , les jardins renfermoient des légumes ; & un luxe monstrueux ne confërnoit pas le regard du Citoyen.

RUE des Ecrivains. Le nom de Nicolas Flammel , si cher aux adeptes , me revient en mémoire ; il fut bienfaisant & conséquemment , sa mémoire doit être honorée. Il fonda des Hôpitaux , & toutes ses libéralités ont porté l'empreinte d'un véritable ami de l'humanité. Je vénere Nicolas Flammel & Pernelle sa femme. Qu'il ait trouvé la pierre philosophale ou non ; ses recherches , ses travaux & ses fondations annoncent un homme supérieur à son siècle.

Quand je m'embarque ou que je débarque au Port Saint-Landry , il m'est impossible de ne pas me souvenir , que le corps d'Isabeau de Bavière , cette méchante Reine , femme de Charles VI , morte en 1435 , fut confié à un Batelier , qui avoit ordre de le remettre , sans autre cérémonie , au Prieur de Saint-Denis : les frais de telles obseques n'étoient pas considérables.

L'ÉGLISE Notre-Dame , qui ne fut achevée qu'au bout d'environ deux cents ans , & dont le

portail très-curieux porte l'empreinte du génie de nos peres, est un monument qui a de la grandeur, de la majesté, & dans lequel je me promene toujours avec plaisir. On a reblanchi ce Temple, & il a perdu cette teinte vénérable & cette obscurité imposante, qui commande un respect religieux.

LE Palais, jadis séjour des Rois de la troisième race, incendié il y a trois ans, est rebâti au moment que j'écris. Les Magistrats n'arrivoient point alors dans un équipage. On voyoit deux Conseillers en robes & en rabats, montés sur la même mule, débarquer fraternellement sur les degrés de la grand'salle, & s'en retourner de même.

J'ENTRE dans la petite Eglise de Saint Pierre-aux-Bœufs, qui fut profanée en 1503, par un jeune homme d'Abbeville. Il arracha l'hostie des mains du Prêtre, en s'écriant; *quoi! toujours cette folie?* Ce jeune homme étoit instruit, entendoit très-bien Homere, Ciceron & Virgile; il fut brûlé vif pour réparation.

ET la rue d'Enfer, où l'on ne voit plus ni diables ni revenans; mais qui porte sur des carrieres beaucoup plus dangereuses. Saint Louis la donna aux Chartreux pour exorciser ces fantômes:

depuis ce tems on n'y vit plus de spectres ; & lefdites maifons , bien peuplées , rapportent de bel & bon argent.

L'HOPITAL des Quinze-vingts fut fondé par le même Saint-Louis : on vient de le mettre à bas , & la place est nette. C'étoit - là que les Prédicateurs faisoient la répétition des sermons qu'ils devoient prêcher à la Cour.

RUE de la Poterie , commença le spectacle François : c'étoit le Procureur du Roi qui faisoit la Police ; & non les Gentils-hommes de la Chambre , qui faisoient alors le lit du Roi , & rien de plus.

AUX Halles ; Charles V , encore Dauphin , haranguoit de toutes ses forces contre Charles-le-Mauvais , Roi de Navarre ; mais il y fut sifflé , parce qu'il n'avoit pas la bonne mine & l'éloquence de son adverfaire.

RUE des Prouvaires : Alphonse V , Roi de Portugal , fut magnifiquement logé chez un Epicier ; ainfi que nous avons vu de nos jours , l'Empereur habiter un appartement garni , rue de Tournon , afin d'y être plus libre qu'ailleurs.

C'EST à la Butte Saint-Roch que la Pucelle

d'Orléans se distingua & fut blessée ; en attaquant Paris , dont les Anglois étoient les maîtres. Cette Butte Saint-Roch portoit encore , il y a cent ans . des moulins sur sa cime.

AU reste , le grand César a logé dans la Cité , & l'Empereur Julien aussi , qui aimoit fort les Parisiens & leur Ville , ce dont je lui fais bon gré.

RUE de l'Université ; je songe aux privilèges de cette Université , tombés en désuétude (1). Dès qu'on y portoit quelque atteinte , elle fermoit ses écoles , plus de leçons théologiques , scolastiques ; plus de sermons. La Cour allarmée étoit forcée de céder. Le nom de Charlemagne alors remplit mon imagination : les bulles des souverains Pontifes régissoient ce Corps , chez lequel étoient concentrées toutes les lumières. Il ne lui reste plus , de cette ancienne & incroyable puissance , que quelques formes extérieures. Le Recteur fait ouvrir les deux battans chez le Roi , & se promène dans Paris , tous les trois

(1) Il faudroit aujourd'hui la détruire. Il est inepte d'entretenir cent Professeurs , pour enseigner un peu de latin & quelques mauvais sophismes : voilà tout ce qu'ils font ; & la langue Françoisse , que ces Professeurs parlent & écrivent si mal , aucun Ecolier ne la fait au sortir de leurs écoles.

mois, comme le Monarque des esprits : c'est ordinairement un pauvre pédant, gonflé de latin & de sottise. S'il meurt pendant son Rectorat ; l'Université a le droit de le faire enterrer à Saint-Denis, à la suite des Rois. L'Université toutefois a donné l'idée des Postes.

JE me rappelle en riant, au sujet des droits du Recteur, que Jules II menaçoit de jeter un interdit sur le Royaume, & de citer Louis XII, le Clergé de France & le Parlement de Paris, à comparoître devant lui.

Je ne puis pas entendre parler de la cloche de Saint-Germain l'Auxerrois, parce qu'elle donna le signal du massacre de la Saint-Barthélemi.

LA nouvelle Eglise Sainte - Geneviève me prouve que dans tous les temps, on a demandé à cette Sainte-bergere, la guérison des Princes & des Rois ; ainsi que de la pluie dans la sécheresse, & du beau temps dans la pluie. Ce nouvel édifice va propager encore cette vieille coutume, & il y a apparence qu'elle subsistera long temps.

DANS l'ancienne Eglise, j'ai baissé pour mon compte la chaise découverte de la Sainte, avec toute le populace de Paris, le 10 mai



1774, au moment même que Louis XV expiroit ; & je me souviens d'un bon mot qui fut dit à mes côtés , & que je n'imprimerai pas , car il ne faut pas tout imprimer.

EN contemplant la façade du Louvre , je me dis : Louis XIV avoit une furieuse passion pour l'Architecture ; car malgré tout son orgueil , il a traité le Cavalier Bernin , à l'instar d'un Souverain ; & néanmoins le dessin de Claude Perraut , quoique Médecin de profession , fut heureusement préféré ; & c'est d'un tel homme , que le versificateur Boileau a eu l'insolence de vouloir se moquer.

Ah ! si Louis XIV , m'écrié-je quelquefois , avoit dépensé à Paris , le quart de ce que lui coûta depuis son Versailles , Paris seroit devenu la plus étonnante ville de l'Univers.

ET si je me trouve engagé dans la rue Trouffevache , je me souviens que le Cardinal de Lorraine , revenant du Concile de Trente , & voulant faire une espece d'entrée triomphante à Paris , fut chargé vertement par Montmorency : alors sa craintive Eminence se sauva dans l'arrière-Boutique d'un marchand , & delà , sous le lit d'une pauvre servante , d'où il ne sortit que quand celle-ci voulut enfin se coucher.

ET le puits d'amour , rue de la Truanderie ! je le regarde avec respect ; c'étoit l'autel où les les amans du bon vieux temps , se juroient & se gardoient fidélité.

RUE Saint-Thomas du Louvre , étoit l'Hôtel de Rambouillet , bureau d'esprit , où siégoit Mademoiselle de Scudéri. On n'y traitoit pas des questions profondes , politiques , méthaphysiques , &c. ; mais la conversation y étoit gracieuse , légère , & avoit cette fleur de galanterie , qui a été remplacée par la froide & taciturne politesse.

LE burlesque Scarron , qui eut pour successeur le grave Louis XIV , lequel épousa sa veuve , prude dangereuse s'il en fut jamais , demouroit rue de la Tixeranderie.

A la place où l'on a vu depuis le clément Henri IV , fut brûlé le grand Maître des Templiers ; & ce ne fut pas là la seule victime. Le cruel Philippe-le-Bel se rendit coupable de ce crime atroce aux yeux de la postérité. Leurs privilèges & leurs possessions ; leur ton qui visoit à l'indépendance , voilà ce qui arma Philippe-le-Bel contr'eux ; & pour les anéantir , on leur chercha des forfaits imaginaires : leurs biens ,  
meubles

meubles furent confisqués au profit du Comte de Provence : quelle horreur !

C'EST dans la vieille rue du Temple que fut assassiné par le Duc de Bourgogne , le Duc d'Orléans , frere unique du Roi Chales VI qui , quoiqu'en démence , porta toujours le sceptre.

ET quand je passe vis-à-vis la nouvelle école de Chirurgie , je ne puis m'empêcher de songer que la dissection du corps humain passoit encore pour un sacrilege , dans le commencement du regne de François Ier. Combien de découvertes anatomiques depuis ce temps-là ! & avec quelle rapidité cette science si retardée s'est accrue & perfectionnée de nos jours !

FUYONS ce passage , *c'est la Morne* ; c'est ce petit caveau où l'on dépose les corps morts , dont la justice se fait , le tout pour qu'on puisse les reconnoître. La populace est avide de cet affreux spectacle ; c'est bien le plus révoltant que l'imagination puisse représenter.

QUI croiroit de nos jours , que l'Eglise de Saint Jacques-de-la-Boucherie fut jadis un lieu de refuge pour les assassins : rien n'est plus vrai cependant.

A la place de Greve... On ne peut traverser cette place sans faire , malgré foi , des réflexions sur notre Jurisprudence criminelle , qui , par son imperfection , contraste si honteusement avec les lumieres de notre siecle.

QUAND je passe la riviere au quai Malaquais ou des quatre Nations , il me revient en mémoire le discours de ce Batelier qui , tenant Henri IV dans son bateau , & ne le connoissant pas , disoit ne pas trop goûter les fruits de la paix de Vervins : *il y a des impôts sur-tout , jusqu'à ce misérable bateau , avec lequel j'ai bien de la peine à vivre. --- Le Roi ,* continua Henri IV , *ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là ? --- Le Roi est un assez bon homme ,* repliqua le Batelier ; *mais il a une maîtresse à qui il faut tant de belles robes & tant d'affiquets ! & c'est nous qui payons tous cela : passe encore si elle n'étoit qu'à lui ; mais on dit qu'elle se fait caresser par bien d'autres. Voici mon autorité : Essais sur Paris de Sainte-Foix. Tome 3 , pag. 278.*

JE vois en plein ce Louvre d'où Henri III prit la fuite devant le Duc de Guise qui , manquant de le faire prisonnier , manqua ce jour-là de mettre la couronne sur sa tête , & de com-

mencer en sa personne une quatrième race, sous cette nouvelle dynastie, la France auroit pris sans doute une toute autre forme, une combinaison différente ; & les Historiens historio-graphes de France n'auroient pas manqué de....; mais il ne s'agit point ici de cela : passons à un nouveau chapitre.



## LA SAINTE-CHAPELLE.

**V**OYONS la Sainte-Chapelle fondée par Saint-Louis, pour remplacer l'oratoire de Louis-le-Gros.

NICOLAS Boileau Despreaux, placé si mal-à-propos au rang de nos grands hommes, y est enterré précisément sous le Lutrin qu'il a chanté.

DE grands vitraux, qui ont plus de six cents ans, & qui ont été vus par la Reine Blanche, amante d'un beau Cardinal, font un très-bel effet, & rappellent le siècle des Croisades. Les idées singulières qui regnoient alors, reviennent en foule à notre mémoire.

DANS ce même siècle, l'Empereur Baudouin

ayant besoin d'argent , engagea avec un regret infini les reliques de sa Chapelle , & le *dévo*t Louis , Roi de France , dans la joie de son ame , crut faire une excellente acquisition , en payant *deux millions huit cent mille livres de notre monnoie*, un morceau de la vraie croix , le fer de la lance , dont le côté adorable de Jesus-Christ fut percé , une partie de l'éponge qui servit à lui donner du vinaigre , & un fragment de la pierre du Saint - Sépulcre , &c. Puis il retira pour une somme à peu-près pareille , la couronne d'épines qui étoit en gage chez les Vénitiens. Rien n'égalà son ivresse extatique , quand il put rassembler dans une chasse , ces précieuses conquêtes.

LA nuit du 10 Mai 1575 , une main sacrilège déroba le morceau de la vraie croix : quelle désolation ! On mit des gardes aux portes ; on fouilla tout le monde ; on fit une procession générale pour demander au Ciel le recouvrement de la relique ; on ne retrouva point les voleurs ni le vol : on publia que la Reine-Mere , avide d'argent , avoit vendu cette relique aux Italiens , qui cependant en revendoient alors à toute l'Europe.

POUR consoler la douleur publique , on puisa dans le coffre un second morceau de la vraie

Croix ; mais hélas ! bien inférieur au premier , en longueur , largeur & grosseur. On l'enchassa dans une croix toute semblable à celle qui avoit été enlevée : cette croix est la même que l'on expose aujourd'hui à la vénération des Fideles.

LE chef de Saint-Louis est dans cette Eglise : il appartenoit au trésor de Saint-Denis ; mais le Roi Philippe-le-Bel obtint du Pape , que le chef & une côte de Saint-Louis seroient transportés dans la Chapelle de Paris. Néanmoins , pour ne pas trop affliger les Bénédictins , qui se lamentoient sur cette perte , on laissa au trésor la *mâchoire* inférieure de ce Chef.

LE Chantre porte au haut de son bâton , une tête antique de l'Empereur Titus , qu'on a métamorphosée en tête de Saint-Louis , à raison de quelques traits de ressemblance.

AINSI l'Empereur Titus assiste tous les jours à l'office de la Sainte-Chapelle , tenant d'une main une petite croix , & de l'autre une couronne d'épines. Certes , l'Empereur Titus ne s'y attendoit pas !

LA nuit du Jeudi au Vendredi - Saint , on expose publiquement à la Sainte-Chapelle , un morceau du bois de la vraie Croix. Tous les

Epileptiques , sous le nom de possédés , accourent en foule , & font mille contorsions en passant devant la Relique : on les tient à quatre ; ils grimacent , poussent des hurlemens & gagnent ainsi l'argent qu'on leur a distribué.

ON tolere ce spectacle ridicule , pour entretenir parmi la populace , l'espérance de la guérison miraculeuse de ces maux réputés incurables , ou pour maintenir la croyance qui lui reste.

PLUSIEURS de ces prétendus possédés , qui ne hurlent qu'à minuit précise , au moment que l'on tire du coffre l'instrument du supplice du Sauveur du monde , ont le privilege ce jour-là de se répandre en imprécations publiques ; elles sont sensées la pure inspiration du Diable.

J'Y ai entendu en 1777 , le plus hardi , le plus incroyable des blasphémateurs. Imaginez tous les adverfaires de Jesus - Christ & de sa divine mere ; imaginez tous les impies incrédules mêlés ensemble , & ne formant qu'une seule voix ; eh bien ! ils n'ont jamais approché de son audace sacrilège , injurieuse & dérisoire ! Ce fut pour moi & pour toute l'assemblée , un spectacle bien nouveau & bien étrange , que d'entendre un homme



défier publiquement & d'une voix de tonnerre le Dieu du temple, insulter à son culte, provoquer sa foudre, vomir les invectives les plus atroces; tandis que tous ces blasphèmes énergiques étoient mis sur le compte du Diable.

LA populace se signoit en tremblant, & disoit, le front prosterné contre terre, *c'est le Démon qui parle*. Après qu'on l'eut fait passer trois fois de force devant la Croix; & huit hommes le contenoient à peine; ces blasphèmes devinrent si outrés, si épouvantables, qu'on le mit à la porte de l'Eglise, comme abandonné à jamais à l'empire de Satan, & ne méritant pas d'être guéri par la Croix miraculeuse. Imaginez une garde publique, qui préside cette nuit-là à cette inconcevable farce, dans un siècle tel que le nôtre!

INSENSÉ ou maniaque, ou simplement acteur foudroyé; je n'ai jamais conçu le rôle de ce personnage. Ceux qui auront été présents, & qui se rappelleront ses licencieuses paroles, doivent confesser qu'il poussa ce rôle bien avant; & que le lendemain à leur réveil, rien ne dut leur paroître plus extraordinaire que le fait de la nuit.

L'ANNÉE suivante, le beau monde se rendit

en foule, pour voir la seconde représentation de cette curieuse comédie, devenue fameuse par le récit fidele des assistans. On attendoit *le grand acteur*, mais il ne parut pas. La Police lui avoit fermé la bouche : le Diable se tut conséquemment : il n'y eut que des convulsionnaires subalternes, qui ne méritoient pas la peine d'être examinés ni entendus : à peine vomirent-ils *un petit blasphème*. Le diable avoit épuisé l'année précédente toute sa rhétorique ; mais il faut convenir qu'elle fut riche. Croiroit-on, je le répète, que tout cela se passe à Paris, dans le dix-huitieme siecle. Pourquoi ? Comment ? A quel but ? je n'en fais rien ; & bien d'autres seroient embarrassés à répondre.



## L'ÉGLISE DE SAINTE-GENEVIÈVE.

**A** DIEU ne plaise que je me moque de Sainte-Geneviève, Patrone antique de la Capitale ! Le petit peuple vient faire frotter des draps & des chemises à la chaffe de la Sainte, lui demander la guérison de toutes les fievres, & boire en conséquence de l'eau mal propre, qui sort d'une fontaine réputée miraculeuse. Mais les Echevins & le Parlement, & les autres Cours souveraines lui demandent bien de la pluie dans la

fécheresse, & la guérison des Princes! Quand ils agonisent, on découvre alors la chasse par degré, comme pour laisser échapper plus ou moins de vertu efficace, selon le danger. Quand il est extrême, alors la chasse est exposée toute nue.

A Dieu ne plaise que je me moque de ce bon peuple, qui tourne le dos au saint-sacrifice de la Messe, pour se prosterner devant la Sainte-Bergere! Le sourire naît d'abord involontairement sur les levres; mais quand je vois sur le visage des dévots, la douce chaleur de l'espérance qui enflamme & brule leur cœur; quand j'y lis les sentimens d'affection dont ils sont pénétrés, l'attente qui les consume, la confiance qui les anime; je me reproche de ne point partager ces consolantes émotions: & la raison & la philosophie ne mettent rien à la place de ces heureuses & profondes illusions.

OUI! tel Savetier meurt d'amour pour Sainte-Geneviève, la consulte dans ses chagrins, l'invoque dans ses peines, l'appelle dans ses afflictions, & ressent les transports de la passion la plus enthousiaste. Je voudrais pouvoir jouir comme lui, en présence de la chasse, de ces voluptés extatiques.

JE fais que je ne vois pas ailleurs des fronts plus resplendissans , devant l'objet de leur tendresse. J'ai vu couler des pleurs ; j'ai entendu des sanglots , des soupirs qui m'ont ému jusqu'au fond de l'ame ; & j'ai respecté en ce moment ce culte adapté aux bornes de l'intelligence du vulgaire , adapté peut-être encore plus à sa misere. Il prie avec ferveur ; il prie de toutes ses forces : son cœur se fond , s'amollit , se répand ; & l'ame du philosophe reste quelquefois seche & aride , même lorsqu'il veut s'élever vers un culte plus sublime & plus pur... Je retournerai au pied de la chaise de Sainte-Geneviève ; je me mettrai à genoux au milieu des dévots , & je respecterai leur foi & leur confiance.

J'AI vu une femme présenter trois chemises au robuste Irlandois , qui , au moyen d'une longue & pesante gaule , atteint à la chaise de la Sainte , très-exhauffée. Les chemises ayant suffisamment frotté les parois de la chaise , redescendirent ; mais la femme soutint que la chemise du milieu n'ayant point touché la chaise , n'avoit pu recevoir la vertu miraculeuse. Elle obligea l'Irlandois à reporter séparément la chemise du milieu au bout de la gaule : pour cette fois le frottement fut complet , & la femme satisfaite. Elle s'avisâ de jeter son argent dans

un tronc voisin ; l'Irlandois foutint que cet argent devoit être mis dans un plat & non dans un tronc. Il parut regretter la double peine qu'il avoit prise ; la femme emporta ses chemises sans s'embarraffer de ses murmures ; & elle disoit , en s'en allant ; *elles ont bien touché à la chasse , je m'en vante !*

CURIEUX ensuite de lire des billets écrits à la main , & appliqués aux colonnes voisines ; je m'approchai , & je lus :

ON recommande à vos prieres une jeune femme environnée de séducteurs , & prête à succomber.

ON recommande à vos prieres un jeune homme , qui voit mauvaise compagnie & qui découche.

ON recommande à vos prieres un homme en danger de la damnation éternelle , & qui lit des livres *filosopiques*.

ON bâtit une magnifique Eglise , pour placer cette chasse sous une superbe coupole. Les curieux iront visiter l'Architecture , & la populace la Sainte. On y travaille depuis vingt-cinq années ; mais Saint-Sulpice n'est pas encore achevé.



## NOVICIAT DES JÉSUITES.

O Changement ! O instabilité des choses humaines ! Qui l'eût dit ! que des loges de Francs-maçons s'établiront rue Pot-de-Fer , au Noviciat des Jésuites , dans les mêmes salles où ils argumentent en Théologie ; que le *grand Orient* succéderoit à la *Compagnie de Jésus* ; que la *loge philosophique des neuf sœurs* occuperait la chambre de méditation des enfans de Loyola ; que Mr. de Voltaire y seroit reçu Franc-maçon en 1778 ; & que Mr. de la Dixmerie lui adresseroit ces vers heureux :

*Qu'au seul nom de l'illustre Frere ,  
 Tout Maçon triomphe aujourd'hui :  
 S'il reçoit de nous la lumière ,  
 Le monde la reçoit de lui.*

Que son éloge funéraire , & son apothéose enfin , se célébreroient avec la plus grande pompe , dans le même endroit où l'on invoquoit Saint-François Xavier.

O renversement ! Le vénérable assis à la place du pere Griffet : les mystères maçonniques rempla-

tant....; je n'ose achever. Quand je suis sous ces voutes inaccessibles aux grossiers rayons du soleil, ceint de l'auguste tablier, je crois voir errer toutes ces ombres jésuitiques, qui me lancent des regards furieux & désespérés. Et là, j'ai vu entrer frere Voltaire, au son des instrumens, dans la même salle où on l'avoit tant de fois maudit théologiquement. Ainsi le voulut le grand Architecte de l'Univers : il fut loué d'avoir combattu pendant soixante années le fanatisme & la superstition. Car c'est lui qui a frappé à mort le monstre que d'autres avoient blessé. Le monstre porte la flèche dans ses flancs; il pourra tourner sur lui-même encore quelque temps, & exhaler les derniers efforts de sa rage impuissante; mais il faut qu'il tombe enfin, & qu'il satisfasse à l'univers.

O Jésuites! (1) auriez-vous deviné tout cela, quand votre pere la Chaise enveloppoit son

(1) Les Jésuites achetoient d'un valet de garde-robe, *la chaise percée* du feu Roi d'Espagne, pour tâcher de découvrir dans les papiers, dont sa Majesté s'étoit servie, quelques éclaircissemens sur ce qu'il leur importoit de savoir. Un frere blanchissoit le papier de son mieux, en rapprochoit les morceaux; puis mes rusés politiques lisoient, & tenoient conseil. Cette anecdote peu connue, est très-vraie.

Auguste pénitent dans les mensonges les plus dangereux ; & que d'autres de la même robe , lui inspiroient leur barbare intolérance , leurs idées basses , rétrécies , attentatoires à la liberté & à la dignité de l'homme ! Vous avez été les ennemis obstinés de la lumière bienfaisante de la philosophie ; & des Philosophes se réjouissent dans vos foyers , de votre chute rapide ! Les Francs-maçons , appuyés sur la base de la charité , de la tolérance , de la bienfaisance universelle , subsisteront encore , lorsque vos noms ne réveilleront plus que l'idée d'un égoïsme persécuteur !



## PILIER DES HALLES.

**S**ous les piliers des halles , subsiste encore la maison où est né notre Moliere , le Poète dont nous nous glorifions. Là , regne une longue file de boutiques de Fripiers , qui vendent de vieux habits dans des magasins mal éclairés , & où les taches & les couleurs disparaissent.

**Q**UAND vous êtes au grand jour , vous croyez avoir acheté un habit noir ; il est verd ou violet , & votre habillement est marqué comme la peau d'un léopard.



DES courtauds de boutique, désœuvrés, vous appellent assez incivilement ; & quand l'un d'eux vous a invité, tous ces boutiquiers recommencent sur votre route l'assomante invitation. La femme, la fille, la servante, le chien, tous vous aboyent aux oreilles ; c'est un piaillage qui vous affourdit, jusqu'à ce que vous soyez hors des piliers.

QUELQUEFOIS ces drôles-là saisissent un honnête homme par le bras ou par les épaules, & le forcent d'entrer malgré lui ; ils se font un passe-temps de ce jeu indécent : on est obligé de les punir, en leur appliquant quelques coups de canne, afin de châtier leur insolence ; mais ils sont incorrigibles.

VOUS y trouvez aussi de quoi meubler une maison, de la cave au grenier ; lits, armoires, chaises, tables, secrétaires, &c. Cinquante mille hommes n'ont qu'à débarquer à Paris, on leur fournira le lendemain cinquante mille couchettes.

LES femmes de ces Fripiers, ou leurs sœurs, ou leurs tantes, ou leurs cousines vont tous les Lundis à une espèce de foire, dite du *Saint-Esprit*, & qui se tient à la place de Greve. Il n'y a pas d'exécution ce jour-là : elles y étalent

tout ce qui concerne l'habillement des femmes & des enfans.

LES petites bourgeoises les procureuses, ou les femmes excessivement économes y vont acheter *bonnets, robes, casaquins, draps,* & jusqu'à des *souliers* tout faits. Les mouchards y attendent les escrocs, qui arrivent pour y vendre des mouchoirs, des serviettes & autres effets volés. On les y pince, ainsi que ceux qui s'avisent d'y filouter : il paroît que le lieu ne leur inspire pas de sages réflexions.

ON diroit que cette foire seroit la défroque féminine d'une province entiere, ou la dépouille d'un peuple d'amazones. Des *jupes, des bouffantes, des déshabillés* sont épars, & forment des tas où l'on peut choisir. Ici, c'est la robe de la Présidente défunte, que la Procureuse achete : là, la grisette se coëffe du bonnet de la femme de chambre d'une Marquise. On s'habille en place publique, & bientôt l'on y changera de chemises.

L'*Acheteuse* ne fait & ne s'embarresse pas d'où vient le *corset* qu'elle marchande : la fille innocente & pauvre, sous l'œil même de sa mere, revêt celui avec lequel dansoit, la veille, une fille lubrique de l'opéra. Tout semble pu-

rifié

rifié par la vente, ou par l'inventaire après décès.

COMME ce sont des femmes qui vendent & qui achètent, l'astuce est à-peu-près égal des deux côtés. L'on entend de très-loin les voix aigres, fausses, discordantes, qui se débattent. De près la scène est plus curieuse encore. Quand le sexe (qui n'est pas là le beau sexe) contemple des ajustemens féminins, il a dans la physionomie une expression toute particulière.

LE soir tout cet amas de hardes est emporté comme par enchantement; il ne reste pas un mantelet; & ce magasin inépuisable reparoîtra sans faute, le Lundi suivant.



## RUE TIRECHAPPE.

**S**ORTANT des piliers des halles, vous entrez dans la rue Tirechappe, lieu cher aux avarés. Et pourquoi, me demandera-t-on? Parce qu'ils y composent un habit, à-peu-près comme un tragique moderne compose une tragédie françoise, de pièces & de morceaux rapportés.

L'AVARE entre dans cette rue étroite, où

pendent des milliers de fragmens d'étoffes de toute couleur, de toute grandeur, & sous toutes les formes possibles : & à force d'aller d'une boutique à l'autre ; il trouve l'étoffe qu'il cherche. Le scientifique économe la reconnoît à la première vue. Son coup-d'œil est sûr ; il fait combien il faut de morceaux pour la facture de son habit, & il en a la coupe toute imprimée dans son cerveau. Il fait la leçon au tailleur surpris & mécontent, lui livre l'étoffe & la doublure : il n'y a que ce qu'il faut, il n'y a rien de trop. Quelle justesse ! Quelle précision ! Le tailleur se tait, admire ; & comme il a rencontré son maître, il se contente du prix pour la façon.

CETTE rue semble renfermer un peuple Juif, tant il est fâle & pressé. C'est la même avidité dans le regard, le même patelinage dans la parole. Les magasins sont comblés ; on ne fait où couche toute la maison : les cloisons sont formées de leurs marchandises, qui montent jusqu'aux plafonds. Les étoffes pendantes servent de rideaux ; & tous dorment ensevelis sous des chiffons. Il faut de la chandelle pour y dîner en plein midi : & quand on veut vérifier la couleur d'un chiffon ; on le porte à la croisée, dont les carreaux sont enduits d'une crasse lucrative.

CE peuple Juif est riche ; il défile du matin au soir des morceaux d'étoffes de soie & de coton. Ils font de l'argent de ce qui paroîtroit à d'autres yeux , ne devoir remplir que la hotte du chiffonnier.



## LE CHIFFONNIER.

**J**E l'ai prononcé ce mot ignoble ! me le pardonnera-t-on ? Le voyez-vous cet homme qui , à l'aide de son croc , ramasse ce qu'il trouve dans la fange , & le jette dans sa hotte. Ne détournes point la tête ; point d'orgueil , point de fausse délicatesse. Ce vil chiffon est la matière première , qui deviendra l'ornement de nos bibliothèques , & le trésor précieux de l'esprit humain. Ce chiffonnier précède Montesquieu , Buffon & Rousseau.

SANS son croc , mon ouvrage n'existeroit pas pour vous , Lecteur. Ce ne seroit pas un grand mal : d'accord ; mais vous n'auriez aucun livre : vous lui devez cette matière qui va former le papier , dont l'origine paroît si vile. Tous ces chiffons mis en pâte , voilà ce qui servira à conserver les flammes de l'éloquence , les pensées sublimes , les traits généreux des vertus ,

les actions les plus mémorables du patriotisme.

TOUTES ces idées volatiles vont se fixer aussi rapidement qu'elles ont été conçues. Toutes ces images tracées dans l'entendement, s'attacheront, s'imprimeront, se colleront ; & malgré la Nature qui fait mourir l'homme de génie, ces productions appartiendront désormais à l'Univers, & ne périront qu'avec lui. Honneur au Chiffonnier !



## RUE DE LA HUCHETTE.

UNE maison de huit étages, & toute peuplée, s'éroula dans cette rue, le 9 Février 1767. On trouva dans les débris un jeune enfant de six ans, que deux poutres, en se croisant heureusement sur sa tête, avoient préservé de la mort ; il n'avoit pas la plus légère contusion.

LES Turcs qui vinrent à la suite du dernier Ambassadeur Ottoman, ne trouverent rien de plus agréable dans tout Paris, que la rue de la Huchette, à raison des boutiques de Rotisseurs, & de la fumée succulente qui s'en exhale.

On dit que les Limousins y viennent manger leur pain sec , à l'odeur du rôt.

A toute heure du jour on y trouve des volailles cuites ; les broches ne désespèrent point le foyer toujours ardent. Un tourne-broche éternel , qui ressemble à la roue d'Ixion , entretient la torrefaction. La fournaise des cheminées ne s'éteint que pendant le Carême. Si le feu prenoit dans cette rue dangereuse , par la construction de ses antiques maisons , toutes de bois , l'incendie seroit inextinguible.



## LE GROS-CAILLOU.

**C**E lieu peuplé de Guinguettes , est sur le bord de la rivière , au-dessous des Invalides. Là , on mange des matelottes , objet définitif & chéri des gageures Parisiennes. Une bonne matelotte coûte un Louis d'or ; mais c'est un manger délicieux , quand elle n'est pas manquée. Les Cuisiniers les plus fameux baissent pavillon devant tel marinier , qui fait mêlanger & apprêter la carpe , l'anguille & le goujon. Ils cèdent ce jour-là leur emploi à la main grossière , qui manie l'aviron. Les Cuisiniers ont beau être jaloux ; ils accomodent les autres plats , excepté

la matelotte : ainsi l'ordonne tout maître friand ou connoisseur.

ON a voulu au commencement de la guerre, bâtir une frégate au Gros-Caillou , pour donner aux Parisiens une idée de nos opérations maritimes. Le peuple émerveillé de la nouveauté de ce spectacle arrivoit bouche béante, & s'imaginait déjà que la Seine alloit rivaliser & se fondre avec la Tamise. Une flotte devoit s'élancer de ces plages pacifiques sur l'océan , & passer des eaux douces aux ondes amères.

TOUT étoit prêt au ridicule : la crédulité du Parisien voyoit déjà les Anglois vaincus & humiliés. On avoit mastiqué les planches qui formoient le formidable chantier. On demandoit deux sols aux Curieux : on montrait sur l'arène les canons qui devoient faire respecter le pavillon François.... Mais un ruisseau qui s'enfla dans une nuit , emporta la frégate, & l'espérance superbe des Armateurs.

NE seroit-ce pas là en petit, la véritable image de nos grandes & inutiles opérations maritimes : *videbimus infra*







## L'ISLE SAINT-LOUIS.

**L'**ISLE est un quartier enfermé par la riviere, & séparé de la Cité. Il semble avoir échappé à la grande corruption de la Ville; elle n'y a point encore pénétré. Aucune fille de mauvaife vie n'y trouve un domicile: dès qu'on la connoît, on la pouffe, on la renvoie plus loin. Les Bourgeois se surveillent; les mœurs des particuliers y font connues: toute fille qui y commet une faute, devient l'objet de la censure, & ne se mariera jamais dans le quartier. Rien ne représente mieux nne ville de Province, du troisieme ordre, que le quartier de l'Isle. On a fort bien dit :

*L'habitant du Marais est étranger dans l'Isle.*





## LES J'AI VU,

ET LES JE N'AI POINT VU.

**J**E n'ai point vu le Diacre canonisé en 1720, qui faisoit des miracles, au rapport des uns, tandis qu'il étoit irrévocablement damné par les autres; mais j'ai vu les champions de Jansénius & les disciples de Molina disputer pour la grace *efficace* ou *suffisante*, avec un acharnement, que l'arme du ridicule, dans les mains d'Aristophane, de Lucien & de Swift, n'auroit pu corriger.

MAIS bientôt ces Abbés qui ergotoient en grands Théologiens, sont devenus des petits-maitres aimables, qui prennent la tonsure pour obtenir un bénéfice, qui passent gaiement leur temps à parcourir les sociétés, qui mangent de la manière du monde la plus paisible les biens de l'Eglise; & qui honorent & regardent comme leur unique & véritable chef, l'Evêque qui tient la feuille des bénéfices.

Si quelqu'un s'avoit de dire en les voyant; ces Messieurs en rabats, qui font des couplets, qui pincent la guitare, qui grassoyent une chanson, sont tous *simoniaques*, les Dames se

feroient expliquer ce qu'on entend par ce mot effrayant ; puis elles diroient : quoi ! quand nous avons conclu avec Mr. un tel, le vieux titulaire de ce bénéfice, en faveur de Mr. le jeune Pricur au teint de roses, nous avons participé à la *simonie*...... Ah ! que cela est drôle !

J'AI vu les *convulsionnaires* ; & dans quel temps ! du vivant de Fontenelle, de Montesquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de l'Abbé Raynal, de d'Alembert : ils faisoient leurs contorsions d'énergumènes, tandis que ces sages tenoient la plume.

JE n'ai point vu Louis XIV, peu de temps avant sa mort, négocier pour trente-deux millions de billets ou de rescriptions, pour en avoir huit ; c'est-à-dire, donner 400 en obligations, pour avoir 100 en argent : mais j'ai vu le Gouvernement inviter les Particuliers à porter leur vaisselle à l'Hôtel des monnoies ; ce qui étoit révéler à l'Europe notre détresse. On voit dans une liste imprimée, & annexée au Mercure de France, que tel savetier, en généreux citoyen, avoit porté sa tasse d'argent pour qu'elle fût convertie en pieces de douze sols, pour le soulagement de l'Etat.

JE n'ai point vu le Cardinal de Fleuri

figurer *soixante mille lettres de cachet* pour la bulle : mais j'ai vu cet arbre Jésuitique, coupé dans ses racines, & effacé peu-à-peu de l'Univers, qu'il avoit couvert de ses branches souples & obliques. La haine elle-même semble aujourd'hui fatiguée, & pardonne aux enfans de Loyola. Ils reprennent racine dans la Russie-Blanche : le Roi de Prusse & l'Impératrice des Russies les accueillent, quoiqu'ils connoissent très-bien & leur politique & leur esprit.

JE n'ai point vu l'Empirisme de *Laws* donner les convulsions de la cupidité à tout un royaume, & changer le génie des François ; mais j'ai vu la doctrine du sieur *Quenai* apporter la famine ; tandis que des hommes avides, qui faisoient alors le commerce, voyoient périr d'un œil indifférent la foule des journaliers & des manouvriers : j'ai vu le \* \*\*\*\* peupler toutes les prisons, non par une méchanceté innée & réfléchie ; mais parce que ses créatures tenoient *bureau de lettres de cachet*, où elles se vendoient presque publiquement.

JE n'ai point vu la France dans son état de force & de gaieté, immédiatement après la bataille de Fontenoi ; mais j'ai vu une espèce de guerre intestine & puérile, entre la Cour & la Magistrature. J'ai vu deux exils du Parle-

ment ; & cette lutte petite & ridicule a plus séparé les cœurs du Trône , que tous les autres défâtres.

JE n'ai point vu les débats sanglans pour la fucceffion de l'Empereur ; mais j'ai vu deux guerres mal entreprifes , mal conçues ; & qui prouvent que la connoiffance de nos vrais intérêts politiques nous manque & nous manquera encore long-temps.

JE n'ai point vu l'Hôtel-de-Ville fermé , & le paiement des rentes fufpendu ; mais j'ai vu un Miniftre voler un argent qui n'étoit point dans les coffres Royaux ; brifer ceux de fes voifins , & faire des opérations vraiment Cartouchiennes. Qui le croiroit ? Il paffa encore pour un homme habile ; tandis qu'il n'y en eut jamais de plus inepte & de plus impudent : car il alloit anéantir pour jamais le crédit qui reftoit au Monarque.

J'AI vu la morgue pédantefque des Economiftes de ces agromanesenflés de leurs prétendues découvertes , annoncer une régénération univerfelle , fans fonger au fondement des loix politiques. Leur emphafe ridicule , leur ftyle dur & prolix n'a pas contribué à faire honorer *le maître*. Il fut l'auteur de la cherté des grains ,

par les spéculations fausses, précipitées & précoces, qu'il avoit fait adopter au Ministère. Et celui-ci satisfait de rejeter la calamité générale sur un parti qu'il devoit bientôt abandonner & livrer au ridicule, ne songea qu'à l'argent immense qu'il en retira.

J'AI VU les Encyclopédistes n'accorder du mérite, des talens & même de l'esprit, qu'aux gens de leur parti; & vouloir bientôt juger tous les arts, même les plus éloignés de leurs connoissances. Ils ont donné prise sur eux par ce ridicule outré: ils ont été ridiculisés à leur tour, pour avoir manqué d'esprit, en voulant dominer tous les esprits. On a ri à leurs dépens, & l'on a bien fait.

JE n'ai point vu de guerres civiles, parce qu'elles n'ont lieu que dans les Etats d'un tempéramment robuste: mais j'ai vu deux mutineries d'Ecoliers; l'une, *pour des enfans qu'on enlevoit ou qu'on n'enlevoit pas*; & l'autre, pour obliger (à ce qu'il paroît) le Monarque à destituer son Ministre, qui étoit un honnête homme. On tua dans la première un exempt: dans la seconde, on vola des pains chez les Boulangers; & l'on pendit fort mal-à-propos deux hommes, (les premiers venus) lorsque tout étoit tranquille & calme. Cruauté froide & inutile!

J'AI vu enfin le même Roi, qui avoit été adoré, ne pas faire couler de larmes à sa mort. Etoit-ce là le même peuple, qui s'étoit montré enthousiaste de son Monarque, qui avoit fait retentir les voûtes des temples de sanglots & de gémissemens, pour obtenir sa guérison, lorsqu'il étoit malade à Metz ! Qu'avoit-il fait pour mériter ces premiers transports ? Qu'avoit-il fait pour exciter des sentimens absolument contraires ? Qu'étoit-il donc cet homme tour-à-tour adoré, & vu avec indifférence ? Ce qu'il étoit ? Voici ma réponse.

ON peut peindre une nation, un peuple, un corps, une assemblée ; on peut faire le tableau des divers intérêts qui agitent les royaumes ; on peut deviner les ressorts de la politique de l'Europe : ces touches hardies, élevées, grandes, majestueuses, sont à notre disposition, & l'on peut rencontrer juste. Mais qui a des instrumens assez fins, l'œil assez pénétrant pour approfondir le cœur d'un homme, le décomposer & le définir ?

J'AI vu le caractère du Roi dont je parle, analysé, retourné, pendant plus de trente années, & n'être pas encore saisi. Quel homme cependant, dont la vie fût plus publique ?

JE ne dirai pas tout ce que j'ai vu : on doute souvent de la vérité de l'histoire, lorsqu'elle nous parle de certains désordres dans les Gouvernemens. Ces faits incroyables passent pour exagérés ou fabuleux. Il faut attendre que plusieurs autorités viennent à l'appui de l'Historien, pour qu'il ose peindre ce qui a été. Je ne hasarderai donc point ici une peinture qui passeroit pour chimérique. Je n'ai point vu Domitien assemblant les Sénateurs, pour savoir à quelle sauce il mettroit un prodigieux Turbot : mais il n'a pas autant surpris le Sénat, que nous l'imaginons. Nous avons vu des choses aussi extraordinaires, sans y faire beaucoup d'attention, &c., &c., &c.

Mais j'entends soutenir d'un côté, que la France possède assez de numéraire pour toutes ses opérations ; & j'entends soutenir de l'autre, que le numéraire manque à la France, pour mettre ses finances au niveau de celles d'Angleterre : que la France a moins de finances que les autres Etats : qu'un Hollandois est cinq fois plus riche qu'un François ; & que tant que nous n'aurons pas *des billets publics circulans*, nous n'aurons pas les avantages dont nous devrions jouir.

ENFIN j'entends vanter la politique des Etats,



qui ont joint des finances artificielles aux réelles. Le mouvement augmenteroit, & l'on sauroit par la banque, (ajoute-t-on) quel est le fonds de l'espece qui se trouve dans l'Etat : connoissance qui nous manque, & qui seroit utile au Gouvernement; puisqu'il connoitroit ses facultés & ses ressources.

VOILA les questions que l'on agite vivement, au moment que j'écris. Qu'en résultera-t-il? puisque l'opinion publique est une loi commencée; je l'ignore. Etablira-t-on une banque Royale à la suite de tous ces emprunts, & à cause même de ces emprunts, comme en Angleterre? Mais l'Etat en Angleterre est solidaire: tous les citoyens de France se rendroient-ils, ou pourroient-ils se rendre solidaires de même? Tout ce que je fais, c'est qu'il y a loin de ces graves disputes, à celles qui partageoient la ville, il y a cent ans, sur le mérite de deux sonnets.





## AMOUR DU MERVEILLEUX.

UN homme à Londres annonce publiquement, que tel jour, à telle heure, à la vue de tout un peuple, on le verra s'enfermer dans une bouteille. Qui fit courir tout le monde à cette ridicule affiche, & payer chèrement les places? On ne peut accuser les Anglois d'une ignorance crédule; mais l'amour du merveilleux a agi sur ce peuple, comme il auroit fait à Paris, à Madrid, à Vienne. Chacun se disoit; il n'est pas possible que cet homme veuille tromper tout le monde, lorsqu'il invite avec éclat tout un public; lorsque des affiches, plaquées contre les murailles, annoncent ce prodigieux tour de force. Quand l'opérateur se trouvera sous les yeux d'une nombreuse assemblée, qu'on ne brave point impunément, il y aura là-dessous quelque chose d'extraordinaire, & qui ne se devine point. Si ce charlatan eût dit à chacun en particulier : *venez chez moi, je me mettrai tout entier dans une pinte*; on lui auroit ri au nez; mais au moyen de l'affiche imprimée & collée; au moyen de l'assurance effrontée du prometteur; vu le concours du monde, l'argent des billets, la foule & la pu-  
blicité.

blicité, chacun se disoit secrètement : *on ne sauroit se jouer à ce point d'un public respectable.* Tel est le peuple; il ne croit pas qu'on puisse le tromper en corps. L'idée de la fuite de l'homme, emportant l'argent des curieux, & laissant la bouteille vuide sur la scène, ne vint à personne. Les promesses hardies gagneront toujours le peuple, & sur-tout en finances. Que n'a-t-il pas prêté en France, depuis cent ans?

DEPUIS, un faiseur de miracles, sans y songer & sans le vouloir, a entraîné tout Paris; & sans la Police, on en faisoit subitement un Dieu (1). Depuis, un enfant *a vu*

(1) En 1772, si je ne me trompe, rue des Cizeaux : trente mille hommes disoient : *c'est un Prophete; il guérit en touchant.* La rue ne désemplissoit pas d'estropiés, d'aveugles, &c. C'étoit une frénésie; mais qui avoit cela de particulier, qu'elle ne sortit pas d'un caractère calme, confiant, tranquille. Il n'y eut point de tumulte, point de cet emportement si commun dans les émotions populaires. Une persuasion intime avoit rendu les esprits modérés. On s'approchoit de la maison, pour ainsi dire en silence. Le *Guérisseur* avoit un air modeste & simple : il étoit devenu *Prophete* à son grand étonnement & comme par hazard. On le fit sortir de Paris avec sa femme. Le peuple le voyant parti, se mit à le bénir, & se dispersa sans plaintes ni murmures. On ne vit jamais une si grande affluence, & plus de tranquillité dans la multitude.

*sous terre*, & des Académiciens & des Gazetteurs l'ont cru & annoncé. Depuis, un Chanoine d'Étampes a demandé cent mille livres, d'une machine *avec laquelle il voyageroit dans l'air*; & les cent mille livres ont été déposées chez un Notaire.

L'AMOUR du merveilleux nous séduit donc toujours; parce que sentant confusément combien nous ignorons les forces de la Nature; tout ce qui nous conduit à quelques découvertes en ce genre, est reçu avec transport.

UN *peut-être* qui se passe en nous, nous fait espérer quelque chose de nouveau; & voilà pourquoi l'enthousiaste frappera toujours avec avantage les fibres des cerveaux humains. Son ton, son assurance, son œil enflammé, son air prophétique feront tomber dans le piège, jusqu'à celui qui le connoît.

LES Convulsionnaires ont fait des tours de force, qui surpassent, il faut l'avouer, tout ce qu'on voit à la foire, de plus étonnant en ce genre. Peu de gens en ont le secret; aussi ces contorsions ont-elles le droit d'étonner, & même d'effrayer les regards les plus intrépides, & les esprits le plus en garde contre le merveilleux. On peut assurer que ces tours ont

quelque chose de vraiment extraordinaire ; quoiqu'on sache de quoi est capable l'ardeur du fanatisme, & le desir de le propager. Si quelqu'un a cru y reconnoître quelque chose de surnaturel, il est très-excusable.

UN poëte nommé *Guimond de la Touche*, auteur d'une Tragédie, intitulée *Iphigénie en Tauride*, est mort à Paris, pour avoir vu des Convulsionnaires. Il fut tellement frappé d'horreur & d'effroi, qu'il en prit la fièvre. Dans son délire, il avoit devant les yeux ces images effrayantes ; & ne sachant à quelle cause les attribuer, il expira ; l'émotion ayant été trop forte pour son ame sensible.

---

## F U M I E R.

**L**E fumier abonde dans la Capitale, par le grand nombre de chevaux qu'elle renferme. Il sert à féconder les marais des environs, où croissent la salade, les choux & les autres légumes. Mais ces légumes, dont la végétation est forcée, contractent presque toujours un goût désagréable, que leur donne ce moyen factice, employé pour leur procurer un accroissement précoce. L'oserai-je dire ? Il en est de

même des esprits, on les fume en quelque sorte ; c'est-à-dire, qu'on les pousse, qu'on les surcharge. On veut voir des petits merveilleux étaler à quinze ans, une érudition fastueuse ; on croit avoir formé le jugement, quand on a chargé la mémoire. Plusieurs peres aveuglés tombent dans cette erreur fatale. Ils voient des dispositions dans leurs enfans ; ils ruinent leur santé, pour en faire des savans. Les malheureux prix de l'Université achevent de tourner la tête à ces peres, qui s'imaginent que c'est-là le dernier terme de la gloire, & que l'Univers a les yeux fixés sur l'Ecolier qu'embrasse le premier Président. Aussi le Parisien, qui en général a de l'esprit à dix-huit ans, est un homme ordinaire à vingt-cinq ou à trente ; parce qu'on a épuisé ce qu'il avoit de forces pour l'étude. Sorti du Collège, il a tant de mots dans la tête, que les idées ne peuvent plus s'y loger.



## J A R D I N A G E.

**L**E jardinage est cultivé aux environs de Paris sans engrais, avec un soin admirable, par quelques amateurs, qui se livrent tout entiers à cet art innocent & utile. Ils font un doux & légitime emploi de leurs richesses, & obtiennent de la Nature, ce qu'elle accorde aux travaux & à l'observation suivie.

LES plantes potageres acquierent de cette maniere un goût excellent. Les fruits à pepins & à noyau sont vraiment perfectionnés. Les pêches, les abricots, les poires sont pour ainsi dire des productions nouvelles, tant par leur faveur que par leur beauté. Des expériences bien entendues, répétées avec succès, développent ces bonnes & excellentes especes, dont la création est moderne. Les fleurs ainsi que les légumes participent à cette heureuse culture; & l'on apperçoit combien elle est précieuse, quand elle est dirigée, non par la routine, mais par l'intelligence.

L'ŒIL fatigué des fanges noires & fétides de la Capitale, se repose avec délices sur ces jardins, où le regne végétal brille dans toute sa

pompe, où la fécondité est couronnée des plus riantes couleurs. On pardonne au Traitant son extrême opulence, quand il l'employe à féconder la terre, à la parer de ses plus beaux ornemens. Sa justification semble écrite le long de ces espaliers, qui enchantent le regard, & séduisent l'odorat. Ces trésors d'une table saine, ces végétaux excellens, ces arbres-fruitiers promettent le charme non-interrompu d'une fertile multiplication. Le Traitant est absous pour le moment, en faveur de cette abondance, qui ne présente que des tableaux innocens, & qui fait oublier alors tout ce qui ne leur ressemble pas. On ne peut plus le maudire que dans l'Hôtel doré, qu'il occupe dans la Capitale.

J'AI vu quatre mille pots d'ananas chez le Duc de Bouillon, à Navarre, près d'Evreux. Il y en aura bientôt six mille. Cet excellent fruit naturalisé en Angleterre, croîtroit en France avec plus d'avantages encore, si l'on s'attachoit à le cultiver. Le Duc en a tous les jours huit à dix sur sa table; mais on a négligé ailleurs cette culture. Elle dépend d'une serre chaude, peu couteuse, & qui récompenseroit largement des premières avances. Je conseille aux amateurs d'aller à Navarre, étudier les procédés simples & savans du Jardinier Anglois, qui dirige cette bonne & admirable espèce, ainsi



que plusieurs autres, non moins précieuses. Amis de la nouveauté, ne dédaignons pas celle des fruits.

UN des beaux potagers ; est celui du Duc de Penthièvre , à Anet : la vue en est mille fois plus agréable , que celle des meubles dorés d'un appartement , des glaces , des bronzes & des sculptures qui ornent les châteaux , les palais , & les maisons de plaifance.

DANS Paris , les jardins de Mr. le Duc de Chartres , de Mr. le Duc de Biron , & de Mr. Bonten font les plus remarquables.

ON prétend néanmoins qu'il est ridicule de vouloir placer un jardin dans l'enceinte de Paris , ou trop près de ses barrières.



## BIBLIOTHEQUE DU ROI.

C E monument du génie & de la sottise , prouve que le nombre des livres ne fait pas les richesses de l'esprit humain. C'est dans une centaine de volumes environ , que réside son opulence & sa véritable gloire. Parcourez cet édifice : dans les allées de cette bibliothe-

que immense, vous trouverez *deux cents pieds* en longueur sur *vingt* de hauteur, de Théologie mystique; *cent cinquante* de la plus fine Scolastique; *quarante toises* de Droit civil : une *longue muraille* d'histoires volumineuses, rangées comme des pierres de taille, & non moins pesantes; environ *quatre mille* Poètes épiques, dramatiques, lyriques, &c.; sans compter *six mille* Romanciers & presque autant de Voyageurs. L'esprit se trouve obscurci dans cette multitude de livres *insignifians*, qui tiennent tant de place, & qui ne servent qu'à troubler la mémoire du Bibliothécaire; qui ne peut venir à bout de les arranger. Aussi ne les arrange-t-on pas, & le catalogue que l'on en fait depuis trente-cinq années, ne sert qu'à redoubler la confusion de ce ténébreux cahos.

S'il faut passer par toutes les sottises imaginables (comme le dit Fontenelle) pour arriver à des choses raisonnables; nous pouvons dire que nous touchons au moment des vérités. Nos peres ont assurément épuisé toutes les extravagances possibles. Tous ces gros volumes de Théologie, de Jurisprudence, de Médecine, d'Histoire; &c., en font la preuve. L'esprit humain paroît bien misérable dans cette riche collection; & c'est-là le vrai lieu pour déplorer

la foiblesse de la raison de l'homme, & gémir sur ses incroyables productions.

LA folie & la stupidité ont entassé ces *infelicio*; & l'huître dans sa coquille, paisible sur son rocher, paroît supérieure à ce *Docteur*, qui déraisonne pendant six mille pages, & qui se vante encore d'avoir embrassé *la science universelle*. Rien n'attriste plus, que de contempler en silence ces épaisses Archives de la démence la plus orgueilleuse & la plus profonde: on est tenté de prendre un *Montaigne* pour contre-poison, & de s'enfuir à toutes jambes.

CEPENDANT la lie des opinions humaines se dépose insensiblement, malgré ceux qui la soulèvent & se plongent dedans; & il est à présumer que la boisson dont nous allons jouir, fera pur & saine.

MAIS, qui saisira un flambeau pour anéantir cet absurde ramas de vieilles & folles conceptions, que le génie méconnoissant ses propres forces, & se confiant en autrui, va consulter encore dans les premières années de la vie, & qui lui font perdre un temps précieux..... Que dis-je? réprimons ce premier mouvement: ne brûlons rien; cessez de frémir peusans érudits, bizarres bibliomanes, fastidieux compilateurs de

faits inutiles : allez ; gorgez-vous d'une science déplorable ; copiez les erreurs anciennes , composez-en un nouveau magasin : oubliez votre siècle pour celui de Sésostris. Votre pédanterie m'amuse & le mépris suffit.... Oh ! disons-nous quelquefois pour nous inspirer un salutaire retour sur nous-mêmes : l'homme a fait la guerre , & puis il a écrit tous ces gros livres ; & il refera la guerre sur quelques passages de ces énormes volumes.

MAIS , comme un sot devient plus sot avec des livres , parce qu'il y croit ; un homme de génie , qui n'y croit pas , pourra de ces livres même , faire jaillir une seule & grande vérité. Gardons-les donc pour lui , jusqu'à ce qu'il nous en démontre l'absolue inutilité. Point de flambeau destructeur ; la sottise n'est point dans le livre ; elle est dans le Lecteur.... m'entendra qui voudra ; je ne veux pas ici être plus clair.




 FUSILIERS AUX SPECTACLES.

ON ne fauroit représenter une comédie sans trente Fusiliers, qui ont en poche poudre & cartouches.

*Il est bien des sifflets, mais nous avons la Garde.*

Ce vers est devenu proverbe. Cette Garde intérieure tient le parterre dans un état passif; & qu'il soit ennuyé, ou foulé, ou brisé, il n'a pas le droit de marquer sa gêne ou son mécontentement.

Ce pauvre public paye néanmoins pour prendre ce qu'on lui donne, & non ce qu'il desire. Les fusils l'environnent, & il lui est tout aussi défendu de rire un peu trop haut à la comédie, que de sanglotter un peu trop fort à la tragédie.

LE parterre (excepté dans quelques fievres passageres) est d'un morne effrayant. Et qu'il veuille manifester son existence : des soldats aux Gardes sont là pour saisir les gens au collet.

ON vous mene ensuite chez un Commissaire

mais *c'est l'officier de garde* qui vous juge réellement, sur le rapport incertain de la sentinelle. Le Commissaire n'est - là que pour sauver les apparences : vous êtes condamné *militairement* ; c'est l'officier qui vous envoie en prison : car le Commissaire donne aveuglément sa signature, d'après le rapport de l'homme à l'habit bleu.

CET abus vexatoire est assez connu ; mais l'on ne favoit pas sans doute , que l'on ne traînoit un citoyen chez un Commissaire , que pour la forme ; & que la détention ou la non-détention ne dépend point de lui , quoique vous soyez traduit à son tribunal.

Nos spectacles auroient besoin d'un Ecrivain qui les surveillât pour ainsi dire, qui tint registre des insultes faites au public , soit par la négligence , soit par la paresse ou l'ineptie des Comédiens.

Tous les arts sont soumis à une critique salutaire, qui les tient en haleine. Pourquoi la déclamation seroit-elle exempte des remarques journalières & suivies, qui pourroient contribuer à sa perfection ? En fait des plaisirs que procure ce bel art, on doit se montrer délicat ; & si l'illusion n'est pas entière, elle est nulle.

COMMENT la critique ne repousse-t-elle pas ces automates, qui affaiblissent la sensibilité publique, en détruisant la beauté de nos chefs-d'œuvres ? Tel Comédien s'aguerrit aux sifflets ; & les huées les plus universelles n'arrivent plus à son oreille, que comme un murmure doux & passager. Rentrez dans la coulisse, il s'effuye le front, & tout est oublié jusqu'au lendemain, où le barbare recommence à nous affaiblir.

LE critique vigilant qui, au nom du public, poursuivroit ce cruel ennemi de ses plaisirs, le chasseroit infailliblement de la scène, ou l'obligeroit à vaincre par ce travail, les défauts qui le rendent insupportable.

LE même Censeur intimideroit la paresse, rappelleroit au théâtre ( qui le paye ) le comédien avide, qui s'en éloigne la moitié de l'année, & qui ose ensuite toucher un argent qui ne lui est pas dû. Il donneroit en même temps de justes louanges à l'acteur zélé & assidu ; & sur-tout à celui qui se prêteroit le plus aux nouveautés théâtrales ; tandis qu'il feroit sentir, que si tel autre s'y refuse, c'est autant par l'incapacité de saisir un rôle, qu'il n'a pas joué trente fois, que par l'indifférence la plus coupable pour son art. Tel étoit

le Kain : uniquement voué aux productions de Mr. de Voltaire, il avoit fait le vœu secret d'étouffer tout ouvrage qui n'arriveroit pas de Ferney.

JE l'ai vu effrontément se dire malade, lorsqu'il avoit joué sept ou huit fois dans un hyver. Il abandonnoit le théâtre de la Capitale, montoit en chaise de poste, & alloit essayer s'il se porteroit mieux en Province, en représentant, deux fois par jour : alors il bravoit les plus grandes chaleurs de l'été. S'il daignoit encore jouer à Paris ; c'étoit seulement pour ne pas perdre la mémoire de huit ou dix rôles à-peu-près semblables, qu'il promenoit ensuite de tous côtés, dès que les beaux jours étoient venus : on le payoit à Paris, tandis qu'il déclamoit à Bruxelles.

AVEC trois habits & un turban, cet Acteur emportoit avec lui toute la tragédie Française. Il ne lui en falloit pas davantage pour vêtir sa Melpomene ; il ne lui connoissoit qu'un visage & qu'une attitude ; de là son jeu circonscrit : car il n'appercevoit rien au-delà des vêtements, que renfermoit son coiffe.

CET Acteur trop vanté n'a jamais joué passablement dans une pièce nouvelle, parce que



le premier élan de l'ame lui manquoit. Il avoit besoin d'un travail long & opiniâtre, pour produire un grand effet : aussi son jeu, en fait de la réflexion, n'a t-il pu embrasser que très-peu de rôles, dont les nuances encore ne furent jamais opposées. O sublime Garrick, que tes moyens beaucoup plus étendus, étoient d'une tout autre vérité!



## P E T I T E S L O G E S.

C'EST un fruit moderne de la licence des mœurs, un usage indécent, qui sacrifie le spectacle & le public à la délicatesse impérieuse de deux ou trois cents femmes, qui n'ont rien à faire; & qui ferment l'entrée à tous les honnêtes citoyens, qui cherchent un délassément utile, & dont la fortune ne sauroit atteindre à cette commodité *luxurieuse*.

PAR l'arrangement des *petites-loges*, les Comédiens enrichis, dès le commencement de l'année, ne sont plus jaloux d'étudier des rôles nouveaux. Leur paresse est dédaigneuse; la négligence & l'anarchie précipitent l'art vers une décadence avilissante: & tel Comédien qui se rend invisible six mois de l'année, n'en re-

cueille pas moins dix-sept ou dix-huit mille francs : cette somme lui est payée par le public de la Capitale, qui auroit le droit de réclamer sa présence.

ON a indiqué le moyen bien simple de foudroyer chaque Acteur par représentations. En payant de sa personne, il déploieroit ses talens : l'émulation naîtroit de la nécessité : & c'est la voix la plus éloquente & la plus déterminante, pour les Comédiens de Paris.

UN autre motif pour s'élever contre les *petites-loges* ; c'est que contre tout droit & raison, les Comédiens prétendent n'être point comptables du produit qu'ils en retirent, aux Auteurs des pieces nouvelles. Aussi ont-ils commencé à mettre le parterre en petites loges, sans que personne ait eu le mot à dire.

Si le public se plaint de voir les Comédiens disposer ainsi de la salle ; une petite maîtresse s'écrie : „ comment l'on veut m'astreindre à  
 „ entendre une Comédie toute entière, pendant  
 „ que je suis assez riche, pour n'en écouter  
 „ qu'une scène ? Oh ! c'est une tyrannie : il n'y a  
 „ plus de police en France. Puisque je ne peux  
 „ pas faire venir la Comédie chez moi ; je  
 „ veux au moins avoir la liberté d'y arriver

„ à

à sept heures, d'y paroître en simple déshabillé, comme lorsque je fors de mon lit. Je veux y apporter mon chien, mon bougeoir, mon vase de nuit; je veux jouir de mon fauteuil, de ma dormeuse; recevoir l'hommage de tous mes courtisans; & m'en aller avant que l'ennui me faisiſſe : me priver de tant d'avantages, c'est attenter à la liberté, que donnent le bon goût & la richesse (1) ».

IL faut donc, quand on est femme, avoir dans une *petite-loge*; son épagueul, son couffin, sachaufferette; mais sur-tout un petit fat à lorgnette, qui vous instruit de tout ce qui entre & de tout ce qui sort, & qui vous nomme les Acteurs. Cependant la Dame a dans son éventail une petite ouverture, où est enchassé un verre, de sorte qu'elle voit sans être vue.

LE public reste à la porte du spectacle, son argent à la main, à cause des *petites-loges* louées à l'année, & qui demeurent souvent vuides au détriment des amateurs, qui se rejettent sur les Boulevards, désespérés qu'ils sont de ne pouvoir plus fréquenter le théâtre national.

(1) Ce morceau avec des guillemets est pris d'une brochure, intitulée *les vues simples d'un bon homme*.

L'AVANTAGE de l'art, du public, des Auteurs & même des Comédiens, exigeroit une seconde troupe. Tout Paris la desire, la demande, en sent la nécessité; mais que fait la voix du public? Les gentils-hommes de la chambre ont dit à l'art : *tu n'avanceras point*; au public : *vous aurez ce qu'on voudra bien vous donner*; aux Auteurs : *nous ferons de vous ce que nous jugerons à propos*. Et l'art, & le public & les auteurs se font vus sous le joug bizarre des gentils-hommes de la chambre.

COMMENT & pourquoi ces Seigneurs s'arrogent-ils cette étrange prérogative? Comment fondent-ils des prétentions sur les ouvrages du génie? Comment s'opposent-ils aux progrès d'un art qui intéresse tout à la fois la dignité & les plaisirs de la Nation? Quel rapport y a-t-il entre leurs charges & la création d'une pièce de théâtre? De quel droit soumettoient-ils un Auteur à leur tribunal? C'est ce que personne ne fait; c'est ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes. Mais, amoureux de ce singulier despotisme, ils l'exercent sans titre légal; & comme il n'y a rien de petit, dès que la passion s'en mêle; la régence des princes & princesses des coulisés, & de tout ce qui a rapport aux planches, est pour eux une affaire de parti, aussi

chaude que s'il s'agissoit de la perte de leurs fonctions principales.

LES droits des Auteurs , peres du théâtre , nourriciers des Comédiens , ont été jusqu'à ce jour si incertains & si flottans , si subordonnés en tout point , au caprice & à l'avidité , qu'on peut les considérer comme nuls.

ILS se font rassemblés en corps depuis trois années , pour exposer ces droits & les faire valoir. L'orateur est Mr. Caron de Beaumarchais qui , dans ses plaisans mémoires , perça de la même épée le rapporteur Goëfman & son parlement : blessure qui détermina la mort de ce corps étranger. Nous verrons ce que produira l'union de plusieurs Ecrivains qui ont de l'esprit , & qui doivent avoir du courage & un caractère dans leur propre cause. Cela est curieux , & servira à résoudre un petit problème moral , que nombre d'observateurs se sont proposé en silence & à eux-mêmes.



---

 C O M É D I E N S .

**L**ES Comédiens feront toujours des *excommuniés* , jusqu'à ce qu'il plaise au Roi , au Parlement & au Clergé de lever l'anathème : tel est l'empire de la coutume , des préjugés ; ou si vous l'aimez mieux , de l'inconséquence nationale. Ils auront plutôt fait de rire de l'*excommunication* , que de vouloir s'en affranchir.

LA Demoiselle Clairon ayant fait un *mémoire à consulter* sur cet objet , l'Avocat entreprenant & téméraire fut aussi-tôt *rayé* du tableau : & l'amante de Tancrede se trouva obligée de procurer un état à son défenseur , qui avoit perdu le sien , en tâchant de la reconcilier avec l'Eglise. L'Avocat plein de son sujet , monta quelque temps après sur le théâtre ; mais il n'y fut pas plus heureux qu'au Barreau ; & l'*excommunication* alla se placer sur sa tête , ainsi que sur celle de la Demoiselle Clairon.

ELLE prit quelque temps après de l'humeur contre le public. Un Acteur ou une Actrice ont toujours tort de bouder cet auguste souverain. Elle avoit refusé de jouer , la salle étant pleine

& le rideau levé ; à raison de je ne fais quelles rimes de foyer. Elle fut fort maltraitée du parterre , & le soir même elle alla coucher au fort-l'Evêque. Pour se venger des clameurs de ce parterre insolent , & de ceux qui l'avoient emprisonnée ; elle abandonna le théâtre , pensant que le lendemain on feroit à ses genoux , pour la supplier de vouloir bien rentrer. Qu'arriva-t-il ? Le public l'oublia , & elle perdit son talent faute d'exercice. Elle passa dans l'obscurité & loin des applaudissemens , des jours qui auroient été remplis , & glorieux sous l'habit de Melpomene , qu'elle faisoit parler avec une sorte de dignité.

LOUIS XIV n'a jamais reçu de Comédiens , qu'ils n'eussent de la taille & une figure noble. Le théâtre de la nation , où revivent les héros de l'antiquité , exigeroit un choix plus sévère. On voit parmi les Acteurs actuels , trop peu d'hommes bien faits ; ce qui ne dispose pas l'étranger à concevoir une idée avantageuse de notre goût pour le beau : quand il voit de petites statures représenter ce qu'il y a de plus imposant & de plus fameux dans l'histoire des peuples , il prend une idée défavorable du physique de la Nation , & la remporte malgré lui dans sa patrie.

LA vanité des Acteurs de petite taille favo-

rife la réception d'Acteurs encore plus petits ; parce que ceux-là s'imaginent par ce moyen de comparaiſon , devoir paroître plus grands ſur la ſcene ; mais ſi cette manie de rapetiſſer les perſonnages tragiques ſubſiſte encore pendant une génération , nous n'aurons bientôt plus que des *Lilliputiens* , qui en voulant faire les Héros ne feront que grotesques.

UN Acteur , quand il eſt mince ou fluet , ou bien quand il ne préſente plus que des os , revêtus d'un parchemin livide , a beau avoir une certaine intelligence : les efforts de ſa frêle poitrine font ſouffrir , & plus il geſticule avec fierté , plus il paroît ſe rapetiſſer. Son front dégrade la majeſté de Melpomene. Le palais qu'il habite , l'idiome relevé qu'il parle , les paſſions grandes & orageuſes qu'il veut peindre , tout l'écrase & l'anéantit : il eſt trop diſproportionné avec ce qui l'environne , pour que l'œil ou l'oreille puiſſent lui faire grace.

ALEXANDRE , dira-t-on pour juſtifier le *nain tragique* étoit petit & portoit le col penché ; je l'aurois admiré , de ſon vivant , dans ſa tente , avec ſa taille exigüe , & ſa tête ſur une de ſes épaules ; mais mort , j'exige qu'il prenne une ſtature , un front , un port & un geſte qui ré-



pendent au conquérant, dont le nom remplit l'Univers.



## LANGUE DU MAÎTRE

### AUX COCHERS.

ON distingue parfaitement le Cocher d'une Courtisane, de celui d'un Président; le cocher d'un Duc d'avec celui d'un Financier; mais à la sortie du spectacle, voulez-vous savoir au juste dans quel quartier va se rendre tel équipage; écoutez bien l'ordre que donne le Maître au laquais, ou plutôt que celui-ci rend au cocher: au Marais, on dit *au logis*; dans l'Isle de St. Louis, à *la maison*; au Fauxbourg St. Germain, à *l'hôtel*; & dans le Fauxbourg St. Honoré, *allez*: on sent (sans avoir besoin d'un commentaire) tout ce que ce dernier mot a d'impofant.

A la porte des spectacles se trouve toujours un *aboyeur* à la voix de *Stentor*, qui crie: *le carrosse de Mr. le Marquis! le carrosse de Mme. la Comtesse! le carrosse de Mr. le Président!* Sa voix terrible retentit jusqu'au fond des tavernes où boivent les laquais; jusqu'au fond des billards où les cochers se querellent & se disputent:

cette voix qui remplit un quartier couvre tout, absorbe tout, le bruit confus des hommes & des chevaux. Laquais & cochers à ce signal retentissant, abandonnent les pintes & les queues, & courent reprendre la bride des chevaux, & ouvrir la portiere.

CET *aboyeur*, pour donner à sa poitrine une force plus qu'humaine renonce au vin, & ne boit que de l'eau-de-vie. Il est toujours enroué, mais cet enrouement même imprime à sa voix un son rauque & épouvantable, qui ressemble à un tocsin. Il crève bientôt à ce métier. Un autre le remplace; il hurle de même, boit de même, & meurt comme son prédécesseur, à force d'avoir avalé de l'eau-de-vie d'épicier.



## M E S S E S.

ON dit par jour à Paris, six à sept mille messes, à quinze sols piece. Toutes ces messes ont été fondées par nos bons Ayeux, qui pour un rien, commandoient le sacrifice non-sanglant. Entrez dans une église, à droite, à gauche, en face, en arriere, de côté; un Prêtre, ou confacre ou élève l'hostie, ou la mange, ou prononce *l'ite missa est*,

DES Prêtres Irlandois se font quelquefois avisés de dire deux messes par jour ; & vu l'immenfité de la ville , le hasard feul a fait reconnoître la supercherie. Un double appétit les forçoit à cette double célébration.

ON appelloit *messe musquée*, une messe tardive , qui se disoit , il y a quelques années au St. Esprit à deux heures ; le beau monde paresseux s'y rendoit en foule avant le diner. On donnoit trois livres au Prêtre , parce qu'il étoit obligé de jeûner jusqu'à cette heure ; la loueuse de chaises y gagnoit encore. L'Archevêque a défendu la messe , & l'on a pris depuis la méthode de s'en passer. Il auroit mieux valu ne point abolir la *messe musquée*.

DEPUIS dix ans , le beau monde ne va plus à la messe ; on n'y va que le dimanche pour ne pas scandaliser les laquais , & les laquais favent qu'on n'y va que pour eux.

LE 3 Août 1670 , le nommé *François Sarrazin* , natif de Caen en Normandie , âgé de vingt-deux ans , d'abord huguenot , puis catholique , mais toujours ennemi de la présence réelle , attaqua l'hostie , l'épée à la main , au moment que le Prêtre la levoit , dans l'église Notre-Dame , à l'hôtel de la Ste. Vierge. En voulant

percer ladite hostie immédiatement après la consécration , il blessa de deux coups le Prêtre , qui prit la fuite ; mais ses blessures ne furent pas dangereuses.

AUSSI-TÔT toutes les messes cessèrent ; on dépouilla les autels de leurs ornemens ; l'église fut fermée jusqu'au jour de la *réconciliation*.

LE 5 Août, *François Sarrazin* fit amende honorable , ayant un écriteau devant & derriere , portant ces mots , *sacrilege impie*. On lui coupa le poingt , & il fut brûlé vif en place de Greve ; il ne donna aucun témoignage de repentir ni de regret de mourir.

LE 12 se fit la réparation solemnelle du sacrilege commis. Il y eut une procession générale , où assistèrent toutes les Cours Souveraines. Toutes les boutiques , tant de la ville que des fauxbourgs , furent fermées par ordre du Sieur de la Reynie , Lieutenant de Police. *Voyez la Gazette de France 1670 , page 771 , jusqu'à la page 796.*

AUCUN sacrilege de cette espee , graces à Dieu , n'a été commis dans notre siecle , malgré les écrits , les discours & le grand nombre d'incrédules. L'on n'a pas troublé la moindre

aspersion d'eau bénite, & jusques dans les processions publiques du Jubilé, le culte toujours extérieurement respecté, n'a reçu aucune atteinte.

ON dira que de la Barre d'Abbeville, a donné un scandale public. Il n'y a rien de moins prouvé que la mutilation de ce *Crucifix* sur un pont. Ce *Crucifix* de plâtre étoit à portée d'être renversé à chaque minute par les charrettes, & le Chevalier de la Barre n'étoit pas homme à tirer l'épée contre un *Crucifix*; il avoit de la raison & de la philosophie; il mourut avec une fermeté tranquille. Le Parlement, uniquement pour prouver aux Jésuites son attachement à la foi, rendit un arrêt semblable à ceux de l'inquisition; il s'en est repenti lorsqu'il n'étoit plus temps.

L'ON peut assurer qu'il ne sévira désormais d'une manière aussi violente, que contre un nouveau *François Sarrazin*, si un pareil insensé se représentoit; ce dont on doute très-fort.

ON a l'air d'un sot écolier, qui n'a rien vu & rien entendu, quand on se met à déclamer contre les mystères & les dogmes. Il n'y a plus que les garçons perruquiers qui fassent des plaisanteries sur la messe. La dit qui veut, l'entend qui veut; on ne parle plus de cela.



## LA FÊTE-DIEU.

**L**A Fête-Dieu est la fête la plus pompeuse du Catholicisme. Paris ce jour-là, est propre, sûr, magnifique & riant; on voit que les églises possèdent beaucoup d'argenterie, sans compter l'or & les diamans; que les ornemens sont d'une richesse peu commune; & que le culte enfin, coûte & à coûté excessivement au peuple; car tous ces trésors stagnans ont été pris sur lui.

ON dit qu'on a vu, il y a quelques années, à la procession de Saint Sulpice, deux Chevaliers de St. Louis caresser l'orgueil & le faste des Cardinaux en portant l'extrémité de leurs longs manteaux rouges, à-peu-près comme des laquais portent la queue à une Duchesse. Seroit-il possible que des guerriers décorés, à l'appas d'une médiocre ou forte récompense, eussent pu se résoudre à faire la fonction des plus vils de tous les hommes, & cela aux yeux de la nation!

QUI ne croiroit en voyant la pompe de cette fête, que la ville ne renferme aucun incrédule dans son sein? Tous les ordres de l'État environnent le St. Sacrement. Toutes les portes

sont tapissées; tous les genoux fléchissent; les Prêtres semblent les dominateurs de la ville; les Soldats sont à leurs ordres; les furplis commandent aux habits uniformes, & les fusils mesurant leurs pas, marchent à côté des bannières. Les canons tirent sur leur passage; la pompe la plus solennelle accompagne le cortège. Les fleurs, l'encens, la musique, les fronts prosternés; tout feroit croire que le Catholicisme n'a pas un seul adverfaire, un seul contradicteur; qu'il regne, qu'il commande à tous les esprits. . . . . Eh bien, l'on a admiré la marche & l'ordre de la procession; le dais, le soleil, les coups d'encensoir, qui jaillissent à temps égaux; la beauté des ornemens: l'on a entendu la musique militaire entrecoupée de fréquentes & majestueuses décharges; l'on a compté les Cardinaux, les Cordons-bleus, les Evêques, les les Présidens en robe rouge, qui ont assisté à cette solemnité: l'on a comparé les Chafubles & les chappes des différentes paroisses; l'on a parlé des reposoirs. Voilà ce qui a frappé tous les esprits; voilà ce qui a attiré leur respect & leurs hommages.

LE Marquis de Brunoi, fils du Banquier Montmartel, riche de vingt-six millions, dépensoit à Brunoi cent mille écus pour le reposoir & la procession de cette fête annuelle. Ja-

loux d'imprimer le plus grand éclat aux cérémonies de l'église, il rassembloit de tous côtés des Ecclésiastiques, qu'il chargeoit d'ornemens magnifiques, & qu'il traitoit ensuite d'une manière splendide. Comme ses parens sollicitoient son interdiction, à raison sur-tout de ce faste religieux, il répondit au juge qui lui faisoit subir un interrogatoire : „ si j'avois donné cet argent „ à une Courtisane, on ne l'eût pas trouvé „ mauvais ; je l'ai appliqué à la décoration du „ culte catholique dans un Royaume catho- „ que, & l'on m'en fait un crime ”.

CE millionnaire a été interdit, sur la requête de ses parens. Les détails de son procès sont infiniment curieux ; & le caractère du Marquis de Brunoi, est un phénomène moral.



## P R O T E S T A N T S.

**L**ES Protestans avoient un temple à Charenton, lequel pouvoit contenir quatorze mille personnes ; ils y tinrent leurs synodes nationaux de 1623, 1631, 1644. Le sage édit de Nantes donné par Henri IV, ayant été révoqué par la dure & aveugle intolérance de Louis XIV, on détruisit le temple en cinq jours.



ON imagina d'établir sur ces ruines un Couvent où l'on pratiqueroit une adoration perpétuelle du St. Sacrement, comme pour expier ce qui avoit été prêché en ce lieu, contre la foi de la présence réelle du corps de Notre-Seigneur J. C. dans l'Eucharistie.

AUJOURD'HUI les Protestans n'ont plus de temple; ils vont chez les Ambassadeurs protestans: ils sont néanmoins en très-grand nombre, & composent un sixieme de la ville. Ils n'insultent en aucune maniere au culte reçu, ni à ceux qui le professent; ils sont paisibles, laborieux, & attendent en silence un changement que les lumieres morales & politiques, doivent infailliblement amener.

POURQUOI le Parlement de Paris, sollicité par l'autorité royale d'assurer enfin leur état civil en France, a-t-il tergiversé dans l'accomplissement de ces vues sages & paternelles? Pourquoi s'est-il opposé à la suppression des corvées, à celle des maîtrises . . . . J'examinerois le *pourquoi*; mais mon sujet m'emporte, & je ne puis l'abandonner.





## LIBERTÉ RELIGIEUSE.

**L**A liberté religieuse est au plus haut degré possible à Paris ; jamais on ne vous demandera aucun compte de votre croyance : vous pouvez habiter trente ans sur une paroisse sans y mettre le pied , & sans connoître le visage de votre Curé : vous aurez soin toutefois d'y rendre le pain béni , d'y faire baptiser vos enfans si vous en faites , & d'accomplir la taxe des pauvres ; taxe modique , que tout citoyen devrait tripler de lui-même. Quand vous serez malade , le Curé ne viendra point vous troubler , à moins qu'il ne soit impoli , ou que vous ne soyez un homme célèbre ou très-connu. Vous pouvez néanmoins lui fermer la porte au nez , si sa visite vous déplaît trop fort.

LE Prêtre n'entre plus que chez le petit peuple ; parce que cette classe n'a point de portier. Chez tout autre malade , on attend qu'il agonise : alors on envoie à la paroisse ; le prêtre accourt avec les Saintes Huiles. Il n'y a plus personne ; la bonne intention est réputée pour le fait.

ON commande un convoi de cent pistoles ,  
&

& l'on a à l'enterrement un simulacre de Confesseur en robe théologique, qui n'a jamais vu le mort en vie : on lui donne un louis d'or & un gros cierge pour cette complaisance. Le Curé, le Confesseur, les héritiers, tout le monde est content : ainsi le sage décampe à petit bruit pour l'autre monde : il y aborde en *louvoyant*, sans trop choquer les usages de celui-ci, & sans causer des scandales.

IL y a plus de cent mille hommes qui regardent le culte en pitié. On ne voit dans les églises que les personnes qui veulent bien les fréquenter. Elles sont remplies certains jours de l'année : les cérémonies y attirent la foule ; les femmes composent toujours les trois quarts au moins de l'assemblée. On va dans le carême entendre les Prédicateurs un peu renommés, pour juger leur style, leur éloquence & leur débit.

ON disoit à un Evêque, de quoi vous plaignez-vous ? Avez vous vu un seul sacrilege ; un seul Philosophe a-t-il troublé le moindre catéchisme ? Ceux qui prêchent en chaire ont-ils rencontré un seul argumenteur ou contradicteur ? Ils ont constamment joui du plus beau droit possible, celui de n'être jamais interrompus, quoi qu'ils disent.... L'Evêque reprit ; *plût à Dieu qu'il y eût de tems en tems quel-*

*ques sacrileges ; On penseroit du moins à nous ; mais on oublie de nous manquer de respect.*

ON n'a refusé la sépulture ( que je sache ) qu'à Mr. de Voltaire ; & le Curé de St. Sulpice a fort mal entendu ce jour - là les intérêts de sa religion. Dix autres Curés , à sa place , l'auroient enterré , parce qu'il étoit mort ; ils l'auroient enterré de plus , comme converti & bon catholique , & ils auroient très-bien fait.

SON corps n'en a pas moins été déposé en Terre Sainte , & si on lui a refusé un service à Paris , il l'a obtenu à Berlin dans l'église catholique , par ordre du Roi de Prusse , bon plaisant quand il s'en mêle. Le sang de l'Agneau a coulé sur la tombe de l'Auteur de Mahomet. Le parti opiniâtre des Philosophes n'en a pas eu le démenti. Il a obtenu la messe pour le repos de son ame , & aucun d'eux ne veut être privé de cet avantage ; car tel est leur plaisir.

LES Juifs , les Protestans , les Déistes , les Athées , les Jansénistes , non moins coupables aux yeux des Molinistes , les *Riennistes* , vivent donc à leur fantaisie. On ne dispute plus nulle part sur la religion. C'est un vieux procès définitivement jugé : & il étoit bien temps , après une instruction de tant de siècles. Il n'y a rien

qui annonce un plus mauvais ton, que de vouloir railler un Prêtre dans une société: il fait son métier gaiement, ainsi qu'un Officier fait le sien. On ne scandalise plus personne, & l'on n'est plus scandalisé.

QUAND il arrive un *Jubilé*, on court les Eglises *par ton*; mais cette ferveur est passagère; & ceux qui ont voulu se montrer *du nombre des croyans*, pour se distinguer, oublient trois mois après leur rôle, & retombent dans l'infouciance générale, qui caractérise aujourd'hui, à ce sujet, tous les hommes de la Capitale, qui ne sont pas peuple.

LES lumières ont amené ce calme desirable; & le fanatisme est réduit à se dévorer lui-même. On n'entend plus parler du jansénisme & du molinisme, que dans quelques maisons obscures, où regnent la sottise & l'hypocrisie; & par quelques femmes qui, ne pouvant partager les plaisirs du monde, s'occupent de ces vieilles disputes, devant des habitués de paroisse, directeurs nés de la canaille, & presque confondus avec elle.





## P L É B É I E N S.

**M**AIS aussi la *liberté politique*, qui seroit encore plus précieuse, à Paris est nulle. Je suppose que l'on veuille ressusciter parmi nous le nom de *Plébéiens* : eh bien ! cela seroit impossible, parce qu'il n'y auroit aucun sens attaché à ce mot. On ne pourroit pas dire *le Plébéien François*, ainsi que l'on dit *le Plébéien Anglois*. Le Plébéien n'existe pas à Paris : il est peuple, populace ou Bourgeois : il a des titres, des maisons, des privilèges ou des charges ; mais il n'a point d'existence politique : il n'a ni l'habitude ni le pouvoir d'exposer sans contrainte sa haine ou son mécontentement. Le Plébéien Anglois juge, pour ainsi dire en corps, ses intérêts & ses guides : il a un caractère de raison & de rectitude. Le peuple de Paris pris en masse, n'a point cet instinct sûr, qui démêle ce qui lui seroit convenable ; parce qu'il manque d'instruction, qu'il ne fait point lire, ainsi que le Plébéien Anglois.

**COMME** il ne jouit point de la liberté de la presse, il manquera long-temps de capacité ; il est voué à l'ignorance. Son patriotisme n'étant pas éclairé, est nécessairement foible : on ne

connoît que des faillies qui se refroidissent. Il n'a pas même la liberté de se livrer à ses affections : l'on redouteroit peut-être ses applaudissemens, autant que ses murmures.

PARIS enfin n'a point de bouche publique par où s'échappe le cri fort & direct de la vérité : elle ne tonne jamais à l'oreille du Souverain ; elle sort d'une manière timide & détournée du sein du petit nombre qui , supportant moins le fardeau des maux publics , voit avec plus d'indifférence les méprises du Gouvernement.

AINSI point d'activité, point d'énergie pour les choses publiques ; parce que le peuple n'a pas le droit de parler & d'être écouté. Il fait très-bien qu'on métamorphoseroit en attentat féditieux , en révolte illégitime , la contradiction la plus légère , la moindre impatience ; & il se rend simple spectateur des opérations ministérielles. Aussi la stupidité & l'ignorance politique sont le caractère de la multitude à Paris , plus que dans les autres pays de l'Europe ; & je n'en excepte aucun.





## C A P I T A T I O N .

TOUTE tête laïque la paye, même le Dauphin de France, comme premier sujet. Jean-Jacques Rousseau s'étoit obstiné à ne point payer de capitation, alléguant que le bureau de la Ville, qui avoit alors le département de l'opéra, lui devoit *soixante mille francs* pour son devin du village.

ON étoit sur le point d'envoyer garnison dans son grenier; lorsque le Receveur averti à temps, porta le cas litigieux au tribunal du Prévôt des Marchands, Echevins & quarteniers. Il y eut assemblée, & après avoir recueilli les voix, il fut décidé qu'on remettrait généreusement les *trois livres douze sols* de capitation (1) à l'Auteur d'Emile.

J'OSE attester ce fait. ayant été témoin des poursuites & de la résistance opiniâtre de Jean-Jacques. Il avoit défendu à sa femme & à ses amis de payer pour lui au Bureau, sous peine d'encourir son indignation éternelle. On lui objectoit que la garnison n'avoit point de ref-

(1) C'est la taxe ordinaire d'une servante.



pect pour les grands Ecrivains, quels qu'ils fussent. *Eh bien!* répondit-il : *si l'on s'empare de ma chambre & de mon lit, j'irai m'asseoir au pied d'un arbre; & là j'y attendrai la mort.* Il étoit homme à le faire, comme il le disoit : heureusement qu'on reconnut à temps quel homme pauvre & illustre on poursuivoit. Il demuroit alors au cinquième étage, rue Platrière; non loin de la grand'poite.

CET impôt, qui n'a point un titre honorable, allarme plus que les *dixièmes* & que les *entrées*, parce qu'il frappe directement l'individu, & qu'il foumet sa personne. Il rapporte peu en comparaison des autres impositions. Il ne dispose pas le citoyen à concevoir de lui-même un noble orgueil : mais, graces au travail financier, il prend depuis quelques années un accroissement arbitraire, qui ne tarderoit pas à le rendre lourd & redoutable, si la voie des réclamations n'étoit pas ouverte. Le Prévôt des Marchands est juge en cette partie; & il fait droit aux requêtes, quand on s'y prend de bonne-heure.

A cette capitation se joignent les quatre sols pour livre, & la taxe imposée pour le rétablissement du Palais, &c. Tout cela com-

pose un second impôt, presque équivalent au premier.

SI la finance n'étoit pas l'antipode de la raison & de l'humanité; l'impôt seroit assis sur les arts & le luxe; tels que les équipages, les hôtels, les laquais, les jardins enclos dans la ville; & l'on ne demanderoit de l'argent, qu'à ceux qui ont de l'argent.

SI l'on ne payoit pas la capitation, il n'y auroit pas *d'exécution civile*; c'est-à-dire qu'on n'enleveroit pas vos meubles pour les vendre sur le carreau; mais il y auroit *exécution militaire*. Le Receveur, au nom du Roi de France, vous enverroit *garnison*; & vous auriez chez vous des soldats qui coucheroient dans votre lit, & qui feroient la soupe dans votre âtre.

L'OPÉRA donne tous les ans quelques représentations extraordinaires pour la *capitation des Acteurs*: ainsi, ils payent en monnoie de singe; c'est-à-dire en fauts & en gambades: le surplus leur tient lieu de gratification.

IL y a des capitations de *trente sols*; & l'on envoie des commandemens *de par le Roi*, dans des recoins placés sous des tuiles, & ouverts à

tous les vents. Dans l'Inde , les pauvres payent le tribut avec des poux ; ils donnent ce qu'ils ont. Les infortunés dont je parle , s'acquitteroient beaucoup plus facilement , selon la méthode Indienne.



## FILLES D'OPERA.

**L'**ARGENT coule pour des fêtes , pour des spectacles , pour les frivoles jouissances du luxe. L'opéra sur-tout est entretenu à grands frais , pour efféminer les courages , fondre les têtes fortes de la Nation , dans le creuset de la volupté , & les couler en mollesse.

ON n'a rien épargné. L'art des enchanteresses prodigue ces molles postures , qui jettent l'étincelle des desirs dans de jeunes organes. La hardiesse de leur regards , qui devrait révolter , invite une folle jeunesse. On oublie que ces beautés sont à prix d'or , & qu'elles ont des rivales qui ne sont point vénales. On leur prête mille graces piquantes ; parce qu'elles semblent pleines du Dieu qu'elles célèbrent & qu'elles chantent : & ce n'est que dans leur bras , qu'on se défabuse de leur charmes. Toute

victime de la débauche est toujours une froide prêtresse de l'amour.

UNE fille est enlevée au pouvoir paternel, dès que son pied a touché les planches du théâtre. Une loi particulière rend vaines les loix les plus antiques & les plus solemnelles. Cette fille d'opéra se montre aux foyers, toute resplendissante de diamans : elle est respectée de ses compagnes, à raison de sa robe éclatante, de sa voiture légère, de ses chevaux superbes. Il s'établit même un intervalle entr'elles, selon le degré d'opulence, & l'on ne diroit plus que la plus riche fait le même métier. Elle reçoit avec hauteur celle qui débute : elle traite avec les airs d'une femme de qualité, le Bijoutier féduisant & l'industriuse marchande de modes. Le Magistrat déride son front en sa présence, le Courtifan lui fourit, le Militaire n'ose la brusquer. Sa toilette est tous les matins surchargée de nouveaux présens : le Pactole semble rouler éternellement chez elle.

MAIS la mode qui l'éleva, vient à changer, Une petite rivale qu'elle n'appercevoit pas, qu'elle dédaignoit, se met insolemment sur les rangs, brille, l'éclipse, & la fait désertter son fallon. La Courtifanne superbe, quoiqu'ayant

encore de la beauté, se trouve l'année suivante seule, avec des dettes immenses. Tous les amans se sont enfuis; & quand ses affaires seront liquidées, à peine aura-t-elle de quoi payer sa chaussure & son rouge.

*Fin du premier Volume.*

---

# T A B L E.

<b>C</b> OUP-D'OEIL général.	pag. I
Les Greniers.	8
Grosseur démesurée de la Capitale.	11
Physionomie de la grande Ville.	13
Les Carrieres.	16
Où est le Gouvernement ?	17
Patrie du Philosophe.	19
De la Conversation.	22
La nouvelle Athenes.	24
Jouissances.	25
Dangers.	26
Avantages.	28
Esprits raffinés.	29
Pour qui les Arts, hélas !	30
Au plus pauvre la besace.	ibid.
Gaieté.	33
Besoins factices.	35
Le Bourgeois.	36
Population de la Capitale.	41
Voisinage.	46
Des Cheminées.	48
Crainte fondée.	50
Caractere politique.	52
Mon Grand Pere.	53
Gare ! Gare !	55
De l'air vicié.	58
Détermination de l'habitude.	63

<i>Chambres garnies.</i>	page 65
<i>Fiacres.</i>	68
<i>Porteurs de'au.</i>	71
<i>Le Pont-neuf.</i>	73
<i>Pont-Royal.</i>	78
<i>Charmant coup-d'œil.</i>	80
<i>Boulevards.</i>	82
<i>Nos Grand'Meres.</i>	83
<i>Des Grosses Fortunes,</i>	85
<i>Les Dineurs en ville.</i>	88
<i>Le Monarque.</i>	93
<i>Mobilité du Gouvernement.</i>	94
<i>Espions.</i>	95
<i>Les Colporteurs.</i>	97
<i>Hommes de la Police.</i>	101
<i>Le Guet.</i>	105
<i>Lieutenant de Police.</i>	109
<i>Incendies , Pompes.</i>	115
<i>Reverberes.</i>	118
<i>Enseignes.</i>	120
<i>Les Halles.</i>	122
<i>Marchés.</i>	125
<i>Quai de la vallée.</i>	127
<i>Tables d'Hôtes.</i>	129
<i>Cafés.</i>	131
<i>L'homme au cent soixante millions.</i>	134
<i>Faiseurs de Projets.</i>	137
<i>La Douane.</i>	139
<i>Trésor Royal.</i>	141
<i>Rentiers.</i>	143
<i>De l'habit noir.</i>	146
<i>Les Egrefins.</i>	148
<i>Batteurs de pavé.</i>	150

<i>Pays Latin.</i>	page 151
<i>Colléges.</i>	152
<i>Anatomie.</i>	156
<i>La Sorbonne.</i>	160
<i>Les Ecrivains des Charniers - innocens.</i>	163
<i>Le Faux bourg St.-Marcel.</i>	165
<i>Le Marais.</i>	168
<i>Portrait d'une dévotte du Marais.</i>	171
<i>On bâtit de tous côtés.</i>	172
<i>Ameublemens.</i>	178
<i>Abbés.</i>	180
<i>Evêques.</i>	183
<i>Succeſſion des modes.</i>	186
<i>Notaires.</i>	187
<i>Echevins.</i>	191
<i>Avocats.</i>	195
<i>Banquiers.</i>	199
<i>Médecins</i>	203
<i>Société Royale de Médecine.</i>	208
<i>Auteurs.</i>	212
<i>Des demi-Auteurs , quarts-d' Auteurs , enfin Mé-</i> <i>tis , Quarterons.</i>	218
<i>Secretaires.</i>	221
<i>Commis.</i>	222
<i>Maîtres.</i>	225
<i>Libraires.</i>	228
<i>Livres.</i>	230
<i>Bouquinistes.</i>	231
<i>Brochures.</i>	234
<i>Equilibre.</i>	238
<i>La Courtille.</i>	239
<i>Des différens obſervateurs.</i>	242
<i>Différence des Eſprits.</i>	246



<i>Qui paye-t-on ?</i>	page 248
<i>Affaires.</i>	250
<i>Gens d'affaires.</i>	251
<i>Vacations.</i>	252
<i>États indéfinissables.</i>	253
<i>L'indolent.</i>	254
<i>Les Éléans.</i>	255
<i>L'homme décidément superficiel.</i>	258
<i>Indépendans, contempteurs.</i>	259
<i>Nouvellistes.</i>	261
<i>Sort d'un Bourgeois.</i>	264
<i>Les Lorgneurs.</i>	266
<i>Palais-Royal.</i>	267
<i>Du persifflage.</i>	271
<i>Revendeuses à la toilette.</i>	272
<i>Les Coëffeurs.</i>	273
<i>Parures.</i>	276
<i>Économie.</i>	280
<i>Les Écritaux des Rues.</i>	282
<i>Pensions.</i>	284
<i>Domestiques, Laquais.</i>	287
<i>Les marchandes de modes.</i>	290
<i>Maîtres d'agrémens.</i>	294
<i>Les bijoux.</i>	297
<i>De la mode.</i>	298
<i>Remarques.</i>	301
<i>Promenons-nous.</i>	308
<i>La Sainte-Chapelle.</i>	323
<i>L'Eglise de Ste. Geneviève.</i>	328
<i>Noviciat des Jésuites.</i>	332
<i>Pilier des Halles.</i>	334
<i>Rue Tire-chappe.</i>	337
<i>Le Chiffonnier.</i>	339

<i>Rue de la Huchette.</i>	page 340
<i>Le Gros - Caillou.</i>	341
<i>L'Isle Saint-Louis.</i>	343
<i>Les j'ai vu.</i>	344
<i>Amour du merveilleux.</i>	352
<i>Fumier.</i>	355
<i>Jardinage.</i>	357
<i>Bibliothèque du Roi.</i>	359
<i>Fusiliers aux Spectacles.</i>	363
<i>Petites Loges.</i>	367
<i>Comédiens.</i>	370
<i>Langue du Maître au cocher.</i>	373
<i>La fête Dieu.</i>	378
<i>Protestants.</i>	380
<i>Liberté religieuse.</i>	382
<i>Plébéien.</i>	388
<i>Capitation.</i>	390
<i>Filles d'Opéra.</i>	393

Fin de la Table.

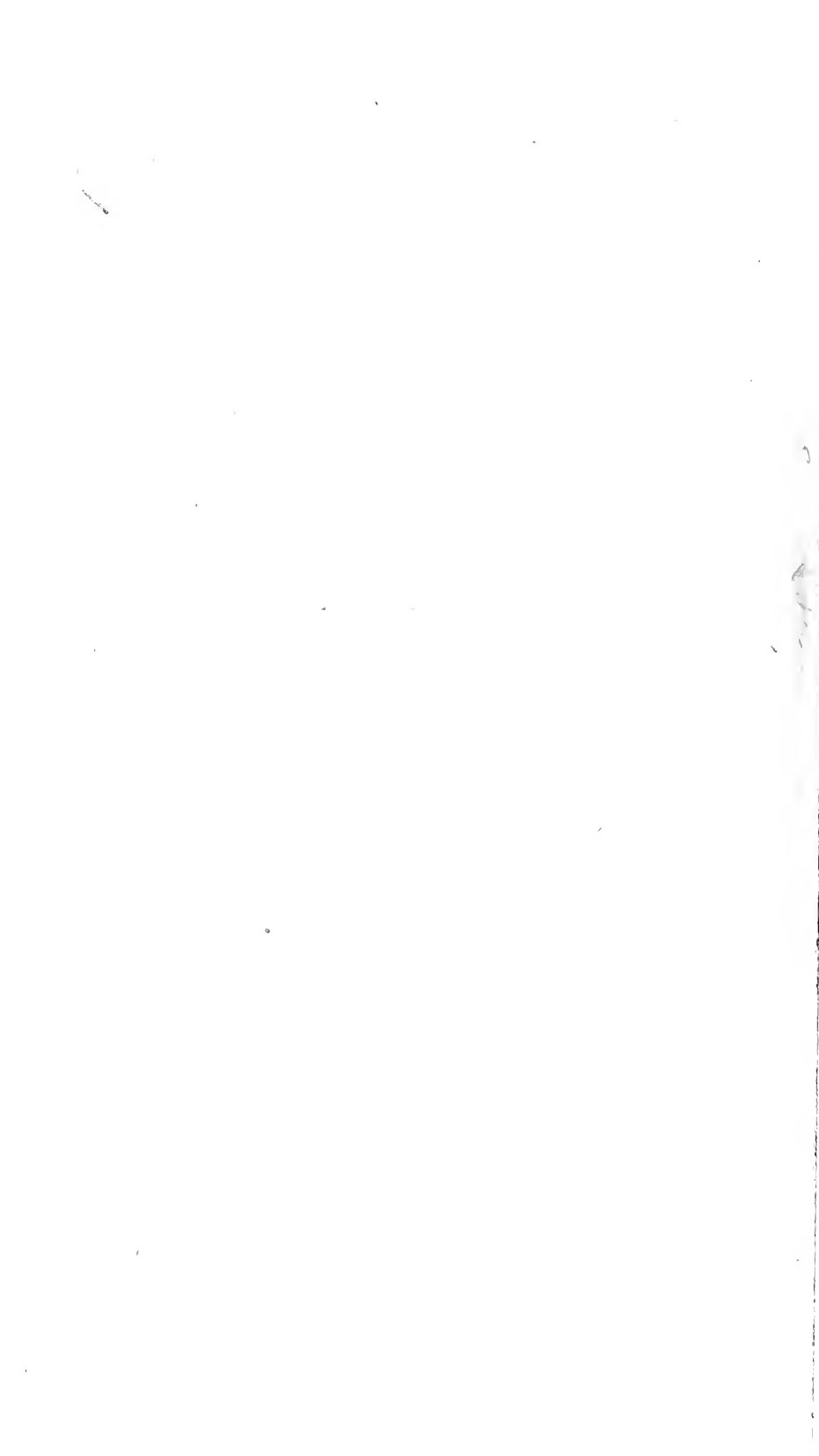
T A B L E A U

D E P A R I S.



TOME SECOND.





# T A B L E A U

D E

P A R I S.

---

*Quærens quem devoret.*

---

T O M E S E C O N D.



A H A M B O U R G,

Chez VIRCHAUX & Compagnie, Libraires;

*Et se trouve*

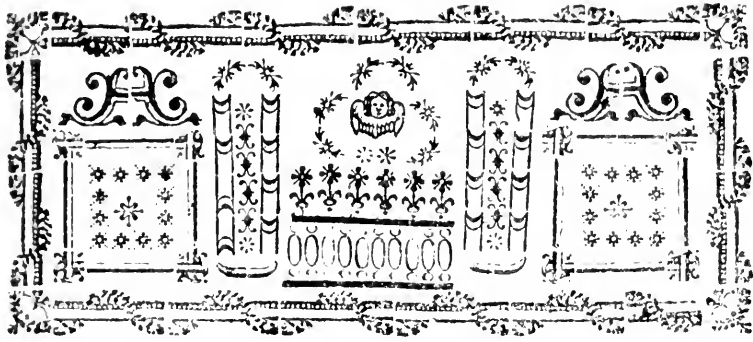
A N E U C H A T E L,

Chez SAMUEL FAUCHE, Libraire du Roi.

---

M. DCC. LXXXI.





# T A B L E A U

## D E P A R I S.



### RÉPUGNANCE POUR LE MARIAGE.

**T**ANDIS que tant de filles jouissent d'une liberté licencieuse, & qui ne tourne pas même au profit de la population ; que ferez-vous de ce nombre infini de filles , sous l'aile de leurs parens , austères gardiens de leur pudicité , & qui sont condamnées par leur indigence ou par leur sotte fierté , à passer leur vie dans le célibat ? Ne sont-elles pas incessamment sur le bord de l'abyme , & ne deviendront-elles pas tôt ou tard la proie de la mélancolie ou de la débauche ?

LA beauté & la vertu n'ont parmi nous aucune valeur, si une dot ne vient à leur appui : il faut qu'il y ait un vice radical dans notre législation, puisque les hommes fuient & redoutent de signer le plus doux des contrats. Effrayé des charges qu'entraîne le titre de mari, l'homme ne veut plus payer le tribut à une patrie ingrate ou abusée.

OU les femmes ont agi contre elles mêmes en se livrant au luxe, ou nous ne sommes pas éloignés du dernier terme de la corruption. On ne prend plus de femmes sans dot ; les hommes ne se marient plus ou ne se marient qu'à regret. Quel renversement dans l'ordre social, & quel est le remède à apporter à ce vice politique !

COMMENT n'y auroit-il pas des célibataires, dans une ville où le vice trouve tant de facilités ; & comment la dissipation de nos femmes, le mépris qu'elles font de leurs devoirs, n'épouvanteroient-il pas les hommes, sur les suites d'un nœud que l'usage tourne en ridicule, que les loix ne protègent que quand le mal est fait, & qu'il n'y a plus rien à ajouter au scandale !

DÉTAILLONS dans les chapitres suivans, ce



qui fait , pour ainſi dire , du mariage *un objet de dérifion*. Tout l'avantage eſt pour le vice ; & que reſte-t-il à la vertu ?



## LE NOM QUE VOUS VOUDREZ.

**L**A foule nombreuſe des Courtifannes , qui arrêtent dans leurs filets la jeuneſſe la plus brillante , & qui l'enlevent aux autres femmes , a fait naître à Paris une eſpece de femmes qui , ſans avoir l'effronterie du vice , n'ont pas l'aſtère rigueur de la vertu. Elles n'ont pas la même aſſurance dans le maintien ; mais le regard à-peu-près auſſi complaiſant : elles ne reçoivent point d'argent , mais elles acceptent des bijoux , qui ont un air de décence. Elles déclament aſſreuſement contre les *filles* , leur rivales & leurs ennemies ; mais tantôt elles ont perdu au jeu , elles ſe plaignent tout bas d'être ruinées ; & on leur prête ſecrètement de quoi n'être pas grondées de leurs maris , qu'elles ſavent craindre & non reſpecter.

L'HOMME qui veut les poſſéder , n'aura gueres que la peine de changer leur navette , leur étui , leurs boîtes ; parceque l'or ne fera point

de plusieurs couleurs , & qu'il est indispensible que la mode à cet égard soit constamment suivie.

LA mode autorise que ces femmes se montrent au bal , au Colisée , aux spectacles ; & qu'on ne dise pas en les rencontrant , *c'est une telle* , mais *c'est Mad. une telle* , à qui M\*\*\* donne le bras. Malheur à qui voudroit en médire ! tout le cercle des bonnes amies , qui , de proche en proche , se prolonge jusqu'à l'infini , prendroit feu , & toutes les fois que le médifant se présenteroit quelque part , on auroit des mîgraines à son service ; il seroit regardé comme le perturbateur de tous les petits arrangemens de société ; & pour se servir du terme reçu , un *monstre*. Cette épithete , m'avertit de clore bien vîte le chapitre.



## DE CERTAINES FEMMES.

**S**I les femmes attaquoient , que deviendrions-nous devant leurs charmes , devant leur audace passionnée & leurs amoureux transports ? La nature leur a donné la pudeur , qui est une suite du défaut de forces qui leur ont été sagement refusées. Aujourd'hui certaines femmes par dévouement , par curiosité & sur-tout par ambi-

tion, ne s'interdifent point l'attaque, mais le fyftème de la nature n'est pas rompu pour cela ; les hommes ont le droit de refufer, ou en font quittes pour une *passade*.

CE petit chapitre ne fera point entendu dans les pays fortunés où regne encore l'innocence : ailleurs il ne le fera que trop. Je n'ai donc pas befoin de l'achever. C'est bien à regret que ma plume touche à ces turpitudes, mais je peins Paris.



## DES FILLES PUBLIQUES.

**E**LLES se donnent après tout pour ce qu'elles font ; elles ont un vice de moins, l'hypocrisie : elles ne peuvent causer les ravages qu'une femme libertine & prude occasione souvent sous les fausses apparences de la modestie & de l'amour. Malheureuses victimes de l'indigence ou de l'abandon de leurs parens, rarement déterminées par un tempérament fougueux, elles ne s'offensent ni de l'outrage ni du mépris ; elles sont avilies à leurs propres yeux ; & ne pouvant plus regner par les graces de la pudeur, elles se jettent du côté opposé, & elles étalent l'audace de l'infamie.

MAIS il y a encore des degrés dans cet abîme de corruption ; l'une se livre tout à la fois au plaisir & à l'argent ; l'autre est une brute qui n'a plus de sexe, & qui ne sent par même la dérision qu'elle inspire.

NOUS n'offenserons pas ici les oreilles chastes, ni les yeux de l'innocence, en leur présentant les scènes de la débauche & de la crapule ; nous taisons les fantaisies du libertinage, les faillies & les fougues de cent cinquante mille célibataires, voués à quarante mille prostituées. Elles vont à ce nombre.

UN peintre qui a du génie, Mr. Retif de la Bretonne en a tracé le tableau dans son *Paysan perversi* : les touches en sont si vigoureuses que le tableau en est révoltant ; mais il n'est malheureusement que trop vrai. Arrêtons-nous & gardons nous d'épouvanter les imaginations sensibles, car les désordres voilés de l'humanité ne sont pas bons à mettre au grand jour.

DISONS seulement, que le nombre des filles publiques ne favorisant que trop le désordre des passions, a donné aux jeunes gens un ton libre, qu'ils prennent avec les femmes les plus honnêtes ; de sorte que dans ce siècle si poli, on est grossier en amour.

NOUS sommes si éloignés de la galanterie ingénieuse de nos peres , que notre conversation avec les femmes que nous estimons le plus , est rarement délicate. Elle abonde en mauvaises plaisanteries , en équivoques , en narrations scandaleuses. Il seroit temps de corriger ce mauvais ton ; c'est aux femmes qu'il appartient d'établir la réforme , en ne permettant plus ces propos qu'elles ont été obligées de souffrir , sous peine de passer pour *béguenes*.

LES passions honteuses & publiques portent avec elles leur contre-poison , & ne sont pas peut-être si difficiles à réprimer , que celles dont le dérèglement paroît excusable ; enforte que je croirois qu'une *fille publique* est plus près de devenir honnête femme , que la *femme galante*.

MAIS le scandale des filles publiques est poussé trop loin dans la capitale. Il ne faudroit pas que le mépris des mœurs fût si visible , si affiché : il faudroit respecter davantage la pudeur & l'honnêteté publique.

COMMENT un pere de famille , pauvre & honnête , se flattera-t-il de conserver sa fille innocente & intacte , dans l'âge des passions , lorsque celle-ci verra à sa porte une prostituée mise élégamment , attaquer les hommes , faire

parade du vice , briller au sein de la débauche , & jouir sous la protection des loix mêmes , de sa licence effrénée. Le retour qu'elle fera sur elle-même , lui dira qu'il n'y a aucun prix solide attaché à l'exercice de la vertu ; & elle se laissera de se combattre elle-même : la raison ne pourra point lui faire appercevoir distinctement les avantages qui résultent de la sagesse ; elle ne verra que l'exemple , le plus dangereux des séducteurs , sur-tout pour son sexe.

Aussi n'est-il gueres possible que l'imagination la plus hardie ajoute à la licence des mœurs actuelles : la corruption dans le dernier ordre des citoyens ainsi que dans le premier , n'a presque plus de progrès à faire.

ON compte à Paris trente mille *filles publiques* , c'est-à-dire *vulgivagues* ; & dix mille environ , moins indécentes , qui sont *entretenuës* , & qui d'année en année passent en différentes mains. On les appelloit autrefois , *femmes amoureuses* , *filles folles de leur corps*. Les filles publiques ne sont point *amoureuses* ; & si elles sont folles de leur corps , ceux qui les fréquentent sont beaucoup plus insensés.

LA police va chercher des *espionnes* dans ce corps infame. Ses agens mettent ces mal-

heureuses à contribution , ajoutent leurs désordres aux désordres de la chose , exercent un empire sourdement tyranique sur cette portion avilie , qui pense qu'il n'y a plus de loix pour elle : ils se montrent enfin quelquefois plus horriblement corrompus , que la plus vile prostituée , car celle-ci acquiert le droit de les traiter avec mépris tant ils remportent le prix de la bassesse ! Oui , il y a des êtres au dessous de ces femmes de mauvaise vie ; & ces êtres sont *des hommes de police*.

UNE ordonnance de Police fait défense aux marchands de louer à ces femmes , à prix d'argent , à la *semaine* ou à la *journée* , des *robes* , des *pelisses* , des *mantelets* & autres *ajustemens* ; ce qui prouve d'un côté l'extrême misère , & de l'autre l'usure effroyable que ces marchands ne rougissoient pas d'exercer sur ces créatures , qui n'ont ni meubles ni vêtemens , & qui sentent la nécessité de se parer afin d'être payées à un plus haut prix ; car une *pelisse* se rend plus exigeante qu'un *casquin*.

TOUTES les semaines on en fait des enlèvements nocturnes , avec une facilité qui , trop excessive , ne sauroit manquer de déplaire au spéculateur politique , malgré le mépris qu'inspire l'espece que l'on traite ainsi : le spéculateur songera à la violation de l'asyle domestique , dans

les heures de la nuit, à la foiblesse du sexe, aux mauvais traitemens qu'il effuye, & aux inconvéniens qui en peuvent résulter; ces créatures étant quelquefois enceintes; car le libertinage ne les dispense pas toujours d'être meres.

ON les conduit dans la prison de la rue St. Martin, & le dernier vendredi du mois, *elles passent à la police*; c'est-à-dire qu'elles reçoivent à genoux la sentence qui les condamne à être enfermées à la Salpêtrière. Elles n'ont ni procureurs, ni avocats, ni défenseurs. On les juge fort arbitrairement.

LE lendemain on les fait monter dans un long chariot, qui n'est pas couvert. Elles sont toutes debout & pressées. L'une pleure, l'autre gémit; celle-ci se cache le visage; les plus effrontées foutiennent les regards de la populace qui les apostrophe; elles ripostent indécemment & bravent les huées qui s'élevent sur leur passage. Ce char scandaleux traverse une partie de la ville en plein jour; & les propos que cette marche occasionne sont encore une atteinte à l'honnêteté publique.

LES plus *huppées* & les *Matrônes*, avec un peu d'argent, obtiennent la permission d'aller dans un chariot couvert.



ARRIVÉES à l'Hôpital on les visite , & on sépare celles qui sont infectées pour les envoyer à Bicêtre . y trouver la cure ou la mort ; nouveau tableau qui s'offre à ma plume ; mais que je recule encore , frémissent de le tracer , & non guéri de l'impression horrible qu'il a laissé dans tous mes sens.

O toi qui , loin des villes , respirez en paix l'air des monts ; heureux habitant des Alpes ! tu ne vois autour de toi que des beautés innocentes , pures & intactes , comme la neige qui couronne les sommets resplendissans de ces montagnes , qui ceignent l'horizon ; dans ce séjour des vertus , aussi éloigné par tes mœurs , du siege brillant de la corruption , que tu en es loin par tes goûts simples & paisibles , apprends à connoître & à mieux goûter les chastes embrassemens d'une tendre épouse & les caresses d'une sœur aimée. Tu fais combien la pureté de l'ame & la modestie vraie & touchante , prêtent de charmes & d'intérêt à la beauté , quelle distance infinie se trouve entre le sourire manieré & le regard d'une Parisienne , & le front animé & pudique de ces vierges brillantes de fraîcheur & de santé , pour qui la débauche est encore un mot sans idées. Ah ! trop heureux républicains , conservez tous dans vos paisibles retraites, cette pureté de mœurs , gage de la félicité &

des vertus domestiques ; pleurez sur le jeune imprudent , qui épris d'un vain faste , amoureux , d'un luxe puéril , trompé par une liberté licencieuse , va se précipiter dans les grossières voluptés de la capitale ; retenez - le , enchaînez - le , & de peur que des mots honteux ne viennent à frapper les chastes oreilles des jeunes beautés qu'il abandonne , & qui les feroient rougir sans qu'elles en comprissent toute l'étendue ; dites-lui en langue non vulgaire. *Siste miser ! Ibi luxus & avaritia matrimonio discordi junguntur ; ibi ingenuitas morum corrumpitur & venditur auro ; ibi horribilis cacomonades Veneris templum & voluptatum sedes occupat ; ibi amoris sagittæ mortiferae & venenatae ; ibi exercentur artes damnosæ seu saltem vanæ & prorsus inutiles ; ibi moventur lites & jurgia ; ibi justitia ipsa gladium promiseris tenet ; ibi miseros agricolas excoriant & procurator & publicanus , nec missura cutem , nisi plena cruoris , hirundo ; ibi fastus & opes dominantur ; ibi virtus laudatur & alget , dum vitia coronantur. Undè proverbium frequens & solemne : omne malum ab urbe.*

ON peut évaluer à cinquante millions par an , l'argent que l'on prodigue aux *filles publiques* ; en les comprenant toutes sous cette dénomination. L'article des aumônes ne va gueres qu'à trois millions ; disproportion qui donne à ré-

fléchir. Cet argent va aux marchandes de modes, aux traiteurs, aux aubergistes, aux hôtels garnis, &c. Et ce qui inspire un profond effroi; c'est que si la prostitution venoit à cesser tout à coup, vingt mille filles périroient de misère, les travaux de ce sexe malheureux ne pouvant pas suffire ici à son entretien ni à sa nourriture. Aussi ce débordement est-il comme inséparable d'une ville populeuse; & une infinité de métiers ne subsistent que par la circulation rapide des especes qu'entretient le libertinage. L'avare lui-même tire son or de son coffre, pour en acheter de jeunes attraits, que le besoin lui foumet: & une passion plus forte a dompté sa passion chérie. Il regrette son or, il pleure; mais l'or a coulé.



## C O U R T I S A N N E S.

**O**N appelle de ce nom celles qui, toujours couvertes de diamans, mettent leurs faveurs à la plus haute enchere, sans avoir quelquefois plus de beauté que l'indigente, qui se vend à bas prix. Mais le caprice, le fort, le manège, un peu d'art ou d'esprit mettent une énorme

distance entre des femmes qui n'ont que le même but.

DEPUIS l'altière Laïs qui vole à Long-champs dans un brillant équipage ( que sans sa présence licencieuse, on attribuerait, à une jeune Duchesse), jusqu'à la *racrocheuse* qui se morfond le soir au coin d'une borne, quelle hierarchie dans le même métier ! Que de distinctions, de nuances, de noms divers, & ce, pour exprimer néanmoins une seule & même chose ! Cent mille livres par an, ou une pièce d'argent ou de monnoye pour un quart d'heure, causent ces dénominations, qui ne marquent que les échelles du vice ou de la profonde indigence.

ON peut placer les courtisannes entre les femmes décemment entretenues & les filles publiques. Un auteur les a très-bien définies.

„ On les prendroit, dit-il, pour les femelles des  
 „ Courtisans ; elles ont effectivement tous les  
 „ mêmes vices, emploient les mêmes ruses & les  
 „ mêmes moyens, font un métier aussi défa-  
 „ gréable, ont autant de fatigues, font aussi  
 „ infatigables ; en un mot leur ressemblent beau-  
 „ coup plus que les femelles de certaines es-  
 „ peces ne ressemblent à leurs mâles.”

## LE PAYSAN PERVERTI.

*Par Mr. Retif de la Bretonne.*

J'AI renvoyé pour ce que je ne pouvois pas dire , à ce Roman hardiment deffiné , qui a paru il y a quelques années. La force du pinceau y fait un portrait animé des défordres du vice & des dangers affreux auxquels l'inexpérience & la vertu font expofées dans une capitale diffolue. Cet ouvrage doit être falutaire malgré fes peintures trop nues & trop expreffives ; parce qu'il n'est pas un Pere en Province , qui , d'après cette lecture , ne fixe conftamment fon fils auprès de lui : & c'est un très-grand mal que cette manie récente d'envoyer tous les enfans à Paris , où ils viennent fe perdre & fe corrompre.

LES villes du fecond & du troifieme ordre fe dépeuplent infenfiblement , & le gouffre immense de la Capitale dévore non-feulement l'or des parens , mais encore l'honnêteté & la vertu native de leurs fils , qui payent cher leur imprudente curiosité.

LE filence abfolu des littérateurs fur ce roman plein de vie & d'expreflion , & dont fi peu d'en-

tr'eux sont capables d'avoir conçu le plan & formé l'exécution, a bien droit de nous étonner, & nous engage à déposer ici nos plaintes sur l'injustice ou l'insensibilité de la plupart des gens de lettres, qui n'admirent que de petites beautés froides & conventionnelles, & qui ne savent plus reconnoître ou avouer les traits les plus frappans & les plus vigoureux d'une imagination forte & pittoresque.

EST-CE que le regne de l'imagination seroit totalement éteint parmi nous, & qu'on ne sauroit plus s'enfoncer dans ces compositions vastes, morales & attachantes, qui caractérisent les ouvrages de l'ablée Prévost & de son heureux rival, Mr. Retif de la Bretonne? On se consume aujourd'hui sur des hémistiches, *nugæ canora*: on pese des mots; on écrit des puérités académiques: voilà donc ce qui remplace le nerf, la force, l'étendue des idées & la multiplicité des tableaux! Que nous devenons secs & étroits!

IL reste à une plume douée de cette énergie, un tableau neuf à tracer. Une mere malheureuse, qui se trouve pressée entre la famine & le deshonneur, qui ne peut échapper à la mort qu'en livrant sa fille, qui combat longtemps, qui triomphe & qui expire au milieu  
des

des hommes cruels , calculateurs de ses souffrances , & qui attendoient d'elle ce sacrifice horrible & forcé. Elle meurt avec la conscience de la vertu , il est vrai ; mais sa mort est sans fruit. Le lendemain de son trépas , sa fille tombe dans les embuches du vice , ou plutôt elle cede au malheur & à l'inexpérience.

Si quelque homme opulent me lit , s'il est du nombre de ceux qui avancent l'or pour corrompre ; il aura trouvé sans doute des meres faciles & criminelles , & à un tel point que je n'ose ici l'écrire ; mais il faudra en même temps qu'un pareil tableau ne mériteroit pas d'être relégué dans la classe des fictions imaginaires.



## BAL DE L'OPÉRA.

**L**E bal de l'Opéra entretient cette licence , la consacre par une sorte de convention générale. Il invite les caracteres les plus réservés à se livrer au goût universellement avoué. Il est réputé très-beau , quand on y est écrasé : plus il y a de cohue & plus on se félicite le lendemain d'y avoir assisté.

QUAND la presse est considérable , les fem-

mes se jettent dans le flux & le reflux ; & leurs corps délicats supportent très-bien d'être comprimés en tout sens au milieu de la foule, qui tantôt est immobile, & tantôt flotte & roule.

IL faut avoir bien peu d'esprit dit-on, pour n'en avoir pas sous le masque ; ce qu'on y entend est cependant beaucoup moins spirituel que ce qui se dit dans nos cercles. On n'y parle point des personnes ni des événemens ; & tous les propos deviennent vagues, fuiles, excepté ceux de galanterie. Si le gouvernement permettoit pour un seul bal un *franc parler absolu*, Cela seroit très-piquant.

LES filles entretenues, les Duchesses, les Bourgeoises sont cachées sous le même domino, & on les distingue ; on distingue beaucoup moins les hommes ; ce qui prouve que les femmes ont en tout genre, des nuances plus fines & plus caractérisées.

IL régnoit autrefois dans les bals une grosse gaieté ; il n'y en a plus ; on s'observe sous le masque autant que dans la société.

J'AI vu à Paris un bal, où cinquante \*\*\*\* avoient sous leurs dominos six coups à tirer. Il



est vrai qu'on ne le fût que le lendemain, mais il faut avouer que c'étoit un singulier bal que celui-là.

C'EST au bal, vers le matin, que l'on peut dire, qu'à Paris sur-tout, l'on rencontre des laideurs aimables.

JE suis fâché qu'on y perde insensiblement cette tournure attentive & polie, que l'on doit aux femmes dans toutes les circonstances, & sur-tout dans une assemblée publique.

LES Calembours y circulent. Qu'est-ce qu'un Calambour me demandera un étranger? C'est ce qu'un sot trouve bien plus facilement qu'un homme d'esprit.

QUAND un Carme, un Cordelier, un Bénédictin s'échappant du cloître, a pu assister une fois au bal de l'opéra sans être vu ni reconnu, il s'estime le plus heureux des hommes, il ne sait pas que l'ordre lévitique y abonde, & que les petits collets, qui courent tout le jour en habit violet, sont blasés sur ce divertissement.

LA seule chose que l'on exécute à Paris gravement, & comme s'il s'agissoit de l'affaire la

plus importante , c'est *un quadrille*. J'ai été stupéfait de la dignité qu'on y mettoit.

ON fait que l'on envoie une poupée pour servir de modèle chez l'étranger , mais fait-on que dans une lettre on envoie le plan d'un ballet , d'une contre-danse variée par mille figures , ou d'un quadrille nouveau , pour le faire exécuter avec justesse & précision à cinq cents lieues de distance ?

LE bal de l'opéra a donné lieu à un événement qui tiendra sa place dans l'histoire , en ce qu'il aura servi à prouver que , malgré les changemens des siècles , les anciens usages reviennent rapidement sur leurs pas , lorsque quelques circonstances frappantes rappellent le génie national.

ON donne six livres par tête , pour entendre une symphonie bruyante & monotone ; mais on se sert de spectacle les uns aux autres. Quand on n'a rien à demander aux femmes , on s'y ennuye ; mais on y va pour dire le lendemain ; j'allai hier au bal , & j'ai manqué à'y étouffer.

---

 LES DEMOISELLES.

RIEN de plus faux dans le tableau de nos mœurs, que *notre Comédie*, où l'on fait l'amour à des *Demoiselles*. Notre théâtre ment en ce point. Que l'étranger ne s'y trompe pas : on ne fait point l'amour aux *Demoiselles* ; elles sont enfermées dans des Couvens, jusqu'au jour de leurs noces. Il est moralement impossible de leur faire une déclaration. On ne les voit jamais seules ; & il est contre les mœurs d'employer tout ce qui ressembleroit à la séduction. Les filles de la haute Bourgeoisie sont aussi dans des Couvens ; celles du second étage ne quittent point leur mere ; & les filles en général n'ont aucune espece de liberté & de communication familiere, avant le mariage.

IL n'y a donc que les filles du petit Bourgeois, du simple marchand & du peuple, qui aient toute liberté d'aller & de venir ; & conséquemment de faire l'amour à leur guise. Les autres reçoivent leurs époux de la main de leurs parens. Le contrat n'est jamais qu'un marché ; & on ne les consulte point. On appelle *grisettes*, les filles qui peuplent les boutiques de marchandes de modes, de lingeres, de couturieres.

PLUSIEURS d'entr'elles tiennent le milieu entre les filles entretenues & les filles d'opéra. Elles sont plus réservées & plus décentes; elles sont susceptibles d'attachement : on les entretient à peu de frais, & on les entretient sans scandale. Elles ne sortent que les Dimanches & fêtes; & c'est pour ces jours-là qu'elles cherchent un *ami*, qui dédommage de l'ennui de la semaine; car elle est bien longue, quand il faut tenir une aiguille du matin au soir. Celles qui sont sages amassent de quoi se marier, ou épousent leur ancien amant. Les autres vieillissent l'aiguille à la main, ou se mettent en maison.

OR, un Auteur Comique devrait être fort attentif sur toutes ces convenances; & savoir qu'une déclaration d'amour ne se fait jamais à une Demoiselle, que lorsqu'on y est autorisé par le vœu des parens; & le mariage alors est ordinairement arrêté. Ainsi, nos Auteurs modernes, en faisant de toutes les *amoureuses* de théâtre, des filles de qualité, n'ont peint que les amours des *grisettes*.

Ils doivent dorénavant n'admettre que de jeunes veuves, s'ils ne veulent pas aller directement contre les usages. Mais aussi, pour quoi dans toutes les comédies, des *filles de qua-*

lité, ainsi que des *Comtes & Marquis* ; tandis qu'un étage plus bas, la scène devient plus variée, plus plaisante, plus animée ? Mais comme il y a le jargon conventionnel de la tragédie ; de même on a créé un autre jargon pour la comédie : & ni les Rois ni les gens de qualité ne reconnoissent là leur idiome. C'en est un que l'Auteur s'est fait avec une étude infinie, & pour manquer péniblement toutes ses pièces.



## GALANTERIE.

ELLE remplace l'amour qui régnoit encore à Paris, il n'y a pas plus d'un siècle. Du temps de Louis XIV, on mettoit dans ses goûts de la décence & de la délicatesse.

LES fortes passions sont rares aujourd'hui ; mais aussi n'ont-elles pas ce caractère farouche, qui faisoit succéder la vengeance à la tendresse, & les crimes aux plaisirs les plus doux. On ne se bat plus pour les femmes ; leur conduite a rendu ces combats ridicules.

CE que l'imagination, ou exaltée ou trompée, avoit ajouté de trop à l'amour, on l'a émondé ; & à considérer le changement d'un

œil philosophique ; l'amour que nous avons adopté , convient à la foiblesse de notre caractère , & au peu de besoin que nous avons de sentir notre ame s'élever & prendre un certain ressort. Nous nous passons de force & de grandeur dans tout le reste : pourquoi en mettrions-nous dans l'amour ?

ON ne voit plus un amant délaissé , chercher dans le poison un remède à ses maux : il y en a de plus doux ; & l'inconstance ( que je ne prétends pas justifier ) vaut cependant mieux que les mouvemens frénétiques , qui tenoient encore plus à l'orgueil personnel qu'à la vraie tendresse.

IL feroit dangereux , dit-on , que l'amour dévorât toutes nos autres passions. La Patrie & la société y perdroient. Ne voir , n'adorer qu'un seul objet , lui tout sacrifier ; c'est perdre sa liberté ; c'est livrer à une sorte de délire & d'extravagance toutes les facultés de notre ame. Voilà la Logique reçue.

L'ESTIME vraie & sentie , ( ajoute-t-on ) quand elle est perpétuée , suppose bien plus de vertu dans l'objet aimé : & une femme qui sent avec délicatesse , est plus jalouse d'inspirer un tel sentiment , que d'attirer les hom-

mages uniquement attribués à ses charmes, parce que ces hommages s'évaporent & ne font pas dûs à son ame. C'est ainsi que l'on prétend justifier nos mœurs : mais la Patrie, dont on parle, y a tout perdu.

L'AMOUR, proprement dit, n'est donc plus à Paris, si nous osons l'avouer, qu'un libertinage mitigé, qui ne foumet que nos sens, sans tyranniser la raison ni le devoir; aussi éloigné de la débauche que de la tendresse, décent dans ses vivacités, quand il peut l'être, & délicat dans son inconstance. Il n'exige point de sacrifice qui nous coûteroit trop cher. Loin de nous armer les uns contre les autres, il ne s'approprie point les momens qui sont consacrés au devoir; il respecte les nœuds de l'amitié, quelquefois même il les resserre: enfin, il fait passer l'honneur avant tout, & proscriit également toute foiblesse & toute lâcheté.

LE Législateur pourroit effacer aujourd'hui de son code, les loix contre la violence. Nos Lucreces n'ont plus de Tarquins à redouter. Le séducteur ne l'est que pour celle qui veut bien être séduite, & la véritable vertu peut se conserver intacte, au milieu de tant d'exemples contraires. Mais fera-t-on honneur à mon siècle, de l'absence d'un tel vice? Je ne le

crois pas , parce qu'il suppose l'anéantissement de plusieurs vertus. Le viol prouvoit, ainsi que le sacrilege , que les femmes & les autels étoient religieusement adorés.

L'AMOUR ne fera donc point appelé parmi nous, le bourreau des cœurs ? Toujours content , toujours folâtre ; il s'envole avant l'ennui : il attaque avec tant de légèreté , que ses atteintes ne blessent que les cœurs qui consentent à être blessés.

JE dis qu'en ôtant à cette passion ce qu'elle avoit de féroce & de redoutable , on a diminué quelques crimes & beaucoup de grands talens. A en juger par l'histoire , les forfaits sanglans étoient comme inséparables des affections profondes, jalouses & vindicatives, qui tyrannisoient nos ayeux : ainsi tout est compensé.

LES grandes passions , disent les Apologistes du siècle , sont assez incompatibles avec le bonheur : il n'appartient qu'à elles , il est vrai ; mais le bonheur est si rare , qu'il vaut mieux prendre en légère monnoie , la somme des plaisirs. N'ayant plus de grandes choses à faire , nous n'avons plus besoin de fortes passions.



## DES FEMMES.

LA remarque de Jean - Jacques Rousseau n'est que trop vraie ; que les femmes à Paris , accoutumées à se répandre dans tous les lieux publics , à se mêler avec les hommes , ont pris leur fierté , leur audace , leur regard & presque leur démarche.

AJOUTONS que les femmes , depuis quelques années , jouent publiquement le rôle d'entremetteuses d'affaires. Elles écrivent vingt lettres par jour , renouvellent les sollicitations , assiegent les Ministres , fatiguent les Commis. Elles ont leurs bureaux , leurs registres ; & à force d'agiter la roue de fortune , elles y placent leurs amans , leurs favoris , leurs maris , & enfin ceux qui les payent.

ON voit beaucoup de femmes qui disent d'après Ninon : *je me suis fait homme*. Aussi une insultante galanterie ne rend plus aux belles , qu'un culte ironique & offensant.

JAMAIS autrefois en parlant du sexe , on ne disoit *les femmes* ; on auroit proféré une expression grossière.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU a dit des choses si dures aux femmes de Paris , que je n'ose même le combattre. Il avoue que l'on peut & que l'on doit y chercher une amie. Je pense en effet qu'il s'y trouve beaucoup de femmes sensées , véritablement sensibles aux nobles procédés , & capables de la plus grande confiance en amitié. Mais en amour.... Oh ! je n'ai pas le droit, comme Jean-Jacques , de leur dire de terribles vérités. Lui seul a su leur plaire , en ne les flattant pas.

MILORD CHESTERFIELD , après avoir encensé de son mieux notre Nation , a fini par dire à l'oreille de son fils , que les femmes parmi nous , sont de grands enfans , qu'il faut amuser avec deux hochets , la vanité & la galanterie.

NOUS avons des mines charmantes , des yeux vifs & malins , des physionnomies gracieuses & fines , des têtes spirituelles ; mais on compte les belles têtes , & elles sont excessivement rares.

POURQUOI les femmes aiment-elles la Capitale ? parce qu'elles y sont environnées d'un plus grand nombre d'adorateurs. Parlez leur de la campagne ; elles ne déguisent pas l'aver-

sion qu'elles ressentent pour ce séjour solitaire, où elles se sentent bien moins puissantes.

QUELQUE impérieuse que puisse être une femme Parisienne, elle reconnoitra toujours l'ascendant de l'homme sur elle, si celui-ci fait être ferme & prudent. C'est le mari qui fait la femme. Mais comme les trois quarts des hommes sont sans caractère, sans force, sans dignité; il y a une foule de femmes dissipées, dépenfieres, galantes, & insolemment altieres.

C'EST le principal défaut de nos femmes; que l'orgueil, le rang & l'opulence ont enivrées de trop bonne heure. Rien ne choque plus que ce ton étrange; parce que la femme, quelle qu'elle soit, ne peut jamais imprimer à son regard l'insolence ou l'injure, sans perdre de ses graces, de sa dignité & de son empire réel. La Nature a voulu qu'elle ne pût jamais s'élever au-dessus d'un homme, par son geste ou par son accent, sous peine à l'instant même de paroître odieuse & ridicule. Rien ne la dispense de cette subordination éternelle, fût-elle sur le trône du monde. Elle peut commander, faire agir toutes les passions despotiques, & même orgueilleuses: mais il ne lui

est pas permis d'être insolente envers un homme ; c'est-à-dire , d'oser mépriser son maître.

LES femmes qui ne comprennent gueres une idée politique , pour peu qu'elle soit vaste & un peu compliquée , ont des notions admirables sur l'ordre & l'économie domestique. Elles sont précieuses chez un peuple qui vient de naître , & en même-temps chez celui qui est tout à fait corrompu. Elles réparent à Paris , dans l'intérieur des maisons , le mal que la législation fait au dehors.

CHEZ les républicains , les femmes ne sont que des ménageres. Mais les femmes sont pleines de lumières , de sens & d'expérience. Lorsque la Nation n'existe point encore , ou bien lorsqu'elle n'existe plus ; c'est alors qu'il faut les consulter : car , étrangères aux liens du patriotisme , elles tiennent merveilleusement les doux liens de la sociabilité.

VOILA leur véritable empire à Paris. Elles sont riantes , douces & aimables , tant qu'elles représentent. Dans l'intérieur domestique , elles font payer à ce qui les environne , la contrainte qu'elles s'imposent dans le monde. Elles ont affaire aux maris les plus débonnaires de ce globe : elles se piquent de per-

fectionner leurs vertus patientes, & de les subjuguier de toute maniere.

IL est néanmoins une classe de femmes très respectables ; c'est celle du second ordre de la bourgeoisie. Attachées à leurs maris & à leurs enfans, soigneuses, économes, attentives à leurs maisons ; elles offrent le modele de la sagesse & du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cherchent à en amasser, sont peu brillantes, encore moins instruites. On ne les apperçoit pas, & cependant elles font à Paris l'honneur de leur sexe.

LA coutume de Paris a trop accordé aux femmes ; ce qui les rend impérieuses & exigeantes. Un mari est ruiné, s'il perd sa femme. Elle aura été malade pendant dix années ; elle lui aura coûté infiniment : il faut qu'il restitue tout à son décès.

DE-LA, la tristesse avec laquelle on ferre des nœuds, qui ailleurs sont si doux.

A un certain âge, la femme qui ne se fait pas bel esprit, se constitue dévote. Elle en prend la contenance, assiste à tous les sermons, court toutes les bénédictions, visite son Directeur, & s'imagine ensuite, qu'il n'y a qu'elle au monde

qui fasse de bonnes actions. Elle se le persuade si bien, qu'elle damne tous ceux qu'elle rencontre, & sur-tout ceux qui impriment.

Nos femmes ont perdu le caractère le plus touchant de leur sexe, la timidité, la simplicité, la pudeur naïve; elles ont remplacé cette perte immense par les agrémens de l'esprit, les graces du langage & des manières; elles sont plus courues, moins respectées: on les aime sans croire à leur amour; elles ont des amans & des amis. Ceux-là disparaissent, & ceux-ci ont le malheur de les ennuyer. Elles se trouvent seules sur le retour de l'âge, après avoir passé au milieu de tant d'hommes, dont elles ont plutôt captivé le cœur que l'estime.

ELLES ont fait trop de chemin, pour pouvoir revenir à leur sexe; il faut qu'elles se fassent hommes tout à fait, au risque de perdre encore davantage. Mais du moins elles ne seront plus des êtres mixtes, & notre hommage alors sera plus sérieux.





## C O C A R D E.

**C**ES mêmes femmes qui présidoient aux tournois , qui enrichissoient de leurs mains les cottes-d'armes de leurs amans , qui leur présentoient leurs armures , qui les envoyoit au combat, s'acquittent aujourd'hui envers la gloire, en donnant une *cocarde*. C'est que l'amour pour la patrie est d'un poids tout aussi léger que le présent.

LES femmes aiment-elles les hommes célèbres ? Comment les aiment-elles ? Savent-elles réellement les apprécier ? Questions faciles à résoudre dans le dernier siècle, & qui de nos jours ont leurs difficultés.





## S É P A R A T I O N S.

**L**E divorce n'est pas permis, & les plaintes en séparation sont éternelles. Les voûtes du temple de la justice retentissent des gémissemens qu'y portent des époux fatigués l'un de l'autre. Le mariage offre une foule d'hommes, que ces liens sacrés meurtrissent & déchirent. Ils frémissent contre l'indissolubilité d'un nœud que tous les efforts ne sauroient rompre.

NOTRE législation en prescrivant un terme indéfini, n'a point su composer avec nos passions ni avec notre nature. Cette loi extrême s'est manifestée, sur-tout, dans les pays où l'éducation, depouillant le cœur de son énergie particulière, lui a désappris à sentir une passion forte & unique.

LA loi a été obligée d'accorder les *séparations*, beaucoup plus révoltantes que le *divorce* : car la séparation isole deux êtres, & les laisse dans une espèce de néant.

LE divorce, dans les pays où il est permis, est infiniment plus rare que la séparation. Faut-



il s'étonner, si ne pouvant briser cette loi inflexible, & liée mal-à-propos à la religion la plus austere, l'homme est parvenu pour ainsi dire à la ridiculiser, en la violant tant de fois & si ouvertement.

LES séparations volontaires sont fort communes à Paris. On demanderoit vainement aux loix la rupture d'un nœud devenu insupportable. On le délie de foi même; & ni les loix civiles ni les loix ecclésiastiques ne vous interrogent sur cette désunion, pourvu qu'aucun des contractans ne se plaigne. Voilà comme les loix irréfragables perdent tout-à-coup leur force & leur vertu.

---

## C O N T R A S T E.

**L**ES femmes dans la Capitale jouissent non-seulement de la plus grande liberté possible, mais encore du plus incroyable crédit. Par des manœuvres secretes & particulieres; elles sont l'ame invisible de toutes les affaires, elles réussissent sans presque fortir de chez elles: elles déterminent la voix publique dans des circonstances où elle sembloit d'abord demeurer indécise.

QU'IL y ait une rixe entre mari & femme ; le mari commence par avoir tort , & au bout de trois jours , il est peint des plus affreuses couleurs. La ligue offensive & défensive se manifeste de tous côtés : en vain les Avocats , les loix , le jugement sont pour le pauvre époux ; tout cela est cassé à un autre Tribunal. Les femmes soutiennent leur parti , malgré les démonstrations les plus authentiques , & après avoir ameuté les esprits , finissent par les entraîner.

MAIS malheur à celle qui n'est pas mariée ; rien ne lui est permis : on lui fait un crime de tout. Les meres sont d'autant plus vigilantes , qu'elles connoissent tous les tours que les passions peuvent inspirer. Ainsi le rôle de fille est le plus cruel rôle du monde. On la dresse à tous les rians atours de la mignardise & de la coquetterie ; on ne lui imprime que l'amour des arts , qui servent & embellissent la volupté ; on ne lui impose d'autre devoir , que la science de plaire : & l'on veut que , renonçant au but de tant d'instructions , elle soit froide , sourde à tous les propos qui circulent autour d'elle , & qu'elle demeure même insensible au plaisir , qui naît de l'impression de ses charmes.

IL faut donc qu'elle dissimule avec un cœur

neuf, & qui ne sembloit pas né pour soutenir le rôle d'une feinte perpétuelle. Elle ne peut jamais dire un mot de ce qu'elle sent si bien; le monde devient injuste & absurde à son égard. Qu'elle soit mélancolique : elle est tourmentée, dit-on, du desir & du besoin d'avoir un amant. Est-elle gaie, folâtre? Cet enjouement touche à peu de réserve. Elle ne peut ni rire ni soupirer : on veut qu'elle soit fille & qu'elle ne le soit pas.

ET voilà pourquoi les filles s'ennuyent avec les femmes, & les femmes avec les filles. Aussi ne peuvent-elles pas causer ensemble; & s'il y a une très-étroite union entre une femme & une fille, l'innocence de celle-ci touche à son terme.



## LES VAPEURS.

*La mollesse est douce & sa suite est cruelle.*

Ce vers de Voltaire est d'un Physicien. En effet, la mollesse du corps indique l'inaction de l'ame. Toutes les parties de notre corps tombent dans un relâchement, qui enleve aux

fibres l'élasticité nécessaire, pour que les sécrétions se fassent avec régularité.

DE-LA, les *vapeurs* qui naissent de ce défaut d'occupation, qui a détérioré les facultés de l'ame. L'imagination est d'autant plus active, qu'elle regne sur des organes délicats qui, incessamment flattés, ont perdu leur ressort, & se sont affaiblis dans une langueur qui soumet les nerfs aux plus terribles convulsions; parce que détendus par trop de jouissances, ils se replient & agissent sur eux-mêmes.

C'EST l'imagination qui ouvre le champ de la douleur; parce que cette puissance, quand elle n'a pas un objet qui la captive, a le don de métamorphoser en maux, tout ce qui l'environne. L'oïfiveté favorise les passions trop sensuelles; & celles-ci sont si-tôt épuisées, que le principe de sensibilité qui survit, ne fait plus où se prendre & s'attacher.

CE principe fatigue, devient un tourment; il n'y a plus de voluptés pour l'être misérable, qui se sent exister & qui voudroit des plaisirs à l'infini; tandis que ses organes sont oblitérés, & que les nerfs ne peuvent plus transmettre les sensations, dont ils sont les véhicules.

TERRIBLE état ! c'est le supplice de toutes les ames efféminées , que l'inaction a précipitées dans des voluptés dangereuses ; & qui , pour se dérober aux travaux imposés par la Nature , ont embrassé tous les phantômes de l'opinion.

NOS Docteurs accoutumés à tâter le pouls à nos jolies femmes , ne connoissent plus que les vapeurs & les maux de nerfs. Quand un *fort* de la halle est malade ; ils disent qu'il a des vapeurs , & ils le mettent au bouillon de poulet & à l'eau de tilleul.

UNE jolie femme qui a des vapeurs , ne fait plus autre chose que de se traîner de sa baignoire à sa toilette , & de sa toilette à son ottomane : suivre dans un char commode une file ennuyeuse d'autres chars , cela s'appelle *se promener* ; & elle ne prend point d'autre exercice. Celui-ci est même réputé trop violent , & elle n'en use que deux fois le mois.

AINSI les riches sont punis du déplorable emploi de leur fortune. En voyant d'un œil sec la misere d'autrui , ils n'en sont pas plus heureux ; & ne sachant point tirer un parti réel & avantageux de leur opulence , ils sont maudits , sans faire un pas de plus vers le bonheur.



## DE L'IDOLE DE PARIS,

## L E J O L I ! (1)

**J**'ENTREPRENDS de prouver que le joli, dans tous les genres, est la perfection du beau & même du sublime; que l'avantage d'être aimable, l'emporte sur tous les autres; & que le peuple qui peut se dire la plus jolie nation, doit passer, sans contredit, pour le premier peuple de la terre! J'écris pour les hommes - femmes de Paris.

ON a eu jusqu'ici une fautive opinion de ce qui méritoit l'hommage universel des hommes. La Nature a besoin d'être corrigée & embellie par l'art. Si on la mutile, c'est comme on fait, pour la rendre plus gracieuse. L'agrément est le dernier trait que l'on puisse donner aux belles choses. Finit-on un édifice, un tableau, un instrument? On lui prête des ornemens qui seuls le font valoir. Il en est de même des mœurs, on ne commence à jouir, que lorsqu'on commence à raffiner.

(1) Ce chapitre ironique a déjà été imprimé; mais c'est ici sa véritable place.

LORSQU'UNE nation est encore barbare, elle peut facilement rencontrer le sublime. C'est ainsi que l'œil avide de l'Arabe, découvre l'ombre d'un arbuste, au milieu des déserts brûlans où il s'égaré. On fait alors de grandes choses; mais c'est sans le savoir : on n'agit que par instinct. Qu'est-ce en effet que le sublime ? sinon une exagération perpétuelle, un colosse que l'ignorance construit & admire. Le génie, dans ses bonds impétueux, extravague, en nous étonnant. Les peuples mêmes les plus sauvages ont créé sans effort ce sublime tant admiré : la rudesse des passions suffit pour l'enfanter.

C'EST une nature brute, qui n'a pas besoin de culture. Alors, on peint les tableaux communs du lever & du coucher du soleil. On s'extasie à la vue d'un ciel étoilé : on se promène à pas lents sur le bord de la mer, & l'on admire ces flots mugissans, qui battent majestueusement ses rives.

ON idolâtre le phantôme de la liberté, & l'on a la sottise de combattre & de mourir pour elle. On rejette un riant esclavage, qui n'en mérite pas le nom, & qui doit vous créer une foule de plaisirs enchanteurs : état délicieux, où des chaînes d'or & de soie ne vous cap-

tivent, que pour vous faire parcourir un cercle d'amusemens variés ! où l'on vous ôte une force dangereuse, pour vous laisser une foiblesse fortunée. On refuse dans ces temps grossiers d'élever des Rois sur sa tête, & l'on se prive stupidement de l'aspect d'une Cour brillante, qui réunit, & les galanteries les plus ingénieuses, & les chefs d'œuvres heureux des arts & du goût. On vit sans Peintres, sans Statuaires, sans Musiciens, sans Coëffeurs, sans Cuisiniers, sans Confiseurs. Il regne dans les mœurs un courage gigantesque, une vertu sévère & pédante : tout est grand & ennuyeux. Les maisons sont vastes comme des Cloîtres ; tous les divertissemens publics & particuliers portent avec eux l'empreinte d'un caractère mâle. Les femmes sont séquestrées de la société, & n'allument le feu de l'amour, que dans le cœur de leur époux. Elles ne se disputent point les hommes ; elles se bornent à donner des citoyens, à les élever, à gouverner un ménage. L'autorité paternelle, l'autorité maritale (noms si judicieusement devenus ridicules parmi nous) jouissent de tous leurs tristes droits. Les mariages sont féconds ; & une manière de vivre uniforme & sérieuse, est le caractère dominant de ce peuple, qui ne diffère gueres des ours.



MAIS , dès qu'un rayon vient l'éclairer ; dès qu'il sort de cette gravité impofante & taciturne , il commence d'abord à entrevoir le beau ; il taille , il façonne , il fe crée des regles : le goût & la délicateffe viennent & enfantent le *joli* , mille fois plus féduifant. On ne voit plus fur les tables le dos énorme d'un bœuf , d'un fanglier ou d'un cerf. On ne voit plus des héros groffiers dévorer des moutons , des Princesses fier ou faire la lessive. On s'honore d'une noble civiveté ; & des mêts délicats , remplis de fucs quinteffenciés , fe fuccedent pour réveiller un appétit fans cefse éteint & renouvelé.

LES guerriers ( fi toutefois ils mangent ) effleurent l'aile d'un faifan ou celle d'une perdrix ; quelques-uns d'entr'eux ne vivent même que de chocolat ou de fucreries. On ne vuide plus des outres , on goûte des liqueurs fines ; poison délectable & chéri. Les hommes au poignet de fer , à l'estomac d'autruche , aux muscles nerveux , ne fe montrent qu'à la foire.

C'EST l'heureux fiecle où l'on répand plus d'aifance dans le commerce de la vie , où l'on brillante tous les objets , où l'on imagine chaque jour de nouveaux divertiffemens pour chaffer l'immortel ennui.

ON voit naître enfin la *bonne compagnie*, terme parfait de la succession graduelle des choses ; & la coëffure devient l'affaire importante & capitale.

L'AMOUR n'est plus aussi cette flamme consumante, qui faisoit pleurer les Achilles, qui pouvoit les Paladins à travers les monts & forêts ; c'est une affaire de vanité : & telle femme s'imagine l'emporter en mérite sur les autres femmes, à proportion de ses amans. Elles ont le cœur assez bon pour se croire obligées de faire un grand nombre d'heureux. Tout change ; mais c'est pour le mieux. Fils ! vous ne dépendrez plus fervilement d'un pere, qui pensoit bonnement que la Nature lui avoit donné quelque empire sur vous. Femmes ! vous vous moquerez de votre époux ; plus de liens gênans ; chaque individu est libre, & n'est soumis qu'au joug politique...

O comme tout devient facile & naturel ! Ce qui enflammoit l'imagination de nos ayeux mélancoliques, est à peine un sujet de plaisanterie. Ces idées sublimes, qui avoient égaré des têtes ardentes, qui leur avoient inspiré ce fanatisme opiniâtre, qui tient à de fortes pensées, & qui fait peut-être les grands hommes, ne paroissent plus que sur un stérile papier où

elles sont jugées, non sur leur degré d'élévation & de force, mais sur l'expression qui les habille & les décore. Mr. de la Harpe vous dira que Milton, Dante, Shakespear, &c., sont des écrivains *monstrueux*: il est vrai que Mr. l'Académicien est éloigné de cette *monstruosité*.

CE beau même qui, comme une statue inanimée & polie, n'avoit parlé qu'à l'ame, ne semble plus qu'une image intellectuelle, faite pour les rêveries des Philosophes. Mais le joli est venu à son tour. Le joli a touché tous les sens; le joli est toujours charmant, jusques dans ses caprices. Il prête en effet des attraits à la volupté; il est l'orateur des cercles; il attache la curiosité; il orne les talens de tous leur avantages: toujours léger & différent de lui-même, il voit dans toutes ses attitudes, le goût présider à sa structure délicate.

IL falloit toute l'étendue de nos lumieres, pour donner une forme à cet enchanteur, qui revêt des couleurs les plus riantes les objets de la Nature, qu'il imite ou plutôt qu'il surpasse.

QU'EST-CE que la beauté? Un rapport, une juste proportion, une harmonie très-souvent froide & dénuée de graces. Le joli n'a pas

besoin d'être examiné ; il inspire l'ivresse , dès qu'il est apperçu : un soupir involontaire rend hommage à sa perfection. Voyez ces petits chefs-d'œuvres gracieux , ces miniatures exquises , ces merveilles fragiles ; elles en sont plus précieuses , l'œil s'y fixe avec complaisance , l'œil admire , & l'imagination , tout active qu'elle est , se trouve satisfaite , & ne conçoit rien au-delà.

TRANSPORTONS en idée dans nos villes , un de ces hommes qui peuploient jadis les forêts de la Germanie , & qui reparoissent encore sur notre globe , sous les noms de Tartares , de Hongrois , &c. : vous appercevrez une haute stature , une large & forte poitrine , un menton qui nourrit une barbe rude & épaisse , des bras charnus , une jambe fortement tendue , qui à chaque pas fait jouer un faisceau de muscles élastiques & souples. Cet homme est aussi agile que robuste. Il supporte la faim , la soif ; il couche sur la terre ; il brave l'ennemi , les saisons & la mort. Plaçons à ses côtés cet élégant , que les graces ont semblé caresser , en le formant ; il exhale au loin une odeur d'ambre ; son sourire est doux , & ses yeux sont vifs. A peine son menton porte l'empreinte de la virilité ; sa jambe est fine & légère ; ses mains semblent créées non pour les travaux de Mars ,

mais pour piller les trésors de l'amour. La faille étincelle , en fortant de fa bouche de rofe ; il voltige comme l'abeille , & ne paroît formé que pour repofer comme elle , dans le calice des fleurs ; il gronde le zéphyr , pour peu qu'il dérange l'édifice de fa chevelure. Impatient , à peine s'arrête t-il fur une idée ; fon imagination eft auffi prompte , auffi changeante que fon être eft fémillant.

EH bien ! prononcez , gentils François : lequel des deux mérite la préférence ? Avouez que le premier vous fera peur , autant que l'autre vous caufera de plaifir à voir ou à entendre.

PASSONS aux arts. On s'eft donné , je crois , le mot pour admirer ces productions dramatiques , où les perfonnages font agités de mouvemens convulfifs , où les paffions font peintes fous leurs vraies couleurs : cela peut être fort bon pour tempérer l'ennui majestueux , qui regne dans nos grandes falles de fpectacle. Mais lorsqu'à table on veut apeller la gaieté , encore plus néceffaire au bien être que les vins les plus délicieux ; récitera-t-on alors comme faifoient les anciens , les morceaux tragiques de cet épouvantable Schakefpear ou de ce trifte Sophocle ? O que le temps eft bien mieux em-

ployé ! Le rimeur plaifant, le chanfonnier aimable l'emportent même fur les maîtres du Parnaffe. Un couplet de chanfon, un vaudeville, un madrigal, un petit conte, tiennent tous les efprits attentifs; bons ou mauvais on rit toujours, parce que le joli eft le pere de la joie, & qu'il mérite la couronne, lorsque l'homme, rendu à lui même & dépouillé de fa robe, ofe avouer fes goûts, fes caprices, & paroître ce qu'il eft.

LÉGERS Anacréons de nos jours, qui valez ou qui croyez va oir le vieux chantre de Bathyllé, accourez aimables frivolistes, & faites difparoître le fublime Homere, le divin Platon & tous ceux qui leur reffemblent.

OUI, le *joli* eft le dieu aimable, unique, qui met en mouvement les facultés intérieures & leur donne un reffort, une vivacité qu'elles ne reçoivent pas toujours de la vue des plus beaux objets. Le grand, le fublime ne font point rares; ils abondent dans la Nature; nos yeux en font fatigués. Le fublime eft au fein de cette immense forêt, dans ce défert fans bornes, dans les augustes ténèbres de ce temple folitaire; il fe déploie fur la voûte radieuse du firmament; il vole fur les aîles des tempêtes; il s'éleve avec ce volcan, dont la flamme rouge & fombre embrafe

embrase la nue ; il accompagne la majesté de ces vastes débordemens ; il regne sur cet océan qui joint les deux mondes ; il descend dans ces cavernes profondes où la terre montre ses entrailles ouvertes & déchirées. Mais le joli, le joli, qu'il est rare ! Il se cache avec un soin égal à sa gentillesse ; il faut le découvrir ; c'est-à-dire favoir le reconnoître. Où se trouvent les yeux fins & exercés, qui sont dans la confiance de ses graces ? C'est une fleur passagere qu'un rayon va bruler, qu'un souffle va détruire ; c'est à la main de l'homme à la cueillir, sans flétrir son doux velouté ; c'est à elle seule qu'il appartient de composer le bouquet, fait pour le sein de la beauté.

C'EST peu ; l'homme unit son industrie à l'ouvrage de la Nature ; & soudain, le goût de l'un surpasse l'orgueilleuse création de l'autre. C'est alors qu'on voit naître ces parterres dessinés, ces bocages soumis à l'ingénieux cisseau, ces élégantes broderies, ces petits plats, ces estampes, ces ariettes & ces vers étincelans, qui moussent comme les perles liquides du Champagne.

HEUREUSE nation, qui avez de jolis appartemens, de jolis meubles, de jolis bijoux, de jolies femmes, de jolies productions littéraires ;

qui prizez avec fureur ces charmantes bagatelles, puissiez vous prospérer long-temps dans vos jolies idées ! perfectionner encore ce joli persiflage qui vous concilie l'amour de l'Europe ; & toujours merveilleusement coëffés, ne jamais vous réveiller du joli rêve qui berce mollement votre légère existence !



## L E S C O N V O I S .

**R**EMBRUNISSONS nos pinceaux, il en est temps. Tout change, tout passe avec une effrayante rapidité ; le son des cloches funebres me l'annonce. Cette population ira bientôt se fondre dans les cercueils ; ils sont tout ouverts ; ils attendent leur proie. Le magasin est plein ; on fait que le nombre des victimes ne diminuera jamais ; on a l'expérience journaliere que la mort frappe des coups prompts & inattendus ; mais il n'y a point de ville où le spectacle du trépas fasse moins d'impression. On est accoutumé aux enterremens , & qui veut être pleuré après sa mort , ne doit pas mourir à Paris. L'on y regarde passer un convoi avec une extrême indifférence.

LES Prêtres & les fossoyeurs comptent sur



des trépas périodiques ; ils connoissent les mois de l'année où la grosse sonnerie retentira plus fréquemment dans les airs , & savent quand les cierges du poids de deux livres sortiront de la boutique de l'épicier. Les jurés crieurs reviennent exprès de la campagne & développent d'avance la lugubre tenture. Les fosses sont creusées & béantes.

LE *Layetier* , fabricant de notre dernier vêtement, (*robe d'été* , *robe d'hiver*, a dit La Fontaine) a reçu ordre de l'Eglise d'apporter un plus grand nombre de bierres. Le curé & les fabriques calculent chacun de leur côté, l'argent que produira la mortalité.

DANS les sociétés , rien de si vrai à la lettre que ce petit dialogue d'une fable ancienne , insérée depuis dans la comédie du Cercle. Monsieur un tel est mort --- je coupe en cœur --- cela est fâcheux assurément ; ---- vous jouez tresse Madame --- c'étoit un honnête homme ; de quoi est-il mort ? --- carreau ---- il s'est avisé de mourir subitement : ... & la partie continue sans que la moindre altération se manifeste sur les visages ; on a froncé les sourcils par air ; mais le cœur est demeuré froid. La même indifférence attend ces âmes indifférentes.

ON devoit louer comme les anciens , des pleureurs aux enterremens , puisque nous ne versons plus une seule larme à la mort de nos parens & de nos amis. Un homme apprend que sa femme vient de se noyer ; il frappe du pied , & dit ; *cela est bien désagréable !*

DANS l'espace de cent années , il faut que deux millions , cinq cent mille individus déposent leurs ossemens & leurs chairs alkalifées sur un point de six mille toises de circonférence ; & dans cette espace , trente cimetières suffisent pour recevoir ce grand nombre de cadavres. Chaque paroisse réclame ses morts avec un soin jaloux , & il faut des dispenses pour aller pourrir un peu plus loin.

CERTES , il n'y a point de champ de bataille où la mort fasse entendre d'une voix plus terrible & plus éclatante , ces mots de la guerre : *Soldats , ferrez les rangs.* Les rangs sont éclaircis à chaque instant par des coups aussi rapides & aussi invisibles que ceux du boulet ; mais la fréquence des trépas répand une sorte d'insensibilité , qui des esprits passe sur les fronts.

UN convoi n'est pas une cérémonie triste ; les riches ont un grand luminaire , toute l'argenterie de l'Eglise , une tenture qui ceint les

colonnes du temple, un poêle richement brodé; un *de profundis* en faux - bourdon, quatre-vingts Prêtres en surplis blancs portent des cierges allumés, tandis que toutes les cloches en branle retentissent au loin dans les airs : on chante posément les vespres; un maître des cérémonies guide & place l'assemblée; un beau goupillon passe dans toutes les mains, on se range sur une même ligne; on salue & l'on est salué avec presque autant de grace que dans un salon.

POUR le pauvre, on le congédie avec quelques versets des *laudes* ou des *matines*, à la pâle lueur de quatre cierges entamés, qui portent sur des chandeliers de cuivre; on galoppe l'indispensable *de profundis*, & ceux qui portent le cercueil & la croix de bois, courent d'un pas impatient & précipité, le jeter dans la fosse. Un petit goupillon dont les barbes sont rares & usées, trempe dans un fâle bénitier où l'on a versé l'eau bénite d'une main encore avare; le plus souvent il est à sec, & la main du fils ou de l'ami (s'il lui en reste un) ne peut arroser que de ses pleurs l'endroit où sont déposées des cendres chéries. Le Prêtre est déjà loin quand le fils ôte de ses yeux le mouchoir humide; il se trouve seul sur la tombe de son père; & jusqu'au bedeau boiteux, tout a dé-

ferté le cimetiére en murmurant contre la pauvreté du défunt & de celui qui l'enterre.

LES billets d'enterremens reffemblent à des invitations : *vous êtes prié d'assister* &c. on trouve au bas : *de la part de Madame sa veuve : de la part de Mr. son gendre.* On devroit y marquer l'âge du décédé; mais il n'y a rien de si incivil à Paris, que de s'informer de l'âge des morts & de celui des vivans.

ON paye toujours d'avance à l'Eglise, le convoi, le service & l'enterrement. On vous présente un *terif* tout imprimé : vous choisiffez combien vous voulez de Prêtres, de cierges, de flambeaux, de chandeliers. Voulez-vous la petite ou la grande sonnerie? vous payerez tant ; *trois volées* pour la petite, *neuf* pour la grande : *vous en aurez :*

*Monseur le mort laissez-nous faire ;  
Il ne s'agit que du salaire :*

Tout cela se calcule ; tant pour la présence de Mr. le Curé, &c.

Celui de St. Eustache est beaucoup plus cher que celui de St. Pierre-aux-bœufs, attendu qu'il est plus gros Seigneur. Il n'enterre que les personnes de distinction : cinquante francs pour l'ouverture d'une fosse ; tant pour les chantres qui glapiront quand on descendra le corps ; tant pour la garniture & le parement

du maître-autel ; *tant* pour le petit chœur ou le grand chœur ; *tant* pour le confesseur ou son simulacre ; *tant* pour ses gants blancs.

ON ne viendra chercher le défunt que lorsque vous aurez délivré votre argent : il ne vous seroit pas permis d'acheter une bière chez un Layetier ; l'Eglise en tient magasin & doit seule vous la vendre ; c'est un accaparement ; elle gagne sur votre bière près de la moitié du prix intrinsèque.

A peine un homme a-t-il rendu le dernier soupir qu'on l'arrache , encore chaud , de son lit ; on ne cherche plus qu'à se débarrasser de son corps. La loi terrible & fatale des vingt-quatre heures , regne impérieusement dans cette dernière catastrophe de la vie humaine , comme dans les fictions théâtrales qu'adore la nation. Elle ne se départira jamais de ces deux mauvaises & cruelles règles.

ON fuit ; on abandonne le corps à un *vieillard*. Ce *vieillard* est un Prêtre indigent & subalterne , qui garde un mort la nuit , & à qui l'on donne *vingt sols* & *une bouteille de vin*. Il lit quelquefois à côté du cadavre , au lieu de l'office des morts , *Tibulle* ou la *Pucelle* : familiarisé avec le trépas , il veille indifféremment

fous fon étole, la beauté qui n'est plus & le vieillard qui a terminé fa carrière; le cierge funéraire ne l'attrifte pas : tandis que le bénitier est au pied du lit, il tire fa bouteille cachée fous un coin du linceul & il abrege en la vuidant, les longues heures de la nuit.

AVANT les vingt-quatre heures; le corps fera dépouillé, enveloppé d'un drap, cloué dans la bierre & porté dans le trou.

LE lendemain, on ne distinguera plus fon cercueil; quatre ou cinq nouveaux peferont fur le sien : c'est ce qu'on peut voir, puisqu'ils font le plus fouvent à découvert; & l'œil ( s'il en a le courage ) a la permission de les compter. Le fosfoyeur ne jettera de la terre dessus que quand cette pyramide de tombeaux aura la proportion requife; ils ne feront en terre proprement dit que quand il y en aura un nombre fuffifant, & que le gouffre avide fera rempli.

ON s'est élevé contre cette précipitation inhumaine; mais les avertissemens, ceux mêmes des naturalistes ne font rien fur les ufages enracinés : plus ils font mauvais, plus ils font tenaces.

## D' U N P A U V R E.

**M**AIS peut-être n'y a-t-il pas aussi de ville, où les mourans soient plus disposés à quitter la vie. Les deux extrêmes de la société policée ne sont pas heureux, l'un par l'ennui & l'autre par la misère. L'un a fatigué ses sens & ne retrouve plus le ressort nécessaire pour ses jouissances. L'autre achète trop cher la courte & pénible satisfaction de ses besoins. Il est las de la vie dont le premier est dégoûté. A ce sujet, je veux vous donner la narration suivante.

DANS le Fauxbourg Saint-Marcel, lieu où par excellence domine la misère, le mauvais air, conséquemment le mauvais pain, l'huile empoisonnée; une fièvre pourpreuse, *brochant sur le tout*, moissonnoit les pauvres par centaines. Ils n'avoient pas le temps de se faire traîner à l'Hôtel-Dieu. Les Confesseurs ne sortoient pas d'une maison; & l'extrême onction descendoit du grenier au septième étage (1).

(1) Parce que le grenier en formoit le huitième. J'ai fait cette note pour les étrangers, qui n'auroient pas conçu comment l'on pouvoit descendre au septième étage.

LES bras tomboient aux fosfoyeurs. Le cercueil bannal , depuis quinze jours , rouloit de porte en porte , & ne s'étoit pas trouvé vuide un seul instant. On avoit demandé un renfort pour exhorter les mourans ; car la communauté des Prêtres de la Paroisse ne pouvoit plus y suffire. Vint un Capucin vénérable : il entre dans une espece d'écurie basse , où souffroit une victime de la contagion. Il y voit un vieillard moribond , étendu sur des haillons dégoûtans. Il étoit seul : une botte de paille lui servoit de couverture & d'oreiller ; pas un meuble , pas une chaise ; il avoit tout vendu dans les premiers jours de sa maladie , pour quelques gouttes de bouillon. Aux murs noirs & dépouillés pendoient seulement un hache & deux scies : c'étoit-là toute sa fortune ; avec ses bras , quand il pouvoit les mouvoir : mais alors il n'avoit pas la force de les soulever : *Prenez courage , mon ami , lui dit le confesseur ; c'est une grande grace que Dieu vous fait aujourd'hui ; vous allez incessamment sortir de ce monde , où vous n'avez eu que des peines.....* *Que des peines ?* reprit le moribond , d'une voix éteinte. *Vous vous trompez ; j'ai vécu assez content , & ne me suis jamais plaint de mon sort. Je n'ai connu ni la haine ni l'envie : mon sommeil étoit tranquille. Je fatiguois le jour , mais je reposois la nuit. Les outils que vous*



voyez, me procuroient un pain, que je mangeois avec délices ; & je n'ai jamais été jaloux des tables que j'ai pu entrevoir. J'ai vu le riche plus sujet aux maladies qu'un autre. J'étois pauvre, mais je me suis assez bien porté jusqu'à ce jour. Si je reprends la santé, ce que je ne crois pas ; j'irai au chantier, & je continuerai à bénir la main de Dieu qui, jusqu'à présent, a pris soin de moi. Le consolateur étonné, ne favoit trop comment s'y prendre avec un tel malade. Il ne pouvoit concilier le grabat avec le langage du mourant. Il se remit néanmoins, & lui dit ; *mon fils ; puisque cette vie ne vous a pas été fâcheuse, vous ne devez pas moins vous résoudre à la quitter ; car il faut se soumettre à la volonté de Dieu..... Sans doute ( reprit le moribond, d'un ton de voix ferme & d'un œil assuré ) tout le monde doit y passer à son tour. J'ai su vivre, je saurai mourir : je rends grâces à Dieu de m'avoir donné la vie, & de me faire passer par la mort, pour arriver à lui. Je sens le moment..... le voici..... adieu, mon pere.*

VOILA le sage, je crois ; & cet homme pendant qu'il vivoit, fut peut-être méprisé du riche, qui ne fait point faire usage de la vie, & qui se désole en lâche, lorsqu'il s'agit de mourir.



## A U X R I C H E S .

U SEZ , usez donc du moment qui vous reste ; pour faire le bien ; tout va fuir bientôt de vos mains. Soyez charitables , pour ne point sentir l'inévitable remord qui vous attend , si vous endurez votre cœur. Entendez-vous les cris des nécessiteux ? ils vous redemandent la portion que vous retenez sur leur subsistance ; tandis que les excès vous tuent. Venez , approchez. Quel spectacle déplorable ! & si les maux vont toujours en croissant , quel sera donc le sort de cette ville ?

ICI , une malheureuse mere , impuissante à nourrir son fils à la mamelle , voit son sein épuisé tromper la bouche affamée de l'enfant chéri , dont la débile existence pese à celle qui lui a donné le jour , & qui ne peut retarder que de quelques instans la mort prête à l'enlever. Là l'homme , vieilli à cinquante ans sous le faix des travaux publics , n'a d'autre perspective , que la consolation d'être reçu dans un Hôpital , pour y mourir. O vous ! qui nagez dans l'opulence , qui foulez ce même peuple sous les pieds de vos chevaux ; tandis que votre regard encore plus cruel , plonge

sur lui avec dédain & orgueil ; ne croyez pas que ces maux soient sans remèdes : ne vous persuadez pas que le malheur soit l'inévitable partage de la plus nombreuse portion d'hommes. Voyez dans le bien commencé , le bien qui reste à faire ; & ne pensez pas que les moyens manquent pour secourir l'humanité souffrante.

IL est peu d'hommes qui , en donnant aux pauvres , n'ait réfléchi qu'il n'alloit pas assez loin , & que son superflu appartenoit de droit & en entier aux indigens. Mais on étouffe cette voix secrète , qui est autant le cri de la justice , que celui de la pitié. On s'étourdit , on étend son nécessaire au-delà de ses vraies dimensions : on le sent, on cherche à se le cacher ; mais on s'avoue à soi-même , qu'on n'a qu'une charité mesquine & imparfaite. Le trait de la vérité échappe à notre propre & secret aveu ; tant la conscience est un sentiment profond , durable , armé contre nous-mêmes ! On l'affoiblit , mais on ne l'éteint jamais.

JE laisse ceux qui me liront , sur cette réflexion , persuadé que s'ils la négligent , elle s'élevera un jour terrible contr'eux ; & au moment où ils voudroient avoir accompli le bien , qu'il sera trop tard de vouloir faire. Je les prévins qu'il n'y aura plus alors que l'idée

consolante d'avoir été humains, secourables, qui applanira pour eux ce passage si redoutable, pour quiconque n'a pas obéi à cette voix intime, notre premier & incorruptible juge.



## S U I C I D E.

**F**ERAI-JE ici le tableau du sombre désespoir? Dirai-je pourquoi on se tue à Paris, depuis environ vingt cinq ans. On a voulu mettre sur le compte de la philosophie moderne, ce qui n'est au fond, je l'oserai dire, que l'ouvrage du gouvernement. La difficulté de vivre; & d'un autre côté, le jeu & les lotteries trop autorisées, voilà ce qui occasionne les nombreux suicides, dont on n'entendoit presque pas parler autrefois. Les impôts ne diminuent point; les droits d'entrées sont toujours épouvantables. On a gêné le commerce, ou plutôt il n'existe pas, tant il est surchargé d'entraves. Les Douânes le fatiguent & le repoussent; on a desséché successivement toutes les branches nourricières; on a tout fait passer dans la main du Roi; argent, charges, privilèges, &c. Les agens de la finance moderne, calculateurs impitoyables; semblables aux Vampires qui vont encore sucer les morts, donnent le dernier

coup de cabestan , sur un peuple déjà mis au pressoir. A la longue , tant de fardeaux accumulés , le font succomber. Les éternelles loix prohibitives enchaînent l'industrie.

CEUX qui se tuent , ne sachant plus comment exister , ne sont rien moins que des Philosophes : ce sont des indigens , las , excédés de la vie ; parce que la subsistance est devenue pénible & difficile.

QUAND rendra-t-on à la consommation des denrées un cours plus facile ? Quand le ministère , semblable à l'enfant qui fait un bouquet de la fleur de l'arbre , sans s'embarasser du fruit , cessera-t-il de taxer des denrées ; c'est-à-dire d'aller contre ses propres intérêts ? Car si le peuple n'est pas nourri avec une certaine abondance , comment pourra-t-on compter sur la force , sur la santé , sur l'attachement des citoyens ? Les Parisiens seront énervés , & la plupart se refuseront à reproduire leurs semblables (1).

LA Police a soin de dérober au public la connoissance des suicides. Quand quelqu'un s'est homicidé , un Commissaire vient sans robe ,

(1) De là le proverbe : *Enfans de Paris , mauvaise nourriture.*

dressé un procès-verbal sans le moindre éclat ; & oblige le Curé de la paroisse à enterrer le mort sans bruit. On ne traîne plus sur la claie, ceux que des loix ineptes poursuivoient après leur trépas. C'étoit d'ailleurs un spectacle horrible & dégoûtant , qui pouvoit avoir de dangereuses suites , dans une ville peuplée de femmes enceintes.

LE nombre des suicides peut monter, année commune , à cent cinquante personnes. La ville de Londres n'en fournit pas autant, quoique beaucoup plus peuplée ; & de plus, la consommation est chez les Anglois une véritable maladie, qui n'existe point à Paris. Cette comparaison nous dispense de toute autre réflexion.

A Londres, c'est donc le riche qui se tue ; parce que la *consommation* attaque l'Anglois opulent, & que l'Anglois opulent est le plus capricieux des hommes , conséquemment le plus ennuyé. A Paris, les suicides se trouvent dans les classes inférieures , & ce crime se commet le plus souvent dans des greniers ou dans des chambres garnies.

PLUSIEURS suicides ont adopté la coutume d'écrire préalablement une lettre au Lieutenant de Police, afin d'éviter toute difficulté après leur décès. On récompense cette attention,

en ordonnant leur sépulture. Aucun papier public n'annonce ce genre de mort ; & dans mille ans d'ici , ceux qui écriront l'histoire d'après ces papiers , pourront révoquer en doute ce que j'avance ici ; mais il n'est que trop vrai , que le suicide est plus commun aujourd'hui , à Paris , que dans toute autre ville du monde connu.



## FILETS DE SAINT-CLOUD.

**L**ES corps des malheureux qui se noyent , n'ont pas tous l'avantage d'avoir le vaste & superbe Océan pour tombeau , ainsi qu'ils s'en étoient flattés. Ils s'arrêtent ( excepté pendant les temps des glaces ) *aux filets de Saint-Cloud* ; & celui qui a cru pouvoir s'échapper de ce monde sans laisser aucune trace , est reconnu ; ses restes viennent attester à la *morne* son crime , son infortune & son erreur.

DANS une fête publique que l'on donna , il y a trente deux ans environ , sur le bord de la Seine , gonflée par les grosses eaux , le désordre & l'intempérance ayant fait tomber dans la rivière plusieurs personnes ; le nombre s'en trouva si considérable , qu'on leva *les filets de*

*Saint-Cloud*, afin que rien n'attestât la multitude des victimes.

ON trouve souvent dans ces filets les plus singuliers débris, que le hasard entasse pêle-mêle, & que la Seine a charriés de la Capitale. On dit que cela ne laisse pas que de former un revenu, pour ceux qui en ont l'administration & le bénéfice.



## C A P I T A L I S T E S.

**L**E peuple n'a plus d'argent, voilà le grand mal. On lui sous-tire ce qui lui en reste, par le jeu infernal d'une loterie meurtrière, & par des emprunts d'une séduction dangereuse, qui se renouvellent incessamment. La poche des Capitalistes & de leurs adhérens recèle au moins la somme de six cents millions. C'est avec cette masse qu'ils jouent éternellement contre les citoyens du Royaume. Leurs portefeuilles ont fait ligue, & cette somme ne rentre jamais dans la circulation.

STAGNANTE pour ainsi dire, elle appelle encore les richesses, fait la loi, écrase, abîme tout concurrent; est étrangère à l'agriculture,



à l'industrie, au commerce, même aux arts. Consacrée à l'agiotage, elle est funeste & par le vuide qu'elle cause, & par le travail obscur & perpétuel dont elle foule la Nation. Il faut que dans cinq ou six années tout l'argent passe tout entier, par une opération violente & forcée, dans la main de ces Capitalistes, qui s'entraident pour dévorer tout ce qui n'est pas eux.

ET néanmoins on taxe les arts, on met un impôt sur l'industrie, on fait payer le commerce; l'on demande de l'argent à un homme qui travaille. Puisque l'on n'entend que ce mot; de *l'argent*, de *l'argent*, encore de *l'argent*; qu'on laisse donc les moyens d'amasser de *l'argent*. Que tous soient appelés à morceler, à couper, à dépecer la masse énorme des métaux monnoyés, qui résident dans un petit nombre de mains. Favorisez tout ce qui peut creuser les canaux par où ce métal si attendu doit se répandre, au lieu de faire des loix, les statuts, des réglemens, des prohibitions éternelles. Quand tout se fait avec de l'argent, n'attendez pas que des vertus purement patriotiques germent sur le sol de la misere & le l'indigence.

---

 L'HOTEL DES FERMES.

**J**E ne passe point devant l'Hôtel des Fermes, sans pousser un profond soupir : je me dis ; là s'engouffre l'argent arraché avec violence de toutes les parties du royaume ; pour qu'après ce long & pénible travail, il rentre altéré dans les coffres du Roi. Quel marché ruineux ! Quel contrat funeste & illusoire a signé le Souverain ! Il a consenti à la misère publique, pour être moins riche lui-même. Je voudrais pouvoir renverser cette immense & infernale machine, qui faisit à la gorge chaque citoyen ; pompe son sang, sans qu'il puisse résister ; & le dispense à deux ou trois cents particuliers qui possèdent la masse entière des richesses. Chaque plume de Commis me paroît un tube meurtrier, qui écrase le commerce, l'activité, l'industrie. La Ferme est l'épouvantail, qui comprime tous les desseins hardis & généreux. On ne songe plus dans cette anarchie, qu'à se jeter du parti des voleurs ; & l'horrible finance se soutient par ses déprédations mêmes. Là enfin, on tient école publique de pillages raffinés ; là, on offre des plans plus oppressifs les uns que les autres.

LA finance est le ver folitaire , qui énerve le corps politique. Ce ver absorbe les principaux sucs , fait naître de fausses faims , & tue enfin le sein qui le renferme.

CE qu'il y a de singulier , c'est qu'on a voulu absoudre la finance , parce qu'elle gagne moins aujourd'hui qu'autrefois ; mais il faut bien que ses gains soient encore immenses , puisqu'elle bataille si vigoureusement , pour le maintien de ses opérations. Puissent les assemblées provinciales , le plus bel établissement de ce siècle , le plus propre à amener le bien le plus grand & le plus désiré ; miner ce corps financier , auteur de tant de maux & de désordres ! C'est quand il sera tombé , que l'on s'étonnera qu'il ait pu subsister si longtemps au désavantage du Souverain & de la Nation. L'homme qui a préparé ce grand bienfait , peut-être sûr que son nom ne périra point , & qu'il obtiendra sa place parmi ceux que l'on prononce avec reconnaissance & respect. Il est incontestable que voilà ce qu'il a fait de mieux : le reste.... ; il auroit peut-être dû ou anéantir la finance d'un seul coup , ou mieux la ménager , jusqu'à un moment décisif.... Il auroit peut-être dû..... ; mais ceci n'est pas de mon sujet. C'est à lui d'achever ses opérations , & à moi d'achever mon livre.



## L E S É G O I S T E S .

**J**E les rencontre en foule, ces êtres vils & méprisables, qui concentrent toutes leurs pensées dans leur cercle étroit & borné; & qui immoleroient volontiers tout ce qui les environne, au point où ils résident. Ils ont tout à la fois, une ame insensible, qui se peint sur leurs phyfionomies avides, & une raison bornée, qui se décele dans leurs moindres discours. Ils ont détruit les rapports qui font la force des sociétés; ils ont interrompu la circulation des services mutuels. Si chacun fui-voit malheureufément le fyftème qu'ils ont adopté, il n'y auroit plus l'ombre de concorde; on ne verroit plus que des individus armés les uns contre les autres.

ET comment, après cela, auront-ils le front d'exiger, n'aimant personne, que quelqu'un les aime; qu'avilis par la cupidité, quelqu'un les estime; qu'ayant opprimé l'Etat, fans lui rien rendre, leurs noms foient à côté des hommes qui en font la gloire & l'honneur. Ils oferont regarder d'un œil dédaigneux l'Ecrivain incorruptible qui, loin d'envier leurs coupables richesses, les a en horreur. Qu'ils

tremblent ! Il tient le burin immortel, qui les gravera au front, du sceau de leur infamie.

MÉPRISABLES Egoïstes, je m'adresserai ici à l'un de vous : --- que deviendra, au milieu de vos principes, l'amitié, la bonté, la charité ; tout ce qui ôte à l'homme une partie de ses miseres & de sa foiblesse ? Ingrat ! si tu n'est pas totalement endurci & mort au bien ; ouvre les yeux ; regarde autour de toi ; considère ce que tu dois à tes concitoyens. On a songé que tu viendrois sur la terre, bien avant ta naissance ; on t'a préparé des jouissances, dont tu n'est pas digne aujourd'hui, puisque tu veux jouir seul. Ces maisons bâties, ces rues alignées, ces chemins, ces arbres antiques & chevelus ; ces arts consolateurs, ces vaisseaux qui couvrent les mers, ces agriculteurs qui ont défriché les terres ; ces loix sages, cette police, qui fondent ta tranquillité, qui t'assurent la propriété du trésor que tu couves des yeux ; tout porte l'empreinte d'un génie bienfaisant, qui a étendu ses vues dans l'avenir ; qui ne s'est point borné à des commodités personnelles & passagères ; qui a embrassé dans une prévoyance généreuse les êtres qui dormoient encore dans la nuit du néant : & lorsqu'avancant dans l'âge, & participant à des siècles de travaux accumulés

& de combinaifons infinies , tu jouis des agrémens de la fociété perfectionnée ; lâche ! tu croirois être quitte envers elle , en te déclarant un perfonnage opulent & ifolé ; tu rapporterois tout à toi fans honte & fans pudeur : tu croirois pouvoir difpofer de ton or à ta volonté , pour fatisfaire tes vains caprices & tes folles fantaifies : tu ne feras rien d'utile , rien de grand..... ! Tu me fais horreur : ta froideur annonce une corruption profonde & le dernier degré d'infenfibilité. Ah ! puifque ton cœur eft mort , & ne peut fentir la joie de l'homme qui a été utile à fes femblables ; contemple du moins les hommages qu'on lui rend , quand il a payé la dette première & facrée , quand il a laiffé fur la terre quelques traces d'une ame généreufe & bienfaifante. S'il t'eft interdit de goûter les fatisfactions intérieures , qui dilatent l'ame de cet homme jufté & bon , fois témoin de l'eftime , de l'admiration , du refpect qui accompagnent fes pas , & vois qu'il eft d'autres avantages que ceux que l'or procure ; car il ne s'ennoblit réellement , qu'en fervant au bonheur des humains.

IL y a enfuite les Egoïftes littéraires , c'eft-à-dire ces Auteurs qui ne parlent que de leurs ouvrages , de leurs querelles , qui vous forcent violemment à les admirer , qui font dans une

adoration perpétuelle de leurs talens. Insupportables dans la fociété, on ne peut les écouter, que pour fuivre curieufement toutes les rufes mal-adroites de l'amour propre; & pour voir jufqu'à quel point il rabaiſſe quelquefois un homme d'eſprit au niveau d'un fot.

LES Coryphées de l'Egoïſme littéraire font, Ciceron chez les anciens, Buffy-Rabutin dans le ſiecle dernier; & de nos jours . . .  
 . . . . .  
 . . . . . Je laiſſe les noms en blanc, afin que chacun y écrive celui des Auteurs, qui nous faſtident de leur mérite réel ou prétendu.



## CE QU'ON NE VOIT POINT.

**I**L n'y a rien de ſi rare qu'un teſtament généreux: les plus riches meurent, & ce qui prouve la dureté exceſſive de leurs cœurs; ils meurent ſans faire de legs à qui que ce ſoit, à leurs amis, à ceux qu'ils appelloient des noms les plus tendres: ils ſont égoïſtes même dans le tombeau: infideles à l'art qu'ils ont aimé & cultivé, ils ne font rien pour lui. Quoi de plus

aisé néanmoins , que de prendre une plume , pour disperfer un peu de fes biens , lorsqu'on n'en pourra plus jouir ! Les fondations magnifiques étoient plus communes autrefois. Ce devroit être un devoir que de ne pas quitter la vie , fans laisser quelques traces de bienfaisance.

ON n'a point encore vu un millionnaire à Paris , que je fache , laisser un legs à un homme pauvre & utile , que lui désignoit la voix publique. Les arts, les sciences ont besoin de soutien , d'appui , ainsi que ceux qui les cultivent. Le riche , insensible dans les bras de la mort , comme pendant sa vie , repouffe toute idée de donation ; il cherche les jouissances de la vanité ; jamais celles du légitime orgueil de la célébrité ; & ce qui seroit plus pur encore ; ce sentiment consolateur qui accompagne la générosité & en devient la récompense.

RIEN n'accuse plus l'humanité que le vuide , la sécheresse , l'insensibilité , l'oubli des tendres affections , qui caractérisent les testaments : il en faut dix mille , pour en citer un qui soit digne d'un être fait pour être regretté ; de grands hommes mêmes n'ont pas su faire ce dernier acte , le plus important à tracer , puisqu'il est



le dernier ouvrage de notre volonté & de nos vertus. Est-ce foiblesse, inattention ou indifférence pour ce qui doit nous survivre ? Comment ne compose-t-on pas à loisir cette œuvre où l'ame paroît à nud ?



## U S U R I E R .

**T**EL usurier voilé fait gagner le tiers de son capital chaque année, sans industrie & sans risques. La foule de ces agioteurs effrontés, ne dissimule gueres les voyes criminelles qu'ils employent ; ils en font même une espece de trophée quand ils se rassemblent entr'eux.

ON soupe souvent en bonne compagnie, à côté d'un usurier de cette sorte ; mais qui n'en porte pas le nom, parce qu'il a des agens subalternes, qui exposent leur front à la honte & au mépris. Pour le prêteur en chef, on ne le voit jamais ; aussi conserve-t-il l'estime publique, quoiqu'on soupçonne qu'il fait valoir son argent de cette maniere.

L'AFFAIRE du Comte de Morangiés, (si fameuse par les plaidoyers de Linguet & sur-tout par son issue) véridiquement détaillée, mettoit

peut-être dans un jour éclatant, de quelles sources illustres découle souvent l'usure qui ravage la capitale.

LES Parisiens, dit le proverbe, *mangent le pain blanc, avant le pain bis*. Les jeunes gens, maîtres de trop bonne heure de leur fortune, prennent leurs fantaisies pour des besoins, & ils ne se éveillent de cette folie que dans l'âge où l'on est incapable de réparer le vuide.

C'EST à eux sur-tout que les usuriers s'attachent : je ne parle pas ici de cette foule de mercénaires qui prêtent à la petite semaine ; ceux-ci sont souvent moins âpres, moins barbares ; d'ailleurs ils sont pauvres. Mais je parle de ces riches qui s'étudient encore à dépouiller ceux qui entrent dans le monde, qui mettent à profit leurs foiblesses & leur inexpérience ; & qui jouissent de leurs larcins, *par des contrats passés devant notaires*. Comment les qualifier ? On dit néanmoins Mr. un tel, vient d'acheter une terre ; on ne dit pas que le même qui l'a fait saisir par dessous main, est celui qui se l'approprie pour une somme modique.

CES usuriers là ne prêtent pas sur gages ; ils sont cent fois plus dangereux ; ils escamotent les biens & appanages des familles les plus

distinguées ; & l'opprobre n'accompagne point leurs pas !

IL ne faut point ranger dans la classe des usuriers, les *escompteurs* à six, à sept & même à huit pour cent par an : ils font un métier honnête & utile. L'argent est une marchandise ; l'intérêt en peut hauffer dans certaines circonstances ; le meilleur papier n'est pas à l'abri des accidens ou des retards : l'escompte peut donc être proportionné à ces différens risques ; & quand des loix bizarres ont voulu régler l'intérêt de l'argent, ces loix ont été faites par des hommes despotiques, qui vouloient emprunter à bas prix. Rien ne gêne plus la circulation, n'enchaîne plus l'activité & l'industrie que ces petites loix ecclésiastiques. Loix aveugles qui contredifent les grandes loix politiques, lesquelles font la splendeur & la richesse des nations. C'est ce qui a été très-bien développé dans un ouvrage moderne fait pour en enfanter d'autres sur ces matieres peu débrouillées parmi nous.





## M O N T D E P I É T É.

Mais l'on vient enfin d'établir un *Mont de Piété*, qu'ailleurs on nomme *Lombard*; & l'administration, par ce sage établissement, si long-temps désiré, a porté un coup mortel à la barbare & âpre furie des voraces usuriers, toujours acharnés à dépouiller les nécessiteux. Les agioteurs masqués, qui cachotent leurs opérations vexatoires, se sont vus forcés dans leurs invisibles retranchemens. Il faut qu'ils renoncent à un commerce illégitime, dont la trop puissante amorce étouffoit toute spéculation généreuse, toute entreprise magnanime, car l'on ne savoit plus que tourmenter l'argent, pour achever la ruine de celui qui en étoit affamé.

RIEN ne prouve mieux le besoin que la capitale avoit de ce *Lombard*, que l'affluence intarissable des demandeurs. L'on raconte des choses si singulieres, si incroyables, que je n'ose les exposer ici, avant d'avoir pris des informations plus particulières, qui m'autorisent à les garantir. On parle de *quarante tomes remplies de montres d'or*, pour exprimer sans doute la quantité prodigieuse qu'on y en a porté. Ce

que je fais ; c'est que j'ai vu sur les lieux , soixante à quatre-vingt personnes qui , attendant leur tour , venoient faire chacune un emprunt qui n'excédoit pas *six livres*. L'un portoit ses chemises ; celui-ci un meuble ; celui-là un débris d'armoire ; l'autre ses boucles de souliers , un vieux tableau , un mauvais habit , &c. On dit que cette foule se renouvelle presque tous les jours , & cela donne une idée non équivoque de la disette extrême où sont plongés le plus grand nombre des habitans.

QUE donneroit-on à un Auteur pauvre & ayant du génie , qui porteroit un manuscrit ? Par exemple *l'esprit des loix* ou *l'Emile* non imprimés : qu'en diroit l'huissier priseur ? A quel taux mettroit-il l'ouvrage ?

L'OPULENCE emprunte de même que la pauvreté. Telle femme sort d'un équipage , enveloppée dans son capot ; & y dépose pour vingt-cinq mille francs de diamans , pour jouer le soir. Telle autre détache son jupon , & y demande de quoi avoir du pain.

LE Mont de Piété a fait tomber les diamans ; parce que c'est la première chose qu'on y a mise en gage ; & insensiblement on a vu les personnes les plus riches , ne plus figurer avec ce bril-

lant superflu. Il y a eu ensuite dans cette privation, des motifs très-respectables, & qui nous sont connus. Plus d'un service important a été rendu sur ces objets d'un luxe, dont il est facile de se passer. Les femmes ont donné cet exemple : le sentiment d'avoir fait une bonne action peut dédommager amplement leur âme sensible de cette frêle & petite jouissance. On assure que le tiers des effets ne sont pas retirés ; nouvelle preuve de l'étrange disette de l'espèce monnayée. Les ventes qui se font, offrent beaucoup d'objets de luxe à un vil prix ; ce qui peut faire un peu de tort aux petits marchands ; mais d'ailleurs il n'est pas mauvais, que ces objets-là, qui avoient une valeur démesurée, perdent aujourd'hui de leur taux insensé.

IL s'est déjà glissé, dit-on, des abus dans cette administration : on rudoye un peu trop le pauvre peuple : on prise les objets offerts par l'indigent à un trop vil prix ; ce qui rend le secours presque inutile. Il faudroit que le sentiment de la charité dominât entièrement, & l'emportât sur de futiles & vaines considérations. Il ne seroit pas difficile de faire de cet établissement le *temple de la miséricorde*, généreuse, active & compâtissante. Le bien est commencé ; pourquoi ne s'acheveroit-il pas de manière à satisfaire sur-tout, les plus infortunés.

MONOPOLE.

## M O N O P O L E .

UN homme s'empare d'une espece de denrées en entier : alors il fait la loi tyranniquement. Voilà où le commerce devient dangereux, oppressif. C'étoit originairement un échange équitable; il n'y a plus de proportion, elle est rompue; une partie des contractans est écrasée; ce n'est plus un *commerce*; c'est un *monopole*; je suis violenté. Cet homme tyrannique me vend la chose plus qu'elle ne vaut, parce qu'il la possède seul : il doit être puni par les loix.

MAIS si cette marchandise est de premiere nécessité; si c'est du pain, du vin, des légumes, de l'huile &c., il est mon véritable assassin. Que l'on entasse les sophismes; que les Economistes viennent me prouver que le bled est à lui, & qu'il est libre d'y mettre un prix arbitraire; ce vendeur fera toujours un barbare; il me voit souffrir & il augmente le marché suivant; il fait la famine & il en rit.

IL fera puni, me dira-t-on; il se trompera tôt ou tard dans ses calculs; mais ses spéculations erronnées auront été bien plus dangereuses pour

moi que pour lui , car s'il perd son argent , moi j'aurai perdu la vie.

NON ; tant que les hommes feront avides , intéressés ; insensibles ; il ne faut pas que les denrée de premiere nécessités soient abandonnées aux noirs projets de l'avarice. Il est ridicule & honteux de livrer à l'étranger pour trente sols de plus sur un septier , le bled que j'ai vu croître sous mes yeux ; le citoyen doit être nourri , & de préférence , des productions de son sol.

LES Monopoles , tantôt sur les œufs , tantôt sur les légumes , tantôt sur les fruits , tantôt sur les épices , ne sont que trop fréquents dans la capitale , & l'on pourroit accuser les suppôts de la Police de complicité ; car elle n'a pas toujours été assez vigilante à reprimer ces indignes abus , qui affament la partie indigente du peuple & lui font détester l'existence.

QUELQUEFOIS les hommes en place ne rougissent pas de prêter & d'avancer leur argent pour ces opérations abominables. Sous le voile qui les couvre , & qu'ils croient impénétrable , ils jouissent des fruits infâmes de leur avarice. Ce crime devenu commun , a flétri des noms , jusqu'alors respectés ; c'est un nouveau forfait



de l'opulence, & presqu'inconnu avant ce siècle. J'ai vu arrher & accaparer les choux, les poires & même les laitues.

VOICI quatre vers sur les monopoleurs, par Mr. Dorat.

*Ils engloutissent tout par un trafic honteux,  
Souvent même leurs mains par de lâches adresses,  
Détournent de Cérés les solides richesses,  
Et la fertilité dispaçoit devant eux.*

---

## L E R E G R A T.

**L**E Regrat est encore ce qui tue la partie indigente des habitans de la Capitale. Cette malheureuse portion achete les denrées beaucoup plus cher, & n'a que le rebut des autres citoyens. N'ayant pas le moyen de faire quelques modiques avances pour ces provisions annuelles; elle paye le double de ce que valent les choses. Tout augmente d'un tiers au moins, pour cette classe malfortunée, qui est obligée d'avoir recours à de petits marchands, qui revendent en détail, ce qu'ils ont déjà acheté en détail.

AINSI le cordonnier, le maçon, le tailleur, le porte-faix, le journalier, &c. payent le vin,

le bois , le beurre , le charbon , les œufs , &c. à un bien plus haut prix, que le Duc d'Orléans & le Prince de Condé. Ce n'est point là assurément le chef-d'œuvre de la société. On ne songe point à diminuer ces abus, qui empêchent le peuple d'être nourri. L'homme qui a trois millions de revenu , a les comestibles à bien meilleur marché. Le vin qu'il boit est excellent, & ne lui coûte pas plus cher que le vin que l'homme du peuple est obligé d'acheter au cabaret. Car il faut apprendre à l'étranger, qu'à chaque repas, l'homme du peuple achete sa chétive ration de vin, n'ayant le plus souvent ni cave, ni caraffon, ni argent pour en avoir une petite provision. *Au plus pauvre la besace* : plus on est indigent, plus l'indigence vous mine & vous ronge.

LE sel par exemple, que l'on vend par regrat au peuple, *treize sols la livre*, (1) est non-seulement falsifié dans son origine, mais de plus rempli de mille ordures, qui en composent près de la moitié. La ferme oblige, pour ainsi dire, ces *regratiers*, à empoisonner les malheureux consommateurs, en leur vendant à eux-mêmes, ce sel treize sols : ils n'ont d'autre expédient

(1) Treize sols une livre de sel ! tandis que la Nature le donne à notre Royaume presque pour rien.

que de le gâter pour y trouver leur compte.  
Un abus aussi intolérable est public.

LA ferme est donc coupable d'empoisonnement : car ce sel analysé offre des matières étrangères ; & cette falsification dangereuse est l'œuvre de la cupidité financière. Comment l'ame ne se souleveroit-elle pas d'horreur contre ces impitoyables ennemis des citoyens, qu'on rencontre à chaque pas, pervertissant tout, gâtant tout, & voulant encore se dérober à la flétrissure qu'ils méritent.

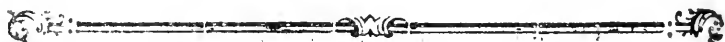
LE vin que l'on vend dans les cabarets, en détail, est de même falsifié ; & l'on n'a pas encore vu pendre un marchand de vin, pour avoir tué de cette manière ses compatriotes.

IL n'est malheureusement que trop aisé de falsifier des boissons telles que le vin, le cidre, l'eau-de-vie. Le marchand enfermé dans son cellier, compose secrètement ces mixtions, y coule la litarge, ou par avarice ou par ignorance. Ces procédés frauduleux, & toujours criminels, ne sont pas assez rigoureusement réprimés par la police, qui s'endort ou s'oublie sur un article aussi important.

ENFIN, les farines gâtées ont été distribuées

quelquefois de force , aux boulangers des faux-bourgs ; parce que l'administration , qui avoit fait magasin de farines , quand elles furent endommagées par plusieurs accidens , ne voulut pas perdre ses avances , & força le peuple à manger ce bled pourri. (1) O folsil , tu éclaires de semblables forfaits !

LE commerce des bleds est donc bien dangereux dans la main des hommes puissans : ils en font payer aux autres les erreurs ou les revers. *Si je deviens marchand , qui fera le métier de Roi ?* disoit un Souverain à qui on proposoit un accaparement.



## F A L S I F I C A T I O N S.

ON devroit bien éclairer de plus près toutes les opérations des meûniers , boulangers , marchands de vin , épiciers , regrattiers , &c. ; parce qu'il s'y mêle perpétuellement des fraudes qui , pour la plupart , nuisent à la santé des citoyens. L'invigilance de la Police à cet égard , mérite qu'on lui en fasse des reproches ; mais souvent aussi , les présens que ces falsificateurs

Ceci s'est passé sous le regne précédent.

font aux subalternes préposés, leur assurent une impunité dangereuse. Quoi de plus important néanmoins à surveiller avec vigueur, que ce qui contribue à la santé publique?

ON poursuit avec vigilance les voleurs de mouchoirs, & l'on ne poursuivroit pas de même celui qui m'empoisonne? Quelle contradiction!



## M E N D I A N S.

ET comment voulez-vous, à la suite de tant d'abus trop accrédités, que cette ville, qu'on appelle superbe, ne pullule pas de mendiants? L'œil de l'étranger est toujours désagréablement frappé de leur nombre, & il ne revient point de sa surprise. Autant de mendiants, autant de taches dans la législation d'un peuple. Il ne faut pas pour cela les étouffer, comme on a fait, dans ce qu'on nomme *dépôts*. C'est une cruauté abominable & gratuite.

ON n'a pas assez cherché les moyens de remédier à cet épouvantable désordre; ce qui déshonorera infailliblement nos Magistrats, s'ils ne s'occupent de cet objet. On leur a proposé

plusieurs plans également bons, & ils n'ont qu'à choisir.

Il paroît que chez les anciens il y avoit des pauvres, mais point d'indigens. On voit que les esclaves avoient leurs habits, leurs tables, leurs amis : il n'est point dit, dans aucun Auteur, qu'on rencontrât dans les villes, de ces objets sales & dégoûtans, qui déterminent violemment la pitié, ou repoussent la main charitable. La malpropreté, rongée de vermine, ne couroit pas les rues, avec des gémissemens qui déchirent l'oreille, & des plaies qui épouvantent les yeux.

CES abus sont incorporés avec la législation ; plus occupée à conserver les grandes fortunes que les petites. Les grands propriétaires, quoi qu'en disent les systèmes nouveaux, sont funestes. Ils peuplent la terre de forêts, puis de biches & de daims. Ils s'épuisent en jardins-fleuristes ; & l'oppression des riches va toujours écrasant la partie la plus malheureuse.

ON a traité les pauvres en 1779 & dans les années suivantes, avec une atrocité & une barbarie, qui feront une tache ineffaçable à un siècle, qu'on appelle humain & éclairé. On eût dit qu'on en vouloit détruire la race entière, tant on

mit en oubli les préceptes de la charité. Ils moururent presque tous dans les *dépôts*, espèce de prison où l'indigence est punie comme le crime.

ON vit des enlevemens, qui se faisoient de nuit par des ordres secrets. Des vieillards, des enfans, des femmes perdirent tout à coup leur liberté, & furent jettés dans des prisons infectes, sans qu'on fût leur imposer un travail consolateur. Ils expirèrent en invoquant en vain les loix protectrices & la miséricorde des hommes en place.

LE prétexte étoit que l'indigence est voisine du crime, que les séditions commencent par cette foule d'hommes, qui n'ont rien à perdre : & comme on alloit faire le commerce des bleds, on craignit le désespoir de cette foule de nécessiteux, parce qu'on sentoit bien que le pain devoit augmenter. On dit, étouffons les d'avances ; & ils furent étouffés ; on n'imagina pas d'autres moyens.

CES horreurs ont cessé en grande partie. On ne sauroit en accuser que des subalternes avides, qui outre-passent leur pouvoir, & qui frappent sur le pauvre sans défense, croyant

bien remplir leur emp'oi par les moyens les plus extrêmes & les plus sévères.

EN général, ceux qui travaillent de leurs bras, ne sont pas assez payés, vû la difficulté de vivre dans la Capitale; ce qui jette dans la mendicité des hommes las de tourmenter leur existence, presque infructueusement.

LE voyageur, dont le premier coup-d'œil juge beaucoup mieux que le nôtre, corrompu par l'habitude, nous répétera que le peuple de Paris est le peuple de la terre qui travaille le plus, qui est le plus mal nourri, & qui paroît le plus triste. L'Espagnol se procure à bon marché la nourriture & le vêtement : enveloppé dans son manteau & couché au pied d'un arbre, il dort & végete paisiblement. L'Italien s'abandonne à un doux repos, qu'interrompt un léger travail, & ouvre son ame aux délices journalières de la musique. L'Anglois bien nourri, fort & robuste, heureux & libre dans les tavernes, reçoit tous les fruits de son active industrie, & en jouit personnellement. L'Allemand boit, fume, & s'engraisse sans soucis. Le Suédois hume l'eau-de-vie de grains. Le Russe, sans prévoyance fâcheuse, trouve une sorte d'abondance dans l'esclavage.



Mais le Parisien pauvre, courbé sous le poids éternel des fatigues & des travaux, élevant, bâtissant, forgeant, plongé dans les carrières, perché sur les toits, veiturant des fardeaux énormes, abandonné à la merci de tous les hommes puissans, & écrasé comme un insecte, dès qu'il veut élever la voix, ne gagne qu'avec peine & à la sueur de son front, une chétive subsistance, qui ne fait que prolonger ses jours, sans lui assurer un sort paisible pour sa vieillesse.



## MENDIANS VALIDES,

**M**AIS, s'il est plusieurs mendiants que la misère force à tendre la main, & qui, affaiblés sous le poids du malheur, ont dans le geste l'abattement de la vraie douleur, & dans les yeux le feu sombre du désespoir; il est aussi un grand nombre de gueux hypocrites, qui par des gémissemens imposteurs & des infirmités factices, surprennent votre libéralité, & trompent votre compassion.

D'UNE voix artificielle, plaintive & monotone, ils articulent en traînant le nom de Dieu, & vous poursuivent dans les rues avec ce nom

facré ; mais ces misérables ne craignent ni sa justice , ni sa présence. Ils mentent à chaque passant : entretenus par les aumônes , ils font semblant d'être souffrans , mutilés , pour se dérober au travail qu'ils détestent

ON a vu jadis des poltrons se couper le pouce , pour se dispenser d'aller à la guerre. Eux , ils se couvrent de plaies hideuses , pour attendrir le peuple. Mais quand la nuit vient , suivez ces vagabonds dans le cabaret reculé de quelque fauxbourg , lieu du rendez-vous ; vous verrez tous ces estropiés , droits & dispos , se rassembler pour leurs bruyantes orgies. Le boiteux a jetté sa béquille , l'aveugle son empiâtre , le bossu sa bosse de crin ; le manchot prend un violon ; le muet donne le signal de l'intempérance effrénée. Ils boivent , ils chantent , ils hurlent , ils s'enivrent ; la licence la plus débordée regne dans ces assemblées. Ils se vantent des impôts prélevés sur la sensibilité publique , de la violence , qu'ils font aux ames compatissantes & crédules. Ils se communiquent leurs secrets ; ils répètent leurs rôles lamentables avec des éclats de rire licencieux. La communauté de femmes est en usage , comme à Lacédémone , parmi ces misérables qui , dans une égalité scandaleuse , ne reconnoissent aucun principe ,

& ont dépouillé ces sentimens de pudeur qui semblent innés dans tous les hommes policés.

ILS se félicitent de subsister fans rien faire, de partager tous les plaisirs de la société, fans en connoître les charges. Les enfans qui proviennent de ces commerces infâmes & illucites, sont adoptés par les premiers d'entr'eux, qui ont besoin d'un objet innocent, pour exciter la pitié du public. Ils dressent leur voix enfantine à l'accent de la mendicité ; & à mesure que l'enfant grandit, il transforme en métier la funeste éducation qu'on lui a donnée.

LORSQU'ILS manquent d'enfans, ces misérables enlèvent ceux d'autrui : alors ils contournent & disloquent leurs membres, pour leur donner ce qu'ils appellent des *jambes* & des *bras de Dieu*.

CET infâme & criminel métier enrichissoit autrefois plus qu'il n'enrichit aujourd'hui, vu la sévérité de la Police sur cet article. On a vu des mendiens donner trente & quarante mille francs en mariage à leurs filles, & vivre chez eux très-commodément, après avoir *râlé* une journée entière pour attirer des aumônes abondantes.

MAIS comment ose-t-on punir la mendicité ; lorsqu'on voit celle des ordres religieux , revêtue d'une apparence légale , & pour ainsi dire , consacrée ? Ces ordres sont riches , & ne mendient , dit-on , que par humilité ; mais l'exemple n'est-il pas dangereux : & comment peut-on établir une différence entre des fainéans vêtus d'un froc , & des fainéans de profession , qui subsistent de la charité publique ?

Toutes ces filles , qui le soir vous offrent leurs appas pour une légère rétribution , peuvent être considérées comme de jeunes mendiantes ; car elles sont encore plus affamées que libertines. Elles vous demandent votre argent plutôt que vos caresses.



## N É C E S S I T E U X .

IL n'est presque pas possible dans la situation actuelle de notre gouvernement , qu'il ne se trouve un grand nombre de coupables , parce qu'il y a une foule de *nécessiteux* qui n'ont qu'une existence précaire , & que la première loi est qu'il faut vivre. L'horrible inégalité des fortunes , qui va toujours en augmentant , un petit nombre ayant tout & la multitude rien ;

les peres de famille dépouillés de leur argent par la voye trop séduifante des loteries & rentes viageres , & ne laiffant prefque plus à leurs enfans que des contrats en parchemin , annulés à leur décès ; le fardeau de la mifère , la dureté insolente du riche , qui marchande la fueur & la vie du manouvrier ; les entraves mifes à l'induftrie , les impôts multipliés , le déplacement & l'incertitude des états ; le défaut de circulation , le hauffement prodigieux des denrées , tout précipite l'infortuné dans un nouveau défordre.

ARRIVENT les loix pénales , entourées de Bourreaux , mais on corrige rarement le mal qu'on n'a point fu prévoir. Les potences , les échaffauds , les roues , les galeres ; inutiles vengeances ! Les mêmes délits recommencent parceque la fource n'en a pas été fermée ; il en est de même de ces playes qui versent toujours un fang corrompu , parce qu'on n'attaque pas la mafse infectée.

LES riches ne font pas devenus plus humains. L'injuſte diftribution de la propriété a été maintenue par les loix mêmes , & par les fupplices. Les coupables ont eu la tentation qui naiſſoit de leur ſituation : leurs beſoins n'ont point changé. Ils auroient été fidèles obſervateurs des

loix si les loix les eussent protégés en quelque chose. Mais leurs mains étant vuides, la loi les repoussoit. La faim d'un côté, de l'autre, des peines atroces les tenoient en suspens. Jugez de l'impérieuse & cruelle nécessité, puisqu'ils ont hasardé leurs vies. Je ne parle point ici de ces crimes atroces & réfléchis qu'enfante la vengeance & la trahison, mais de ces crimes hardis qui exigent le partage de biens. C'est la société qui a commencé le mal, parce qu'elle n'a pas assez travaillé sur la subsistance commune, que tous ont droit d'attendre, & le malheureux qui monte sur l'échaffaud, me paroît toujours accuser un riche.



## L' H O T E L - D I E U.

*J'irai à l'hôpital, s'écrie le pauvre Parisien; mon pere y est mort, j'y mourrai aussi; & le voila moitié consolé. Quelle abnégation! Quelle profonde insensibilité!*

CRUELLE charité que celle de nos hôpitaux! Fatal secours, appas trompeur & funeste! Mort cent fois plus triste & plus affreuse que celle que l'indigent recevroit sous ses toits, abandonné à lui-même & à la Nature! La maison  
de

de Dieu ! & on ose l'appeler ainsi. Le mépris de l'humanité semble ajouter aux maux qu'on y souffre. Le médecin, le chirurgien sont payés, d'accord : les remèdes ne coutent rien, je le fais : mais on couchera le malade à côté d'un moribond & d'un cadavre ; ou lui mettra le spectacle de la mort sous les yeux, lorsque les angoisses de la terreur pénétreront déjà son ame épouvantée : ..... la maison de Dieu ! On le plongera dans un air rempli de miasmes putrides ; on le soumettra à un despotisme qui n'écoutera ni le cri de sa douleur, ni ses représentations ni ses plaintes ; on ne lui donnera personne pour le consoler, pour l'affermir ; on sera indifférent à l'enlever comme mort ou comme convalescent ; la pitié même sera aveugle & meurtrière, car elle n'aura plus ce qui la caractérise, la compassion profonde, l'attention secourable, les larmes de la sensibilité :... la maison de Dieu ! tout est dur & farouche dans ces lieux où tout souffre. Les maladies les plus contraires seront sous la même couverture, & une simple indisposition se convertira en un mal cruel.

QUI ne fueroit ces hospices sanglans & dénaturés ? Qui osera mettre le pied dans cette maison, où le lit de la miséricorde est cent fois plus affreux que le grabat nud de l'indi-

gent ; & tandis que ces horreurs révoltantes affligent les regards de l'étranger , & oppressent les cœurs irrités , on apprend avec une surprise mêlée d'effroi & d'indignation , que les hommes auxquels cette administration importante est confiée , n'ont rien fait encore pour éviter du moins la honte des reproches ; que le grand scandale subsiste ; que , tandis que tous les biens du clergé appartiennent de droit aux pauvres , disent les saints canons , le clergé n'a point secouru puissamment l'humanité souffrante , & que son zèle a paru tiède sur le devoir le plus sacré que ses obligations lui imposoient.

QUE seroit-ce , si le vol sacrilège des biens destinés au soulagement des misérables , si ces richesses détournées faisoient sortir la cruauté , des établissemens mêmes fondés par la bienfaisance ? Est-il sous le ciel un crime qui méritât plus l'exécration de tous les hommes ? Et cependant la voix publique accuse hautement ces régisseurs , dont le nom ne devrait être cité qu'avec attendrissement & respect.

L'HOTEL-Dieu a été fondé en 660 par Saint-Landry & le Comte Archambaud , pour y recevoir les malades de l'un & de l'autre sexe sans exception de personnes. Le Juif , le Turc , le Protestant , l'idolâtre , le Chrétien y entrent



Également. Il y a douze cents lits , & le nombre des malades se monte à cinq ou six mille. Comptez pour l'hôpital général dix à douze mille personnes , pour Bicêtre quatre à cinq mille ; vous aurez le dénombrement des infortunés qui ne savent où poser leur tête. Car dans nos gouvernemens modernes , on reçoit l'existence sans obtenir le point où doit reposer cette même existence.

IL est presque impossible de savoir quels sont les revenus de l'hôtel-Dieu. Ils sont immenses ; & ce qui le feroit croire , c'est l'attention que l'on a d'en dérober la connoissance au public. Les abus paroîtroient beaucoup plus révoltans à côté de cette opulence. Rapprochez la *maison de charité* de Lyon & l'*hôpital de Versailles* de l'hôtel Dieu de Paris ; d'un côté , vous appercevrez un ordre admirable , une régie digne d'éloges & qui attendrit le contemplateur ; de l'autre , vous verrez tous les vices qui affligent l'ame , qui la soulevent & qui ne lui permettent pas de passer sur cet objet sans exhaler sa profonde indignation.

ON espéroit que le dernier incendie tourneroit à l'avantage des malades ; qu'on bâtiroit sur un nouvel emplacement une édifice plus

spacieux , plus sain ; mais on a laissé subsister presque tous les anciens abus.

L'HÔTEL-DIEU de Paris a tout ce qu'il faut pour être pestilentiel , à cause de son atmosphère humide , & peu aérée ; les plaies s'y gangrenent plus facilement , & le scorbut & la gale n'y font pas moins de ravages , pour peu que les malades y séjournent.

LES maladies les plus simples dans leur principe, acquièrent des complications graves par une suite inévitable de la contagion de l'air ; c'est par la même raison , que les plaies simples à la tête & aux jambes sont mortelles , dans cet hôpital.

RIEN ne confirme mieux ce que j'avance , que le dénombrement des misérables qui périssent tous les ans à l'hôtel-Dieu de Paris & à Bicêtre : il meurt le cinquième des malades ; calcul effrayant , & qu'on envisage avec la plus parfaite indifférence !

IL est prouvé par l'expérience & par les observations des Physiciens , qu'un hôpital qui contient plus de cent lits , est une vraie peste : on peut ajouter , que toutes les fois que l'on traitera deux malades dans la même chambre ,

On les exposera évidemment à se nuire beaucoup, & que par conséquent l'on agira contre toutes les loix de l'humanité.

PUISSE-T-IL se rencontrer des hommes assez courageux pour remédier à ce qui dégrade aux yeux de l'étranger, cette partie de l'administration publique ! Puissent-ils braver les adversaires qui frémissent du moindre changement : puisse enfin le génie du bien l'emporter sur le génie du mal, toujours fort, toujours opiniâtre & faisant la plus vigoureuse défense contre tous les plans généreux qui intéressent l'humanité !

ON croit pouvoir assurer ici, que le revenu de l'hôtel-Dieu est tel, qu'il suffiroit pour nourrir presque la dixième partie de la capitale ; & le patrimoine sacré des pauvres se trouve livré aux vices d'une administration insuffisante, puisqu'elle se trompe depuis si long-temps, & dans le choix des moyens & dans l'exécution.





## C L A M A R T.

**L**ES corps que l'Hôtel-Dieu vomit journellement, sont portés à Clamart : c'est un vaste cimetièrè , dont le gouffre est toujours ouvert. Ces corps n'ont point de bierre ; ils sont coufus dans une fèrpilière. On se dépêche de les enlever de leur lit ; & plus d'un malade réputé mort, s'est réveillé fous la main hâtive, qui l'enfermoit dans ce groffier linceul ; d'autres ont crié qu'ils étoient vivans, dans le charioit même qui les conduifoit à la fèpulture.

CE charioit est traîné par douze hommes : un Prêtre fale & crotté, une cloche, une croix, voilà tout l'appareil qui attend le pauvre ; mais alors tout est égal.

CE charioit lugubre part tous les jours de l'Hôtel-Dieu, à quatre heures du matin ; il roule dans le filence de la nuit. La cloche qui le précède, éveille à fon paffage ceux qui dorment : il faut fe trouver fuf la route pour bien sentir tout ce qu'infpire le bruit de ce charioit, & toute l'impreffion qu'il répand dans l'ame.

ON l'a vu dans certains temps de morta-

lité , passer jusqu'à quatre fois en vingt quatre heures : il peut contenir jusqu'à cinquante corps. On met les enfans entre les jambes des adultes. On verse ces cadavres dans une fosse large & profonde ; on y jette ensuite de la chaux vive ; & ce creuset qui ne se ferme point , dit à l'œil épouvanté , qu'il dévoreroit sans peine tous les habitans que renferme Paris.

L'ARRET du Parlement , du 7 Juin 1765 , qui supprime tous les cimetières dans l'enclos de la ville de Paris , est demeuré sans effet.

LA populace ne manque pas le jour de la fête des morts , d'aller visiter ce vaste cimetière , où elle pressent devoir se rendre bientôt à la suite de ses peres. Elle prie & s'agenouille , puis se relève pour aller boire. Il n'y a là ni pyramides , ni tombeaux , ni inscriptions , ni mausolées : la place est nue. Cette terre grasse de funérailles , est le champ où les jeunes Chirurgiens vont la nuit , franchissant les murs , enlever des cadavres , pour les foumettre à leur scalpel inexpérimenté : ainsi , après le trépas du pauvre , on lui vole encore son corps ; & l'empire étrange que l'on exerce sur lui , ne cesse enfin , que quand il a perdu les derniers traits de la ressemblance humaine.



## LES ENFANS TROUVÉS.

**L'**HÔPITAL des enfans trouvés est un autre gouffre, qui ne rend pas la dixième partie de l'espèce humaine qu'on lui confie. Dans la province de Normandie, on a calculé d'après l'expérience de dix ans, qu'il mourroit cent quatre enfans sur cent huit : voyez la gazette des Deux-Ponts, du neuf Avril 1771 ; le résultat s'est trouvé à-peu-près pareil, dans plusieurs provinces du Royaume.

SEPT à huit mille enfans légitimes ou illégitimes arrivent tous les ans à l'Hôpital de Paris, & leur nombre augmente chaque année. Il y a donc sept mille peres malheureux, qui renoncent au sentiment le plus cher au cœur de l'homme. Ce cruel abandon que combat la nature, annonce une foule de nécessiteux ; & ce fut de tout temps l'indigence qui causa la plupart des désordres trop généralement attribués à l'ignorance & à la barbarie des hommes.

DANS les pays où le peuple jouit d'une certaine aisance, les citoyens même des dernières classes sont fideles à la loi de la Nature ; la

misere ne fit & ne fera jamais que de mauvais citoyens.

A ne considérer que les causes ordinaires, qui précipitent les enfans dans ce malheureux gouffre, mille raisons pressantes excusent une grande partie de ceux qui ont eu le malheur de se trouver réduits à cette cruelle nécessité. Les calamités nationales ont épuisé peu-à-peu les forces & les ressources du corps politique; mais il est une foule d'autres causes secondes, qu'il sera très-aisé de démêler, pour peu qu'on veuille réfléchir à la constitution politique de la capitale.

LA difficulté de vivre s'y fait sentir de plus en plus? Quelque envie qu'aient tous les individus de se procurer de quoi subsister honnêtement, il ne leur est pas également possible d'y parvenir. Et comment songer à la subsistance des enfans, quand celle qui accouche, est elle-même dans la misere, & ne voit de son lit, que des murailles dépouillées?

LE quart de Paris nefait pas bien sûrement la veille, si ses travaux lui fourniront de quoi subsister le lendemain. Faut-il être étonné qu'on se porte au mal moral, quand on ne connoit que le mal physique?

EN tout temps, à toutes les heures du jour & de la nuit, sans question & sans formalités, on reçoit tous les enfans nouveaux-nés, qu'on présente à cet Hôpital.

CE sage établissement a prévenu & empêché mille crimes secrets : l'infanticide est aussi rare qu'il étoit commun autrefois ; ce qui prouve que la législation change totalement les mœurs d'un peuple.

UNE fille qui a une foiblesse, la dérobe à tous les regards ; elle n'en porte point la peine. Je crois qu'on a mis le libertinage un peu plus à son aise ; d'accord : mais, outre qu'il est des inconvéniens inféparables de toute grande société, & qu'il seroit inutile de vouloir anéantir, on a paré à une multitude de malheurs, de scandales & de forfaits.

ON avoit proposé de faire de tous ces enfans trouvés autant de soldats. Projet barbare ! Parce qu'on a nourri un enfant, a-t-on le droit de le dévouer à la guerre ? Ce seroit une charité bien inhumaine, que celle qui l'éleveroit pour lui redemander son sang, & lui ôter la liberté malgré lui. Nul ne doit naître soldat, que tous les citoyens ne le soient indistinctement.



LA tendresse maternelle s'éteignoit devant le fatal point d'honneur, lorsque le généreux Saint-Vincent de Paule ( qui mériteroit un éloge de la main du panégyriste de Descartes & de Marc-Aurele ) offrit un asyle à ces innocentes victimes, qui doivent le jour à la foiblesse, à la séduction ou au libertinage.

J'AI dit que le nombre des enfans trouvés montoit à sept mille par année; mais il faut observer qu'un grand nombre de ces enfans viennent de la Province. Là, quand une fille devient mere, elle fait partir secrètement l'enfant, qu'elle craint de conserver, & que dans toute autre circonstance elle eût idolâtré:

CE malheureux enfant, qui perdrait celle qui lui a donné le jour, exilé par le préjugé, au moment de sa naissance, est recueilli, de lieu en lieu, par des mains mercenaires. Hélas ! c'est peut-être un *Corneille*, un *Fontenelle*, un *Sueur* qui, dans ce transport, va succomber à l'intempérie des saisons, aux fatigues du voyage; l'oserai-je dire, au défaut de la nourriture; & ce qu'il y a d'incroyable, c'est que ce même enfant, venu de Normandie ou de Picardie, à travers mille dangers, y retournera le soir même de son arrivée à Paris; parce que

le fort lui aura donné à la *crèche* une nourrice Normande ou Picarde.

C'EST un homme qui apporte sur son dos les enfans nouveaux nés, dans une boîte matelassée, qui peut en contenir trois. Ils sont de bout dans leur maillot, respirant l'air par en haut. L'homme ne s'arrête que pour prendre ses repas & leur faire fucer un peu de lait. Quand il ouvre sa boîte, il en trouve souvent un de mort; il achève le voyage avec les deux autres, impatient de se débarrasser du dépôt. Quand il l'a déposé à l'Hôpital, il repart sur le champ pour recommencer le même emploi, qui est son *gagne pain*.

PRESQUE tous les enfans qu'on transporte de Lorraine par Vitry, périssent dans cette ville. Metz a vu dans une seule année, neuf cents enfans exposés. Quelle matière à réflexion!

IL seroit temps de chercher un remède à ce mal. Ou il faudroit cesser de mésestimer la fille honnête & courageuse, qui nourriroit de son lait son enfant, & racheteroit ainsi sa faute par tous les soins maternels; ou il faudroit épargner à ces enfans ce transport pénible, qui en moissonne le tiers, tandis qu'un autre tiers périt avant l'âge de cinq ans.

EN Prusse toutes les filles nourrissent leurs enfans , & publiquement. Il seroit puni , celui qui les offenserait de paroles , dans cette auguste fonction de la Nature. On s'accoutume à ne voir plus en elles que des meres ; voilà ce qu'a fait un Roi philosophe ; voilà comme il a donné des idées saines à sa nation.

ON avoit proposé de substituer au lait de femme , celui de chevre & de vache : le Nord se trouve très-bien de ce système. Pourquoi ne profiterions-nous pas de l'idée que nous avons donnée aux nations étrangères ? Elles savent mettre en pratique ce que nous imaginons infructueusement.



## LOTÉRIE ROYALE DE FRANCE.

**A**UTRE source de grands maux , & nouvellement ouverte. C'est un fléau qui ne se renouvelle pas moins deux fois par mois. Cette loterie , fatale dans tous les sens possibles , est une véritable contagion , qui nous est arrivée d'Italie. Elle fut condamnée d'abord à Rome , sous peine de bannissement : pourquoi faut-il qu'elle se soit répandue dans presque toutes les grandes

viles de l'Europe ? Paris avoit assez de maux intestins à combattre sans celui là.

LES Entrepreneurs savent très-bien que leur gain est immense & infaillible ; que le nombre des perdans doit surpasser de beaucoup ceux qui gagnent , que presque toutes les chances sont à leur avantage ; qu'il n'y a aucune proportion entre la mise & le lot ; & ils font jouer au pauvre peuple , deux fois par mois , le jeu le plus insensé & le plus dévorant. Le stupide vulgaire se flatte d'attraper un *quaterne* ou un *quine*.

LES suites funestes de cette cruelle loterie sont incalculables. L'illusion fait porter au cent douze Bureaux , l'argent réservé à des devoirs essentiels. Les domestiques , incités par un appas dangereux , trompent & volent leurs maîtres. Les parens aveuglés par leur tendresse , croient doubler leur fortune , & la perdent entièrement. Les Commis , les Caissiers hasardent leur dépôt , & se donnent ensuite la mort par désespoir. Plusieurs maisons sont tombées par ce jeu ruineux. Une certaine ivresse s'empare de tous les infortunés , & ils perdent le dernier soutien de leur vie défaillante. On est pleinement instruit de toutes ces scènes tragiques , désastreuses & presque journalières ; &

malgré toute l'évidence du danger, & toute la force du sentiment, qui fait voir cette loterie comme vexatoire; on en laisse subsister les funestes opérations, tant on a soif d'argent, tant on fait peu de cas des mœurs & de la tranquillité des familles!

CES conquêtes odieuses de l'état sur les citoyens, & des citoyens sur leurs frères, sont-elles dignes de la mère-patrie; & la société devoit-elle immoler ainsi ses enfans, leur tendre des pièges, & appeller d'inévitables désordres, en agitant périodiquement toutes ces roues de fortune!

ON parle de décorer la ville, de bâtir des édifices; *l'aissance & les mœurs en sont le plus bel ornement*, disoit Zénon. La divinité ne manque ni de temples ni d'autels; mais ce qui doit sur-tout réjouir ses regards, c'est la subsistance aisée & journalière d'un peuple heureux & content. La prudence en politique est l'œil des autres vertus.

*Extrait, ambe, terne, quaterne, quine;* mots ci-devant inconnus au peuple; quels désastres ne lui avez-vous pas déjà causés? Quel argent ne lui avez-vous pas enlevé furtivement? Hélas! il ignore que cette loterie est toute à

l'avantage des Banquiers , & il passe sa vie à combiner des numéros La crainte & l'espérance le rendent superstitieux & hébété , & ne sachant pas même *calculer* , il reste dans la plus grossière illusion. Son ignorance à cet égard devrait être sa sauve garde.

LE Roi de Prusse , sage législateur , a banni les loteries de Berlin & de ses Etats : ce grand exemple donné par une tête forte & habile à gouverner , dit plus que tous les raisonnemens ; & sa longue expérience dépose contre ces jeux , qui desséchent les forces vitales d'un empire , en ôtant au peuple une partie de sa subsistance.



## LE CHAPITRE ÉQUIVOQUE.

COMMENT préserver Paris de la faim qui menace perpétuellement les deux tiers de ses habitans , insensiblement ruinés par les séductions les plus perfides & les plus multipliées ? Parlons à une ville dépravée , & dans une ville corrompue. Depuis que la société a admis & consacré par ses loix mêmes , une prodigieuse inégalité de fortunes , le grand forfait a été  
 commis,

commis, & depuis chacun a, & a dû avoir sa maniere d'exister. C'est un combat perpétuel, où tout fait effort sur la masse des richesses, pour en détacher quelque partie. Il ne s'agit plus ici de loix platoniques; il faut considérer aujourd'hui le renversement de la société naturelle, les effets monstrueux du luxe, & la dépravation générale qu'il a entraînée. L'Etat est un corps malade, gangrené; il ne s'agit pas de lui imposer les devoirs d'un corps sain & vigoureux; mais de le traiter conformément à ses plaies presque incurables.

LE luxe seul peut guérir les plaies du luxe: c'est un poison devenu nécessaire à l'ensemble. La première loi est de vivre. Le spectacle le plus hideux est le visage de la misère oisive, & qui attend la mort, les bras croisés, en poussant quelques gémissemens inarticulés: & comme la Capitale est un amas confus & incohérent d'hommes, qui n'ont ni terres à cultiver, ni manufactures à diriger, ni charges à remplir; qui sont écrasés du fardeau journalier de l'indigence, & qui ne peuvent vivre que d'une industrie prompte & particulière; il faut, puisque le mal est fait, & qu'on a toléré tant de sortes d'abus, il faut donner des moyens de subsistance à cette foule d'hommes qui pourroient faire pis.

L'ÉTAT autorise publiquement une loterie, qui n'est qu'un jeu de hasard, toujours favorable au Banquier, & dont le gain est pour lui seul. Et pourquoi interdire les mêmes jeux aux particuliers, tandis qu'on les ruine d'une manière toujours infructueuse pour chacun d'eux? C'est l'Etat qui joue, mais qui joue à coup sûr. Qu'il restitue donc aux particuliers les avantages & les bénéfices: il vaut mieux qu'un homme soit joueur, que d'être un usurier, un escroc, un voleur. Dès que l'oisiveté regne dans une grande ville, le seul moyen de parer à sa destruction inévitable, est de faire en sorte que les moyens de subsistance ne soient refusés à personne; car la loi voulant être raisonnable, deviendrait aveugle & inhumaine.

LE jeu est un commerce momentané, rapide, susceptible d'un nombre infini de chances, propre à diviser merveilleusement les trop grosses fortunes. Il forme une circulation d'argent, & cette circulation abreuve, vivifie, & de plus, favorise les consommations. Ceux qui ne jouent pas, se ressentent du bénéfice de ceux qui gagnent. Dans l'ivresse du gain, l'argent coule, échappe, & se répand sur tous les pas de l'heureux joueur. L'avarice devient généreuse,



& tous les fronts font déployés par le mouvement actif de l'espérance & de la joie.

UNE circulation très-rapide est imprimée à l'argent ; tous les marchands s'en ressentent, & de proche en proche, tous les plus petits canaux du corps politique reçoivent des germes de fécondité.

J'AIMERAI toujours mieux voir dans Paris des maisons de jeu, que des maisons de prostitution. Les premières peuvent causer quelque bien, les secondes ne peuvent qu'être funestes en tout sens. Le système de Laws fut un jeu public. Jamais on ne vit tant d'activité en France ; le mouvement du commerce étoit rapide, les affaires multipliées & tous les petits états jouissoient. Ce jeu moins déformé, moins violent, contenu dans les limites qui appartiennent à chaque objet, eût très-utile.

NE nous abusons donc pas aujourd'hui ; & voyons les choses telles qu'elles sont. Depuis que l'or est l'esprit vital des Empires, & que les Rois eux-mêmes ne régneront que par l'or, on ne compte plus que ses heureux possesseurs. Dans les rangs les plus élevés, tout

comme ailleurs , on se baiffe pour ramasser l'or , & fans lui , tout est vaine décoration.

LES dignités stériles ne font plus des dignités. LA science du Blazon est reléguée dans les dictionnaires , & nous demandons , comme l'Anglois , non plus , *quel homme est-ce ?* mais , *combien a-t-il ?* L'égalité des individus , qui le croiroit ! semble devoir renaître des fermentations mêmes du luxe : en attendant qu'il nous tue , il nous suspend , égaux , sur les bords de l'abyme. Plus de maîtres dans nos cités , que ceux qu'on se donne , plus d'esclaves , que ceux qui n'ont point d'or : qui a de l'or , peut regarder tout homme en face ; qui a payé l'impôt au Souverain , est absolument quitte envers lui.

ON se l'arrache , on se le partage cet or si nécessaire ; & dans ce combat , le vainqueur d'aujourd'hui fera demain vaincu. Qui ne sent que dans un tel choc politique , & sujet à tant de balancement , les différentes places que chacun occupe , n'admettent point de différences légitimes aux yeux de la raison : qu'il n'y a d'autre distinction réelle & permanente , que l'or ; qu'il faut donc le lancer en tout sens ; afin qu'il passe de main en main , & que chacun ait le droit d'en obtenir des par-

celles? Ne sent-on pas que , consacrer d'un côté les monstrueux héritages , & empêcher de l'autre , que tel homme n'hérite d'un autre à une table de jeu ; c'est la contradiction la plus absurde , la plus dangereuse , même au gouvernement actuel , qui s'étant fait banquier , a distraité sciemment le bien qui pouvoit résulter de ce jeu effroyable , où tous les défavantages sont nécessairement pour ceux qui *fontent*.

SI ce remede paroît opposé à des réflexions plus sages ; je ne l'indique que comme un remede momentané , & qui donne le temps au Législateur de recourir à des moyens plus conformes à la vertu. C'est Colbert qui a commencé le mal , & je suis pleinement justifié par ses institutions & celle de ses imitateurs. Colbert à la tête du commerce & des manufactures , leur a sacrifié l'agriculture. Il a porté dans le sein des villes , cette foule d'hommes qui fertiloient les campagnes ; il a créé la classe innombrable des rentiers. On avoit des ouvrages d'un travail précieux , & l'on manquoit de pain. On lit avec étonnement , que durant les troubles de France , qui précéderent le regne de Henri IV, le Royaume produisoit des subsistances deux fois au-delà de la consommation des habitans , & que pendant les opérations brillantes de Louis XIV, au milieu des mi-

racles de la peinture & de la sculpture, la Nation souffroit de la disette; disette qui depuis s'est fréquemment renouvelée: ce qui prouve un vice dans le Ministère de ce Colbert si vanté, qui a procuré à Louis XIV de nouveaux moyens de prodigalité, qui a fondu le peuple dans le service de la Cour, qui a augmenté la puissance royale, au-delà de ses bornes naturelles.

Et ce qu'il faut remarquer, c'est que malgré Colbert, le manufacturier & le marchand n'ont jamais pu jouir d'un degré d'estime égal à leurs travaux. Pourquoi celui qui achete, se croiroit-il au dessus de celui qui vend? Les besoins ne sont-ils pas réciproques; & de quelle chose dans le monde l'argent n'est-il pas le signe? On foudoie le trône, on paye les autels. Le Monarque & le Pontife ont des revenus qu'ils touchent de leurs mains en monnoie. Les récompenses les plus illustres ont dans tous les Etats modernes, l'argent pour base. Je vois les grands Seigneurs aussi après à l'obtenir, que ceux qui en sont totalement privés. Tous les grands Comédiens de ce monde, depuis ceux qui jouent sur les tréteaux, jusqu'à ceux qui représentent dans les Cours, sont payés, & d'avance: conformité assez remarquable. Le commerce, dit-on, est fondé sur

le gain , voilà ce qui l'avilit. Mais tout respire le gain ! Celui qui se trouve au lever du Roi , fait une espee de trafic de son temps , de ses courses , de ses assiduités , de ses courbettes. Il ne voyage cependant que de Paris à Versailles. Le Négotiant visite tous les ports de l'Europe ; il est utile à tous les hommes. Tel a rapporté de ses voyages une multitude de connoissances ; & tel Gentilhomme qui ne veut vendre que son sang , marchande des années entieres un régiment qui lui échappe ; & le voilà pauvre , lui & ses descendans , pour deux cents années.

AI-JE p'aifanté , ai-je raisonné ? c'est ce que je vous laisse à deviner , Lecteur.



## M E S R E G R E T S ,

### E T B I E N S U P E R F L U S !

**E**N voyant tout ce qui déshonore à ce point , un peuple riche & policé , quel Ecivain n'a point regretté de ne pas trouver dans cette ville une *tribune aux harangues* , où l'on parleroit au public assemblé. On y tonneroit contre de cruels abus , qui ne cessent en tous pays , que

quand on les a dénoncés à l'animadversion publique. Les plus beaux morceaux d'éloquence qui nous restent de l'antiquité, font émanés de la tribune; & aujourd'hui, que les lumières politiques deviennent plus saines, on y proposeroit ce qui pourroit être utile au public.

QUI oseroit y monter sans se sentir échauffé des nobles flammes du patriotisme? Aujourd'hui dans les gouvernemens les plus libres, les peuples ne connoissent les débats des administrateurs & les vices de l'administration, que par les papiers publics; moyen toujours précieux, mais bien inférieur à la parole, qui tonne au milieu d'une immense assemblée.



## S O U H A I T.

**C**ETTE population qui s'accroît, s'accroîtra encore; car depuis que les routes sont ouvertes, tout vient, tout fond des provinces sur la Capitale; des colonies de jeunes gens y accourent, abandonnent les toits paternels, soit pour y faire fortune, soit pour y vivre avec plus de liberté; & de là, ce nombre infini de gens cherche de l'emploi & de l'occupation. La masse d'argent s'y précipite, & d'autant plus qu'il ne

reflue pas vers les provinces, & que les provinces y versent incessamment le leur. Mais cette masse se concentre en peu de mains.

CES considérations ont fait desirer à plusieurs que Paris devint Port, comme il l'a été autrefois, à ce qu'il semble. Il est sûr que le commerce maritime conviendrait très-bien à la Capitale d'un Royaume aussi peuplé que la France, sur-tout, si l'on considère, que presque tout l'argent est dans Paris. Ce commerce ne nuirait en rien aux autres villes du Royaume; parce que les relations nouvelles, ouvertes avec l'Amérique, pourroient occuper le double & le triple des vaisseaux qui courent les mers: parce que le propre du commerce est de vivifier toutes les parties qu'il arrose; parce qu'avec le temps & quelques efforts, l'on peut enlever à l'Angleterre & à la Hollande une partie de cet empire, presque exclusif, qu'elles s'attribuent.

QUELLE incroyable activité, & quel surcroît d'industrie naîtroit de ce nouveau point de vue! Il agrandiroit & ennoblirait les spéculations de nos Financiers, transformés en agioteurs, faute de plus grands moyens. Il fourniroit une multitude de ressources, à tant d'hommes qui languissent avec du courage & du talent.

LE projet de faire aborder les vaisseaux-marchands au pied du superbe Palais des Thuilleries, n'est pas jugé impraticable. On prétend même, que pour vaincre toutes les difficultés, la dépense totale n'excéderoit pas quarante six millions. J'ai vu un plan qui me semble devoir être vainqueur de tous les obstacles, & qui rendroit la riviere navigable en tout temps.

EH ! quoi ; est-ce au peuple qui a joint la Méditerranée à l'Océan ; est-ce au pays qui a enfanté Riquet & Laurent, à redouter une entreprise beaucoup plus facile ? Et quand il falloit ordonner aux eaux du canal de Languedoc de passer sur un pont, & de traverser une riviere, de couler à travers une montagne, percée à sa crête, de monter, de descendre une autre montagne sans s'égarer ; c'étoient d'autres travaux, d'autres difficultés à dompter ; difficultés regardées comme insurmontables. On en vint à bout néanmoins, sur plus de quarante lieues d'étendue ; & la science des machines n'étoit point alors perfectionnée au point où elle l'est aujourd'hui.

QUELLE entreprise plus utile & plus nécessaire ! On a dépensé bien d'avantage pour des bosquets peuplés de marbres stériles, & qui n'attestent que l'orgueil des Rois & non



leur magnificence. Mes vœux hâtent le moment où cette ville aura un débouché pour ses nombreux enfans , obligés le plus souvent de s'expatrier , ou de ramper dans des occupations qui dégradent l'ame. Je lui vois alors un gage de subsistance assurée , un gage de félicité ; & je ne tremblerai plus sur ses futurs destins ; elle aura un rang égal aux capitales du monde. Mais je ne la considérerai vraiment comme florissante , que quand elle se fera fait jour au sein des mers , pour appeller en ligne directe l'abondance dans ses murs : sans ce moyen , le revers le plus inattendu peut tout-à-coup la dessécher , la flétrir , & donner la mort à ses citoyens.



## P A R I S - P O R T .

**T**ANDIS qu'on a dépensé trois ou quatre millions pour des guerres folles , inutiles , inconséquentes , comment n'a-t-on pas réalisé le projet de faire venir les vaisseaux à Paris ? Rendre *Paris-port* , comme il l'a été autrefois ; rétablir l'ancien commerce maritime de cette grande ville ; y faire aborder les vaisseaux , qui viendroient y mouiller des quatre parties du monde ; ne seroit-ce pas donner tout-à-coup au com-

merce de la France, la plus vigoureuse de toutes les impulsions ? L'opulence de la Capitale, sa population, l'activité de ses habitans, tout garantirait les fonds, les matelots & le succès.

LE projet est praticable ; il ne faudroit que creuser le lit de la riviere, pour qu'elle fût navigable ; & les frais devoient-ils être épargnés pour cette magnifique & importante opération ?

ALORS peut-être, sans la Marine-Royale ( cette coûteuse & inutile décoration , ) les armateurs fortiroient en foule, & se rendroient redoutables, parce qu'ils marcheroient avec toutes les forces réunies d'une ville peuplée, industrieuse & riche. Le sort de la Capitale ne seroit plus incertain : des ressources promptes seroient assurées à tous les regnicoles. La France comporte par ses richesses territoriales, cinq à six villes maritimes du premier ordre, & nous en avons à peine trois.

TOUT ce qui est dépensé à Paris, en luxe frivole, en jouissances futiles, prendroit naturellement son cours vers un commerce grand & généreux, qui élèveroit les ames & les esprits. L'agiotage disparoitroit pour faire place

au négoce : l'usure rougiroit quand elle appercevroit des moyens plus grands , plus lucratifs & légitimes. Enfin , si les succès sont proportionnés à la masse de pouvoir qu'on met en action , de quels avantages ne pourroit-on pas se flatter !

LA tête d'un pareil Royaume figureroit avec plus de splendeur , environnée de mille vaisseaux ; & l'abondance qui ne vient à elle , qu'en épuisant les environs , & fatiguant les hommes , les chevaux & les routes , viendroi flotter sans peine & sans efforts au pied de ses magnifiques remparts. L'industrie aiguillonnée en tout sens , ne seroit plus timide ni obscure ; elle s'agrandiroit avec le projet ; & la réaction de tous les esprits opéreroit quelque chose de grand , c'est-à-dire de relatif à la puissance réelle du Royaume.

CETTE nouvelle conquête vaudroit bien celle de quelques Isles éloignées , sur la possession desquelles s'égaré la routine de la politique moderne.

Si l'on remonte dans l'histoire , l'on verra que des peuples de la Suede , du Danemarck & de la Norverge , au nombre de quarante mille hommes , ayant à leur tête

*Sigefroi*, vinrent en l'année 885, faire le *siège* de Paris avec sept cents voiles, sans compter les barques, en forte ( qu'au rapport d'*Abbon*, Religieux de l'Abbaye Saint Germain-des-Prés, contemporain & témoin oculaire, qui a écrit l'histoire de cette guerre en deux volumes en vers latins ) la riviere étoit couverte de leurs bâtimens l'espace de deux lieues. Il ajoute qu'ils étoient déjà venus deux fois dans le même siècle.

*Jules-César* rapporte dans le troisieme livre de ses commentaires, que lors de la conquête des Gaules, il fit faire pendant un hyver six cents vaisseaux des bois qui étoient aux environs de Paris; qu'au printemps, il fit monter sur ces vaisseaux son armée, avec armes, bagages, chevaux & provisions, & qu'il descendit la Seine, passa à Dieppe, & de-là en Angleterre, dont il fit la conquête.

N'AVONS-NOUS pas vu, il y a quelques années, le premier Août 1766, le Capitaine Berthelot arriver au Pont-Royal, vis-à-vis des Thuilleries, sur son vaisseau de cent soixante tonneaux, de cinquante-cinq pieds de quille, & dont le grand mât avoit quatre-vingts pieds de hauteur? Lorsqu'il partit le 22 du même mois, chargé de marchandises, l'eau de la Seine étoit

à-peu-près à la même hauteur, c'est-à-dire, à vingt-cinq pieds. Ce vaisseau est arrivé de Rouen à Paris, en sept jours; de Rouen à Poissi, en quatre jours, & une autrefois du Havre à Paris, en dix jours.

L'ACADÉMIE des Sciences, Belles - Lettres & Arts de Rouen, annonça dans sa séance publique, tenue le premier Août 1759, qu'elle proposoit pour sujet du prix de l'année suivante, cette question : *la Seine n'a-t-elle pas été autrefois navigable pour des vaisseaux plus considérables que ceux qu'elle porte ; & n'y auroit-il pas des moyens de lui rendre ou de lui procurer cet avantage ?* En 1760 le pris fut remis, l'Académie n'ayant pas été satisfaite des mémoires qui lui furent envoyés. En 1761 les nouveaux ne lui ayant pas paru meilleurs, elle se décida à changer la matiere du prix.

LE projet n'a jamais été jugé impraticable par les Ingénieurs, & le devis estimatif des ouvrages, signé par plusieurs Architectes, a été mis sous les yeux du Ministère.

ON a de l'argent pour des guerres destructives & incertaines, pour les vieux rebus du radotage ministériel ; on n'en a point pour fécon-

der une ville immense , & foulager les provinces du tribut énorme & onéreux qu'elle en exige.



## L E S P R I S O N S .

**R**ETOMBONS de ces sublimes projets à ce qui existe. Abandonnons nos beaux rêves , pour contempler notre indigence & notre pauvreté réelle. Voyons notre extrême indifférence pour tout ce qui intéresse de si près l'humanité. Des images consolantes ont erré autour de moi : les cachots , les chaînes , le bruit des clefs dissipent le songe !

LA loi arrête l'innocent comme le coupable , lorsqu'il s'agit de constater un délit ; mais la prison étant déjà une peine très-grave , elle doit être adoucie autant qu'il est possible qu'elle le soit. Or , pour s'affurer de ma personne , il ne faut pas pour cela attaquer ma santé , me priver des regards du soleil & de l'air , me jeter dans une demeure infecte , me faire languir au milieu d'une troupe de brigands , dont la seule vue est un supplice.

Si le soupçon exige que je sois totalement

ment privé de ma liberté, que je ne fois point à la merci de l'avarice d'un Géolier ; qu'en m'arrachant à mes foyers, on ne me confonde point avec ceux qu'on va conduire au gibet ; car je puis être innocent.

LA loi ne me devra aucun dédommagement ; quand elle aura reconnu mon innocence : d'accord, parce qu'elle aura agi au nom de l'intérêt général, auquel tout est & doit être subordonné ; mais que je n'emporte pas une affreuse maladie de ma captivité ; tandis qu'il est si facile de m'épargner ces horreurs, en m'accordant un peu d'air au milieu de ma solitude !

LES prisons sont resserrées, mal-saines, infectes : on les a justement comparées à de hauts & larges puits, aux parois desquels seroient adossées des mafures étroites & hideuses. Si le prisonnier veut y être séparé, il payera *soixante francs par mois*, un petit emplacement de *dix pieds quarrés* : tout s'y vend le double ; & l'on diroit qu'il y a au *guichet* une taxe particulière, pour rendre la misère des prisonniers encore plus profonde.

D'ÉNORMES chiens font la garde & même la police avec les Géoliers. Rien n'est plus frappant que l'analogie qui les caractérise. Ces éle-

ves sont dressés à saisir un prisonnier au collet & à le mener au cachot; ils obéissent au moindre signe.

UNE petite porte épaisse s'ouvre trente fois par quart-d'heure; il faut que tout ce qui sert à l'entretien & à la nourriture, passe par-là; il n'y a point d'autre entrée.

LES cachots sont les réceptacles de toutes les horreurs & de toutes les misères humaines : les vices les plus monstrueux y sont naturalisés, & le criminel oisif s'enfonce-là dans de nouveaux crimes.

ON nomme *pailleux* les misérables qui respirent encore dans ces souterrains. L'humanité est réellement effrayante & hideuse sous ce déplorable point de vue : tirons le rideau.

IL y a à la porte de la prison un *cercueil banal* pour les prisonniers & *pailleux*, qui décèdent; ils n'obtiennent point de bière de la charité publique; on ne leur accorde qu'un linceul. Ce cercueil très-épais & très-solide reçoit chaque jour tous les morts, & indistinctement; quelquefois il en contient deux, quand les trépassés sont des adolescents. Le cercueil banal de la prison du Châtelet sert depuis plus de quatre-vingts ans. Les *pailleux* l'appellent *la*



*eroute de pâté.* O fauvages errans dans les forêts de l'Amérique Septentrionale ! vous mangez vos ennemis ; vous faites un trophée sanglant de leur chevelure : mais vous n'avez jamais du moins offert à la main tremblante de l'historien , les tableaux que j'aurois ici à tracer : ... non , laissons les monstrueuses turpitudes de l'humanité , dégradée sous les voiles épais qui la couvrent. Les gardiens féroces de ces criminels ne s'attendrissent jamais , & ils ajoutent d'eux-mêmes à la dureté de leur ministère.

UN édit bienfaisant & paternel va faire cesser une grande partie de ces abus , & le bien qui se fait , devient le gage du bien qui se fera. Qu'il se fait lentement !



## SENTENCE DE MORT.

QUELLE voix sinistre & retentissante , emplissant les rues & les carrefours , se fait entendre jusqu'au sommet des maisons , & crie qu'un homme plein de jeunesse va périr , égorgé de sang froid par un autre homme , au nom de la société ? Le Colporteur , en courant & hurlant , vend la sentence encore humide ; on l'achete pour savoir le nom du cou-

pable, & apprendre quel est son crime : on a bientôt oublié l'un & l'autre. C'est une condamnation subite qui vient épouvanter les esprits, au moment où l'on ne s'y attendoit pas.

LA populace quitte les ateliers & les boutiques, & s'attroupe autour de l'échafaud, pour examiner de quelle manière le patient accomplira le grand acte de mourir en public, au milieu des tourmens.

LE Philosophe qui, du fond de son asyle, entend crier la sentence, gémit ; & se remettant à son bureau, le cœur gonflé, l'œil attendri, il écrit sur les loix pénales & sur ce qui nécessite le supplice ; il examine si le gouvernement, la loi n'ont rien à se reprocher, & tandis qu'il plaide la cause de l'humanité, dans son cabinet solitaire, & qu'il songe à remporter le prix de Berne, le bourreau frappe avec une large barre de fer, écrase le malheureux sous onze coups ; le replie sur une roue, non la face tournée vers le ciel, comme le dit l'arrêt ; mais horriblement pendante. Les os brisés traversent les chairs. Les cheveux hérissés par la douleur, distillent une sueur sanglante. Le patient dans ce long supplice, demande tour à tour de l'eau & la mort. Le peuple regarde au cadran de l'Hôtel-de-ville, & compte les heu-

res qui sonnent ; il frémit consterné , contem-  
ple & se tait.

MAIS le lendemain un autre criminel fait relever l'échafaud , & le spectacle affreux de la veille n'a point empêché un nouveau forfait. La populace revient contempler le même spectacle ; le Bourreau lave ses mains sanglantes , & va se confondre dans la foule des citoyens.

L'ASSASSIN meurt , & l'homme qui a fait éprouver à une armée entière les horreurs de la famine ; qui a été plus terrible aux soldats de la Patrie , que le fer & le feu de l'ennemi ; qui a fait disparaître des voitures de farines , & peuplé les Hôpitaux ; cet homme vient bâtir un Palais devant l'effigie du Monarque qu'il a trompé & volé ! Il devrait y entendre le murmure de l'État , les cris plaintifs des soldats qu'il a fait mourir d'inanition : il devrait se réveiller , agité par la frayeur , & voir des spectres menaçans errer autour de lui. Cependant il dort avec sécurité ; des registres signés par des hommes de loi , vendus à ses rapines , ont légitimé ses vols ; à l'aide de calculs faux , il paroît innocent : son vil & infâme métier s'accrédite pour ainsi dire , & lui donne un rang parmi cette race affamée d'or. Dans ses momens de bonne humeur ,

il raconte jusqu'à ses exploits meurtriers ; & comment , mettant le feu lui-même à des magasins , il a revendu à l'Etat ce qui lui avoit été payé. Incendiaire & assassin en Allemagne , il en plaifante à Paris.

ET le millionnaire qui médite , invente des plans *extendeurs* d'impositions ingénieuses & calculées sur la partie indigente du peuple ; lorsqu'il a bien dîné , calcule ce qui doit lui revenir de tel forfait politique , au moment où il est travaillé d'une digestion laborieuse.

JE ne lui pardonnerai jamais ; je le citerai incessamment au tribunal de l'humanité ; je pardonnerai plutôt au malheureux qui , n'ayant qu'un pistolet & du courage , m'attaquera au détour d'une rue , pour m'ôter le signe représentatif des alimens dont il a besoin.

OUI , l'homme qui m'assassinerait , me paroitroit moins odieux , que tous ces oppresseurs de la Patrie. Je lui pardonne d'avance si ce malheur doit m'arriver : partie offensée , je lui rends mon affection ; je le justifie même , & je garde le sentiment de la haine pour l'être monstrueux , qui égorge dans le sein du luxe & des richesses ; & le sentiment du mépris

pour des loix qui n'ont pas la force d'arrêter ou de punir ces détestables attentats.



## L E B O U R R E A U.

**L'**EXE'CUTEUR de la haute justice a pour gages, *dix huit mille livres* par an. Il n'en touchoit que seize mille, il y a six ans. Il avoit le droit de porter ses mains immondes sur les denrées publiques, pour en prendre une portion. On l'a dédommagé en argent.

IL n'y a eu qu'un homme de décapité à Paris, depuis quarante ans environ. Aussi le Boureau est-il inexpérimenté dans cette fonction.

LA dernière classe du peuple connoît parfaitement sa figure; c'est le grand acteur tragique, pour la populace grossière, qui court en foule à ces affreux spectacles, par le sentiment de cette inexplicable curiosité, qui entraîne jusqu'à la foule polie, quand le crime ou le criminel sont distingués.

LES femmes se sont portées en foule au supplice de *Damiens*; elles ont été les dernières

à détourner leurs regards de cet horrible scène.

LE petit peuple s'entretient fréquemment de l'Exécuteur; dit qu'il a table ouverte pour les pauvres Chevaliers de Saint-Louis, & va chercher chez lui de la graisse de pendu; car il vend les cadavres aux Chirurgiens, ou les garde pour lui à son choix: le criminel ne peut pas se vendre de son vivant, ainsi qu'il fait à Londres.

RIEN ne distingue cet homme des autres citoyens, même lorsqu'il exerce ses épouvantables fonctions; ce qui est très-mal vu. Il est frisé, poudré, galonné, en bas de soie blancs & escarpins, pour monter au fatal poteau: ce qui me paroît révoltant, puisqu'il devrait porter, en ces momens terribles, l'empreinte d'une loi de mort. Ne faudra-t-on jamais parler à l'imagination, & puisqu'il s'agit d'effrayer la multitude, ne connoîtra-t-on jamais l'empire des formes éloquentes? L'extérieur de cet homme devrait l'annoncer.

IL est sans contredit le dernier citoyen de la ville, & lui seul est frappé par son emploi, d'un opprobre inhérent. Il a des valets qui

exercer pour cent écus, le métier qu'il fait pour six mille. Et il trouve des valets !

IL y auroit beaucoup de réflexions à faire sur cet agent de notre législation criminelle, pour favoir à qui il appartient spécialement ; mais cet examen nous jetteroit dans une dissertation étrangere à la nature de cet ouvrage.

IL marie ses filles, quand il en a, à des bourreaux de province. Entr'eux, ils s'appellent ( à l'instar des Evêques ) *Monsieur de Paris*, *Monsieur de Chartres*, *Monsieur d'Orléans*, &c. & *Charlot & Berger* fournissent aux entretiens du peuple, une matiere inépuisable. Tels favetiers favent l'histoire des pendus & des bourreaux ; ainsi qu'un homme de bonne société fait l'histoire des Rois de l'Europe & de leurs Ministres.



## PLACE DE GREVE.

LA font venus tous ceux qui se flattoient de l'impunité ( & l'on ne fauroit imaginer comment ils s'abusoient à ce point extrême. ) Un *Cartouche*, un *Ravaillac*, un *Nivet*, un *Damiens* ; & plus scélérat qu'eux encore, un *Desfrues*. Il

y montra sa froide intrépidité, & le courage tranquille de l'hypocrisie. Je l'ai vu & entendu au Chatelet; car il se trouvoit alors dans la même prison, avec l'Auteur de la *Philosophie de la Nature*; & j'allois visiter l'Ecrivain.

DESRUES n'avoit à la bouche que les noms sacrés de Dieu & de Religion: le génie du crime n'a gueres été plus loin; & par la méditation & la complication de ses forfaits, il a offert un exemple effrayant de ce que pouvoit receler & imaginer l'abyme noir & impénétrable du cœur humain, quand la perversité y regne.

CETTE place est encore étroite, quoique nouvellement élargie. Les exécutions devoient se faire ailleurs; car on oblige une foule de rentiers, qui ont prêté leur argent au Roi, à voir tous les apprêts révoltans d'une exécution; & rien de si hideux, de si indigne de la majesté des loix. Mais tout ce qui concerne la Jurisprudence criminelle, est parmi nous dans un si déplorable cahos, qu'il y a bien d'autres réformes à faire, avant que de donner aux exécutions une couleur, qui les distingue d'un meurtre sanglant ou d'une vengeance atroce.



L'ASSASSIN au fond des bois a-t-il jamais couché un homme sur une croix de Saint-André, pour lui casser les os de douze coups; puis l'a-t-il ployé sur une roue de carosse, un confesseur à ses côtés, qui ne peut délier le patient, & qui l'exhorte à souffrir? Certes, la justice est plus effrayante que le crime! L'assassin donne son coup de poignard, craint d'envisager sa victime, fuit avec le remord, tandis que la justice compte pendant vingt-quatre heures, les cris désespérés d'un malheureux, qu'environne un peuple immense.

ON reproche à la populace de courir en foule à ces odieux spectacles; mais quand il y a une exécution remarquable, ou un criminel fameux, renommé, le beau monde y court comme la plus vile canaille.

Nos femmes dont l'ame est si sensible, le genre nerveux si délicat, qui s'évanouissent devant une araignée, ont assisté à l'exécution de Damiens, je le répète, & n'ont détaché que les dernières leurs regards du supplice le plus horrible & le plus dégoûtant que la justice ait jamais imaginé, pour venger les Rois.

ON reproche à la populace, (l'Auteur d'un ouvrage moderne sur *la passion du jeu*,)

que ce que jour-là même *on joua à la greve*; qu'on y joua de l'argent en attendant l'huile bouillante, le plomb fondu, les tenailles rougies au feu & les quatre chevaux, qui devoient enfin écarteler l'assassin.

LE patient, tant la coutume à d'empire! ne harangue jamais le public; ce qu'il fait si souvent en Angleterre: on ne lui en octroyeroit pas la permission. Le général Lally paroissant vouloir parler au peuple, on lui mit un *baillon*. Ainsi la forme du gouvernement se caractérise par-tout, & ne permet à personne d'élever la voix, même à sa dernière heure, & de haranguer un instant avant que d'expirer.

LES Colporteurs, qui crient les sentences de mort, (la médaille de cuivre sur l'estomac) font quelquefois retentir l'arrêt fatal jusqu'aux oreilles du supplicié, cruauté impardonnable! Ils appuyent sur-tout fortement sur ces mots, *qui condamne un assassineur*. Cet horrible barbarisme est de leur invention, mais il frappe plus vivement les organes du peuple, que le mot *assassin* & le peuple dit & dira toujours *assassineur*; cela lui semble plus énergique.

IL y a quelque années qu'un fils ayant fait assassiner son pere, fut rompu à la *place Dauphine*,

avec son complice, exécuteur du crime. Le parricide qui avoit entraîné dans l'abîme un homme foible, par l'appât du plus mince intérêt, se montra sur l'échafaud si dur, si hautain, si peu repentant (tandis que son compagnon prioit & se résignoit), qu'au premier cri qu'il jetta sous le premier coup de barre, un battement universel partit de toutes les mains.

J'AI cru que ce trait (peut-être unique) devoit appartenir au tableau des mœurs du peuple de la Capitale.

ON ne coupe plus de têtes; ce qui prouve que les *nobles* & les *grands* ne prévariquent point.

CHAQUE année offre une race nouvelle de voleurs & de scélérats, qui ont un caractère différent: l'an passé c'étoient des empoisonneurs, connus sous le nom d'*endormeurs*, qui mêloient dans le tabac & dans les boissons un venin assoupissant, dangereux & mortel: cette année, ce sont des *voleurs d'Eglise*, des sacrileges, qui pendant les nuits enfoncent, pillent les sacrifiées, emportent ciboires, calices, croix, chandeliers, &c. On a dépouillé, tant sur la route de Flandres qu'aux environs de Paris, près de quarante églises.

ON a vu 'dit-on, de ces sacrileges qui avoient volé un ciboire , en renvoyer les hosties au Curé du lieu dans une lettre , après avoir employé une de ces mêmes hosties , comme *pain à cacheter*.

ON a révoqué en doute les exécutions nocturnes , faites aux flambeaux. Il paroît constaté que rien n'est moins imaginaire. On ne conçoit pas comment la loi se plait à un meurtre clandestin. L'interprétation la plus forcée n'a jamais pu lui donner cet horrible caractère. La peine de mort ne fauroit être considérée que comme un exemple , & jamais comme une punition ; or qu'est-ce que d'étrangler un homme dans les ténèbres , à l'insçu des citoyens qui dorment ; si vous lui faites grace de la publicité , faites-lui grace de la vie. Ce n'est qu'au nom de la société qu'il doit la perdre , & votrearrêt est un crime , si elle ignore tout à la fois le délit & le supplice.





## SERVANTE MAL PENDUE.

**I**L y a dix sept ans environ , qu'une jeune payfanne, d'une figure très-agréable , s'étoit mife en fervice chez un homme qui avoit tous les vices qu'entraîne la corruption des grandes villes. Epris de fes charmes , il tenta tous les moyens de la féduire. Elle étoit honnête ; elle réfifta. La fageffe de cette fille ne fit qu'irriter la paffion du maître , qui ne pouvant la foumettre à fes defirs , imagina la vengeance la plus noire & la plus abominable. Il enferma furtivement dans la caffette , où cette fille mettoit fes hardes , plusieurs effets à lui appartenans & marqués à fon nom ; puis , il cria qu'il étoit volé ; appella un Commiffaire , & fit fa déposition en juftice : à l'ouverture de la caffette , on reconnut les effets qu'il avoit réclamés.

LA pauvre fervante emprifonnée , n'avoit que fes pleurs pour défenfe ; & pour toute réponfe aux interrogatoires , difoit qu'elle étoit innocente. On ne fauroit trop accufer notre ju-rifprudence criminelle , quand on fonge que les juges n'eurent aucun foupçon de la fcélérateffe de l'accufateur , & qu'ils fuivirent la loi dans

toute sa rigueur; rigueur excessive & qui devoit disparoître de notre code, pour faire place à un simple châtiment, qui laisseroit moins de vols impunis.

LA fille innocente fut condamnée à être perdue. Elle le fut mal, parce que c'étoit le coup d'essai du fils de l'exécuteur des hautes œuvres. Un chirurgien avoit acheté le corps. Il fut porté chez lui. Voulant le soir même y porter le scalpel, il sentit un reste de chaleur; l'acier tranchant lui tomba des mains; & il prit dans son lit, celle qu'il alloit disséquer.

SES soins pour la rappeler à la vie, ne furent par inutiles; il manda en même temps un ecclésiastique, dont il connoissoit la discrétion & l'expérience, tant pour le consulter sur cet étrange événement, que pour être témoin de sa conduite.

AU moment que cette fille infortunée ouvrit les yeux, elle se crut dans l'autre monde; & apercevant la figure du Prêtre, qui avoit une grosse tête & une physionomie fortement prononcée, (car je l'ai connu, & c'est de lui que je tiens ce fait) elle joignit les mains avec tremblement, & s'écria: *Pere éternel, vous savez mon innocence, ayez pitié de moi*; elle ne cessa  
d'invoquer

d'invoquer cet ecclésiastique, croyant voir Dieu même. On fut long-temps à lui persuader qu'elle n'étoit pas décédée, tant l'idée du supplice & de la mort avoit frappé son imagination ! Rien n'étoit plus touchant & plus expressif que ce cri d'une ame innocente, qui s'élevoit vers celui qu'elle regardoit comme son juge suprême ; & au défaut de sa beauté attendrissante, ce spectacle unique étoit fait pour intéresser vivement l'homme sensible & l'homme observateur. Quel tableau pour un peintre ! Quel récit pour un philosophe ! Quelle instruction pour un homme de loi !

LE procès ne fut pas soumis à une nouvelle révision, ainsi qu'on l'a imprimé dans le *journal de Paris*. La servante guérie de son effroi, revenue à la vie, ayant reconnu un homme dans celui qu'elle adoroit, & qui lui fit reporter ses prières vers le seul Etre adorable, quitta pendant la nuit la maison du Chirurgien doublement inquiet pour cette fille & pour lui. Elle alla se cacher dans un village éloigné, tremblante de rencontrer les juges, les satellites & l'affreux poteau, qui poursuivoient ses regards.

L'HORRIBLE calomniateur demeura impuni, parce que son crime, manifeste aux yeux de té-

moins particuliers , ne l'étoit pas de même aux yeux des magistrats & des loix.

LE peuple eut connoissance de la résurrection de cette fille ; il accabla d'injures le scélérat , auteur de cette infamie. Mais dans cette ville immense , ce forfait fut bientôt oublié , & le monstre respire peut-être encore : du moins il n'a pas porté devant les hommes le peine qu'il méritoit.

UN livre à faire feroit le *Recueil de tous les innocens condamnés* ; pour voir les causes de l'erreur & l'éviter dans la suite. Ne se trouvera-t-il point enfin un Magistrat qui s'occupera de cet ouvrage important ?



## B A S T I L L E.

**P**RISON d'Etat : c'est assez la qualifier. *C'est un château dit Sainte-Foix , qui sans être fort , est le plus redoutable de l'Europe.*

QUI fait ce qui s'est fait à la Bastille , ce qu'elle renferme , ce qu'elle a renfermé ? Mais comment écrira-t on l'histoire de Louis XIII , de Louis XIV & de Louis XV ; si l'on ne fait pas



l'histoire de la Bastille? Ce qu'il y a de plus intéressant, de plus curieux, de plus singulier s'est passé entre ses murailles. La partie la plus intéressante de notre histoire nous sera donc à jamais cachée : rien ne transpire de ce gouffre, non plus que de l'abîme muet des tombeaux.

HENRI IV fit garder le trésor Royal à la Bastille. Louis XV y fit enfermer le Dictionnaire Encyclopédique.

LE Duc de Guise, maître de Paris, en 1588, le fut aussi de la Bastille & de l'Arsenal. Il en fit gouverneur Buffi, le Clerc - Procureur au Parlement. Buffi, le Clerc ayant investi le Parlement, qui refusoit de délier les François du serment de fidélité & d'obéissance, conduisit à la Bastille Présidens & Conseillers, tous en robes & en bonnets quarrés ; là il les fit jeûner au pain & à l'eau.

O murs épais de la Bastille, qui avez reçu sous les trois derniers regnes, les soupirs & les gémissemens de tant de victimes ; si vous pouviez parler, que vos récits terribles & fideles démentiroient le langage timide & adulateur de l'histoire !

AUPRÈS de la Bastille se trouve l'Arsenal,

qui recèle le magasin à poudre ; voisinage tout aussi terrible que la demeure.

LA tour de Vincennes renferme encore des prisonniers d'État, qui paroissent devoir y finir leurs tristes jours. Qui a pu calculer au juste les *lettres de cachet* délivrées sous les trois derniers regnes ?

ON a une histoire de la Bastille en cinq volumes, qui offre quelques anecdotes particulières & bizarres ; mais rien de ce qu'on souhaiteroit tant d'apprendre ; rien en un mot, qui puisse porter quelque jour sur certains secrets d'État, couverts d'un voile impénétrable. Si l'on en croit l'historien, on y traitoit sous un d'Argenson, avec une rigueur inouïe & une violence tyrannique, les prisonniers déjà trop punis par la perte de leur liberté.

LE gouvernement aujourd'hui plus doux & plus humain qu'il ne l'a jamais été depuis la mort de Henri IV, s'est beaucoup relâché sans doute de cette cruelle sévérité ; & l'on n'y inflige plus de ces punitions affreuses & inutiles.

QUAND un prisonnier décède à la Bastille, on l'enterre à Saint-Paul, la nuit à trois heures du matin. Au lieu de prêtres, des guichetiers por-

tent le cercueil, & les membres de l'Etat major assistent à la sépulture. Ainsi le corps n'échappe au terrible pouvoir que par la route du tombeau.

Dès qu'on parle de la Bastille à Paris, on récite soudain l'histoire du *masque de fer* : chacun la fabrique à son gré & y mêle des réflexions non moins imaginaires.

Au reste le peuple craint plus le Châtelet que la Bastille : il ne redoute pas cette dernière prison, par ce qu'elle lui est comme étrangère, n'ayant aucune des facultés qui en ouvrent les portes. Par conséquent il ne plaint gueres ceux qui y sont détenus ; & le plus souvent il ignore leurs noms. Il ne témoigne aucune reconnaissance aux généreux défenseurs de sa cause : les Parisiens aiment mieux acheter du pain pour vivre, que le plus beau discours où l'on prouveroit qu'ils ont droit à une vie aisée. On y mettoit autrefois les écrivains pour bien peu de chose ; on a reconnu que l'Auteur, le livre & ses opinions en acquéroient plus de célébrité ; on a laissé l'opinion de la veille s'effacer par celle du lendemain ; & l'on a compris que lorsqu'on avoit la force physique, il falloit peu s'inquieter des idées politiques & morales, versatiles & changeantes par leur nature.



## A N E C D O T E.

**A** l'avènement de Louis XVI au trône, des ministres nouveaux & humains firent un acte de justice & de clémence en revifant les registres de la Bastille & en élargissant beaucoup de prisonniers.

DANS leur nombre étoit un vieillard qui depuis quarante-sept années, gémissoit, détenu entre quatre épaisses & froides murailles. Durci par l'adversité qui fortifie l'homme quand elle ne le tue pas, il avoit supporté l'ennui & les horreurs de la captivité avec une constance mâle & courageuse. Ses cheveux blancs & rares avoient acquis presque la rigidité du fer; & son corps, plongé si long-temps dans un cercueil de pierre, en avoit contracté pour ainsi dire la fermeté compacte.

LA porte basse de son tombeau tourne sur ses gonds effrayans, s'ouvre, non à demi, comme de coutume, & une voix inconnue lui dit qu'il peut sortir.

IL croit que c'est un rêve; il hésite; il se leve, s'achemine d'un pas tremblant, & s'étonne

de l'espace qu'il parcourt. L'escalier de la prison, la salle, la cour, tout lui paroît vaste, immense, presque sans bornes. Il s'arrête comme égaré & perdu; ses yeux ont peine à supporter la clarté du grand jour; il regarde le ciel comme un objet nouveau; son œil est fixe; il ne peut pas pleurer; stupéfait de pouvoir changer de place, ses jambes malgré lui demeurent aussi immobiles que sa langue. Il franchit enfin le redoutable guichet.

QUAND il se sentit rouler dans la voiture qui devoit le ramener à son ancienne habitation, il poussa des cris inarticulés; il ne put en supporter le mouvement extraordinaire; il fallut le faire descendre.

CONDUIT par un bras charitable, il demande la rue où il logeoit; il arrive; sa maison n'y est plus; un édifice public la remplace. Il ne reconnoît ni le quartier, ni la ville, ni les objets qu'il y avoit vus autrefois. Les demeures de ses voisins, empreintes dans sa mémoire, ont pris de nouvelles formes. Envain ses regards interrogerent toutes les figures; il n'en vit pas une seule dont il eût le moindre souvenir.

EFFRAYÉ, il s'arrête & pousse un profond soupir: cette ville a beau être peuplée d'êtres vi-

vans ; c'est pour lui un peuple mort ; aucun ne le connoît ; il n'en connoit aucun ; il pleure & regrette son cachot.

AU nom de la Bastille qu'il invoque & qu'il réclame comme un asyle ; à la vue de ses habillemens qui attestent un autre siècle, on l'environne. La curiosité, la pitié s'empressent autour de lui : les plus vieux l'interrogent & n'ont aucune idée des faits qu'il rappelle. On lui amène par hazard un vieux domestique, ancien portier, tremblant sur ses genoux, qui confiné dans sa loge depuis quinze ans, n'avoit plus que la force suffisante pour tirer le cordon de la porte : il ne reconnoît pas le maître qu'il a servi, mais il lui apprend que sa femme est morte il y a trente ans, de chagrin & de misere, que ses enfans sont allés dans des climats inconnus, que tous ses amis ne sont plus. Il fait ce récit cruel avec cette indifférence que l'on témoigne pour les événemens passés & presque effacés.

LE malheureux gémit & gémit seul. Cette foule nombreuse, qui ne lui offre que des visages étrangers, lui fait sentir l'excès de sa misere, plus que la solitude effroyable dans laquelle il vivoit.

ACCABLÉ de douleurs , il va trouver le ministre dont la compassion généreuse lui fit présent d'une liberté qui lui pese. Il s'incline & dit ; faites-moi reconduire dans la prison d'où vous m'avez tiré. Qui peut survivre à ses parens , à ses amis , à une génération entière ; qui peut apprendre le trépas universel des siens sans desirer le tombeau ? Toutes ces morts , qui pour les autres hommes n'arrivent qu'en détail & par gradation , m'ont frappé dans un même instant. Séparé de la société , je vivois avec moi-même. Ici , je ne puis vivre ni avec moi ni avec les hommes nouveaux pour qui mon désespoir n'est qu'un rêve. Ce n'est pas mourir qui est terrible , c'est mourir le dernier.

LE Ministre s'attendrit. On attacha à cet infortuné le vieux portier qui pouvoit lui parler encore de sa femme & de ses enfans. Il n'eut d'autre consolation que de s'en entretenir. Il ne voulut point communiquer avec la race nouvelle qu'il n'avoit pas vu naître ; il se fit au milieu de la ville , une espece de retraite non moins solitaire que le cachot qu'il avoit habité près d'un demi siecle ; & le chagrin de ne rencontrer personne qui put lui dire ; *nous nous sommes vus jadis* , ne tarda point à terminer ses jours.



## M A I S O N S D E F O R C E .

**I**NDÉPENDAMMENT du Château de la Bastille & du Château de Vincennes , affectés au prisonniers d'Etat , les Ministres avec des lettres-de-cachet ou par des formules particulieres , vous envoient à *Bicêtre* & à *Charenton*. Ce dernier endroit est pour les insensés & pour les maniaques.

SUR les plaintes d'une famille , les jeunes libertins sont enfermés à *Saint-Lazare*. Les femmes ( car on les enferme aussi ) sont conduites aux *Filles de la Magdeleine* , à *Sainte-Pélagie* & la *Salpêtrière*.

CES différens emprisonnemens sont nécessités quelquefois par des circonstances impérieuses ; mais il seroit toujours à desirer , que la détention d'un citoyen ne dépendit pas d'un seul Magistrat , & qu'il y eût une sorte de tribunal , pour examiner quand ce grand acte d'autorité ( soustrait à l'œil des loix , cesse d'être illicite.

QUELQUES avantages réels compensent ces



formes irrégulières ; & il y a en effet une infinité de désordres , que la marche lente & grave de nos tribunaux ne fauroit ni connoître , ni arrêter , ni prévoir , ni punir. Le criminel audacieux ou subtil triompheroit dans le dédale tortueux de nos loix civiles. Les loix de police , plus directes , le surveillent , le pressent & l'environnent de plus près. L'abus est à côté du bienfait , j'en conviens ; mais beaucoup de violences particulières & de délits bas & honteux sont réprimés par cette force vigilante & active , qui devoit néanmoins publier son code , & le soumettre à l'inspection des citoyens éclairés.

LES Inspecteurs de police sont beaucoup écoutés du Lieutenant de police , sur-tout dans les cas particuliers & obscurs. Mais leurs rapports peuvent être fautifs , exagérés , passionnés. La première impression demeure dans l'esprit du Magistrat , qui , vu ses occupations trop étendues , ne fauroit donner à chaque objet , qu'un rapide coup d'œil.

LES Inspecteurs de police , qui occasionnent un grand nombre de détentions , ne devroient être qu'*investigateurs* des délits & *captateurs* ; mais faute d'une procédure exacte , ils deviennent juges pour ainsi dire , puisque c'est sur leur simple déposition , que l'on établit la preuve

& la punition du délit. Or, comme ces Inspecteurs frappent le plus souvent sur la portion du peuple, qui n'a ni voix, ni défense, ni réclamation, & qu'ils sont intéressés à trouver des coupables; il est aisé d'imaginer ce que l'erreur & le zele même, sans parler des autres passions, peuvent produire d'attentatoire à la rigide équité. L'humeur & la précipitation ont leur danger.

LES Evêques dans les provinces, faisoient encore enlever les filles de Protestans, par *Lettres-de-cachet*, pour les confiner dans un Couvent; & là, les détacher de la communion de leurs peres. Cette violence a toujours été fort rare dans la Capitale.



## DEPOTS OU RENFERMERIES.

**P**RISONS de nouvelle institution, imaginées pour débarrasser promptement les rues & les chemins de mendians; afin que l'on ne voie plus la misere suppliante à côté du faste insolent.

ON les plonge avec la dernière inhumanité dans des demeures fétides & ténébreuses, où on les laisse livrés à eux-mêmes. L'inaction,

la mauvaise nourriture, l'abandon où ils sont, l'entassement des compagnons de leur misère, ne tarde pas à les faire disparaître l'un après l'autre.

CES dépôts ( de quelque prétexte que l'on veuille les colorer ) offensent à la fois l'équité naturelle, les loix civiles, la saine politique, la religion & l'humanité. Il faut que l'on soit bien peu fécond en ressources & en moyens, pour dévouer à une mort lente tant d'infortunés, au lieu de savoir les employer, après leur avoir ôté leur liberté.

CES oppressions condamnables & qui n'admettent aucune excuse, contristent l'ame la moins sensible, & l'on pourroit rapporter ici des faits capables d'affliger les cœurs les plus indifférens : mais il nous suffit d'avoir dénoncé ces horreurs trop bien constatées aux hommes équitables & puissans. Il est même impossible qu'elles ne prennent pas fin sous un gouvernement, fort distrait, il est vrai ; mais d'ailleurs doux & humain. Il sentira qu'on ne doit pas traiter ainsi les pauvres, qui n'ont commis aucun crime ; & que ce n'étoit pas la peine de les ravir à une oisiveté volontaire ou forcée, pour leur imposer cette même oisiveté, devenue un

supplice, & le désespoir & la mort qui s'en suivent.

QUAND un Ministre fait arrêter un homme avec une lettre de-cachet ou par un ordre verbal, & que pour des raisons à lui connues, il ne le fait pas conduire à la Bastille, on l'enferme au Châtelet : & là, l'homme-victime reste *en dépôt*. C'est une expression toute nouvelle, qui s'applique à une vexation assez nouvelle. Il faut bien apprendre aux étrangers toute la richesse de notre langue. Ainsi, le mot *dépôt* a plusieurs significations : c. q. f. d.

UNE lettre de cachet enleve, transporte un homme dans un cachot, & l'y laisse pourrir le reste de ses jours ; mais cette même lettre de cachet est impuissante à saisir ses biens & à l'en priver. Les biens de l'emprisonné reviendront à ses héritiers naturels ; ainsi, l'argent parmi nous est beaucoup plus sacré que la liberté personnelle.



## VIE D'UN HOMME EN PLACE.

UN Ministre se leve, son antichambre est déjà pleine de gens qui l'attendent : il paroît ; des milliers de placets passent dans les mains embarrassées de ses deux Secrétaires , qui , froids & immobiles , représentent à ses côtés : il sort ; des sollicitateurs se trouvent sur son passage , & le poursuivent jusqu'à sa voiture : il dîne ; des recommandations à droite & à gauche l'investissent pendant le repas , & des femmes lui parlent à l'oreille , pendant le déssert ; il rentre dans son cabinet ; il voit sur son bureau , cent lettres qu'il faut lire ; des audiences particulieres le tyrannisent encore.

COMMENT existe-t-il, dira-t-on ? Comment ? Il est distrait pendant qu'on lui parle , & il oublie tout ce qu'on lui dit ; il laisse à des commis le soin de répondre à tout le monde & d'expédier son immense besogne ; il signe les lettres , voilà à-peu-près toutes ses fonctions. Mais il se réserve quelque intrigue de cour , qu'il ourdit avec adresse , qu'il suit avec constance & dont-il prépare le dénouement. Il songe toute sa vie , non au devoir de sa place , mais à rester en place.

LES gens en place font d'un férieux à glacer. Leur conversation est la fêcheresse même : ils ne s'expriment que par monosyllabes ; mais toute cette démonstration extérieure est pour le public : en particulier , comme ils n'ont plus la crainte de se compromettre , ils abjurent une morgue qui nuiroit à leurs plaisirs , & l'on voit l'homme qui pour un instant n'est plus dupe de sa vanité.

LE valet de chambre d'un homme en place jouit quelquefois de quarante mille livres de rentes ; il a lui-même un valet de chambre , lequel en a un autre sous ses ordres. C'est le subalterne qui nettoye l'habit , qui apprête la perruque artificée de Monseigneur ; le valet en chef la reçoit de la quatrième main & ne fait que la poser sur la tête ministérielle , où reposent les grandes destinées de l'Etat. Après cette fonction auguste , c'est à son tour de se faire habiller par ses gens ; il les appelle à haute voix , il les gronde , il reçoit son monde , protège & commande que l'on mette les chevaux à sa voiture. Le valet de chambre du valet de chambre n'a pas tout à fait un équipage , mais il est très-bien servi.

TANDIS que le serviteur du Roi va représenter utilement à Versailles , le serviteur de Monseigneur

Monseigneur représente à Paris , & promet des graces à ceux qu'il rencontre , comme se trouvant lui , à la principale source.

MONSEIGNEUR est tout puissant à onze heures du matin ; il donne audience & son salon est rempli. D'un coup d'œil il distribue la faveur. Heureux ceux qu'il a regardés ! Leur cœur bondit d'espérance & de joie. L'homme puissant invite ses créatures à sa table ; elles se prosternent & leur visage devient rouge de plaisir & de contentement. A une heure entre quelqu'un qui vient trouver Monseigneur , le fait passer dans son cabinet & lui redemande *le porte feuille*. Monseigneur n'est plus rien. Il fait mettre à voix basse deux chevaux à sa plus humble voiture , quitte Versailles sans revoir le visage du maître qui le chassé , & va dîner seul à Paris avec son chagrin & loin de la cohue brillante, qui lui prodiguoit les révérences & les adulations. Cette foule qui apprend la nouvelle , se disperse pour aller dîner ailleurs , & chacun dit à part soi : *demain , j'irai voir le successeur & le féliciter*.

COMMENT cette portion de Royauté que l'homme puissant tenoit entre ses mains lui échappe-t-elle tout à coup ? Cela a l'air d'un songe, d'un acte de féerie. Les hommes en place ne

font-ils que des pantins , ainsi que l'a dit Diderot ? Coupez le fil qui le faisoit mouvoir , le pantin reste immobile.

ET que fait le pantin réduit à lui-même ? Il cherche à culbuter à son tour celui qui l'a fait choir ; il compose de nouveaux rêves de grandeur ; il ne peut se résoudre à n'être plus rien ; il abhorre la tranquillité & le loisir dont il jouit : ce qui prouve qu'il y a une volupté exquise à régir la foule des humains , à leur inspirer tour à tour la crainte & l'espérance , & à recevoir en qualité d'homme puissant , leurs louanges intéressées , leurs respects simulés & leurs courbettes menfongeres.

ON ne s'intrigue aujourd'hui ( disoit Duclos ) que pour l'argent : les vrais ambitieux deviennent rares. On cherche des places , où l'on ne se flatte pas même de se maintenir ; mais l'opulence qu'elles auront procurée , consolera de la disgrâce. Nos ayeux aspiroient à la gloire toute nue : ce n'étoit pas si l'on veut le siecle des lumieres ; mais c'étoit celui de l'honneur.

UN courtisan de nos jours disoit : *il faut tenir le pot de chambre aux Ministres tant , qu'ils sont en place , & le leur verser sur la tête quand ils n'y sont plus.*



## O R A T E U R S S A C R É S :

**L**ES prédicateurs jouissent seuls à Paris du beau droit de parler au peuple assemblé. Il seroit à désirer qu'ils en sentissent toute l'étendue. Nourris des lumières de la philosophie, quelques-uns ont exposé des vérités fortes. Au lieu de ridiculiser bêtement un emploi aussi noble, ne vaudroit-il pas mieux consacrer ce rare privilège par les devoirs qu'on leur imposeroit; devoirs d'hommes & de citoyens. Voici le moment pour eux de se montrer tels & de mériter la vénération publique.

PROFESSEURS publics de morale, sous l'étendard sacré de la religion, ils pourroient réellement combattre par la parole, les abus les plus dominans, & développant les maximes de l'Evangile, étendre jusqu'à la plus grande circonférence le précepte divin de la charité, en attaquant de toutes parts les malversations les plus criantes.

TOUT crime, depuis le plus grand jusqu'au moindre, dérive de l'avarice & de la dureté des cœurs. Les prédicateurs pourroient soumettre

à leur tribunal tous les forfaits politiques qui causent les malheurs du peuple. Rien ne pourroit arrêter ce cri de l'ame : la vérité nue & simple a une force qui terrasse ; d'ailleurs jamais l'autorité n'a osé frapper directement la sainte vérité.

S O U S ce point de vue , les Prédicateurs, sans offenser le ministère , pourroient le servir. Qu'ils s'emparent des idées saines , universellement répandues. Toutes les idées utiles à l'humanité sont dans l'Évangile , qui ne recommande qu'amour & charité ; la philosophie de nos jours est une branche du christianisme. Quelques-uns, je le répète , ont déjà rempli ce généreux devoir en présence du Monarque : & quelle sublime fonction , que de porter à l'oreille du Prince les gémissemens qu'il ne peut entendre , & les pensées augustes qu'on voudroit interdire à la Royauté !

JE chéris beaucoup l'éloquence de la chaire ; j'ambitionnerois fortement de pouvoir prendre la place de ces orateurs , qui peuvent apporter des consolations aux calamités régnantes ; parler au peuple d'un ton apostolique , & répandre la parole divine , telle qu'elle est empreinte dans l'auguste morale du livre qui la contient. C'est en ce moment que la dignité du sacer-

doce paroît dans tout son éclat. Persuader, convaincre, consoler, développer tous les trésors de la morale la plus consolante, la plus propre à donner aux hommes l'amour de la paix & de la charité ; quel sublime emploi !

QUANT à ces abbés beaux-esprits, qui courent des bénéfices, en faisant de belles phrases pour prêcher, s'il se peut, *un avent à la Cour* ; qui ne veulent que faire fortune ; qui pillent dans le fonds d'autrui quelques lambeaux, quelques tournures oratoires, & qui ne disent rien à la foule qui souffre ; quant à ces évergumenes sous le froc, qui vomissent de plattes grossièretés contre des philosophes, qu'ils ne savent ni lire, ni entendre, ni apprécier ; qui ont fait divorce avec la raison ; qui transforment le talent de la chaire en celui d'inventer des imputations calomnieuses ; je les plains de profaner un aussi auguste ministère, de ne pas sentir quelle est leur véritable force, & l'empire qu'ils pourroient prendre sur les esprits, s'ils s'étudioient à parler aux hommes sur leurs véritables intérêts.

ON dit qu'un Ex-Jésuite, nommé Beauregard, qui affecte la véhémence, a cru atteindre le sublime de son art, en s'écriant dans ses transports risibles & frénétiques : „ *On nous ac-*

*cuse d'intolérance ; eh ! ne fait-on pas que la charité a ses fureurs , & que le zele a ses vengeances ?*

T E L autre Prédicateur prêché dans un Fauxbourg de Paris , ou dans un misérable village , un sermon qu'il a composé contre le luxe. *Mes freres*, dit-il , en apostrophant un auditoire déguenillé ; *la sensualité de vos tables , ces mets recherchés , ces délicatesses voluptueuses qui réveillent vos sens engourdis & fatigués de plaisir.....* ; & il débite cela à de pauvres malheureux , qui ne mangent que du pain , du lard , le dimanche , & des choux à l'eau & au sel.

QUE fait-il ? La répétition d'un discours qu'il prononcera le lendemain , à Saint-Roch , dans le quartier opulent de la finance.



## A N T I - A N G L O I S .

O N rencontre dans les sociétés quelques détracteurs de la France ; mais les détracteurs des Nations étrangères & sur-tout des Anglois abondent , & n'ont pas plus de raison sans doute. Il est très-utile qu'il y ait une espece de rivalité entr'elles , qu'elles se reprochent leurs

fautes , leurs erreurs & leurs sottises ; qu'elles s'opposent mutuellement le progrès de leurs arts , qu'elles se surveillent enfin. C'est par ce moyen qu'elles se mettront à portée de profiter de leurs découvertes & de mêler leurs lumieres respectives.

LA France par sa position , par l'industrie & le caractere de ses habitans , paroît avoir de grands avantages sur l'étranger ; & les injures qu'on lui dit , sont de vrais reproches d'amans , qui voudroient la voir aussi belle , aussi florissante qu'elle pourroit l'être.

VINGT millions d'habitans , cent cinquante millions d'arpens de terre en quarré ou environ : quelle puissante Monarchie ! à qui , d'ailleurs , le physique fournit abondamment toutes les denrées de premier besoin & de luxe. Ne devoit-elle pas avoir l'avantage sur tous les gouvernemens de l'Europe ? La Nature lui a donné la supériorité , & sa position a décidé sa puissance. Pourquoi donc ce même Etat ne voit-il pas sa félicité égaler sa grandeur ?





## T R I B U N A L

## DES MARÉCHAUX DE FRANCE.

**L**E tribunal des Maréchaux de France est le seul qui soit redoutable aux Egrefins ; & il faut avouer que les militaires ne sont point délicats , lorsqu'il s'agit d'emprunter pour ne pas rendre. Il seroit à désirer que les citoyens portaient à ce tribunal toutes les affaires d'honneur , sur lesquelles nos loix grossieres sont muettes ou insuffisantes.

LES Tribunaux ne connoissent que lorsqu'il s'agit *d'argent* ; & cette foule d'offenses , qui chagrinent les ames délicates & sensibles , restent pour la plupart impunies , parce qu'il n'y a pas des Juges faits pour venger cet honneur particulier , non moins précieux que la vie. Nos Ancêtres étoient plus heureux que nous ; ils avoient des tribunaux pour tout ce qui choquoit leur noble fierté.





## DU TON MILITAIRE.

**L**E ton militaire a long-temps régné en France. On ne pouvoit se présenter fans un air dispos, leste & avantageux. On croyoit annoncer par-là l'homme d'honneur & de courage. Cette opinion tenoit au caractère national, qui a un extrême penchant à la légèreté; mais on passoit les bornes.

DES lumieres nouvelles ont répandu l'esprit de justice; & l'on a tempéré cet air qui, dans son excès, n'avoit plus bonne grace.

DEPUIS, on a été moins jaloux des qualités extérieures. On a jugé sensément qu'il y en avoit de plus réelles, de plus relatives à nos vrais avantages. Le militaire a donc eu un air plus décent, & par conséquent plus noble; & excepté quelques jeunes gens à qui l'on pardonne tout, parce que l'âge les corrigera bientôt; le point de la vraie politesse a été enfin rencontré: ce changement est dû à la philosophie.

LE militaire ne craint point le péril; mais la fatigue, & sur-tout l'absence du luxe. Il faut

que l'officier traîne des chariots de cuisine & de garde-robe. Il renonce plutôt à la vie qu'à son équipage. Aussi les vivres & les fourrages absorbent-ils toute l'attention des Généraux ; & dans les campagnes de 1756 & de 1757, il falloit aux officiers du pain de Paris sur leurs tables, & de l'eau de la Seine pour leur café.

PARIS amollit les militaire plus que toute autre ville. Ils y perdent l'habitude de la discipline & l'amour des exercices guerriers. Ils y entendent des maximes & des raisonnemens, qu'ils ne doivent point connoître. Il est donc d'une saine politique de les éloigner de la Capitale autant qu'il sera possible.

LE penchant à l'insubordination & à l'indiscipline se fortifie au milieu de cette foule d'hommes aisés, qui ont dans la bouche, encore plus que dans le cœur, les principes & les expressions de l'indépendance & de la vanité !





---

 C H A M P D E M A R S.

**L**E Champ de Mars , attenant l'Ecole Militaire & le Gros-Caillou , est un endroit peu spacieux , renfermé par de grands & inutiles fossés , revêtus de pierre : on a dit avec assez de justesse , *qu'il étoit trop resserré pour les soldats & trop vaste pour les Généraux*. Les Généraux y donnent aux Dames le spectacle d'une revue au lieu d'un bal. Elles y sont invitées , & les soldats manœuvrent pour elles. Il faut avouer que la *parade* des Princes Allemands est tout autre chose.

---

 C O U R S E S D E C H E V A U X.

**L**ES courses de chevaux sont devenues à la mode. Les Princes font entr'eux des paris considérables ; les Jockets se crèvent à leur service.

ON étoit étonné avant ces courses de voir l'importance que les Grecs mettoient aux jeux Olympiques. Quelle gloire , disoit-on , que celle qui dépend de la vitesse des chevaux ? Falloit-il dire

avec Horace, que l'on devient presque l'égal des Dieux, pour raser d'une roue fixe & rapide, & sans la toucher, la borne périlleuse?

MAIS on a reconnu qu'un coursier impétueux & docile, suppose à la fois la perfection d'une branche d'agriculture, & l'art de croiser les races, de ne point les laisser dégénérer, ainsi que tout ce qui concerne l'équitation.

CE superbe animal ne fert-il pas à l'homme dans tous les temps, même aux guerriers dans les combats? Ne décide-t-il point du gain d'une bataille? Dans tous les siècles n'a-t-il point fait les plus grandes forces de l'homme, & n'a-t-il pas été considéré comme une source de richesses? C'est ici qu'un luxe de culture ne sauroit être dangereux, car il tourne au profit de l'espèce.

LES Anglois ont eu à-peu-près les mêmes jeux; ils ont la meilleure cavalerie de l'Europe. Nous avons bien fait d'imiter les Grecs & les Anglois. Un peuple entier ne commet pas de gaieté de cœur une illustre sottise, ou du moins il ne la renouvelle pas avec un appareil avoué des Nations voisines.

QUAND on voit un Euripide célébrer le vain-

queur ; il faut penser que le poëte & le vainqueur n'étoient pas des infensés.

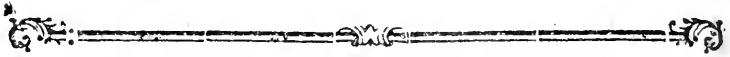
LE plus noble compagnon de l'homme ; le coursier , est ennobli par ces jeux. Si les paris montent quelquefois trop haut , ce sont des fantaisies de Princes ; l'essentiel est que la race de chevaux aille toujours en se perfectionnant. Elle ne dégénérera point avec ce goût , qui au premier coup d'œil , paroît très-frivole : il ne l'est pas , il y a des amusemens moins nobles , plus tristes & beaucoup plus dangereux.

LE côté plaisant , c'est qu'on hafarde de grosses sommes au fort d'une course ; que l'on purge , la surveillance , les Jockets , afin de les rendre moins lourds & plus dispos ; & que l'on gagne le prix de la course dans son lit.

DES jeunes gens ont *couru* une fille d'opéra ; c'est-à-dire , l'ont fait l'objet de leur pari. L'un devoit la céder à l'autre en cas de perte.

CE n'est pas là tout à fait l'ancien esprit de la Chevalerie ; mais il est entièrement éteint : & qu'importe un ridicule de plus ajouté à nos incroyables petits ridicules ? Le tout est de fauver nos jours d'une pesante monotonie , & de varier nos goûts , nos modes , nos enthousiasmes ,

nos engouemens ; afin de ne point perdre ce caractère de frivolité natale , qui nous honore & nous distingue aux yeux de l'Europe.



## D U E L S.

**A**UJOURD'HUI les duels sont peu communs : grace à la philosophie. On ne se bat plus , lorsque les gardes de deux épées viennent à se choquer dans un passage étroit , lorsqu'on se marche sur le pied par inadvertance , lorsque les regards se rencontrent ou se prolongent sans une indécence marquée , ou bien lorsqu'on n'est pas du même avis , & qu'on défend son opinion avec une entière & libre franchise. Les hommes ne sont plus des bêtes féroces , prêtes à se déchirer pour un *oui* ou pour un *non*.

IL n'y a pas soixante ans que la manie de se battre étoit montée à un tel point , que l'homme le plus sage & le plus circonspect ne pouvoit éviter une querelle , & que l'honneur étoit compromis , dès que l'on ne s'appelloit pas sur le pré , au moindre geste équivoque , & pour le motif le plus futile.

Du tems de la régence encore , chaque jour

étoit marqué par la mort de plusieurs hommes ; & l'on se choissoit un second dans toutes les disputes qui intéreſſoient la vanité ; ce second n'étoit pas libre de refuſer l'honneur dangereux qu'on lui faisoit , & il alloit se couper la gorge , ſans trop ſavoir pourquoi.

CETTE honteuse frénésie est tombée , ſans que la législation s'en ſoit mêlée. On ne s'en reſpecte pas moins dans la ſociété ; mais on y est beaucoup plus libre en paroles ; & ce droit étant réciproque , perſonne ne s'en formalise. Athenes fut ſubtile & diſputante ; on diſpute tout autant à Paris , & la diſcuſſion ne fait qu'aiguifer les eſprits ſans les aigrir : il faut qu'il y ait dans la repartie un caractère d'inſulte bien prononcé , pour qu'on ſoit obligé d'en tirer vengeance l'épée à la main ; on contredit un homme ſans l'offenſer.

LES militaires , plus ſuſceptibles que les autres claſſes , ſouffrent eux-mêmes la contradiction ; ils n'en ſont pas moins courageux , moins prompts à repouſſer un affront ; mais ils ſavent quand ils doivent employer leur bravoure , pour réprimer la légèreté ou punir l'inſolence.

ON va par-tout ſans armes , on ne porte plus l'épée ; on ne la met plus au côté , que lorsqu'on

s'habille. On n'auroit pu désarmer le Parisien qu'avec beaucoup de peine ; il s'est désarmé de lui-même , parce qu'on n'a pas songé à l'y contraindre.

LES Maréchaux de France connoissent bien moins d'affaires qu'autrefois , parce qu'il est reçu, quand on se bat , que le Tribunal n'en soit pas importuné ; & l'on augure fort mal de ceux qui se laissent prévenir par *les gardes de la cométabelle*.

IL est de fâcheuses circonstances , où l'honneur personnel force le plus doux , le plus honnête des hommes , à se mesurer avec son adverfaire : l'opinion publique alors juge & absout le combattant , parce que chaque corps , chaque état a ses loix , & qu'il ne seroit pas bon d'étouffer ce sentiment qui repousse l'insulte à propos , & maintient la dignité de chaque individu dans le poste où il se trouve placé ; mais ces cas deviennent rares aux yeux de la prudence , de la raison & de la vraie valeur.

QUANT à ces spadassins obscurs & forcenés , qui dans les garnisons , vont au devant des disputes ; qui les provoquent par pure bravade , qui mettent leur gloire à férailler ; qui pensent couvrir leur mauvaise conduite en exposant leur vie , & attaquant celle d'autrui ; je ne vois pas, dit le

le docteur SWIFT , qu'il y ait aucun mal politique à leur permettre de s'entretuer réciproquement , & de nous débarrasser de leur personne , par une méthode qu'ils ont imaginée , & que toute la sagesse des loix n'avoit jamais pu trouver.



## L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

**L'**ACADEMIE Françoisè , si célèbre entre nos majestueuses barrières de sapin , & n'ayant plus d'existence au-delà , se déroberoit-elle à nos pinceaux ? Non ; elle appartient spécialement au caquet de la grande ville.

RICHELIEU ne pouvoit former un établissement même par instinct , qui ne tendit au despotisme. L'institution de l'Académie est visiblement une institution monarchique. On a fait venir dans la capitale les gens de Lettres , comme on y a fait venir les grands Seigneurs , & par les mêmes motifs ; pour les avoir sous la main. On les tient plus en respect de près que de loin.

L'ÉCRIVAIN qui veut être de l'Académie , est contenu bien avant que d'y entrer ; sa plume mollit lorsqu'il songe qu'il lui faudra un jour l'agrément de cette Cour qui peut lui fermer

la porte , malgré le suffrage unanime du corps. L'écrivain cherche à ne pas déplaire , à éviter du moins ce défagrément , & la vérité n'a plus sous son expression dénaturée , une physionomie vivante.

QUELQUES-UNS même flattent par ambition , & préfèrent la faveur de la cour à l'estime publique.

L'ACADE'MIE Françoisse n'a de considération , & ne peut en avoir qu'à Paris ; les épigrammes qu'on lui lance de toutes parts , contribuent même à la sauver de l'oubli.

CE goût exclusif qu'elle s'arroe , est d'ailleurs bien fait pour éveiller le ridicule. Tous les hommes sont appellés à juger par eux-mêmes des arts de sentiment ; ils le sentent : ils trouveront donc toujours extraordinaire qu'une poignée d'hommes osent donner leurs idées sur les arts , comme les idées les plus justes , & leur esprit pour l'esprit par excellence. Leur goût particulier ne peut pas former le goût général.

LA maniere qui naît & qui naîtra toujours de ces sortes d'assemblées , déplaira encore , parce que le caractère d'imitation décele la gêne & la servitude , & que chaque Ecrivain s'estimant



libre, dans son idiome particulier, ne voudra pas modérer son attitude sur celle d'autrui.

ENFIN, ce bizarre privilège qui déclare publiquement un homme, homme d'esprit, lui quarantième au milieu d'une ville où l'esprit abonde, excite constamment la bonne humeur de nos conversations : & les prétentions au titre d'Académicien, sont jugées plus sévèrement que toutes les autres prétentions, parce que chacun ne se juge pas intérieurement plus sot que le récipiendaire, qui la veille étoit un mortel ordinaire.

L'ACADÉMIE ensuite établit une différence presque injurieuse entre les gens de lettres ; ils paroissent pour ainsi dire, n'avoir point de rang, s'ils ne jouissent du fauteuil. C'est une séparation véritable entre des Républicains, jaloux avec raison de l'égalité, puisqu'ils font les mêmes efforts, qu'ils ont le même juge, la même ardeur, la même confiance dans la carrière de la gloire, & qu'ils ne luttent pas néanmoins à force égale.

EN effet, l'esprit de corps donne toujours une première consistance à l'ouvrage qui émane de son sein, & ce, au détriment de tout autre ouvrage. Si l'Auteur est étranger au corps, au

défaut de la lourde critique , on employera un silence perfide & prémédité. Plus d'annonceurs, plus de prôneurs. Il faut que le livre s'éleve par ses propres forces. Et quel livre dans son origine a été apprécié ce qu'il vaut ? Les pensions & les récompenses qui vont chercher de préférence les Académiciens placés à la source des graces , achevent de jeter au milieu de la Littérature , un sujet de plainte & de discorde.

LES services que l'Académie Françoisè a rendus à la langue font foibles , pour ne pas dire nuls. La langue , sans ce corps , eût fait sans doute des progrès plus rapides & plus audacieux. Quoi de plus fatal que de l'avoir *fixée* au milieu de tant d'arts féconds en conceptions neuves ! Quoi de plus ridicule que ce ton dogmatique , qu'elle prend quelquefois ? Tout en se moquant de la Sorbonne , ne va-t-elle pas citant de *vieux mots* & de *vieilles autorités* , comme des Théologiens qui ergotent sur les bancs.

CE corps , composé d'ailleurs des bons écrivains de la nation , mais qui est loin de les renfermer tous , vaut boucoup ; mais individuellement rassemblés , ils subissent la fatale loi des corps ; ils deviennent petits , n'ont plus que de petites idées , employent de petits moyens , & sont conduits par de petits motifs. Ce corps

deviendrait utile s'il secouait jamais les misérables préjugés qui l'investissent, & s'il oseroit adopter un goût diamétralement opposé à celui qui l'anime, c'est-à-dire, si au lieu d'un ton & d'une manière locale ( qui ressemble à la couleur d'une école de peinture ), il apercevoit enfin l'immenfité de l'art qui exprime la pensée, s'il invitoit, s'il admettoit tous les tons, tous les styles, toutes les manières, & qu'il fût qu'il n'y a point de *regles fixes*, pour cet art inconnu, qui rend sur le papier la force de nos idées, & la chaleur de nos sentimens.

LES gens de Lettres formant le plus petit nombre dans ce corps littéraire, il se dénature, s'oppose à lui-même, & recueille malgré lui ses ennemis dans son propre sein. Il n'a pas eu le courage de renoncer à une étrangère décoration; & le crédit, l'intrigue y ayant fait brèche tant de fois, le Littérateur pauvre, fier & modeste perdra bientôt la seule place que la patrie lui offroit, & la plus propre à récompenser ses travaux. C'est pour un grand, une jouissance de plus, que de déposséder un homme de lettres, qui n'a pour lui que la voix publique.

JE crois que les gens de lettres feroient beaucoup mieux, s'ils prenoient le parti de renoncer

de bonne heure à cette récompense infidieuse. Leurs talens en auroient certainement plus de vigueur & de liberté. Ils ne troqueroient plus follement la gloire , qui les attend loin des murs de la Capitale, pour obtenir la renommée de Paris , toujours orageuse , & qui ne s'y concentre, que pour bientôt y mourir.

DANS les Académies, les gens de lettres se voient de trop près; les défauts de chacun paroissent davantage; l'amour propre se tourne en aigreur; les intérêts se divisent; plus de concorde; l'harmonie est détruite.

J'AIME la réponse du Poète Lainez. Un Membre de l'Académie-Françoise lui proposoit de faire des démarches pour entrer dans ce corps; il répondit fièrement : *eh! qui vous jugeroit ?*

L'ACADE'MIE, mue par des intérêts particuliers, ne sent pas assez que le peuple Lecteur, surveille, juge ses choix, & trouve très-ridicule la réception qui ne lui amène pas un nom connu. Quand il faut analyser un mérite, qui sort des ténèbres, le public se révolte, & rit aux dépens de l'obscur récipiendaire.

QUELQUES Académiciens voudroient repré-

ſenter comme *hommes de génie*. Mais le génie eſt comme la pudeur ; il eſt impoſſible de le jouer.

L'ACADE'MIE-Françoïſe ne propoſe plus pour ſujet des prix qu'elle diſtribue annuellement : *quelle eſt la plus grande de toutes les vertus du Roi ?* ainſi qu'elle faiſoit ſous le regne de Louis XIV. Aujourd'hui les gens de lettres qui la compoſent ( nous leur devons cette juſtice ) ne ſe bornent pas à épurer le ſtyle, ils ſe regardent encore comme appellés à former les mœurs de la Nation ; & jamais ils ne ſ'aviſeront de traiter une auſſi lâche & déshonorante queſtion.

ECHAPPE's à l'adulation , ils n'ont pu échapper de même à une certaine pédanterie : elle eſt plus fine , plus adroite , plus ingénieufe chez les uns que chez les autres, il faut l'avouer. Mais tous croient ou voudroient faire croire que l'Académie eſt un tribunal réel , qui commande au goût & eſt fait pour le régler : que le titre d'Académicien emporte avec ſoi l'idée d'un juge abſolu des arts : ce qui n'eſt pas , vu leur extrême prévention pour leur propre manière ; leur dédain affecté pour tout ce qui ne ſe ſoumet pas au ton de leur école . & l'ignorance où ils ſont ſur beaucoup d'ou-

vrages étrangers & nationaux , que leur paresse ou leurs travaux les empêchent de lire & d'examiner.



## S U R L E M O T G O U T .

UN théologien s'échauffe , devient fanatique & déraisonne au mot *grace* , & tel académicien au mot *goût*. Le dernier voudra vous subjuguier , tout comme le premier prendra le ton dogmatique , & ils ne demeureront pas inférieur l'un à l'autre en invectives. Comment après cela ne pas convenir que chacun a sa marotte ? Et l'académicien se moquera du théologien , quand il a comme celui-ci , la prétention bizarre de se croire infallible !

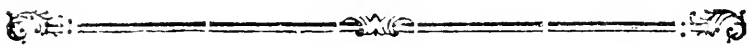
COMME on détruit tout le mérite de l'action la plus excellente & la plus pure , en lui prêtant de vicieuses intentions ; de même on anéantit un bel ouvrage avec une critique froide & minutieuse. Ceci est encore opéré par un académicien , ou jaloux ou chagrin , ou voulant trancher du Docteur.

J'AI remarqué que les *souligneurs* soulignoient le plus souvent les mots les plus heureux & les plus expressifs. Ils ont tué la poésie

fans retour ; ils ont donné à la langue un ton monotone , & voilà l'ouvrage de ces prétendus *hommes de goût*.

TEL Académicien dit : *j'ai du goût* , parce qu'il n'ose pas dire , *j'ai du génie* : il sent bien que tout le monde fait ce que c'est que le génie , parce qu'il est aisé de le reconnoître ; il voit donc qu'il ne peut en imposer là-dessus , & il se renferme dans le titre *d'homme de goût* , parce qu'il est aussi difficile de le lui contester , que peu important de le lui accorder.

QUAND il a obtenu ce titre , il s'imagine alors que ses ouvrages sont pénétrés de *goût* : ce qui n'est pas ; car tel a du *goût* pour apprécier les productions d'autrui & n'en a pas pour ce qu'il fait.



## TRIOMPHE DE VOLTAIRE.

**L**E nom des grands & celui des gens de lettres rivalisent aujourd'hui , au grand étonnement des premiers ; & la renommée ne laissant pas d'y mettre quelque différence , la guerre , comme de raison , est déclarée entre eux. Je n'en suis pas fâché : les grands perdront la bataille , parce que leur orgueil étant fondé sur des miseres &

des armoiries, doit fléchir sous un orgueil appuyé sur de grandes choses, & dont l'impression est générale.

ILS sont tout émerveillés de ce que la nation proclame aujourd'hui des noms roturiers, qui lui sont devenus chers, & qu'elle place parmi les noms illustres dont elle s'enorgueillit. Ils voudroient bien lui ôter sa reconnoissance, & l'obliger à ne point parler de ces nobles écrits qui sont ses délices : ils ont peine à concevoir comment la représentation de Zaïre ou de Mahomet porte plus de volupté & d'enthousiasme dans l'ame, que la contemplation du cordon bleu & l'ordre du Saint-Esprit.

ON a laissé le blason pour lire Montesquieu. L'arbre généalogique de tant de maisons nobles & inutiles occupe moins les esprits, que *l'Emile & l'histoire philosophique & politique du commerce des deux Indes*. Voilà un renversement d'idées auquel ils ne s'accoutement pas. Ils voudroient que le public s'échauffât pour leur oisiveté superbe, comme il se transporte pour les travaux qui flattent & agrandissent l'esprit & le cœur de l'homme.

LE triomphe poétique de Mr. de Voltaire, les acclamations de tout un peuple, son empref-



fement à le voir , l'espece de fête solennelle dont on a salué son génie, les a percés d'un glaive de douleur : son couronnement enfin sur le théâtre où ses chefs d'œuvres brilloient depuis soixante années, ils l'ont vu avec jalousie ; la voix publique n'auroit dû retentir que pour eux.

LES honneurs qui lui furent rendus de son vivant , priverent sa cendre des honneurs funebres : l'orgueil se vengea sur un cadavre mort ; on ne redoutoit plus sa plume. Il fut ordonné que , sans pompe & sans funérailles , son corps sortiroit de Paris pour aller chercher au hazard un tombeau sur la route. On redoutoit la solemnité du convoi qui eût surpassé par la foule des assistans le nombre de ceux qui suivent les dépouilles des Rois.

LES maîtres de l'opinion publique ont donc aussi leur empire, leur trône & leurs panégyristes. On poussa la précaution puérile, jusqu'à interdire aux journaux l'annonce de sa mort ; on ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il avoit rendu les derniers soupirs dans la capitale, lieu de sa naissance : la même défense s'étendit sur Jean Jaques Rousseau lorsqu'il décéda à Armonville, deux mois après Voltaire. La célébrité de ces deux hommes, dont les noms étoient

universellement connus , offensa sans doute l'orgueil des rangs , puisqu'il eut recours à des petiteſſes aussi inconcevables , & que la postérité sans doute aura peine à croire.

*De tes écrits hardis Versailles un peu confus ,  
 Défendit d'imprimer que tu ne vivois plus ;  
 La Police ordonna que Melpomene en larmes  
 Ne récitât d'un mois tes vers remplis de charmes.  
 Un Curé refusa de bénir ton cercueil :  
 Tu devois bien t'attendre à ce dernier accueil (1) !*



## J E A N N O T.

TROIS mois après le *triomphe de Voltaire* , le Parisien accueillit *Jeannot* avec le même enthousiasme. Il représentoit dans une farce qui n'eut depuis que cinq cents représentations. L'idiome de la dernière classe du Peuple s'y trouvoit exprimé au naturel , & le jeu naïf de l'acteur , son accent sûr , formoit un tableau qui dans sa bassesse , avoit un mérite toujours extrêmement rare sur la scène , la parfaite vérité.

VOILA ce qui lui a valu ce prodigieux suc-

(1) Ces vers sont tirés d'une *épitre à Voltaire* , composée par un Seigneur Russe.

és. Que les autres acteurs s'étudient chacun dans leur rôle , à y mettre autant de vérité que Jeannot en met dans le sien , & l'art ne fera pas si éloigné de la perfection.

J'AI VU Taconet & je l'ai toujours regretté. On tance le public parce qu'il va aux Boulevards : mais il y est assez commodément & à peu de frais. Le public a le droit de s'amuser à son gré : quand les comédiens françois l'ennuyent , il fait bien d'aller chez Jeannot qui le divertit , & Jeannot en vaut bien un autre.

*C'en est , ce n'en est pas ;* ces fameux mots , tirés de la parade dont je viens de parler , ont fait fortune. On les a prononcés dans les meilleures sociétés , & aux meilleures tables. On n'a entendu pendant six mois , que ces mots pris & reçus dans tous les sens possibles , & commentés avec tout l'esprit dont le Parisien affaisonne les nouveautés.

ON avoit fait entrer *Jeannot* dans la troupe des comédiens italiens-ordinaires du Roi ; mais ce n'étoit pas là son théâtre : il est retourné bien vite aux pieces foraines où il excelle. Ce n'est point là que l'on voit la belle nature , ni que l'on rencontre l'éloquence & la morale ; mais elles ont une certaine vérité qui , quoique

rude & grossière, manque à des théâtres plus relevés. Jeannot est un très-bon acteur dans son genre, & l'engouement du Parisien prouve à quel point il chérit le spectacle, quand il n'y est ni rançonné, ni ennuyé, ni vexé.

ON a modelé *Jeannot* en porcelaine, & on le trouve aujourd'hui sur toutes les cheminées, faisant pendant au *Préville*. Pourquoi ne fraterniseroient-ils pas ?



## L' A C A D É M I E

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES.

**L**A, l'antiquaire fourit d'un Poète moderne, qui ne s'appelle pas *Homere* ou *Euripide*. Aristote l'emporte encore sur Descartes & Newton : plus les idées sont anciennes, mieux elles valent : le siècle des Médicis n'y a pas encore droit de Bourgeoisie.

TEL érudit ne daigne pas appercevoir la colonnade du Louvre, pour parler d'un vieux temple de Cérés, dont il restitue l'entablement, l'architrave, &c. Si l'on perd une bataille, c'est

que Pon a oublié la force de la phalange Macédonienne.

APPELLE & Zeuxis étoient les premiers peintres de l'univers, car leurs tableaux, à force de vétusté, n'existent plus.

SI nous faisons quelque chose de passable, c'est par pure réminiscence : les anciens avoient tout dit, tout vu, tout deviné ; nous les répétons à notre infu, & par un effet de la métempfyose ; car nous sommes une race abâtardie, dégénérée pour les arts : *vivent les Grecs !*

NOTRE langue ne vaut pas l'hébreu, qui est une langue sacrée : nous ne commencerons à valoir quelque chose, que dans quatre mille ans

Tous ces contempteurs des tems modernes écrivent des in 4<sup>o</sup> sur les anciens ; c'est aux anciens à les lire. Ils traduisent les anciens & ces anciens-là, sous leur plume, paroissent bien fots & bien vuides. Ils mettent tout Homere en rimes plates, pour en rendre la lecture à jamais impossible, & pour l'admirer sans doute tout seuls. D'autres font de mauvaise prose, pour nous faire détester notre idiome & pouvoir crier plus haut encore : *vivent les Grecs !* cela est adroit !

SPANHEIM s'extasioit de volupté sur une médaille antique : il est bon de regarder une médaille une fois , mais c'est assez. Si c'est à raison d'antiquité , tel rocher est plus vieux que l'alphabet phénicien , transmis ou non transmis aux Grecs. Tel homme de lettres est curieux ; c'est bien fait à lui si cela l'amuse ; mais tel autre ne voit pas sur une médaille la raison d'une excessive volupté. (1)

LES membres de ce corps se nomment académiciens , mais ce titre est une très-foible distinction à Paris , & l'on ne fait trop pourquoi : c'est qu'il faut être de l'*académie françoise* pour être un véritable académicien.

D'OU vient cette différence entre voisins qui ne sont séparés au Louvre , que par une cloison ? Il y a bien autant de préjugés , autant de prétentions , d'un côté que de l'autre : plusieurs membres passent même d'une chambre pour aller dans la chambre voisine , ils devraient donc être

(1) Le facétieux Piron a fait une épitaphe assez plaisante , d'un de ces investigateurs du temps passé. Elle est peu connue :

*Ci-git un Antiquaire , opiniâtre & brusque ;  
Il est esprit & corps dans une cruche Etrusque.*

rangés

rangés sur la même ligne; on fait des vers & de la prose, d'un côté & de l'autre.

LE Public ou plutôt l'opinion a mis entre ces deux corps un grand intervalle. Il seroit facile néanmoins d'opposer l'*académie des belles lettres* à l'*académie françoise*, si la première vouloit s'humaniser un peu avec les belles lettres, puisqu'elle en porte le nom, goûter de la littérature moderne, réciter quelques vers françois, & ne point faire divorce avec le bel esprit. Alors tous ces antiquaires passeroient pour des gens de lettres, & l'on s'accoutumeroit à dire d'eux, qu'ils ont de l'*esprit*; le goût prendroit peut-être ensuite, & les quarante seroient déposés du privilege exclusif à la réputation & à l'immortalité.

QUE cela arrive ou non, je dirai toujours à l'*académie françoise*.

*Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.*

CETTE académie ne veut plus, dit-on, que ses membres passent désormais à l'*académie françoise*, parce que c'est trop de gloire aussi pour un simple mortel, que de réunir sur sa tête les titres opposés de *savant* & de *bel esprit*: il faudra opter & l'on ne pourra plus servir à la

fois les deux maîtresses jalouses & rivales. Point d'accord entre l'*érudition* & les *graces*.



## J O U R N A U X.

**L**ES Journaux sont les trompettes de la renommée, les plus menteuses & les plus impudentes : tel périodiste annonce un auteur comme un aigle, l'autre le traite d'oison : le panégyrique & la satire de l'écrivain paroissent le même jour : à qui s'en rapporter ? à soi même ; lire l'ouvrage & ne point demander bêtement à autrui ce qu'il en pense.

LE critique impartial & neutre n'a point encore existé ; mais l'homme en état de produire, ne se rabaisse point à analyser des ouvrages, il en enfante.

SE fait journaliste qui veut, & l'écrivain *le plus bonni*, peut le lendemain *honnir* tous ses confreres.

LE ministere protege & foudoye les petites feuilles, satiriques où les auteurs sont déchirés à belles dents, afin d'entretenir la rivalité, la haine & la jalousie, entre les membres de la



république littéraire ; il s'oppose par ce moyen à la paix & à l'union de la littérature.

LE public oisif retient les injures & les épigrammes , & oublie les talens & les vertus de l'auteur. Le ministère sent bien quelle prépondérance auroit la république littéraire sur les esprits , si l'estime universelle répondoit à ses travaux : il tache de lui ravir cette estime précieuse ; & une foule d'aboyeurs , doués d'un esprit médiocre , & d'une rage incurable , servent le ministère au-delà de ses espérances.

DE tous les écrits périodiques , celui qui rapporte le plus d'argent c'est le Mercure : il est le plus mauvais de tous ; le pédantisme le plus lourd y regne : tel écervelé s'y arroe la dictature du Parnasse , & veut corriger tout le monde , sans pouvoir apprendre à se corriger lui même. Les préjugés ineptes se propagent ainsi tous les huit jours , dans ce livre bleu , *dedié au Roi*.

ON ne doit jamais répondre aux journalistes , parce que l'ouvrage se défend de lui même : il ne faut qu'un peu de temps pour faire tomber les critiques envenimées. Le silence du mépris est l'arme la plus sûre envers des rivaux dignes ou indignes. Rien de plus divertissant pour l'amour-propre des fots , que la guerre

continuellement allumée parmi les auteurs. Tous ces esprits bornés, tous ces ignorans voyent avec joie des hommes célèbres se donner en spectacle.

EN fait de goût d'ailleurs, quand on n'est pas d'accord sur le champ, plus on dispute & moins on se rapproche.

MAIS le journaliste veut-il louer? il ne connoit plus que l'emphase. Un acteur vient-il à mourir? le ridicule écrivain s'avance dans le mercure de France & dit : *ce n'est qu'un individu qui manque, & c'est une nation entiere à consoler.* Qui diroit-on qu'il regrette? Un prince bienfaisant, un législateur, un héros protecteur de la patrie, un naturaliste du premier ordre? Non, il s'agit de *le Kain.*



## LE VRAI JOURNALISTE.

**L**A critique en littérature, est la chose du monde la plus inutile. L'ouvrage qu'on examine est imprimé, les fautes sont commises; & le tems qui plonge dans l'oubli les productions stériles ou frivoles, me paroît le vrai, l'irrévocable journaliste. On ne revient point de ses

jugemens ; il n'écoute ni la cabale , ni les préventions ; il absorbe le livre dans son gouffre ou le fait furnager sur l'abîme.

POURQUOI donc se dévouer à la haine de ses rivaux & offenser l'amour-propre des hommes vivans , pour opérer ce que le tems doit faire mieux que tout autre ?

D'AILLEURS , l'invective est presque inféparable de la critique littéraire : on a beau choisir ses termes ; on veut toujours dire que tel Ecrivain est un sot ou un ignorant ; on verse le ridicule sur son œuvre ; & delà à sa personne , il n'y a qu'un pas.

LES lettres , faites pour répandre quelque charme sur la vie , ne doivent jamais être le prétexte de troubler le repos d'un galant homme , qui aura mal réuissi en voulant instruire ou amuser les autres. Le critique le plus sage a encore quelquefois le foible de la jalousie ou de l'envie. Puis , quel est l'homme assez maître de ses passions , assez impartial , assez éclairé & doué d'un tact assez subtil , pour être le juge suprême des talens & des réputations : que le temps prononce ; c'est à lui seul qu'appartient cet emploi.

MAIS ce qui doit consoler les auteurs , c'est

de voir que le plus impitoyable des critiques est toujours un auteur méprisé. Qui se sent des forces pour courir dans la carrière, ne s'amuse pas à jeter des bâtons aux jambes de ceux qui courent.

Tous ces *juges* sont plus intrépides dans leur prononcé, & plus orgueilleux de leurs *extraits*, que les auteurs ne le sont de leurs productions ; ils prennent le talent de nuire pour la preuve d'une supériorité réelle & décidée.

*Ainsi l'on ne voit plus dans l'atelier des arts  
Que légions de rats & groupes de léfards.  
Leur souffle empoisonné flétrit les renommées ;  
Le Pinde est envahi par d'insolens Pigmées.*

• • • • •  
*Ces Docteurs pointilleux dans leur triste manie ,  
Le scalpel à la main , disséquent le génie ,  
Et veulent , qu'abaissant son vol audacieux ,  
Comme eux, il pense, écrive & qu'il rampe comme eux.*

Mr. Guyetand.






---


  
 G E N E D E L A P R E S S E .

**L**ÈS ennemis des livres le font des lumières, & par conséquent des hommes. Les entraves dont on surcharge la presse invitent à les braver : si l'on jouissoit d'une liberté honnête, on n'auroit plus recours à la licence. Il est des maux politiques, que prévient la liberté de la presse, & c'est déjà un très-grand bienfait. La police intérieure des états a besoin d'être éclairée par des écrits désintéressés. Il n'y a que le Philosophe satisfait de la seule estime de ses concitoyens, qui puisse s'élever au-dessus des nuages que forme l'intérêt personnel, & offrir les abus d'une coutume insidieuse. Enfin la liberté de la presse fera toujours la mesure de la liberté civile; & c'est une espèce de thermometre pour connoître d'un coup-d'œil, ce qu'un peuple a perdu ou gagné.

Si l'on adopte cet axiome; chaque jour nous perdons, car chaque jour la presse est plus gênée.

Aussi les livres que l'on imprime aujourd'hui à Paris, font-ils pitoyables lorsqu'ils roulent sur

l'histoire , sur la politique ou sur la morale des nations.

LAISSÉZ penser & parler ; le public jugera ; il faudra même corriger les Auteurs. Le plus sûr moyen pour épurer l'imprimerie , c'est de la rendre libre : l'obstacle irrite ; ce sont les prohibitions , les difficultés qui enfantent les brochures dont on se plaint.

SI le despotisme pouvoit tuer la pensée dans son sanctuaire , & nous empêcher de faire voler le trait de nos idées dans l'ame de nos semblables , il le feroit. Mais ne pouvant tout-à-fait arracher la langue au Philosophe , & lui couper les mains , il établit l'inquisition sur les routes , peuple les frontieres de commis , répand les satellites , ouvre toutes les caisses , pour intercepter la progression infailible de la morale & de la vérité ; vain & puéril effort ! Attentat superflu au droit naturel de la société générale , & aux droits patriotiques d'une société particulière ! La raison de jour en jour frappe les nations d'un plus grand éclat ; elle luira sans nuages. On a beau craindre ou persécuter le génie ; rien n'éteindra dans ses mains le flambeau de la vérité : l'arrêt que sa bouche prononce , fera répété dans toute la postérité contre l'homme injuste. Il a voulu ravir à ses

semblables le plus noble de tout les droits , celui de penser , inféparable de celui d'être : il aura manifesté sa foiblesse & son extravagance , & il méritera le double reproche de tyrannie & d'impuissance.

O braves Anglois ! peuple généreux , étranger à notre servitude honteuse , conservez avec soin parmi vous la liberté de la presse ; elle est le gage de votre liberté. Vous représentez aujourd'hui presque seuls pour le genre humain , vous soutenez la dignité du nom d'homme. Les foudres qui frappent l'orgueil & l'insolence du pouvoir arbitraire , partent du noble sein de votre Isle fortunée. La raison humaine a trouvé chez vous un asyle d'où elle peut instruire l'Univers.

QUAND les oppresseurs croiront imposer silence à la terre , & la dévorer sans qu'elle ose gémir , leurs perfides projets seront éclairés dans toutes leurs profondeurs , leurs fronts seront cicatrifiés des foudres sacrés de la vérité : l'opprobre les saisira , pour les vouer au mépris & à l'exécration de la race présente & future.

O braves Anglois ! vos livres ne sont pas soumis au *mandat de Mr. Le Camus de Néville* ; & il faudroit un long commentaire , pour vous

expliquêr de quelle maniere Monseigneur le Garde des Sceaux, ou Monseigneur le Chancelier de France, quand il a les sceaux, permet enfin à une mince brochure, qu'on ne lira pas, d'être étalée & invendue sur le Quai de Gevres.

Nous sommes si ridicules & si petits devant vous, que vous auriez peine à comprendre l'excès de notre foiblesse & de notre humiliation (1).

AU reste, cette gêne fait un tort considérable à la Capitale, & l'étranger en profite. La *graphomanie* a un côté ridicule, mais elle fait subsister diverses professions. La Montagne Ste. Genevieve est peuplée de Colporteurs, de Brocheurs, de Relieurs, &c., qui mourroient de faim sans le gros commerce de la librairie. Ce trafic n'a rien de préjudicable à la société. Les anciens écrivoient autant que nous, & avoient la même démangeaison de publier leurs écrits. C'est un besoin que nous satisferons toujours en donnant notre argent aux presses Hollandoises, Allemandes, Flamandes & Suisses.

(1) Il y eut jadis un édit du Roi, qui défendoit au Professeur Ramus de lire ses propres ouvrages.





## C O M M U N A U T É S.

UN premier Edit avoit supprimé sous le ministère de Mr. Turgot , les Jurandes & Communautés de commerce , *ces parties honteuses* de notre gouvernement ; & tout rouloit assez bien. Dix-huit mois après un second édit créa six Corps de Marchands , & quarante-quatre Communautés d'Arts & Métiers.

LES entraves bizarres furent supprimées. Une plus grande liberté est rendue au Commerce ; on a réuni des professions qui ont de l'analogie entr'elles , & qui autrefois livrées à des procès interminables ; fatiguoient les Tribunaux de leurs débats aussi couteux que ridicules.

LA porte de l'industrie est ouverte à quiconque veut travailler ; mais il en coute encore de l'argent. Cet argent ne se donne plus aux Communautés ; à qui se donne-t-il ? aux coffres royaux : tout rentre insensiblement dans ce bassin unique.

LES Bouquetieres , les Coëffeuses de femmes , les Jardiniers , les Maîtres de danse , les Saye-

tiers , les Vuidangeurs ont été déclarés par le même édit *libres dans leur profession* , & exempts de payer.

AVANT cet édit on poursuivoit une malheureuse femme qui , la veille de la fête d'un patron bannal , portoit des fleurs sur son éventaire : on écrasoit ses fleurs , & on lui faisoit payer une amende. On faissoit de *par le Roi & justice* , des fouliers à demi ressemelés , & enfin l'on incarceroit le téméraire qui mettoit des papillotes sur la tête d'une femme, sans avoir la *patente* qui l'autorisoit, & friser & pomader ses cheveux. Nous sortons de l'époque de toutes ces belles institutions , & nous en avons encore plusieurs à-peu-près de cette dignité là.



## A G R I M I N I S T E S.

**L**ES belles Dames , dont la fantaisie commande ces ouvrages momentanés , susceptibles de variations infinies , ignorent sans doute que les Ouvriers qui façonnent les agrémens dont elles ornent leurs robes , se nomment *agriministes*.

L'OUVRIER donne à la soie toutes les formes possibles ; c'est de son goût & de son génie.

que naissent la variété des deffins , la diversité des couleurs artistement unies , l'imitation des fleurs naturelles.

ON admire une jolie femme , & son habillement qui fait partie de son existence : mais , à la vue des effets très-galants qui résultent de ses aigrettes , de ses pompons , de ses franges , le Poëte chansonnier ne s'est jamais avisé de célébrer un peu le *fuseau* , la *navette* & la main industrieuse du pauvre *agriministe* : tout est pour celle qui porte la robe élégante ; & rien pour l'ouvrier qui lui a imprimé cet éclat , cette fraîcheur , cette légèreté aérienne.



## EPINGLIERS , CLOUTIERS.

UN Sauvage admire un clou , & il a raison. C'est à Paris que l'homme observateur voit combien l'art a demandé de combinaisons , d'expériences & de soins. Il faut trente mains & trente outils , pour la formation d'une épingle ; vous en aurez mille pour douze sols.

LES Aiguilliers , Epingliers regardent leur profession comme l'une des plus anciennes , puisqu'ils soutiennent que Hénoc en fut l'inventeur.

L'AIGUILLE est nécessaire à presque tous les métiers : pour que l'aiguille ne soit ni molle ni cassante , pour qu'elle reçoive la perfection dont elle est susceptible , il faut plus de vingt opérations , toutes également essentielles , & extrêmement délicates. Les Cloutiers ont pris St. Cloud pour patron , & les Epingliers , St. Sébastien , parce que celui-ci fut martyrisé à coups de fleches.



## VOITURES PUBLIQUES.

**P**OURQUOI le Ministre qui avoit si sagement détruit les corvées & les Communautés , qui s'étoit déclaré l'ennemi des *privileges exclusifs* , toujours nuisibles & féconds en abus , a-t-il renoncé à ses propres principes , en établissant des messageries royales avec *privileges exclusifs* ?

LE public est mal servi ; les Commis ont de la hauteur & de l'insolence ; les voitures sont incommodes , trop étroites ; on y est gêné , foulé , comprimé. On ne sait à qui se plaindre , de qui obtenir justice. Et pourquoi ne pas rendre au particulier la liberté de voyager à son gré , de faire son prix , & de choisir ses commodités ?

SUR la route de Versailles , c'est encore pis ; les carosses dits *pots-de-chambre* , sont ouverts à tous les vents ; on y brûle en été , on y gele en hiver ; la poussiere vous y étouffe ou la pluie vous y mouille.

ET qui connoît le majestueux *Carrabas* , attelé de six chevaux , qui font quatre petites lieues en six heures & demie de temps ? Il renferme dans une espece de longue cage , sale & fétide , vingt personnes qu'on presse , qu'on étouffe indécemment ; & il est défendu à la charrette oisive , au cabriolet léger , au fiacre vuide , au fourgon commode de voiturer personne sur cette route.

QU'IMPORTANT de beaux chemins , si je ne puis y voyager à ma fantaisie , si je suis gêné , contrarié dans ma marche , dans mon repos ? & pourquoi faut-il des papiers , des bureaux , des commis , lorsque j'ai la volonté de me promener ?

DANS toute l'Angleterre on est voituré avec autant de promptitude que de commodité , parce qu'on choisit & qu'on loue soi-même la voiture dont on a besoin. Voulez-vous faire à Paris , deux lieues dans les environs ? il faut vous rendre dans un bureau , attendre , intercéder .

parler à un commis incivil , recevoir une pauvre carte. Le cocher de la plus misérable brouette ; presque sans culottes & sans bas , a un habit bleu ( livrée royale ) ; la portiere démantibulée porte trois *Fleurs-de-lys* , & l'on ne donne un coup de fouet à deux rosses étiques , que *de par le Roi*.

ON diroit que c'est une affaire d'état , que le transport d'un particulier à une autre ville. Vous êtes environné de loin , d'ordonnances , de prohibitions ; & les hommes de bureaux auxquels vous donnez votre argent , semblent moins appartenir au public qu'au gouvernement , qui ne nous veut rien laisser faire : chevaux , cochers , postillons , voyageur & valise , tout est sous sa main. Des couvertures de toile cirée qui couvrent de longues charrettes , portent en gros caractère , *Messageries Royales* ; les armes de France & de Navarre pendent aux oreilles du moindre baudet.




 G L U C K.

**E**N 1778, tout le monde étoit ou Gluckifte ou Lullifte ou Ramifte ou Piccinifte; ainsi que l'on étoit, il y a quarante ans, ou Molinifte ou Jansénifte. J'avoue que j'étois & que je suis encore Gluckifte. Pourquoi? c'est que l'Orphée du Danube m'entraîne, & que je préfère la mélodie à l'harmonie. Piccini a une harmonie adroite & brillante, une composition douce & variée; mais ce genre de beauté laisse trop à désirer du côté de l'expression.

Je n'ai jamais goûté Quinaut; & selon moi, il n'a jamais pu échauffer Lulli, encore moins Piccini. Tous les Héros de Quinaut sont fades, & Mr. Marmontel a manqué de goût en s'attachant à ces misérables opéras, dont le vuide & la foiblesse auroient dû frapper un homme de lettres, tel que lui; mais la routine est le tyran de tous les Littérateurs François.





## RÉVOLUTION MUSICALE.

**L**A politique d'Alcibiade qui coupa la queue à son chien , pour distraire les Athéniens de sa personne , est une politique renouvelée de nos jours. Nos bals , nos spectacles , nos histrions nous font dire en d'autres termes : „ ce chien „ avoit une si belle queue ! quelle fantaisie prend „ à cet Alcibiade de la lui couper ? Il a dégradé „ le plus bel animal du monde ; c'est un fantaf- „ que , c'est un fou ”.

ALCIBIADE dans son char doré portoit un Cupidon armé du foudre : cette devise , qui n'est pas ordinaire , il fut la rendre respectable. Mais ne comptons pas trop sur nos Alcibiades : nos guerriers , à ce qu'il me semble , s'efféminent dans ces voluptés trop exquises. Ils auront le même courage ; d'accord ; mais auront-ils la force & la santé qui supportent les travaux de la guerre ? Sur le champ de bataille , ne se rappelleront-ils pas involontairement ces arts enchanteurs , qui font dire en soupirant , *bors de Paris point d'existence.*

ON y achete , année commune , pour près de



quatre millions d'ariettes, en y comprenant les violons, les hautbois, les flûtes & les bassons : cela est un peu cher, & les autres arts coutent infiniment moins.

L'ENNUI, la mélancolie habitoient pour moi l'opéra ; & je disois avec la Bruyere : *je ne sais comment avec une magnificence royale, on est parvenu à me faire bailler.* Je regardois le séjour de la musique comme un lieu où je serois constamment sourd, & jamais ému par le plaisir. Gluck est venu, & j'ai connu les charmes de la musique ; je me croyois mort pour l'art, & l'art a commencé à exister pour moi : c'est à son expression simple, énergique, que j'ai enfin senti couler des larmes, que je n'avois jamais versées dans le séjour des enchantemens.

Tous les cœurs ont obéi à cette musique expressive & touchante ; il a eu un rival dans l'Italien Piccini, harmonieux, brillant & tendre : mais le Saxon a de plus grandes puissances. C'est lui qui est terrible, touchant, rapide & vrai. Alceste ! ah quel opéra !

LE Saxon a essuyé le premier feu de nos préventions, & son rival a eu moins de peine ensuite à faire son effet.

PUISSE le génie triompher des derniers obstacles qui s'opposent à la perfection de cet art , forti pour nous de l'enfance où nous le captivions ! La pratique de notre antique psalmodie a roidi les organes , & durci le tympan de cette foule de chanteurs & de chanteuses , dont la troupe étourdissante nous fatigue. Qu'on les chasse au plutôt ; qu'on raccourcisse ces danses si longues & si mal amenées ; qu'on choisisse des poèmes où l'intérêt ne soit ni coupé ni affoibli ; & que le décorateur ambitieux , le despotique maître de ballet , le lourd orchestre cessent d'être rebelles , & de donner des entraves ridicules au génie qui doit commander à ces subalternes , & les soumettre à son autorité.

JE crois qu'il faut renoncer totalement à Quinault : il n'y a rien de si insipide au monde que ses opéras ; il n'a ni rapidité ni diversité ni chaleur. C'est une folie que de vouloir le rappetasser : tous les musiciens perdront leur temps ; & hasarderont leur réputation sur ces canevas vuides qui repoussent le génie.

VOICI donc qu'à peine le buste de Rameau est-il placé dans sa niche , qu'il faut l'en déloger. La musique brillante de Lulli a disparu ; & c'est ainsi que tout art se forme en se recomposant ; car s'il s'arrête il recule.



## S O L F I E R.

**D**ÉPUIS que nos brillans opéras comiques sont en vogue, on rafole de toutes les ariettes ; & l'on entend *solfier* à voix basse dans les rues, dans les promenades, dans les sociétés. C'est un air que se donnent ceux mêmes qui n'ont ni voix ni oreilles.

LES enthousiastes du vieux plein chant gothique de l'opéra, ont fait la plus belle défense contre la mélodie d'Italie ; la voilà néanmoins naturalisée. Puissions-nous de même changer le ton monotone de notre étroite tragédie, & nous modérer sur des compositions plus vastes, qui laissent aux faits & à l'intérêt des situations, tout le jeu nécessaire ! Vienne la manière du grand Shakespear. . . . . Oh ! elle viendra.





## F I L L E S N U B I L E S .

**L**E nombre des filles qui ont passé l'âge du mariage est innombrable. Rien de si difficile qu'un mariage, non pas tant parce que ce nœud est éternel, que parce qu'il faut aller consigner une dot par devant Notaires. Les filles laides & nubiles abondent ; les jolies ont encore beaucoup de peine à passer. Il faudroit peut-être renouveler à Paris, ce qui étoit en usage chez les Babyloniens. On rassembloit toutes les filles nubiles dans un marché public : les jeunes gens venoient, & comme de raison, achetoient les plus belles ; mais l'argent qui en provenoit servoit à dotter les laides délaissées.

ON voit que le mariage est devenu un joug pesant, auquel on se soustrait de tout son pouvoir : on voit qu'on a raisonné depuis peu le célibat, comme une situation plus douce, plus sûre & plus tranquille. La fille célibataire par choix, n'est point rare aujourd'hui dans l'ordre mitoyen : des sœurs ou des amies s'arrangent pour vivre ensemble, & doubler leurs revenus en les plaçant à rentes viagères. Ce renoncement volontaire à un lien constamment

chéri des femmes, ce système anti-conjugal, n'est-il pas bien remarquable dans nos mœurs ?

CHEZ les Lacédémoniens, les femmes chaque année fouettoient les célibataires dans le temple de Venus. Que diroit Licurgue, s'il voyoit aujourd'hui nos demoiselles dédaigner l'autel de l'hyménée, embrasser le célibat, s'en montrer les apologistes, & vivre dans une espèce de liberté masculine ; liberté qui, chez aucun peuple de la terre, ne fut le partage de leur sexe.

QU'ARRIVE-T-IL de cet étrange désordre ? Les gens aisés qui ne se marient point ou qui se marient tard, ne font presque point d'enfans : les gueux qui se marient intrépidement, & qui se marient trop tôt en font beaucoup ; de sorte que les richesses se concentrent de plus en plus dans un très-petit nombre de mains ; ce lui à qui elles seroient le plus nécessaires en a le moins.

DANS toutes les sociétés on ne rencontre que de ces vieilles filles, qui ont fui les devoirs d'épouse & de mère, & qui trottent de maisons en maisons Affranchies. des peines & des plaisirs du mariage, elles ne doivent pas usurper la considération & le respect qui sont dus à la mère de famille environnée de ses rejet-

tons, & l'on devoit les regarder comme ces vignes infertiles, qui au lieu de porter des raisins, n'ont poussé sous les rayons du Soleil, que des feuilles jaunes & rares.

CES filles décrépites sont ordinairement plus malicieuses, plus méchantes & plus durement avares, que les femmes qui ont eu un époux & des enfans.

IL faudroit assujettir les vieux garçons & les vieilles filles à une contribution; reculer encore également pour les deux sexes, l'époque des vœux forcés ou indiscrets, abolir le célibat des soldats, qui occasionne le célibat des filles; d'autant plus que des soldats mariés seroient plus courageux & plus attachés à la patrie. Il faudroit enfin, que le Législateur fit revivre *les anciens mariages de la main gauche*, afin de diminuer les difficultés du mariage. Une concubine étoit autrefois une femme non mal-honnête. En voulant trop gêner la liberté de l'homme, on l'a précipité dans de nouveaux écarts; & c'est bien le cas de répéter ici, que *c'est souvent la loi qui fait le péché.*



## LA PETITE POSTE.

S ON auteur avoit conçu deux cents projets de différentes especes , tous relatifs au bien public : celui là seul a pu recevoir son exécution.

CETTE poste roule du matin au soir , portant lettres & paquets. Comme Paris est un monde, on auroit plutôt fait souvent de se transporter à trente lieues , que de déterrer un homme dans tel quartier : on lui écrit ; les billets économisent le temps , remplacent les visites , & font qu'on ne se déplace pas pour des riens.

LES amis s'avertissent pour les jours qu'ils veulent passer ensemble ; le commerce de la vie s'embellit de cette facilité. Mais on écrit pour ses affaires ou pour ses plaisirs , parce que ce seroit une grande imprudence d'écrire autrement ; le tout étant entre les mains de la police qui veut savoir jusqu'aux choses indifférentes.

L'INCONVE'NIENT est que les anonymes qui vous écrivent des injures , font plus à leur aise. Mais toute lettre anonyme est d'un

lâche, & dès lors méprisable. Cet abus ne fau-  
roit contre balancer l'utilité générale.

LES gens en place ou célèbres reçoivent une foule de lettres oiseuses : cette affluence ne peut manquer de les distraire, & à la longue de les fatiguer. Le fardeau d'une vaste correspondance est un malheur attaché à la renommée ; on perd des heures précieuses à répondre à des futilités & à tracer sur le papier des complimens stériles ou des choses extrêmement vagues.

ON ne doit qu'à ses intimes amis le tableau de ses véritables idées : on est obligé de dissimuler avec les autres, parce qu'ils sont toujours prêts à montrer vos lettres, à les faire circuler, & même à les imprimer. Il faut être très-circonspect avec la multitude ; car, combien de gens vous tendent des pièges sous les apparences du zèle, & ne sont qu'à l'affût des ridicules qu'ils peuvent saisir, contents d'avoir pû tromper ou votre confiance ou votre crédulité !







## L E S V I S I T E S .

**L**Es visites emportent beaucoup de temps. Vainement se fait-on écrire chez les portiers : on est condamné à certaines époques , à aller d'hôtel en hôtel faire la révérence , s'asseoir , dire quelques mots insignifiants ; puis l'on s'échappe pour faire la même chose dans la maison voisine. C'est un travail & une occupation que de sortir ainsi d'un hôtel , pour entrer dans un autre.

CEUX qui ont besoin de protection ne visitent les grands qu'à leur corps défendant. Le devoir , l'orgueil , ou la cupidité les traine à travers les antichambres ; ils souffrent , murmurent tout bas & subissent la loi commune. Un valet qui doit avoir bonne mémoire , annonce à haute voix ceux qui entrent ; coutume prudente. On ouvre les deux battans pour les femmes. C'est alors que les qualités sonnent agréablement à l'oreille de l'individu qui se présente dans le cercle : un nom tout nud a quelque chose de honteux.

ON a beaucoup abrégé les formules des premiers complimens. L'on s'assied si l'on veut sans

presque rien dire. L'arrivante occupe le fauteuil le plus proche de la maîtresse de la maison , le cède à son tour ; & ainsi successivement Les femmes s'examinent des pieds à la tête , tout en se faisant des mines. C'est le moment où les nouvelles circulent ; de sorte qu'un fait arrivé à huit heures du soir est su de tout Paris à dix heures. Le commentaire & les bons mots qui font arrêt , l'accompagnent déjà ; & il ne fera plus permis d'en parler le lendemain.

APRÈS les nouvelles vient l'étalage de chaque doctrine particulière ; mais le récit est court , excepté dans la bouche des officiers de marine , qui abusent des circonstances pour tenir école publique de pilotage. Les femmes dissimulent leur ennui & font glisser adroitement la conversation sur le nouvel opéra ; on descend de la vergue du grand mât aux bassons de l'orchestre , & l'on parle d'une tempête harmonique. Au moment que j'écris , les disputes sur la musique & sur la marine sont éternelles ; & pourquoi durent-elles si long-temps ? c'est qu'on ne s'entend pas.

LES parleurs de profession ont un répertoire tout formé , qui compose tout leur esprit. Ils n'ont pas l'attention de le varier ; & il y a beaucoup de gens qui vous étonnent ,

mais pour un seule fois. J'y ai été pris, moi & bien d'autres.



## R E T R A I T E.

**O**N ferme sa porte à Paris quand on veut; ce qui est impossible dans les autres villes. On se dit à la campagne pour un mois, & vous pouvez être assuré, que pendant un mois, personne ne viendra vous importuner. Les portiers sont d'un merveilleux secours pour vous faire voyager tandis que vous boudez tout seul dans un coin. Ils vous servent de chevaux de poste.

J'AI lu jadis une piece de vers intitulée : *Épître à mon verrouil*. L'idée étoit plaisante. Un philosophe avoit mis en grosses lettres dans son cabinet ces trois mots, *épargnez mon temps*; avec cela faisoit-il fuir les importuns? j'en doute. Il n'y a d'autres remparts contre ces visites incommodes qu'un verrouil : il ne faut donc point faire un *épître à son verrouil* mais le tirer.

COMBIEN d'amitiés, combien de liaisons inutiles! Il est un temps dans la vie où un homme raisonnable devrait savoir à quoi se fixer.

éprouver ceux qu'il fréquente , & se débarrasser ; ainsi de mille soins que tous ces amis de nom usurpent aux véritables. La sagesse, la philosophie s'en trouveroient mieux , & l'on apprendroit de bonne heure à ménager le temps & à prévenir le regret de sa perte.

CERTAINES gens sont si fatigués d'eux-mêmes, qu'ils n'existent que quand ils ont quatre ou cinq personnes dans leur chambre pour assister à leur lever & à leur toilette.



## L E S A F F I C H E S.

ON affiche tous les jours de grand matin, les pieces que l'on donnera le soir aux trois grands spectacles : les théâtres du Boulevard & de la foire en font de même. On voit sur la même ligne, Athalie & Jeannot chez le dégraiffeur ; Castor & Pollux & la danse du petit diable ; il y a de quoi fatisfaire tous les goûts : or en fait de plaisirs , je soutiens que personne n'a tort, pourvu que les pieces ne soient pas indécentes.

QUI croiroit qu'il y a une multitude de gens pauvres, qui lisent les affiches sans aller au

ſpectacle, & qui ſe conſolent de n'y point aller en ſachant quelle piece ſera représentée? Ils l'empruntent, la liſent en ſe couchant & rêvent l'avoir vu jouer.

ON ne peut rien afficher ſans l'attache du Lieutenant de Police; & ſi vous avez perdu un chien ou un bracelet, il faut aller demander la ſignature du Magiſtrat.

IL eſt vrai qu'elle eſt toute prête, & qu'il y a un bureau de blancs ſeings, pour favoriser la retrouvaille des épagneuls, des perroquets, des manchons, & des cannes perdues.

IL n'y a que deux objets qui s'impriment à Paris ſans *permiſſion*, les *billets d'enterrement* & les *billets de mariage*. Mais une pareille licence ne ſauroit durer long-temps dans un Gouvernement bien policé, & bientôt le *bon ordre* les ſoumettra ſans doute à la réviſion d'un Cenſeur Royal & à l'approbation de Monſieur le Chancelier ou de Monſieur le Garde des ſceaux; car un épouſeur & un mort ne doivent pas imprimer *librement*, quelque preſſés qu'ils ſoient. C'eſt une témérité ſcandaleuſe & attentatoire à l'*autorité*.

Il faut que l'afficheur ait ſa médaille de

cuire sur l'estomac pour plaquer & coller contre les murailles les monitoires, les arrêts, les pièces de théâtre, les mandemens, les livres & les terres à vendre. Ces mêmes afficheurs crient & vendent les sentences des Criminels, & se réjouissent des exécutions qui leur font gagner quelque argent, ainsi qu'à l'imprimeur.

Ces affiches sont arrachées le lendemain pour faire place à d'autres. Si la main qui les colle ne les déchiroit pas, les rues à la longue, seroient obstruées par un espece de carton, grossier résultat du sacré & du profane mêlés ensemble, comme des annonces de Charlatans, des arrêts de la Cour, des arrêts du Conseil qui les cassent; des biens en décret, des ventes après décès & au dernier enchérisseur; bref, de tous ces papiers que le public a sous les yeux, qu'il ne lit pas, & qui ne servent qu'à déguiser la nudité des murailles.

Si le peuple s'accoutumoit à lire ces affiches, il apprendroit peut-être à moins défigurer l'ortographe françoise; mais il ne s'embarasse ni de l'ortographe ni de tout ce qu'annonce cette multitude de placards. On voit quelquefois des arrêts de la Cour, qui ont six pieds de haut sur trois de large; & le caractère en est menu. Quel malheureux débordement d'inutiles paroles!

les! On regarde l'affiche avec étonnement; personne ne la lit. Il s'agit d'un procès obscur entre deux particuliers qui se sont ruinés pour couvrir d'un papier noirci un pan de muraille: cette prose gothique coûte quelquefois soixante mille francs.

LES noms des notaires, des procureurs, des huissiers-priseurs, &c. sont imprimés en gros caracteres au coin de toutes les rues, & ces Messieurs n'en sont pas pour cela plus célèbres. Au défaut de renommée, ils empochent l'argent: un *inventaire* rapporte beaucoup plus qu'un livre.



## LES PETITES AFFICHES.

**L**ES petites affiches rendent de grands services aux felliers, aux bijoutiers, aux marchandes de modes, aux jeunes Seigneurs qui brocantent des chevaux, des tableaux, des diamants. On y annonce les *ventes après décès*; & avec de l'argent, on peut meubler une maison de la cave au grenier, en moins de vingt-quatre heures: les choses invendues & à vendre s'y trouvent en foule.

A travers les berlines à vendre , les laquais & les femmes de chambre à placer ; les effets perdus ou volés ; la paille , le foin & l'avoine , Mr. l'Abbé Aubert veut avoir absolument un avis sur les productions littéraires & dramatiques. Jusqu'où la fureur de juger ne cherche-t'elle pas à se placer ? que de Perrins-Dandins littéraires !



## LE JOURNAL DE PARIS.

**A** l'instar de la feuille de Londres , intitulée la *Poste du soir* , est venu le journal de Paris , qui paroît tous les matins. Cette feuille seroit extrêmement piquante & curieuse , si.... mais parlez un peu de l'aventure du cousin, du neveu, de la tante , de la belle-sœur , de la femme de chambre , de Madame \*\*\* ; & vous verrez tout en rumeur à la police , comme si le feu étoit aux quatre coins de la ville.

CETTE feuille cependant pourroit exercer utilement une juste censure des mœurs , en exposant quelquefois les extravagances des particuliers ; & peut-être retiendrait-elle par la crainte du ridicule , & seroit-elle plus de bien que tous les sermons.



LE *journal de Paris*, soutient le *journal des sçavans*, qui ne produit pas de quoi payer les frais d'impression ; c'est un enfant entrain de faire fortune, qui nourrit son vieux pere. Les journaux sont classés rigoureusement ; & comme on les assujettit à des pensions, on conserve leurs privileges quelqu'ennuyeux & fots qu'ils puissent devenir. Mais pourquoi ne laisse-t-on pas à chacun la liberté de s'exercer dans ce genre de productions, ainsi qu'il est permis de cultiver tout autre ?

AU bout de deux ou trois ans, les bons journaux domineroient, & les mauvais s'éteindroient dans l'oubli. On retrouveroit au moins la même somme d'argent, & le commerce de l'encre, du papier & des caracteres, iroit trois fois plus vite : tout cela nourriroit le pays latin où sont les imprimeurs, les brocheurs, les relieurs, les colporteurs, &c. &c. qui commencent à crier famine.

LE gouvernement pensionne plusieurs écrivains ; mais il ne débourse pas pour cela de l'argent. Voyez sa finesse ; il assujettit les journaux à une taxe, & paye les gens de lettres avec les travaux des gens de lettres. Tel auteur a une pension sur une feuille satirique où il est déchiré à belles dents : ainsi, *il boit* ☞

*mange son jugement & sa condamnation , ce qui est assez plaifant.*

ON trouve fur la même feuille l'article des spectacles & celui des enterremens. *Mon Dieu ! s'écrie-t-on ; Mr. un tel est mort ; le voilà enterré ! Vite , allons à l'ambigu comique ; on y donne les Quatre-Fils-Aymon.*



## TABLEAUX , DESSINS ET ESTAMPES , &c.

**L**A manie coûteuse & folle des tableaux & des dessins , que l'on achete à des prix foux , est bien inconcevable. Il n'y a point de luxe , après celui des diamans & des porcelaines , plus petit & plus déraisonnable ; non qu'un tableau ne vaille son prix ; mais parce qu'il est bisarre , ridicule , indécent de couvrir d'or des peintures , dont l'utilité & la jouissance sont également bornées.

QUE des Princes forment des cabinets ; ils se doivent à tous les arts. Mais qu'un particulier entreprenne une collection toujours incomplete ; ces dépenses énormes l'empêcheront à coup sûr , d'être un bon parent , un bon ami , un obligeant citoyen : il n'aura plus d'ar-

gent que pour des toiles peintes. Plus il possédera, plus il voudra encore posséder : sa maison, sa famille, tout ce qui l'environne, se sentira des prodigieux sacrifices, qu'il offrira sans cesse à une manie, dont la nature est de ne jamais contenter celui qu'elle tourmente.

LES méprises étant faciles, & les erreurs ordinaires ; nouvelle source de chagrins & de contrariétés : l'entêtement prend la place du goût, & la fureur de la possession empêche la paisible jouissance.

JE n'ai jamais pu concevoir comment on ne se contentoit pas d'une belle copie au défaut de l'original. Souvent l'œil le plus exercé hésite entre les deux peintures ; & quand on pourroit avoir par ce moyen trente beaux tableaux, pour le prix qu'on met à un seul, comment se ruine-t-on pour un tableau unique ?

TEL homme a vendu ses maisons & ses terres pour faire une collection d'estampes, renfermées dans des porte-feuilles invisibles, & qu'il n'ouvre pas quatre fois l'année. Il se traîne encore aux ventes ; crie à l'huisier, d'une voix éteinte, *un sol* ; dit tout haut qu'il est un fou, emporte l'objet ; & il lui faut de fortes lunettes pour contempler son acquisition. A se

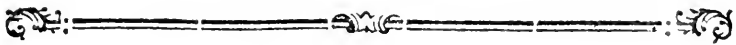
mort tout cela fera dispersé en différentes mains, & l'œuvre tant poursuivie, ne fera jamais complete.

UN vieux tableau à moitié peint & effacé, dont on ne distingue plus rien, sera préféré, parce qu'il est original, à un tableau moderne & intéressant, dont la couleur est fraîche & agréable. Quel est donc le défaut de ce dernier? Le Peintre est vivant.

IL faut que les particuliers laissent aux Princes ou aux grands, dont l'opulence est excessive, le privilege de mettre de grosses sommes en tableaux & en statues. C'est une folie de consumer son patrimoine en curiosités; c'est un vice d'oublier ses parens & ses amis pour des peintures ou des gravures. Ces arts sont faits pour figurer dans des salons publics, & non dans des cabinets. L'amateur immodéré n'est qu'un maniaque.

ON n'a point encore ridiculisé sur notre scène cette folie ruineuse : elle mériterait bien les pinceaux d'un Auteur comique.





## E N C A N.

**N**os Seigneurs, sous le nom de *Curieux*, sont des brocanteurs magnifiques, qui achètent sans besoin, sans passion, & seulement pour avoir de bons marchés; bijoux, chevaux, tableaux, estampes antiques, &c. Ils font des haras ou des cabinets, qui font bientôt des magasins: on les croiroit passionnés pour les beaux arts; ils aiment l'argent.

CES vases, ces bronzes, ces chefs-d'œuvres, auxquels ils semblent tenir, & dont ils se montrent idolâtres, appartiendront à qui voudra les en débarrasser pour de l'or. La médaille la plus antique ne restera pas au médailleur, malgré tout l'étalage du propriétaire; on en fera la conquête. Ces brocanteurs décorés usurpent ainsi les profits des classes commerçantes; & ils vous diront néanmoins, qu'ils n'achètent que pour les Artistes: ils en font les tyrans.

AU reste, c'est aux ventes que le prix réel des tableaux se manifeste; & qu'ils n'en imposent plus, comme dans le fallon de l'orgueilleux

possesseur. Là finit le rôle avantageux de l'homme usurpateur & médiocre : Là les prétendus connoisseurs voyent leur prononcé chimérique , réduit à zéro : là , la superbe école françoise apprend à rabattre de sa fastueuse présomption. Un peintre a beau s'appeller premier peintre du Roi ; on donne pour dix écus ( c'est-à-dire pour la toile ) une de ses compositions de quatre pieds de hauteur. L'huissier-priseur ne lui fait pas grace ; & le livre impitoyablement à l'acheteur , qui va en décorer une anti-chambre, enfumée , ou une salle à manger.

PHILIPPE, Duc d'Orléans, Régent du Royaume, s'amusoit à peindre ; mais la main de son Alteffe , habile à mouvoir l'Europe , ne surpasseoit pas en peinture celle du plus misérable barbouilleur. Qu'est il arrivé ? Son principal tableau, ( quoique décoré de son nom ) successivement chassé de tous les cabinets se trouve actuellement exposé dans un passage public des Thuilleries, sollicitant en vain un acquéreur , qui lui donne un asyle. On le regarde ; on lit le nom auguste ; on fourit , & personne ne veut en donner trente - six livres : ce qui prouve , que dans les arts qui tiennent au génie , on ne paye point le public avec des titres.



## O U E S T D É M O C R I T E ?

**L**A comédie n'est plus sur le théâtre , mais dans le monde. Pour un observateur défintéressé , il y a de quoi rire comme Démocrite ; & au fond , rien n'est meilleur pour la santé.

Vous voyez l'abbé qui parle de ses indigestions : vous entendez les gémissens de l'avare , les plaintes du plaideur , la suffisance de l'auteur : vous contemplez la morgue du grand , la fatuité du petit maître , qui vous fait admirer jusqu'à ses énormes boucles de foulier ; mérite du jour. Celui qui prête le plus à la fatyre , est fatyrique ; & les tons & les prétentions forment des scènes extrêmement variées.

QU'EST-IL besoin après cela , d'aller entendre nos froides comédies modernes.

VOYEZ ensuite le ridicule inconcevable , & les prétentions respectives des hommes , leurs débats éternels , la montre de leurs privilèges ; & riez encore plus fort ?

LES Secretaires du Roi ne savent quel rang occuper : ils s'élevent , ils s'abaissent. Leur contenance est mal assurée. Ils posent des lignes de démarcation ; mais ces lignes sont perpétuellement dérangées. Quel scandale pour la pépinière de la future noblesse ! Leur scrupule dans un temps , leur excessive indulgence dans un autre ; tout place , sous un jour comique , les tableaux des différens Etats , qui luttent ensemble à Paris , armés les uns contre les autres , & se prévalant tour à tour des petits avantages qu'ils obtiennent , pour les perdre le lendemain.

CAR pendant cette guerre , le gouvernement en paroissant vouloir les accorder , les pompe & les desseche , pour les retenir tous sous sa main , & les faire mouvoir à sa volonté.

QUI pourroit s'empêcher de rire ? La société est une vraie tour de Babel , pour la confusion des idées & des sentimens : la sottise y parle comme le génie , & même beaucoup plus haut.





## CENSEURS PUBLICS.

**J'**ABHORRE les ciniques, encore plus que les pédans; mais je voudrois voir au milieu de Paris, un Diogene dans son tonneau. (L'indé-  
cence toute fois supprimée). Je voudrois qu'il  
fût permis à un homme de cette trempe, d'a-  
postropher ses concitoyens, & de leur repro-  
cher leurs vices: Paris en auroit bien autrement  
besoin qu'Athenes.

Du moins des censeurs du scandale public  
des mœurs, tels qu'ils étoient établis chez les  
Romains, seroient très-nécessaires parmi nous.  
Car nos loix si imparfaites préviennent-elles la  
confusion des rangs; répriment-elles les extrava-  
gances du luxe, qui ruine les fortunes médio-  
cres; empêchent-elles les banqueroutes; arrêtent-  
elles la débauche qui va le front levé?

ON a créé des censeurs pour les livres: ces  
censeurs proscrivent tout ce qui pèche contre la  
décence, tout ce qui contredit les loix de l'hon-  
nêteté, &c., &c., &c. Pourquoi n'y auroit-il pas  
des censeurs qui demanderoient compte à cette  
foule de désœuvrés, de l'emploi de leur temps;  
qui iroient au devant des grands scandales; qui

préviendroient les délits ? Nous ne favons que punir : un acte public de dépravation est-il donc moins dangereux qu'une phrase imprimée ?

*S'amuser*, terme à Paris fynonyme à celui de *se ruiner*. Nos danseuses font entretenues par des jeunes gens qui n'ont aucun frein, & dont l'exemple pervertit ceux qui sortent de l'adolescence. On n'oppose aucune barriere à ces désordres, qui font la perte des familles : la police attend que le mal soit fait, & ne songe pas à l'anéantir dans son origine. D'un côté, de dangereuses Circés; de l'autre des intriguans audacieux, corrompent tous les ordres de la société. N'est-il pas déplorable que le mot de Moliere, *n'ayez de probité que ce qu'il en faut, pour n'être pas pendu*, soit devenu un axiome réduit en pratique.

EN 1661, il s'éleva en France une espee de compagnie, qui, éprise d'un zele ardent pour le rétablissement des bonnes mœurs, se mit à censurer toutes les actions malhonnêtes, que les loix ne punissent pas. Ils faisoient des perquisitions secretes, sur les mœurs & les personnes, en établissoient le rapport dans leurs assemblées, & d'après une délibération motivée & unanime; ils expoisoient au public, les *délits* & la honte des coupables.

CES redoutables écrivains avoient pris le nom de *Compagnie des œuvres fortes* : mais comme ils n'avoient pas ménagé des personnes puissantes , & qu'ils n'avoient pas plus épargé la conduite des Rois , que celle des particuliers , Louis XIV se courrouça , & ordonna qu'on eût à sévir contre tous les membres de la compagnie. Ils ne purent tenir contre l'autorité royale ; & les *œuvres fortes* qui de jour en jour , s'animoient d'une chaleur nouvelle , n'eurent plus lieu dans la capitale.

DE grands noms appartenoint à cette espee de ligue offensive , contre le vice & les mauvaises mœurs ; mais l'on fit entendre à Louis XIV ( ombrageux à l'excès , sur-tout ce qui avoit un caractère d'union ) , que ces écrivains courageux , & véhémens étoient un reste de la ligue de la fronde ; il le crut sans sans examen ; & menaça de les envoyer tous en Canada.

OR , comme l'a dit quelqu'un , *on n'est gueres tenté de répondre à ceux qui exilent* : la compagnie se tût , & ne censura plus personne. Cependant quelques membres échappés se crurent loin de la capitale , & au sein de la Bourgogne , plus à portée de reprendre leur hardi projet. L'autorité les poursuivit encore , & la chambre du conseil de la ville de Dijon lança contre leur

assemblée un arrêt de proscription, & les menaçâ des peines les plus graves. Ces Auteurs des *œuvres fortes*, abandonnerent alors leur vocation, & se turent pour jamais. . . . . Je les regrette.

EN 1742, on vit à Paris un hardi mendiant qui, dit-on, avoit du génie, de la force dans les idées & dans l'expression. Il demandoit publiquement l'aumône en apostrophant ceux qui passioient, & faisant de vives sorties sur les différens états, dont il révéloit les ruses & les friponneries. Ce nouveau Diogene n'avoit ni tonneau ni lanterne : il en vouloit sur-tout aux prêtres, aux catins & aux hommes de robe. On appella son audace *effronterie*, & ses reproches *des insolences*. Il s'avisa un jour d'entrer chez un Fermier général avec son habillement déchiré & crasseux, & de s'asseoir à sa table, disant qu'il venoit lui faire la leçon, & reprendre une portion de ce qui lui avoit été enlevé. On ne goûta point ses incartades; & comme il avoit le malheur de n'être pas né il y a deux mille ans, il fut arrêté & mis en prison.

CE mendiant auroit dû favoir, puisqu'il avoit de l'esprit, qu'on taxeroit infailliblement de folie à Paris, ce qu'on eût admiré dans Athenes.

On souffre parmi nous le plus vil, le plus bas, le plus lâche coquin ; mais tout frémit & se souleve à la moindre approche de ce qu'on nomme un *Cynique*, ou de ce qui lui ressemble : ce caractère là n'existe pas même à Paris, parce qu'il est le plus diamétralement opposé à la forme de notre gouvernement, & de notre esprit de société.

Nous avons des discours moraux & politiques : peut-être pour nous corriger, nous faudroit-il des plaifanteries sanglantes, des fâtyres vives, des bourades à bout touchant. Mais, qui se chargera de fronder tout ce qui est vicieux, de mépriser tout ce qui est mauvais, de faire tonner la vérité, & d'épouvanter les ennemis ? Que quelqu'un ait le courage de braver l'inimitié des méchans, on le nommera un *fanatique*, une *bête féroce*, un *chien enragé*, tandis que les flatteurs, les adulateurs, les menteurs feront les hommes polis, les hommes *comme il faut*.





## L A S A I N T - L O U I S .

**L**E jour de la St. Louis, on ouvre au petit peuple la promenade des Thuilleries, & des autres jardins royaux. Il y fait toujours quelques dégats, parce qu'il n'y entre que ce jour-là. S'il en avoit la possession toute l'année, il ne songeroit pas à mal faire. Il court aussi à Versailles, parce que le château lui est ouvert : il est stupéfait de l'air de magnificence qui y regne ; il n'imagine pas qu'il a payé tout cela.

CE jour est la fête des arts. Les Académies ouvrent leurs salles. On donne des prix au Poète, à l'Orateur, au Peintre, au Sculpteur, à l'Architecte : le matin on récite de tous côtés des panégyriques de St. Louis, qui sont des *tours de force* oratoires, & des chefs-d'œuvres de bavardages. On en a débité plus de soixante mille en France, remplis des menfonges les plus impertinens.

LE fallon de peinture ne s'ouvre que tous les deux ans. L'assemblée des Quarante immortels se tient le soir au Louvre. Les femmes se sont avisées depuis quinze ans, de venir en foule à cette assemblée, ce qu'elles n'osoient auparavant.

Le

Le lecteur a toujours soin de glisser dans sa composition quelque chose de flatteur pour elles. Il y a peu de place, parce que le local est étroit; tant mieux. Les Académiciens qui se souviennent d'avoir prêché dans le désert, ne renonceront pas à ce qu'on dise dans le monde; *on ne sauroit entrer à l'Académie* : plus on se plaint, plus ils jouissent. On lit des vers, on lit de la prose; les juges sont jugés à leur tour; & le public se maintient dans l'ancienne & incontestable prérogative de décider en dernier ressort, sur le mérite littéraire.

Si le plafond s'abîmoit ce jour-là, il n'y auroit plus d'Écrivains ni d'Auteurs à Paris : adieu la race bruyante des beaux esprits. Si un barbare ennemi des lettres vouloit les détruire, & faire une St. Barthelmy des Philosophes; il pourroit avec avantage saisir ce jour académique. Dieu ! le sang opposé des Poètes tragiques & comiques, mêlé ensemble, coulant à grands flots, & se confondant avec celui des Romanciers, des Orateurs & des Historiens; l'Auteur épique tombant sur le chansonnier; le Versificateur mourant, pardonnant au Profateur; l'Académicien égorgé à côté du Journaliste, qui crieroit *je suis innocent*; les plus intrépides n'abandonnant point le fauteuil, à l'exemple de ces anciens Sénateurs Romains, qui attendirent la mort dans leur chaire curule : quel cha-

pitre pour l'histoire ! Quelle épouvantable époque !..... Mais je m'aperçois que ce tableau ( quoique chimérique ) fait frémir le prêtre , le financier , le courtifan , ces amis des lettres & de la philosophie. Epargnons leur des images qui offensent leur profonde sensibilité , & qui les éloigneroient peut-être à jamais des séances académiques , où je ne cesserai pas d'assister , malgré le noir rêve de mon imagination.

ON donne le soir au peuple dans le jardin des Thuilleries , à l'entrée de la nuit , un grand charivari , qu'on appelle concert. C'est toujours l'ancienne musique qu'on exécute ; on fait bien , car personne n'écoute. C'est un des plus singuliers tableaux & des plus animés , que celui que présente tout ce peuple immense rassemblé , sur-tout quand il y a clair de lune : tous les états s'y trouvent confondus ; ce qui varie le spectacle , & le rend vivant , pittoresque , curieux. J'avoue que c'est le seul jour de l'année , où j'aime beaucoup les Thuilleries : elles peuvent contenir alors environ deux cent milles âmes. Je fors toujours le dernier ce jour - là de ce jardin si bien peuplé. Je m'imagine être à la vallée de Josaphat ; mais où personne n'attend son jugement.





## P O R T E S - C O C H E R E S .

**L**ES gens qualifiés font jeter pendant leurs maladies, du fumier devant leurs portes cochères & aux environs, pour que le bruit des carosses les incommode moins. Ce privilege abusif change la rue en un cloaque affreux, pour peu qu'il ait plu, & fait marcher cent mille hommes en douze heures, dans un fumier liquide, noir & puant, où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe. Cette maniere d'empailler toute une rue, rend les voitures plus dangereuses, en ce qu'on ne les entend pas.

POUR épargner quelque cahos bruyant à une tête malade ou vaporeuse, on expose la vie de trente fantassins, dont la cavalerie se mocque, il est vrai; mais qui ne doivent pas expirer sous les roues silencieuses d'un carosse, parce que Mr. le Marquis a eu un accès de fièvre ou une indigestion.

SOCRATE alloit à pied; Horace alloit à pied; (*ibam forte via sacra, sicut meus est mos*); Jean-Jacques Rousseau alloit à pied. Qu'un Jourdain moderne, qu'un faquin ait une berline Angloise, & une porte cochere; à la bonne heure; qu'il

éclabouffe les passans ; eh bien ! l'on s'effuye ; mais qu'il ne nous écrase pas , parce que ce n'est point un crime digne de la roue , que de favoir se servir de ses jambes , ou de rêver un peu dans son chemin.

SOUVENT les portes cocheres vomissent des voitures qui sortent à l'improviste , & qui courent la rue rapidement & transversalement , de sorte qu'il est impossible de se garantir de ce brusque danger : on se jette dans le péril ne sachant si elles tourneront à droite ou à gauche. Ne pourroit-on pas obliger les portiers à prévenir les passans , & à siffler d'une certaine manière ? ce qui seroit un signal conservateur. Il y a moins de danger quand les voitures rentrent , parce que le laquais fait raisonner le marteau.

IL est presque ignoble de ne pas demeurer en porte cochere. Fut-elle bâtarde , elle a un air de décence , que n'obtient jamais une allée. Celle-ci conduiroit à l'appartement le plus commode , qu'elle seroit proscrite ; fut-elle encore large , propre & bien éclairée. Il y a des portes cocheres obscures , embarrassées par des équipages ; où l'on risque de donner de l'estomac dans le timon & dans l'essieu. Eh bien ! l'on préfère ce passage étroit à cette voie roturiere , qu'on

appelle allée. Les femmes du bon ton ne vont point visiter ceux qui sont logés ainsi.

LES portes cochères sont fort utiles à ceux qui ont des dettes. Les exploits s'arrêtent à la loge du portier ; les huissiers ne vont pas plus loin ; & quand ils en viennent à une faisie , l'exécution n'a lieu que sur les misérables effets qui garnissent la loge. L'huissier pénètre l'allée jusqu'au septieme étage , & il ne franchit jamais le seuil de la porte cochere. Voilà de singuliers usages , & qui n'en regnent pas moins : que l'on s'étonne encore après cela de la défaveur des allées bourgeoises !



## LE SUISSE DE LA RUE AUX OURS.

**O**N brûle tous les ans , le 3 Juillet , l'effigie de ce Suisse yvre , qui donna , dit-on , un coup de sabre à une statue de la Vierge Marie : ce qui en fit couler du sang , ajoute la même histoire. Rien n'est plus ridicule ; mais cet usage déjà ancien ne s'en observe pas moins.

L'EFFIGIE portoit jadis l'habit Suisse ; mais les Suisses se fâcherent , il fallut l'habiller d'une fouquenille. Ne diroit-on pas que l'on ajoute foi

à ce miracle, d'après ce bucher qui se renouvelle chaque année? Tout le monde rit en voyant ce colosse d'osier, qu'un homme porte sur ses épaules, & auquel il fait faire des révérences & des courbettes, devant toutes les Vierges de plâtre qu'il rencontre. Le tambour l'annonce; & dès qu'on met la tête à la fenêtre, ce colosse se trouve de niveau à l'œil du curieux. Il a de grandes manchettes, une longue perruque à bourse, un poignard de bois, teint en rouge, dans sa *dextre*; & les soubrefauts qu'on imprime au mannequin sont tout-à-fait plaisans, si l'on considère que c'est un sacrilège que l'on fait danser ainsi.

LES usages les plus constans ne forment donc qu'un tableau très-équivoque de la véritable croyance d'un peuple: c'est le plus souvent un spectacle pour la populace, & rien de plus.

Nos plus majestueuses cérémonies n'ont pas d'autre fondement. Ainsi l'on se fert encore de la Ste. Ampoule pour oindre nos Rois. Personne dans l'assemblée, ne croit assurément qu'elle soit descendue du Ciel au bec d'une Colombe. Personne ne croit à la guérison miraculeuse des écrouelles, par l'imposition & l'attouchement des mains royales. Cependant l'on se servira toujours

de la petite phiole ; & les Monarques toucheront toujours les écrouelleux sans les guérir.

QUE de faits pareils chez les voyageurs ont donné lieu parmi nous , aux assertions les plus fausses ! Rien de plus trompeur que les cérémonies publiques , lorsqu'on ne rapproche pas de l'esprit de leur institution , l'esprit qui regne quelques siècles après.

ON promenera donc encore *le Suisse de la rue aux Ours* , pour le plaisir & la récréation des petits Savoyards que cela amuse beaucoup. Ils l'accompagneront dans toutes les rues , en riant & dansant ; & dans la joie de leur cœur , ils attendront pour le soir les fusées & les pétards , qui doivent crever avec explosion dans les flammes du bucher.

AUTREFOIS ce même peuple a vu brûler le Suisse iconoclaste en réalité , & s'en est réjoui de même. Cette jurisprudence de nos ayeux est un peu changée & adoucie ; ce qui prouve qu'il vaut mieux encore voir jeter au feu le mannequin que l'homme ; mais quand ne brûlerait-on plus le mannequin ? . . . . Je n'en fais rien.

## S A V O Y A R D S ;

..... *Ces honnêtes enfans ,  
 Qui de Savoye arrivent tous les ans ,  
 Et dont la main légèrement essuye  
 Ces longs canaux , engorgés par la suie.*

Volz.

**I**LS sont ramoneurs & commissionnaires, & forment dans Paris, une espece de confédération qui a ses loix. Les plus âgés ont droit d'inspection sur les plus jeunes ; il y a des punitions contre ceux qui se dérangent : on les a vus faire justice d'un d'entr'eux qui avoit volé ; ils lui firent son procès & le pendirent.

ILS épargnent sur le simple nécessaire, pour envoyer chaque année à leurs pauvres parens. Ces modeles de l'amour filial se trouvent sous les haillons, tandis que les habits dorés couvrent les enfans dénaturés.

ILS parcourent les rues depuis le matin jusqu'au soir, le visage barbouillé de suie, les dents blanches, l'air naïf & gai : leur cri est long, plaintif & lugubre.

LA rage de mettre tout en régie en a formé

une du *ramonage de cheminées* : les régisseurs ont classé ces petits Savoyards ; & l'on a vu dans des maisons neuves & blanches , tous ces visages basannés & noircis , qui étoient aux fenêtres , en attendant de l'ouvrage.

L'ÉTABLISSEMENT de la petite poste a fait tort aux Savoyards. Ils sont moins nombreux aujourd'hui , & l'on dit que leur fidélité , si longtemps éprouvée , commence à n'être plus la même ; mais ils se distinguent toujours par l'amour de leur patrie & de leurs parens.

IL est bien cruel de voir un pauvre enfant de huit ans , les yeux bandés & la tête couverte d'un sac , monter des genoux & du dos , dans une cheminée étroite & haute de cinquante pieds ; ne pouvoir respirer qu'au sommet périlleux ; redescendre comme il est monté , au risque de se rompre le col , pour peu que la vétusté du plâtre forme un vuide sous son frêle point d'appui ; & la bouche remplie de suie , étouffant presque , les paupières chargées , vous demander *cinq sols* , pour prix de son danger & de ses peines. C'est ainsi que se ramonent toutes les cheminées de Paris ; & des régisseurs n'ont enrégimenté ces petits malheureux , que pour gagner encore sur leur médiocre salaire. Puissent ces ineptes & barbares entrepreneurs se

ruiner de fond en comble ; ainfi que tous ceux qui ont follicité des *privileges exclusifs* !

CES Allobroges de tout fexe & de tout âge , ne fe bornent pas à être commiffionnaires ou ramoneurs. Les uns portent une vielle entre leurs bras, & l'accompagnent d'une voix nazardé. D'autres ont une boîte à marmotte, pour tout trésor. Ceux-ci promenant la lanterne magique fur leurs dos , & l'annoncent le foir au moyen d'une orgue nocturne, dont les fons deviennent plus agréables & plus touchans , parmi le filence & les ténèbres. Les femmes étalant leur étonnante fécondité, fous le mafque de la laideur , vous montrent des enfans , & dans leur hotte , & pendus à leurs mammelles , & fous leur bras , fans compter ceux qu'elles chaffent devant elles ; le tout pour attirer les aumônes : dégoûtantes , maigres , noires , & paroiffant âgées ; elles font toujours groffes & à pleine ceinture.

LES vielleufes des boulevards portent fur une gorge fouillée un large cordon bleu , qui quelquefois à fervi à une majesté. Ce cordon déchu leur fert de bandouliere. Ainfi les marques de dignité périffent ou retournent à leur véritable emploi.



NOUS voilà sur les boulevards, où une foule de travailleurs, comme l'a dit un Poète :

*Vient de cette belle route à grands coups de massue,  
En cailloux incrustés, parqueter l'étendue.*

Jettons un coup-d'œil sur les tréteaux qui attirent la foule, parce qu'on n'y paye que trente sols.



## TRETEAUX DES BOULEVARDS.

NICOLET a gagné sur ces tréteaux cinquante mille livres de rente ; & son frere qui a fait long-temps le même métier, a mal fait ses affaires. C'est ainsi que le Cardinal de Richelieu & le Cardinal Mazarin eurent des freres qui vécutent obscurément sous la pourpre, & qui n'ont laissé aucune trace dans l'histoire.

*Tacommet* a fait une partie de la fortune de Nicolet, & il est mort néanmoins à la charité. *Volanges* enrichit les *Malteres* & ne s'enrichit pas lui-même. *Audinot* calcule paisiblement dans son fallon, tandis que ses petites actrices lui gagnent de l'argent : *sic vos non vobis*. Le boulevard ressemble là-dessus, au reste du monde ;

mais voici ce qui heureusement ne ressemble plus.

LA , on met dans la bouche de petites filles , encore dans l'enfance , des obscénités choquantes ; & rien ne révolte plus que d'entendre les expressions du libertinage passer par de si jeunes organes. Jamais peuple , que je sache , n'a offert ce genre de corruption.

Si quelque ami des mœurs présentoit à ces théâtres des pièces régulières , honnêtes , d'une gaieté décente , qui croiroit que deux comédiens nommés juges & censeurs auroient le crédit d'en interdire la représentation ? Les comédiens du Roi ordonnent que les pièces représentées sur ces tréteaux soient ordurieres & plattes , parce que leurs privileges s'étendent , disent-ils , jusqu'à défendre à tous autres comédiens de jouer des pieces morales & honnêtes. Ainsi , par respect pour des prérogatives aussi insensées qu'imaginaires , l'on ne doit verser au peuple que du poison grossier : ils mettent en pratique cette rare théorie. La saleté reçoit son passeport ; ce qui a une ombre de morale est arrêté ; & voilà ce qu'on voit chez un peuple soi-disant policé.

QUOI ! malheureux Welches ! Voilà un théâ-

tre tout dressé, & vous défendez à un auteur d'y produire une piece telle qu'il l'aura conçue ; vous accueillez la sottise & repoussez le talent ! Eh ! pourquoi exigez-vous qu'il fasse sa piece ridicule & détestable au lieu de la faire raisonnable & riante ?

ON ne croira pas un jour que de telles absurdités aient pu avoir lieu, ni que l'on ait autorisé la bouffonnerie grossiere & proscrit toute intention comique. Qu'importe le local ? Les pieces dans tous les siècles n'ont elles pas formé les spectateurs.

ENFIN, ces petits spectacles sont des lieux de prostitution précoce, & l'on voit chez ces farceurs l'étalage scandaleux de toutes les dévergondées. Tandis que tous les théâtres décens sont fermés à neuf heures ; ces théâtres immodestes sont ouverts la nuit.

Si le moyen d'enchaîner nos passions est de les abandonner à elles-mêmes, nous touchons aux loix de Lycurgue.




 ENFANS DEVANT LEUR PERE.

**R**IEN n'étonne plus un étranger que la manière leste & peu respectueuse avec laquelle un fils parle ici à son Pere. Il le plaifante, le raille, se permet des propos indécens sur l'âge de l'auteur de ses jours; & le pere a la molle complaisance d'en rire le premier: la Grand-mere applaudit aux prétendues gentilleses de son petit fils.

ON ne fauroit distinguer le pere de famille dans son propre logis: on le cherche; il est dans un coin, causant avec le plus humble & le plus modelte de la société. S'il ouvre la bouche, son gendre le conterdit, ses enfans lui disent qu'il radotte, & le bon homme qui auroit envie quelquefois de se fâcher, ne l'ose pas devant sa femme: elle semble approuver les impertinences de ses enfans.

UN pere appelle son fils *Monsieur*, ne le tutoye point; & le petit Bourgeois a l'imbécillité d'imiter en ce point le grand Seigneur.

CE singulier & déplorable abus vient de la coutume de Paris. Elle a ôté aux hommes ce

que le droit Romain leur attribuoit : les femmes en vertu de la loi deviennent presque maîtresses. La source de tout le mal , si l'on y prend garde , est donc dans nos loix civiles , & dans notre coutume qui accorde trop aux femmes.

QU'UN homme se marie , qu'il perde son épouse , le voilà ruiné : les enfans viendront demander le bien de leur mere , poursuivront leur pere en justice , le réduiront à la mendicité : les loix consacreront les indignes poursuites des enfans , & personne ne trouvera extraordinaire ce mépris de l'autorité paternelle. Comment a-t-on pu annuler à ce point le pouvoir du chef de la famille.

SOUVENT donc la vie d'un Bourgeois se passe à être tyrannisé par sa femme , dédaigné par ses filles , bafoué par son fils , désobéi par ses domestiques , nul dans sa maison : il est un modele de patience stoïque ou d'insensibilité.





## É G O I S M E D E S C O R P S.

**L**Es corps sont devenus opiniâtres , entêtés , & prétendent s'isoler au milieu des rapports de la machine politique : tout corps aujourd'hui ne sent que l'injustice faite à un de ses individus , & regarde comme étrangère à ses intérêts , l'oppression du citoyen qui n'est pas de sa classe.

LE Militaire rit des coups qui tombent sur l'homme de robe ; l'homme de robe voit avec indifférence le prêtre qui s'avilit ; le prêtre croit pouvoir exister indépendamment des autres états ; & l'orgueil non moins que l'intérêt a divisé des professions qui se touchent , qui ont entre elles les plus grands rapports ; de sorte que le procureur & l'huissier se regardent comme de deux castes différentes. Le notaire & le greffier s'estiment réciproquement l'un au-dessus de l'autre.

JE ne fais même si le vinaigrier visite le marchand de vin , & si le papetier n'attend pas que le libraire fasse les premiers pas. Avoir une occupation différente de son voisin est un titre  
pour

pour se moquer de lui : personne ne songe que ces différens travaux sont liés ensemble & portent à la masse des connoissances , un trait de lumiere : la science est une , & toutes les découvertes ne tendent qu'à diminuer l'ignorance de l'homme.



## LUXE, BOURREAU DES RICHES.

**L'**ON juge des objets , non sur leur bonté réelle , mais sur leur rareté. On dédaigne trop dans les arts les beautés simples : on veut sans cesse retoucher l'ouvrage de la Nature ; & de frivoles ornemens l'alterent & la rendent méconnoissable. Delà le caprice qui varie incessamment les formes. Les goûts ne sont pas satisfaits , mais amortis ; & au lieu d'une variété piquante , des bizarreries somptueuses n'amènent que le dégoût. Et voilà pourquoi tout change ; les modes , les parures , les usages , l'idiôme , sans raison & à tout moment. Les hommes opulens sont bientôt réduits au malheur de ne plus rien sentir. Leurs amcublemens sont une décoration changeante , leurs habillemens une servitude journaliere , leurs repas une parade , & le luxe les tourmente , je crois , comme le besoin tourmente l'indigent. C'étoit bien la peine de lui tout enlever !

J'ÉTOIS assis ces jours derniers, à la table d'un homme opulent; il soupiroit. Qu'avez-vous, lui dis-je? Vous n'êtes point malade; vous n'avez à craindre ni le présent ni l'avenir. Votre femme, vos enfans sont en bonne santé; aucun malheur ne les menace: il ne me dit mot. Il me présenta un fruit d'une rare beauté. Je l'ouvris; un ver en rongeoit le cœur: & moi aussi, me dit-il, un ver me ronge, mais ce ver est invisible: je ne pus en savoir davantage.

CE qui tourmente les riches à Paris, c'est peut-être l'enchaînement de leurs folles dépenses: ils vont toujours plus loin qu'ils ne veulent. Le luxe a pris des formes si horriblement coûteuses qu'il n'y a point de fortune pour ainsi dire, qu'il ne vienne à bout de miner. Jamais siècle n'a été plus prodigue que le nôtre. On consume ses revenus entiers, on dévore ses capitaux, on étale une surabondance scandaleuse, on veut effacer son voisin, & pour se soutenir dans un état forcé, on a recours à des ressources qui devraient rendre les richesses odieuses.

QUOI! ne sauroit-on manger & faire bonne chère, sans avoir un service couteux, que le faux pas d'un laquais peut réduire en pouf-



fiere? Faut-il que la vaisselle soit de l'orfèvre à la mode, & qu'on refonde tous les ans son argenterie? Faut-il un maître d'hôtel tout galonné pour tenir une serviette derrière votre fauteuil, & qui vous ruine pour vous bâtir des desserts auxquels on ne touche presque pas? Faut-il plusieurs laquais pour être plus mal servi que s'ils étoient réduits à un petit nombre? Faut-il trente chevaux pour aller souper en ville deux fois la semaine?

QUELLE est cette extravagance de l'imagination? Elle n'est que puérile: & c'est cependant pour ces miseres là, que se commettent toutes les bassesses qui avilissent l'homme, & la multitude des petits crimes qui ne laissent pas les riches en paix avec eux mêmes.

APICIUS ne pouvoit nommer tous les animaux qui couvroient sa table, rassemblés des quatre coins de l'univers. C'étoit son esclave qui goûtoit le morceau que la perte d'appetit l'empêchoit de favoriser. Il fut obligé de s'empoisonner, car en révisant ses comptes, il trouva qu'il n'avoit plus que soixante mille écus pour vivre: il craignit de mourir de faim.



## DE LA LANGUE DU MONDE.

**L**A langue du monde est la langue des complimens ; mais on y oublie celle qui exprime quelque sentiment. Les mots y font bien ; on les prodigue même ; mais ils n'ont point de sens. On parle enfin comme on s'habille , avec un certain luxe agréable , mais vuide & superflu.

LES indifférens s'épuisent tellement en protestations , en assurances de services , que l'ami se trouve réduit à ne dire qu'un mot , pour n'être pas confondu avec eux.

LE monde' polit plus qu'il n'instruit. Il ne faut point être dans son tourbillon , pour bien le connoître & sur-tout pour l'apprécier. Voulez-vous être spectateur ? placez-vous à une certaine distance. C'est ainsi que pour bien voir la marche d'un régiment , il ne faut point porter le fusil , mais être sur la ligne où il défile.

DANS le monde il n'y a que deux classes d'hommes. Les uns songent à leurs affaires , & les autres à leurs plaisirs : les uns se tuent à travailler , les autres à jouir.

LES gens du monde , quand ils voyent qu'ils ne peuvent avoir de l'esprit , témoignent hautement que c'est par leur propre choix , qu'ils n'en ont point.



## T O N D U M O N D E.

**L**A société à Paris a ses loix particulieres , indépendantes de toute autre , & qui contribuent à l'agrément de tous ceux qui la composent. La sagesse & la vertu sont respectables ; mais elles ne suffisent pas toujours pour anéantir certains défauts , destructeurs de la noble & décente familiarité qui doit régner entre les honnêtes gens.

QUELQUEFOIS on pousse son avis trop loin , & d'autant plus à tort que l'on a raison. Quoiqu'on ait droit de dédaigner , on dédaigne avec trop d'appareil. On veut subjuguier l'opinion de son voisin parce qu'on est rempli de son idée ; & comme l'homme vertueux néglige ces petits devoirs , d'autant plus que sa conscience ne lui en fait aucun reproche & qu'ils fonde sa conduite sur les grands principes qui dirigent sa vie , il est bon d'instituer ces regles fines & fixes , qui , comme des entraves salutaires

res , arrêtent le bond trop impétueux de la vanité & de l'orgueil même légitime.

AINSI l'air, le ton, le geste, l'accent, le regard, sont asservis à des usages que l'on doit respecter, & ces formalités reçues enrichissent le plaisir d'être ensemble au lieu de le détruire.

ON a fort bien dit, que l'homme sensible est toujours un homme poli. On peut être gauche, marcher mal, s'asseoir mal, se moucher de travers, renverser des sieges, danser comme un philosophe, & blesser même le petit chien; mais la bonté du cœur, l'affabilité naturelle se distingueront toujours à travers l'ignorance du costume & des coutumes; & c'est cette affabilité qui constitue par-tout & même à Paris la vraie politesse.

MAIS on s'imagine en même temps, que ce don de plaire peut tout remplacer. On ne craint plus de rougir, pourvu que les manieres n'ayent rien que de gracieux, l'esprit rien que d'ingénieux; les raisonnemens, rien que de captieux. Sous un certain masque de bienfiance on justifie en d'autres termes, l'art de ramper & de s'enrichir bassement: on donne à plusieurs sortes d'avilissement des noms pompeux: on appelleroit volontiers servir l'état, la servitude

auprès des grands; & bientôt on voudra nous persuader que le métier cupide de courtifan, est le métier le plus glorieux.

DÉJA même l'on fait entendre qu'il est une fourberie nécessaire; qu'un honnête homme n'est bon à rien; que la probité est une nuance de bêtise; & que dans un siècle corrompu, il n'y a que l'or qui puisse dédommager de l'absence des vertus. Enfin on commence à faire entendre... mais je ne dois pas tout dire.



## TON DU GRAND MONDE.

DANS le grand monde, on ne rencontre point de caractères outrés. Les ridicules y sont adoucis, & les préjugés (quoique subsistans,) semblent se dissiper pour tout le temps que l'on est ensemble.

UNE noble familiarité y déguise avec adresse l'amour propre; & l'homme de robe, l'évêque, le militaire, le financier, l'homme de Cour semblent avoir pris quelque chose les uns des autres: il n'y a que des nuances & jamais de couleur dominante. On distingue les professions,

mais elles sont fondues & ne se montrent point opposées.

C'EST là que la société est par excellence un véritable concert. Les instrumens sont d'accord; les dissonances y sont excessivement rares, & le ton général rétablit bientôt l'harmonie.

LA confiance, l'amitié n'y regnent pas : les épanchemens de cœur y sont étrangers; mais au défaut du charme de la cordialité, on y rencontre un certain échange d'idées & de petits services qui rapprochent la manière de voir & de sentir, & qui mettent les hommes à l'unisson; avantage remarquable dans une société où les prétentions sont extrêmes, & où l'orgueil est terrible dès qu'il n'est plus voilé.

CE sont les idées qui soutiennent l'esprit; & pour avoir des idées, il faut avoir assemblé plusieurs faits. L'esprit naturel ne suffiroit pas aujourd'hui, parce qu'il faut être instruit, & traiter souvent des grands objets, sur le ton de l'agrément & de la légèreté.

PLUSIEURS femmes ayant perfectionné leur esprit, par le commerce d'hommes éclairés, réunissent en elles les avantages des deux sexes, & valent mieux à la lettre que les hom-

mes célèbres dont elles ont emprunté une partie des connoissances qui les distinguent. Ce n'est point un fâveur pédantesque, capable de décréditer toute connoissance; c'est une manière propre d'oser penser & parler juste, fondée surtout sur l'étude des hommes.

MOLIERE, qui, dans ses femmes savantes, en voulant frapper la pédanterie, a frappé le desir de s'instruire, Moliere regretteroit d'avoir retardé les progrès des connoissances, s'il voyoit aujourd'hui les femmes qui ornent & parent la raison des grâces du sentiment.

EN général, à Paris, les femmes qui ont de l'esprit, en ont plus que les hommes les plus spirituels; mais ces femmes là ne se rencontrent que dans le grand monde.

L'USAGE du monde dépend beaucoup de l'habitude: l'habitude seule vous fait discerner au premier coup d'œil mille convenances que toutes les belles leçons du fâveur vivre ne vous apprendront pas; le sot même par l'habitude a beaucoup d'avantages sur l'homme d'esprit. Celui-ci paroîtra décontenancé, lorsque l'autre sera sûr de son geste, de son accent de ses expressions; il saisira avec justesse & précision tout ce qui forme le commerce de la société.

LORSQUE Mr. de Voltaire est venu à Paris en 1778, les hommes du grand monde, experts sur ces matieres, ont remarqué qu'après une si longue absence de la Capitale, l'écrivain renommé avoit perdu ce point juste qui détermine l'empressement ou la retenue, l'enjouement ou la reflexion, le silence ou la parole, la louange ou le badinage. Il n'étoit plus d'accord, il montoit trop haut ou descendoit trop bas; il avoit d'ailleurs une éternelle démangeaison de paroître ingénieux à chaque phrase; on voyoit l'effort, & cet effort dégénoit en manie.

QUELQUES hommes dans le grand monde se mettent à l'ombre de leurs dignités, pour cacher leur insuffisance: ils se déroben derrière leurs titres. Il n'y a point de lieu néanmoins où il soit plus aisé de se faire pardonner la nullité d'esprit; tant les formes, les manieres, le ton & la langue qu'on y a adoptés sont venus au secours de ceux qui ont le malheur d'en manquer.





## C I V I L I T É.

C E n'est plus que chez le petit Bourgeois ; que l'on emploie ces cérémonies fastidieuses ; & ces façons inutiles & éternelles qu'il prend encore pour des *civilités*, & qui fatiguent à l'excès les gens qui ont l'usage du monde.

ON ne vous fait plus mille excuses de vous avoir donné *un si mauvais repas* ; on ne vous presse plus de *boire* ; on ne tourmente plus ses convives , pour leur prouver *qu'on fait recevoir son monde* ; on ne vous prie plus de *chanter* ; on a renoncé à ces usages fots & ridicules , si familiers à nos ancêtres , malheureux prophètes d'une coutume gênante & contrariante , qu'ils appelloient *honnêteté*.

LA Table étoit pour eux une arène , où les affiettes renvoyées , faisoient sans cesse le tour , jusqu'à ce que venant à se rencontrer dans un choc impétueux , elles se brisoient sous les mains civiles qui s'efforçoient de les passer à leurs voisins. Pas un moment de repos ; on se batilloit avant le repas & pendant le repas , avec une opiniâtreté pédantesque ; & les ex-

perts en cérémonies applaudissoient à ces puérils combats.

LES Demoiselles, droites, silencieuses, immobiles, corsées, busquées, les yeux éternellement baissés, ne touchoient à rien sur leurs assiettes; & plus on les pressoit de manger, plus elles comptoient donner une preuve authentique de tempérance & de modestie, en ne mangeant pas.

AU dessert elles étoient obligées de chanter; & le grand embarras étoit de pouvoir chanter sans pleurer, & de répondre aux louanges qui pouvoient sans regarder ceux qui les leur adressoient.

AUJOURD'HUI les Demoiselles mangent, & ne chantent plus, jouissent d'une liberté décente, regardent autour d'elles, parlent un peu moins que leurs meres, & d'un ton plus bas, & sourient seulement au lieu de rire: elles n'ont que la contrainte qui sied à leur âge, & qui réhausse l'innocence de leurs charmes.

LA vraie civilité a banni ces impertinentes politesses, si cheres à nos ayeux. Fondée sur le bon sens, elle n'embarrasse point & ne paroît point gênée; elle obéit aux circonstances, se

plie sans effort à tous les caracteres, ne s'appefantit sur rien, dissimule ce qu'il faut dissimuler; met à son aise autrui, & ne s'égare point, parce qu'elle fuit, non des regles absurdes, mais ce que lui dicte une bienveillance raisonnée.

CETTE civilité peut même aujourd'hui se passer d'expérience, parce qu'on n'offense presque jamais lorsqu'on ne veut pas offenser, & sur-tout lorsqu'on ne montre ni orgueil suffisant, ni prétentions déplacées. Ces deux vices ne sont pas détruits, il s'en faut; mais ils ne se montrent que rarement dans la société.



## LEGERES OBSERVATIONS.

**L**ES Parisiens sont fort sujets à grasser. Il y a plus, ils ne s'apperçoivent point de ce défaut dans leurs acteurs; & quand ceux-ci ne sont pas gratifiés de cet heureux talent, ils l'acquierent au plus vite pour mieux plaire.

UN Parisien a une peine infinie à mouiller deux LL, & ne peut jamais prononcer comme il faut: *bouillon*, *paille*, *Verfailles*.

LES Parisiennes font maigres , & à trente ans n'ont plus de gorge : elles font au défefpoir quand elles commencent à groffir , & boivent du vinaigre pour fe conferver la taille.

ON crieaille dans les fociétés de Province ; à Paris on parle bas. On appelle *Madame* toutes les femmes , depuis la Ducheffe jufqu'à la vendeufe de bouquets ; & bientôt on n'appellera plus les Demoifelles que *Madame* , tant il y a de vieilles filles qui font équivoque.

ON donne le nom de Demoifelles à toutes les filles qu'on ne tutoye pas ; les Demoifelles commencent à aller dans le monde , fans leur mere.

L'ART & le goût paroiffent plutôt dans le déshabillé que dans la grande parure.

LES hommes à Paris commencent à fe fâner à quarante ans.

TOUT fe prend à crédit , fans quoi le marchand ne vendroit pas. Il aime mieux s'expofer à quelques pertes , que de ne pas vuider fon magasin ; il vend un peu plus cher , & paffe en compte tout ce qu'il a perdu.

ON n'eft point humilié à Paris par *un Mon-*

*leur l'intendant*, par son subdélégué, par le gouverneur, par le commandant de la Province, &c. On ne rencontre point Monsieur le président, Monsieur le procureur du Roi à la mine rogne & fiere; les hommes y sont égaux.

QUATRE hommes sont toujours en simare; mais on ne les rencontre nulle part, le chancelier, le premier président, le lieutenant civil & criminel.

QUAND on se rencontre face à face, avec un Prince du sang, on le regarde fixement sans le saluer, & on lui fait place par politesse: c'est un plus grand Seigneur que les Seigneurs ordinaires; voilà tout.

LES événemens les plus extraordinaires n'occupent la Capitale que pendant huit jours. Les gens à talens qui abondent, ne sont fêtés que dans un moment d'effervescence: le lendemain on passe à un autre heureux, qui met à profit l'éclair de cet enthousiasme.

QUICONQUE a un *Suisse* refuse le paiement à qui bon lui semble: on publie avec ostentation que l'on est ruiné.

LES femmes ne tiennent plus en main ni

l'aiguille à coudre , ni l'aiguille à tricoter ; elles font du filet , ou brodent au tambour.

LES jolies femmes s'affoient à quelques personnes laides , afin qu'elles leur fervent d'ombre.

LES meubles font devenus le plus grand objet de luxe ou de dépense : tous les six ans on change son ameublement , pour se procurer tout ce que l'élégance du jour a imaginé de plus beau. Il faut que les lits soient superbes , que tous les appartements soient boisés avec un vernis précieux & des baguettes en or.

ON foule des tapis de trente mille livres , dont l'usage n'étoit autre fois que pour le marche-pied des autels.

ON ne voit plus de poutres dans les maisons ; ce seroit une indécence affreuse. Tous les appartements font percés , pour le conduit des sonnettes ; c'est une science à part : telle femme sonne quand son mouchoir est tombé , afin qu'on le ramasse.

UN salon n'est pas habitable , s'il n'a seize ou vingt pieds de hauteur : les Bourgeois font mieux logés que n'étoient les monarques , il y a deux cens ans. Il n'y plus de tabourets  
que

que chez le Roi & la Reine , les metteurs en œuvre & les cordonniers.

LE laquais d'un Seigneur porte la montre d'or cizelée , des dentelles , des boucles à brillans , & entretient une petite marchande de modes.

JE crois que l'inventaire de notre mobilier étonneroit fost un ancien , s'il revenoit au monde. La langue des huiffiers priseurs qui favent le nom de cette foule immense de superfluités, est une langue très-détaillée, très-riche, & très-inconnue au pauvre.

LES femmes ne se mêlent plus du ménage , à moins qu'elles ne soient femmes d'artisan.

LE ton du siècle a fort abrégé les cérémonies , & il n'y a plus gueres qu'un provincial qui soit un homme cérémonieux.

DE toutes les coutumes antiques & triviales , celle de saluer lorsqu'on éternue est la seule qui subsiste encore de nos jours.

ON ose presque se vanter d'avoir un bon estomac , ce qu'on n'auroit pas osé faire , il y a vingt ans. Les laquais ne s'en vont plus au dessert & restent jusqu'à la fin du repas. On ne

Palonge plus; il est plus court; & ce n'est plus à table que l'on discourt en liberté, ni que l'on fait des contes amusans.

JE ne conseille pas à l'honnête homme qui n'a point de laquais, d'aller dîner dans une grande maison. Là on ne boit qu'à la discrétion des domestiques. A votre modeste commandement, ils feront une pirouette sur le talon & courront au buffet chercher à boire pour un autre. Bientôt la sécheresse du gosier vous empêchera d'élever la voix: on n'interprétera pas mieux vos regards supplians, que vos demandes. Vous sentirez le feu prendre à votre palais & vous ne pourrez plus goûter aucun des mets qui seront sur la table. Il faudra attendre la fin du repas pour vous humecter enfin d'un grand verre d'eau. Cette méthode a été imaginée pour donner une sorte d'exclusion aux personnes qui n'ont pas de domestiques: c'est ainsi que les riches préservent leur table d'une trop grande affluence.

LA plupart des femmes ne commencent à dîner qu'à l'entre-mets.

L'AIR de cour est d'avoir comme les gens de lettres, une épaule plus élevée que l'autre.



LES hommes portent maintenant un très-gros diamant au col & n'en ont plus à leur montre.

IL n'y a qu'un homme absolument délaissé ; qui doit passer tout l'été à Paris.

IL n'y a plus d'homme rustique , mais le fat est encore commun.

LES femmes du rang le plus distingué , trichent quelquefois au jeu avec une tranquille audace : elles ont en même temps l'effroterie de dire à celui dont elles ont placé l'argent sur une carte qui gagne , qu'elles n'ont pas mis. Comme cela arrive au jeu des princes , on ne peut se venger d'elles , qu'en publiant le fait le lendemain dans tout Paris. Elles font semblant d'ignorer le bruit qui court.

LE ton des femmes de qualité est devenu extrêmement fier , tandis que le ton des Seigneurs est honnête.

UN ouvrage en plusieurs tomes n'est jamais lu à Paris , que quand la Province & l'étranger ont décidé son mérite.

IL n'y a rien de si rare que de trouver par-

ini nos moines un visage de pénitent ; & les jeunes gens ont un air pâle & livide , qui ne vient pas toujours de débauche , mais du peu d'exercice.

Nos pensées deviennent si subtiles , qu'elles s'exhalent de maniere qu'il ne reste rien : la chymie est la science que l'on étudie le plus.

LES grands en général ont aujourd'hui l'esprit aussi vulgaire que le peuple même : ils dédaignent comme lui ce qu'ils ne sentent pas , & ne s'occupent que de rapports puérils & misérables.

IL est impossible à Paris d'avoir justice d'un grand : il obtient sur le champ un arrêt du conseil , & toute instruction cesse.

ON appelloit autrefois les Evêques *révérends* , *révérendissimes* ; aujourd'hui , on les appelle *Monseigneur* , & personne ne leur refuse ce titre , quoiqu'on sourie un peu tout bas en le leur appliquant : rien de plus curieux , que de voir deux Evêques se *monseigneuriser* avec une gravité soutenue.

LES princesses , les duchesses font d'un caractère plus uni , plus rond que les marquises ,

les comteſſes & autres femmes de qualité, en général affez impertinentes.

C'EST en Province que l'on affecte de prendre les manieres & le ton de Paris; mais celui-ci eſt aiſé, facile, ſans gêne, & celui qu'on affecte ailleurs eſt lourd, peſant, uniforme.

CLE'ON appelle DAMIS ſon ami : c'eſt un homme dont il a fait la connoiſſance il y a vingt-quatre heures; auſſi quelqu'un diſoit: j'ai fait cette année trois cent ſoixante quatre amis; il étoit au trente-un Décembre.

TOUTES les villes du royaume s'inquiètent de Paris, autant par jaloſie que par curioſité. Paris ne s'embarraſſe d'aucune ville du globe, & ne ſonge qu'à ce qui ſe paſſe dans ſon ſein & à ce qui ſe fait à Verſailles.

ON entend parler de Lyon, de Bordeaux, de Marſeilles, de Nantes : on croit à l'opulence de ces villes, mais point à leurs amuſemens, à leurs plaiſirs, encore moins à leur goût. Le titre d'académicien de Province eſt un titre qui fait rire; & tel verſificateur qui ne fréquente que les caffés, hauſſera les épaules au nom d'un homme de mérite, qui lui paroitra

ridicule, uniquement parce qu'il écrit en Pro-  
vince.

PARIS veut être le centre unique des arts ,  
des idées, des sentimens & des ouvrages de  
littérature , & cependant il n'est plus permis  
qu'aux fots auteurs d'imprimer en France.



## S I B A R Y T E.

**J**E te vois jeune Sibaryte! je te vois sur un  
lit de fleurs. Tu défends à tes bras, le plus  
léger exercice; tu défends à ta pensée, la plus  
légere réflexion; tu ne veux autour de toi,  
que les plus riantes couleurs: les travaux de  
tes esclaves doivent encore avoir des graces.  
Je ne t'envie pas tes jouissances; je voudrois  
prolonger pour toi cet état heureux; mais je re-  
doute ce moment, où la douleur viendra te  
saisir sur ton lit de roses. Ne la connoissant pas,  
son dard fera cent fois plus acéré. Je te plains;  
tu n'as voulu ouvrir tes sens qu'aux voluptés;  
tu n'a fait qu'ouvrir une porte plus large aux  
douleurs!

LA plupart des opulens Parisiens, enfoncés  
dans leur fallon, & se mirant dans leurs gla-

ces, ne communiquent pas avec le firmament ni avec le ciel étoilé. Ils regardent le Soleil sans reconnoissance, sans admiration, & à-peu-près comme le laquais qui les éclaire.



## D U S T Y L E.

**U**NE dispute familiere à Paris, c'est celle qui roule sur le style. Chaque écrivain ne dissimule pas qu'il préfere le sien à tout autre; & cela ne doit pas étonner, pour peu que l'on réfléchisse à la maniere dont se forment nos idées.

EN quelque langage que ce soit, les mots ne répondent que très-imparfaitement aux idées, sur-tout aux idées morales, combinées ou réfléchies. L'image qui se forme en notre cerveau est vive & nette; & quand nous voulons la transmettre sur le papier, nous choisissons les mots qui nous sont les plus familiers, & qui nous paroissent les plus expressifs; mais ces mots sont plus bornés que les pensées & que les images. Le lecteur, faute d'être au sens fixé à son juste point, par celui qui a mis en avant sa maniere & son expression, trouve du vague dans tout ce qu'il n'a pas écrit: ainsi l'imagination

du lecteur part, & va plus loin que la pensée de l'Auteur; il crée soudain d'autres termes, pour rendre ce qu'il ajoute à la pensée de l'écrivain; il est mécontent de son expression, parce qu'il ne l'auroit pas employée; & il y substitue sa propre manière de concevoir & de peindre.

LE lecteur prête toujours au livre, soit à tort soit avec raison, & exige pour ainsi dire, que l'Auteur ait rendu sa propre idée: il ne lui permet pas la tournure d'une phrase qui choque sa tournure habituelle; il blâme parce qu'on n'a pas fait ce qu'il auroit fait; il blâme encore parce qu'il a aperçu le tableau sous un tout autre point de vue; il blâme enfin, parce qu'il a une couleur favorite qu'il cherche par-tout, & qu'il ne trouve pas autant qu'il le desireroit.

COMME il n'y a point d'Auteur au monde, qui ne retouchât & ne changeât le ton & la manière de son confrère, il ne doit pas se formaliser si l'on trouve à reprendre à son style; chacun ayant sa manière d'écrire, qu'il lui est tout aussi impossible de changer, que son geste & sa démarche.

POURQUOI tel mot expressif, harmonieux, nécessaire, est il tombé dans l'oubli, tandis que

tel autre aura reçu l'existence sans raison , & fera fortune , sans avoir d'autre mérite que sa nouveauté? Pourquoi ne ressusciteroit-on pas telle expression vieillie? Quoi ! l'écrivain ne pourra pas faire de la langue , ce que l'ouvrier fait de l'instrument , qui obéit à la main qui le guide? Le style le plus fort est toujours le meilleur ; & l'expression la plus nette est celle que l'on doit employer de préférence.

IL y a dans les langues quelque chose d'intellectuel ; car toutes les figures étant arbitraires , l'on devine encore plus que l'on n'entend. Voilà pourquoi le style chargé de trop de mots , laisse l'ame dans l'inaction. Mettre en jeu l'imagination , & ne la point rassasier ; voilà l'art d'écrire.

AUJOURD'HUI la forme d'un livre l'emporte sur le fond. On ne parle que de l'arrangement des paroles , du choix , de l'élégance des termes , de l'arrondissement des phrases , de leur cadence : on n'entend que ces mots ; *c'est mal écrit* : & le sens , la vérité , la justesse des idées , ne font point trouver grace devant des lecteurs délicats ou plutôt superficiels.

LE style à la mode , le style académique , est celui qui affecte d'être précis , qui raffine les

idées & les expressions ; qui met de l'esprit à tout propos ; qui, loin d'être naturel, sent la gêne & la recherche : peiné, fin, compassé, il vise constamment à l'épigramme, il est fort en vogue chez quelques Auteurs depuis quinze à vingt ans : il proscriit les images, les métaphores ; il évite sagement l'enflure ; mais il devient quelquefois louche & flegmatique. Ce style est toujours un peu froid ; il comporte de petites idées, & tue les grandes.

CETTE maniere étroite, quoiqu'ingénieuse, ne fera pas fortune, j'ose le prédire. Il faut au lieu de tant de finesse & d'esprit, de la grace, de la naïveté, de la facilité & du bon sens, pour se faire lire long-temps. Tout Auteur qui n'a point de naturel, n'aura jamais le suffrage de la multitude.

UN bon style, comme celui de Jean-Jacques & de l'Abbé Raynal, mâle, clair, ferme & simple, est semblable à la baguette de Moïse, changée en serpent. Ce style dévore & anéantit tous les styles inférieurs, ainsi que le serpent dévora les coulœuvres Egyptiennes.





## STYLE DES HOMMES DE COUR.

ON s'est avisé depuis peu de vanter le style des hommes de cour, comme le style par excellence, & même de le proposer pour modèle. Je ne crois pas qu'il puisse jamais subir l'épreuve de l'impression. Il est simple, dira-t-on : d'accord ; mais pourquoi le style des gens de cour est-il simple ? Par une bonne raison ; parce qu'il ne s'y montre jamais de passions. Elles ont perdu dans ce pays, non seulement leur expression ; mais jusqu'à leur accent. Tout est uniforme, parce que tout travaille derrière la tapisserie. Il faut paroître serein lorsqu'on brûle d'ambition, calme lorsqu'on est dévoré des feux de la vengeance. L'œil fixe son ennemi avec tranquillité. Point de couleur, prononcée même légèrement. On évite jusqu'au ton de l'indifférence qui pourroit marquer & dire quelque chose.

OR, malgré les éloges prodigués à ce prétendu style, il n'est point convenable à l'homme de lettres, qui est par essence l'homme passionné, parce qu'il faut qu'il se pénètre, qu'il se transporte, pour faire repasser dans les autres les sentimens qu'il veut, ou plutôt qu'il doit leur donner ; qu'il ne craigne point de pécher par un excès de cha-

leur ; on n'en a jamais trop pour annoncer la vérité. Ce qu'on appelle *déclamation* devient même nécessaire, puisque ce n'est que de cette manière que l'on émeut la multitude : or, l'essentiel est de lui faire épouser vos idées. Soyez concis, laconique, compassé, elle ne croira pas à vos sentimens. Elle aime à voir le flot la frapper à plusieurs reprises, & c'est ainsi qu'on l'entraîne.

J'AIME l'innovateur en fait de style ; il remplit la langue de termes & de tours vigoureux. Je n'entends point ici la création de mots nouveaux. J'entends une signification neuve, donnée à telle expression, des mouvemens plus précipités, des termes creusés & approfondis, un langage pittoresque ; celui-ci nous trouve toujours éveillés & sensibles.



DE CEUX QUI PARLANT BIEN,

ÉCRIVENT MAL.

CETTE facilité singulière que les grands ont à parler leur langue, vient du commerce fréquent du monde, & de l'assurance qu'ils ont dans tout ce qu'ils font. Ils n'ont aucune con-

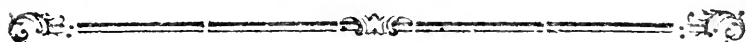
noissance des regles; l'usage y supplée; la routine leur tient lieu d'études; mais quand ils prennent la plume, leur insuffisance est à découvert, leur style révolte les étrangers mêmes, & il est de fait qu'à la cour de Londres, de Pétersbourg & de Vienne, on possède mieux la grammaire de la langue françoise, qu'à la cour de Versailles.

ON ne conçoit pas aisément toute la distance qui se trouve entre bien parler & bien écrire, tel homme parle très-bien, vous rend attentif par le choix & la netteté de l'expression; s'il écrit, il est lâche & vuide; tel autre ne forme point ses phrases en parlant, les acheve encore moins; mais il pense fortement, & la précision énergique de son style, quand il écrira, vous fera rêver.

JE n'ai jamais pu définir un Auteur de ma connoissance, clair, rapide & chaud quand il converse; obscur, lourd, embarrassé quand il écrit. C'est qu'il parle avec ses amis d'abondance de cœur; & quand il est à son bureau, il songe au public, il en a peur, il ne le traite pas comme ses amis; il a recours à l'art; il se fatigue beaucoup pour écrire mal. S'étant mis en tête que l'art d'écrire étoit prodigieusement difficile, il fuit la maniere aisée qui lui est naturelle, pour

se jeter dans des combinaisons recherchées où lui seul se reconnoît & s'entend.

L'HOMME qui parle le mieux à Paris, sur tous les arts, & dont la conversation intarissable n'est pas inférieure au style; l'homme éloquent qui vous échauffe dans son cabinet encore plus que dans ses ouvrages; c'est Diderot.



## PAIN DE POMME - DE - TERRE.

**A**TENTIF à l'aliment des pauvres, dont le nombre doit effrayer, je ne passerai pas sous silence la méthode d'un ami de l'humanité, qui, tandis que tant d'autres artisans du luxe travaillent pour la table des riches, a songé à celle des indigens.

GRACES soient rendues à Mr. Parmentier. Qu'importe que sa méthode ne soit pas nouvelle, qu'elle soit usitée ailleurs? Il nous l'a fait connoître à nous qui en avons besoin. Il a fait des expériences pour la *panification* des pommes de terre; & si le succès, comme il s'en flatte, parvenoit à substituer en partie ce végétal, d'une culture facile & assurée, au froment, que les travaux & les sueurs de l'homme payent si cher,

ce Physicien auroit fait une découverte infiniment utile, & donné un présent inappréciable à la nombreuse classe des nécessiteux.

C'EST à Paris sur-tout que l'on sentiroit de quel prix seroit la ressource d'une racine qui, se développant avec sûreté, & bravant les accidens qui ravagent les moissons, deviendrait un remède à la disette accidentelle du bled, & aux horreurs du monopole, encore plus funeste.

LA subsistance du peuple ( pour qui mon cœur s'intéresse spécialement ), ne seroit plus livrée à la disposition des élémens, & à la spéculation de l'avarice. La pomme de terre qui ne craint ni les gelées ni les grêles ni les orages ni les vents ni la pluie, s'offre également dans tous les terrains, pour se convertir en pain nourrissant & favorable.

PUISSE la manipulation en devenir aussi aisée que la culture ! Cette substance farineuse qui se propage sans peine & sans effort, au dessus de la surface du sol, l'emportera sur le bled, qui si souvent trompe l'attente de l'homme, & échappe ensuite aux mains qui l'ont fait croître, pour servir d'objet de commerce à la cupidité la plus meurtrière.

J'ATTENDS donc avec empressement le succès d'une méthode qui, simplifiée & rendue générale, donnera une perfection nouvelle à la *purification* de ces précieuses racines. Ma reconnaissance particulière éclatera envers ce nouveau Triptolème, qui aura mis la subsistance de la multitude, à l'abri de l'ardent monopoleur, & j'annoncerai tous les avantages que j'apperçois dans une découverte, que l'ignorance & la frivolité ont dédaignée avec cette hauteur dénigrante, qui caractérise le siècle où j'écris.

POUR moi, je la regarde comme devant avoir la plus grande influence sur l'homme, sur sa liberté & sur son bonheur. Je suis sur cette article, de l'avis de Mr. Linguet, si éloquent quand il a raison; je pense comme lui, que le bled qui nourrit l'homme, a été en même tems son bourreau; je crois que la Chymie (la plus utile des Sciences), pourroit nous donner un pain moins chèrement acheté, moins à la disposition des grands propriétaires, de ces tyrans de la société, lesquels protegent toujours les avides calculateurs, parce qu'ils partagent avec eux.

L'EXPÉRIENCE a prouvé qu'il étoit possible de fabriquer un pain d'une autre substance que de fleur de froment : c'est déjà un grand point. Eh! qui pourroit demeurer indifférent sur une  
pareille

pareille découverte, & ne pas voir les avantages immenses qui en résulteroient pour la félicité publique !



## A U M Ô N E S.

ON faisoit dans le Fauxbourg St. Germain, une collecte pour des pauvres malheureux qui avoient été incendiés. Ceux qui recueilloient les aumônes entrèrent chez un particulier qu'on faisoit fort riche : il les reçut au mois de Décembre dans une chambre froide ; & tandis qu'ils délieoient les cordons de leur bourse, le maître grondoit fort sa servante de ce qu'elle avoit employé une allumette entiere pour allumer un fagot, qui attendoit la flamme ; lui montrant dans un recoin de la cheminée, des allumettes à demi-brûlées, & réservées pour cet usage.

LES collecteurs n'auguroient pas trop bien de la libéralité du maître qui faisoit une telle semonce, lorsque celui-ci courant à une armoire secreete, en tira une somme telle qu'on n'en donne gueres en fait d'aumônes. Les collecteurs ne purent s'empêcher de lui marquer leur surprise, sur-tout après les paroles qu'ils venoient d'entendre. *Messieurs*, leur dit l'homme bienfaisant,

*apprenez que c'est par de telles épargnes, que je me mets en état de faire de fortes charités aux pauvres.*

LES aumônes qui se font à Paris sont abondantes ; & que Dieu , auteur de tout bien , en soit loué ! Ces ames charitables sont plus pour l'ordre & la tranquillité publique , que toutes les loix sévères & réprimantes de la Police. Sans ces bienfaiteurs le frein politique seroit brisé à chaque instant , par la rage & le désespoir. Si la masse des calamités particulières est diminuée , nous le devons à une foule d'ames célestes , qui se cachent pour faire le bien. Le vice , la folie & l'orgueil se montrent en triomphe : la tendre commiseration , la générosité , la vertu se dérobent à l'œil du vulgaire , pour servir l'humanité en silence , sans faste & sans ostentation , & satisfaites du regard de l'Eternel.

SANS l'active charité qui multiplie les remèdes , qui va porter les secours dans les greniers , qui surprend le malheureux sur son grabat , qui le console , le fortifie , & lui apprend qu'il n'est pas oublié dans son infortune solitaire ; on trouveroit chaque jour des hommes expirés de faim ; le sommet des maisons regorgeroit de cadavres ; les crimes seroient cent



sois plus communs. La plus grande partie du repos de la ville est dûe à des cœurs sensibles, qui, tandis que les ordonnances punissent les délits, les préviennent, & servent l'état & les Rois, en foulageant la douleur & en apaisant la plainte & le murmure. Ces hommes rares doivent être précieux à l'administration, qui perdrait peut-être sa force coactive, s'ils cessoient le cours de leurs bienfaits. Honorons-les, rendons-leur tout le respect qu'ils méritent. On ne dispute point le mépris ou l'indignation à un scélérat vil ou cruel. Pourquoi refuser l'estime & la gloire aux bonnes & grandes actions ? Pourquoi vouloir les anéantir, & contredire à l'homme la bonté naturelle ? Ce ne fera pas en la niant, que l'on entretiendra cette vertu innée. Les sophistes ne pourront rien contre l'expérience. La cruauté dans l'homme est une vraie maladie. Celui qui compte pour rien les autres, est un être mal organisé ; & j'aime à croire qu'il est peu commun. La méchanceté naît d'une contradiction violente ; & la compassion est une chose ordinaire. Si nous aimons notre intérêt ; nous chérissions souvent aussi l'intérêt de nos semblables. C'est même une passion dans la jeunesse ; preuve que la nature nous a créés plutôt bons que méchants. L'on comptera plus d'actions généreuses de la part d'un brigand,

que d'actes de dureté de la part d'un homme vertueux.



## LA PAROISSE SAINT-SULPICE.

ON ne fauroit auffi donner trop d'éloges à l'ordre établi fur la paroiffe Saint-Sulpice, pour le foulagement des pauvres. Outre les aumônes pour les layettes, les mois de nourrice, les écoles gratuites, les apprentiffages, les habillemens; on a trouvé le moyen de procurer du travail à ceux qui font en état de travailler, & d'apprendre des métiers à ceux qui n'en fa-voient pas.

C'EST un bel exemple propofé aux autres paroiffes de cette grande Capitale : car il ne fuffit pas de fupprimer la mendicité; il faut y fubftituer le travail. Rien de plus intéreffant pour les hommes fenfibles, que ce qu'on voit s'exécuter fur cette paroiffe. Si ces fondations utiles pouvoient fe multiplier, on tariroit avec le temps les larmes de tous les infortunés; on les arracheroit à ce cruel abandon où la plupart font réduits, & à la néceffité où plufieurs fe trouvent de s'avilir par des baffeffes.

CES établissemens n'ont point les vices physiques des Hôpitaux ; & par une charité beaucoup mieux entendue , ils préviennent le désespoir du pauvre , l'oïveté de l'enfance , les infirmités de la vieillesse.

NOUS osons offrir ce bel ordre d'administration , comme le plus propre à servir l'humanité sans la dégrader , à la conduire sans la révolter , & à la diriger avec douceur vers l'honnêteté , la droiture & le travail. Le culte religieux devient souverainement respectable , quand le lieu où l'on invoque l'Éternel , est le refuge des indigens , l'asyle des foibles , la retraite des infirmes ; & devient pour tous un temple hospitalier.



## BUREAU DES NOURRICES

### *ET DE LA RECOMMANDARESSÉ.*

**L**ES meres de Paris ne nourrissent pas leurs enfans ; & nous osons dire qu'elles font bien. Ce n'est point dans l'air de la Capitale ; ce n'est point au milieu du tumulte des affaires ; ce n'est point au milieu de la vie trop active ou trop dissipée qu'on y mene , que l'on peut

accomplir tous les devoirs de la maternité. Il faut la campagne ; il faut une vie égale & champêtre , pour ne point se détruire , en donnant son lait à ses enfans.

ON voit donc arriver une grande quantité de nourrices qui viennent toutes offrir leurs seins mercenaires. Il n'étoit pas facile de remédier aux nombreux abus , qui résultoient du trafic qui s'établissoit entre les parens & la mere qui se vendoit ; c'est ce qu'on a fait cependant avec beaucoup de sagesse , de prévoyance & de douceur.

LES Bureaux des Nourrices & de la recommandareffe font le modele d'une direction éclairée , active , vigilante. Cet établissement ne mérite que des louanges ; & le mal que fait à la population une trop nombreuse société , a été réparé , pour ainsi dire , par sa police ; tant l'ordre modifie cette étrange espee humaine , & supplée à la Nature !

ON a vu le jardinier , c'est-à-dire , le gouvernement avoir soin de sa graine , & s'occuper des générations futures.

POURQUOI ne rencontrons-nous pas un plus grand nombre de pareils établissemens ? Avec

quelle joie, quel transport n'offririons-nous pas le tribut de nos justes éloges, quand nous en trouverions une légitime occasion !



## LES PETITES FILLES.

**D**ès qu'une petite fille fait bégayer quelques sons, elle reçoit parmi nous la première leçon de suffisance & de coquetterie. Il n'y a rien de si ridicule que nos poupées de cinq à six ans. Ce ne sont plus des enfans. Voyez-les dans les promenades publiques : dans les liens d'une parure pénible, elles se tracassent, se fatiguent pour imiter la marche, le regard, la contenance des grandes Dames. Voyez-les communiquer à leurs paniers plus grands qu'elles, le mouvement voyent faire à leurs meres. Combien ces absurdités paroissent dangereuses aux yeux de l'homme qui pense ? On diroit que ces petites & ridicules créatures ont dix-huit ans : on n'entend que ces mots : *tenez-vous droite ; voilà votre petit mari*. Qu'arrive-t-il ? qu'elles contractent l'art des grimaces & des graces factices ; parce que rien ne corrompt plus les graces naturelles, que ces impressions imprudentes & précoces.



## L E S M A R M O T S.

**P**ARIS est plein de jolis enfans, mais qui deviendront des hommes mauffades. Quand je vois dans une maison, qu'on ferre, qu'on embrasse, qu'on étouffe de careffes un enfant de six ans, à raison de quelques faillies, qui font au-dessus de son âge; qu'on l'appelle *un prodige*; que le pere, la mere le regardent comme un être extraordinaire; je gémissur le pauvre petit innocent. Tandis que les louanges de ses gentillessees fatiguent l'homme sensé, il plaint le fort de cette jeune tête: & voici pourquoi.

LA trop grande souplesse de ses fibres annonce leur affaiffement prochain; elles ne résisteront pas à tout ce qu'on entasse dans son cerveau; il est trop tôt mûr, trop tôt développé; & l'enfant tant admiré, fera un homme médiocre.

UN jeune enfant, plein de vivacité & de graces court au jardin, apporte une poire vermeille, fruit précoce: rempli de joie, il la donne à sa mere, comme une rareté merveilleuse; la mere y goûte, & dit; *ce fruit est trompeur, il ne vaut rien*. Un sage diroit à son oreille: *pauvre mere abusée, vous voyez l'image de votre fils!*

D'APRÈS les avis de Jean-Jacques Rousseau, on a restitué à l'enfance, cette liberté précieuse, qu'elle tient de la Nature, & qui convient à l'essor des premières années de la vie de l'homme. Mais on fait en même temps ce qu'il n'avoit pas recommandé. On associe les enfans aux hommes faits; on leur donne la permission de tout dire; on les invite au babil; on loue leur ton familier & indécent: ce qu'ils voient & ce qu'ils entendent, ne peut que répandre la plus grande confusion dans leurs idées; & ces applaudissemens indiscrets ne feront que les disposer à l'orgueil de la fatuité, & à l'insolence de la présomption.

Aussi, je crois remarquer que la génération qui s'éleve, a un caractère dénigrant, dédaigneux, froidement hautain. Le temps de la jeunesse est le temps de l'enthousiasme: si, au lieu de le ressentir, elle veut juger & discuter, jamais elle ne connoîtra le charme profond des arts. En croyant perfectionner le goût, elle tombera dans la froideur & la sécheresse; parce que la source de nos sentimens tarit bien tôt; lorsque, rejetant l'instinct, nous voulons examiner de trop près la raison de nos jouissances.



## LES HEURES DU JOUR.

**L**ES différentes heures du jour offrent tour à tour , au milieu d'un tourbillon bruyant & rapide , la tranquillité & le mouvement. Ce sont des scènes mouvantes & périodiques , séparées par des temps à-peu-près égaux.

A sept heures du matin , tous les jardiniers , paniers vuides , regagnent leur marais , affourchés sur leurs haridelles. On ne voit gueres rouler de carrosses. On ne rencontre que des Commis de bureaux , qui soient habillés & frisés à cette heure-là.

SUR les neuf heures , on voit courir les perruquiers saupoudrés des pieds à la tête ( ce qui les a fait appeller *merlans* ), tenant d'une main le fer à toupet , & de l'autre la perruque. Les garçons limonadiers , toujours en veste , portent du café & des bavaraises dans les chambres garnies. On voit en même temps des apprentifs écuyers , suivis d'un laquais , qui , montés sur des chevaux , courent battre les boulevards , & font payer quelquefois aux passans leur malheureuse inexpérience.



SUR les dix heures, une nuée noire des suppôts de la justice s'achemine vers le Châtelet & vers le Palais : vous ne voyez que des rabats, des robes, des sacs, & des plaideurs qui courent après.

A midi, tous les agens de change & les agioteurs se rendent en foule à la Bourse, & les oisifs au Palais-Royal. Le quartier Saint-Honoré, quartier des Financiers & hommes en place, est très battu, & le pavé n'est rien moins que libre. C'est l'heure des sollicitations & des demandes de toute espece.

A deux heures, les dîneurs en ville, coëffés, poudrés, arrangés, marchant sur la pointe du pied, de peur de falir leurs bas blancs, se rendent dans les quartiers les plus éloignés. Tous les fiacres roulent à cette heure, il n'y en a plus sur la place. On se les dispute, & il arrive quelquefois que deux personnes ouvrent en même temps la portiere, montent & se placent. Il faut aller chez le commissaire pour qu'il décide à qui il restera.

A trois heures, on voit peu de monde dans les rues, parce que chacun dine : c'est un

temps de calme, mais qui ne doit pas durer long-temps.

A cinq heures & un quart, c'est un tapage affreux, infernal. Toutes les rues sont embarrassées, toutes les voitures roulent en tous sens, volent aux différens spectacles ou se rendent aux promenades. Les cafés se remplissent.

A sept heures le calme recommence : calme profond & presque universel. Tous les chevaux frappent en vain le pavé, du pied. La ville est silencieuse, & le tumulte paroît enchaîné par une main invisible. C'est en même temps l'heure la plus dangereuse, vers le milieu de l'automne, parce que le guet n'est pas encore à son poste; & plusieurs violences se font comises à l'entrée de la nuit.

LE jour tombe, & tandis que les décorations de l'opéra sont en mouvement, la foule des manoeuvres, des charpentiers, des tailleurs-de-pierre regagnent en bandes épaisses, les faubourgs qu'ils habitent. Le plâtre de leurs fouliers blanchit le pavé, & on les reconnoît à leurs traces.

A neuf heures du soir le bruit recommence. C'est le défilé des spectacles. Les maisons sont

ébranlées par le roulis des voitures, mais ce bruit est passager. Le beau monde fait de courtes visites en attendant le souper.

C'EST l'heure aussi où toutes les prostituées ; la gorge découverte, la tête haute, le visage enluminé, l'œil aussi hardi que le bras, malgré la lumière des boutiques & des réverbères, vous pour suivent dans les boues, en bas de foie & en fouliers plats : leurs propos répondent à leurs gestes. On dit que l'incontinence sert à préserver la chasteté ; que ces femmes *vulgivagues* empêchent le viol ; que sans les filles de joie, on se feroit moins de scrupule de séduire & d'enlever de jeunes innocentes. Il est vrai que le rapt & le viol sont devenus très-rares.

QUOIQU'IL en soit, ce scandale incroyable pour la province, se passe à la porte de l'honnête bourgeois, qui a des filles, spectatrices de cet étrange désordre. Il leur est impossible de ne pas voir & de ne pas entendre, ce que ces femmes licencieuses se permettent de dire. Et que deviendra le traité du Philosophe sur la pudeur ?

A onze heures, nouveau silence. C'est l'heure

où l'on acheve de souper. C'est l'heure aussi où les cafés renvoyent les oisifs, les désœuvrés & les Rimailleurs à leurs manfardes. Les filles publiques qui vaguoient, n'osent plus se montrer que sur les bords de leurs allées, dans la crainte du guet, qui, à cette heure indue, *les ramasse* : c'est le terme usité.

À minuit & un quart; on entend les voitures de ceux qui ne jouent pas & qui se retirent. La ville alors ne paroît pas déserte; le petit bourgeois qui dort déjà, est réveillé dans son lit, & sa moitié ne s'en plaint pas. Plus d'un petit Parisien doit sa naissance à la brusque commotion des équipages.

À une heure du matin, dix mille payfans arrivent, portant la provision des légumes, du fruit & des fleurs. Ils s'acheminent vers la Halle; leurs montures sont lassées & fatiguées; ils viennent de sept à huit lieues.

LA Halle est l'endroit où jamais Morphée n'a secoué ses pavots. Là, point de silence, point de repos, point d'entr'acte. Aux marayeurs succèdent les poissonniers, & aux poissonniers les coquetiers, & à ceux-ci les *détailleurs*; car tous les marchés de Paris ne tirent leurs denrées que de la Halle : c'est l'entrepôt universel.

La hotte, qui s'éleve en pyramide, transporte tout ce qui se mange, d'un bout de la ville à l'autre. Dès millions d'œufs font dans des paniers, qui montent, qui descendent, qui circulent: & , ô miracle! il ne s'en casse pas un seul.

L'EAU-DE-VIE alors coule à grands flots dans les tavernes. Cette eau-de-vie est mêlée d'eau; mais fortement aiguillée par du poivre-long. Les forts de la halle, & les paysans s'abreuvent de cette liqueur; les plus sobres boivent du vin. C'est un bourdonnement continu. Ces marchés nocturnes se passent dans les ténèbres. On diroit voir un peuple qui fuit les rayons du soleil, & qui l'a en horreur.

LES commis de la marée ne voient jamais pour ainsi dire, l'astre du jour, & ne se retirent que quand les réverbères palissent: mais si l'on ne se voit pas, on s'entend; car l'on crie à tue-tête; & dans la confusion de ces clameurs universelles, il faut bien posséder l'idiome du lieu, pour savoir d'où part la voix qui vous interpelle. Les mêmes scènes se passent à la même heure, au quai de la vallée. Il s'agit là de lièvres, de pigeons, au lieu de saumons & de harengs.

CE tumulte non interrompu , forme un contraste avec le sommeil , qui occupe le reste de la ville ; car à quatre heures du matin , il n'y a plus que le brigand , & le poëte qui veillent.

À six heures , les boulangers de Gonesse , nourriciers de Paris , apportent deux fois la semaine une très-grande quantité de pains : il faut qu'ils se consomment dans la ville , car il ne leur est pas permis de les remporter.

BIENTOT les ouvriers s'arrachent de leur grabat , prennent les instrumens de leurs professions & vont aux ateliers.

LE café au lait ( qui le croiroit ? ) a pris faveur , parmi ces hommes robustes.

AU coin des rues , à la lueur d'une pâle lanterne , des femmes portant sur leur dos des fontaines de fer blanc , en fervent dans des pots de terre , pour *deux sols*. Le sucre n'y domine pas , mais enfin l'ouvrier trouve ce café au lait excellent. S'imagineroit-on que la communauté des limonadiers déployant des statuts , a tout fait pour interdire ce trafic légitime ? Ils prétendoient vendre la même tasse *cinq sols* dans leurs boutique de glaces. Mais ces ouvriers

vriers n'ont pas besoin de se mirer en prenant leur déjeuner.

AU reste l'usage du café au lait a prévalu, & est si répandu parmi le peuple, qu'il est devenu l'éternel déjeuner de tous les ouvriers en chambre. Ils ont trouvé plus d'économie, de ressources, de faveur dans cet aliment que dans tout autre. En conséquence ils en boivent une prodigieuse quantité ; ils disent que cela les soutient le plus souvent jusqu'au soir. Ainsi ils ne font plus que deux repas ; le grand déjeuner & la perfillade du soir, dont j'ai parlé ailleurs.

LE matin, les libertins sortent de chez les filles publiques, pâles, défaits, emportant la crainte plutôt que le remord ; & ils gémiront tout le jour de l'emploi de la nuit ; mais la débauche ou l'habitude est un tyran qui les fera le lendemain, & qui les traînera à pas lents, vers le tombeau.

LES joueurs, plus pâles encore, sortent des tripots obscurs ou renommés ; les uns se frappant la tête & l'estomac, jettant au Ciel des regards désespérés ; les autres se promettant de revenir à la table qui les a favorisés, mais qui doit les trahir le lendemain.

LES loix prohibitives ne feront rien contre cette malheureuse passion, mise en activité par cette soif de l'or, qui s'est manifestée dans tous les rangs ; & que les gouvernemens autorisent eux-mêmes sous le nom de *loteries* ; mais qu'ils proscrivent sous une autre dénomination.

LES *dix*, les *vingt*, & les *trente* du mois, on rencontre depuis dix heures jusqu'à midi, des porteurs avec des *sacoches* pleines d'argent, & qui plient sous le fardeau : ils courent comme si une armée ennemie alloit surprendre la ville ; ce qui prouve, qu'on n'a point su créer parmi nous, le signe politique & heureux, qui remplaceroit ces métaux, qui au lieu de voyager de caisse en caisse, ne devraient être que des signes immobiles.

MALHEUR à celui qui a une lettre de change à payer ce jour-là, & qui n'a point de fonds ! Heureux encore, celui qui l'a payée & qui reste avec un écu de six livres !

A-PEU-PRÈS tous les ans, vers le milieu de Novembre, surviennent des indispositions catarrhales, occasionées par la présence subite d'une atmosphère humide & froide, & des brouillards, qui suppriment la transpiration. Plusieurs en meurent, mais le Parisien qui rit de tout,



appelle ces rhumes dangereux *la grippe*, *la coquette*; & le rieur trois jours après est *grippé* lui-même, & descend au tombeau.

LE passage des appartements chauds, & des salles de spectacles au grand air, rend cette suppression de transpiration presque inévitable. La méthode nouvelle de porter des grands manteaux est excellente: on se met de cette manière, à l'abri de l'impression du froid; un prompt exercice en feroit encore le plus sûr préservatif. Les femmes qui sont obligées d'attendre quelque temps leurs voitures, ces femmes charmantes & délicates, que je vois frissonner le long des escaliers, & sous les portiques, devroient penser que leurs pelisses ne sont pas suffisantes, pour les garantir de tout accident.



## DES DIMANCHES ET FETES.

**L**L n'y a plus que les ouvriers, qui connoissent les fêtes & Dimanches. La Courtille, les Porcherons, la nouvelle France, se remplissent ces jours-là de buveurs. Le peuple y va chercher des boissons à meilleur marché que dans la ville. Plusieurs désordres en résultent; mais le peuple s'égayé, ou plutôt s'étourdit sur son

fort ; & ordinairement , l'ouvrier *fait le lundi* , c'est-à-dire , s'enivre encore pour peu qu'il soit entraîné.

LE Bourgeois qui a besoin d'économie , ne sort pas des barrières. Il va se promener assez ennuyé aux Thuilleries , au Luxembourg , à l'Arsenal , aux Boulevards. Si dans ces promenades il y a une seule robe retrouffée , pariez que c'est une femme de Province qui la porte.

LE peuple va encore à la messe , mais il commence à se passer des vespres ; parce qu'il faut qu'il reste de bout dans les églises , ou qu'il paye une chaise. Cela est très-mal vu ; on lui demandera *six sols* pour entendre un sermon assis : les temples sont donc déserts , excepté dans les grandes solemnités où les cérémonies le rappellent. Quoi ! de l'argent encore pour entendre l'office divin !

PENDANT l'octave de la Fête-Dieu , il y a toujours beaucoup d'affluence , au salut & à l'exposition du Saint-Sacrement : il est vrai que c'est pour la petite bourgeoisie un prétexte de sortir & de se promener à la tombée du jour , dans une belle saison. Les jeunes filles sur-tout sont fort-dévotées au salut & à la bénédiction du soir ; & en général le dimanche est précieux pour

elles. L'amour fait son profit des vacances ordonnées par l'église.

LE magnifique jardin des Thuileries est abandonné aujourd'hui , pour les allées des Champs-élisées. On admire les belles proportions & le dessin des Thuileries ; mais aux Champs-élisées, tous les âges & tous les états sont rassemblés : le champêtre du lieu , les maisons ornées de terrasses, les cafés , un terrain plus vaste & moins symétrique ; tout invite à s'y rendre.

IL est singulier que dans les états catholiques , le dimanche soit presque par-tout un jour de désordres. On a supprimé enfin à Paris, *quatorze jours de fête par an* ; autant d'enlevé à l'ivrognerie & à la débauche crapuleuse.

UN savetier voyant un jeudi , au coin d'une borne , un sergent ivre qu'on tâchoit de relever & qui retomboit lourdement sur la pierre , quitta son tire-pied , se posta devant l'homme chancelant & après l'avoir contemplé , dit en soupirant : *voilà cependant l'état où je serai dimanche !*

CE trait qui ne doit pas être dédaigné du philosophe , appartient , à ce qu'il me semble ,

à la connoissance du peuple & même à celle du cœur humain ; car il est très-applicable à la Logique des passions.

AU reste les dimanches & fêtes s'annoncent par la fermeture des boutiques. On voit sortir de bonne heure les petits bourgeois tout *endimanchés*, qui se hâtent d'aller à la grand-messe pour avoir le reste du jour à eux. Ils arrangent un dîner à Passy, à Auteuil, à Vincennes ou au bois de Boulogne.

LES gens du bon ton ne sortent pas ces jours-là, fuient les promenades, les spectacles, & les abandonnent au peuple. Les spectacles donnent ce qu'ils ont de plus usé ; les acteurs médiocres s'emparent de la scène : tout cela est bon pour des parterres moins difficiles, & pour qui les pièces les plus anciennes sont toujours des pièces nouvelles. Les acteurs chargent ces jours-là plus que de coutume, & obtiennent de grands applaudissemens.

LES bourgeois aisés sont partis dès la veille pour leur petite maison de campagne, voisine de la barrière. Ils y ont mené leur femme, leur grande fille & leur garçon de boutique, quand on est content de lui ou quand il a su plaire à Madame.

ON a porté la veille , dans un fiacre bien plein , toute la provision , & un pâté de *Le Sage* : c'est le jour des *gaudrioles*. Le pere fera des contes , la mere rira aux larmes ; la grande fille s'émancipera un peu & se tiendra moins droite ; le garçon de boutique , qui aura acheté des bas de soie blancs , & des boucles toutes neuves ( honoré du titre de *joli garçon* ) , fera des gentilleses & déployera tous les moyens de plaire ; attendu qu'il aspire de loin à la main de Mademoiselle ; car elle aura bien en dot dix à douze mille francs , malgré ses deux petits freres qui sont en pension , & qui ne participent pas encore aux jouissances de la maison de campagne , jusqu'à ce qu'ils aient remporté un prix au college. Il ne faut pas les distraire du soin de devenir un jour de grands hommes , lorsqu'ils sauront la langue latine : c'est ce que croit pieusement le pere , la mere & toute la maison.



## C A R N A V A L.

**L**E peuple fête la *Saint-Martin*, les *Rois* & le *Mardi-Gras* : il vend la veille ses chemises plutôt que de ne pas acheter un dindon ou une oye à la vallée : elle est couverte d'acheteurs ; & vû l'affluence, la volaille est hors de prix. Les cabarets se remplissent dès le matin. Les commissaires ne doivent pas sortir de chez eux ces jours-là ; car le guet leur amenera un plus grand nombre de délinquans. Plus d'un ne sortira de la *ginguette*, que pour aller coucher en prison.

ON voit peu de *masques* pendant le carnaval, depuis une trentaine d'années ; soit que le peuple se soit dégoûté de ce plaisir, qui veut une liberté entière, soit plutôt qu'il ait trop peu d'aisance pour figurer sous un élégant *domino*. Mais vers les trois derniers jours, la police attentive à la représentation extérieure de la félicité publique, d'autant plus que la misère regne, paye à ses frais, de nombreuses mascarades. Tous ses espions & autres *gar-nemens* se rendent à un magasin, où il y a de quoi habiller deux ou trois mille *chianlis*. Ils se répandent ensuite dans les quartiers & vont

par bandes crottées au fauxbourg Saint-Antoine. Là ils figurent une allégresse publique, fausse & menfongere.

PLUS les années font désastreuses , plus on a recours à une imposture plus fortement caractérisée ; mais elle perce à travers les gueuilles sales & usées , dont ce peuple est couvert ; car on a beau vouloir représenter les scènes riantes & animées de la folie ; on n'y parvient pas quand le cœur est mécontent. Sa marotte est sans énergie & sans graces , ses grelots sonnent mal dans ces froides orgies ; ils ne font qu'une discordance plaintive à l'oreille qui fait entendre. Rien n'est plus attristant que de voir un peuple à qui ont commandé de rire tel jour , & qui se prête bassément à cette avilissante ordonnance :

TANDIS que la Police foudoye ces masques , les prêtres exposent le *Saint-Sacrement* dans les églises , parce qu'ils regardent comme une profanation ce que le gouvernement autorise. Mais ce n'est là qu'une des moindres contradictions qui se trouvent entre nos loix , nos mœurs & nos usages.

PENDANT le carnaval la vie des femmes de Paris n'est pas indolente ; elle est tout-à-coup

réveillée par la voix du plaisir : voilà une occasion de briller dans les assemblées. Ces êtres qui dans de certains momens , semblent ne vivre qu'à demi, reçoivent tout-à-coup une prodigieuse activité qui leur fait supporter les fatigues du bal. C'est là quelles se montrent infatigables. Les veilles ne leur coutent rien & les nuits entières font consacrées à ces exercices violens. Le lendemain les hommes se relevent fatigués ; les femmes en deviennent plus fraîches & plus brillantes.

A cette même époque les amants qui veulent s'épouser , hâtent leur mariage , parce que l'archevêque de Paris pendant tout le carême , se montre très-difficile sur les unions conjugales.

UN peu de poussière ( comme dit l'espion Turc ) que l'on répand le lendemain sur la tête de ces hommes travestis , apaise leurs frénésies. De foux & d'insensés qu'ils étoient ils redeviennent raisonnables & calmes.

LES pieces de théâtre les plus licencieuses , se donnent dans les derniers jours du carnaval ; mais une fois apprises , elles se prolongent pendant tout le carême , dans un temps de sainteté & de mortification ; de sorte que ja-



mais le spectacle n'est moins honnête que lorsqu'il devroit l'être le plus.

LA loi de l'église, qui ordonne l'abstinence de la viande, est si gênante, si incommode, si peu praticable au milieu d'une immense population, que la police a fait ouvrir les boucheries, pendant tout le carême, parce que la subsistance générale & aisée est la première loi civile, & qu'une méthode contraire attaquoit la santé & la liberté du citoyen.

CETTE vieille loi, plus bizarre qu'utile, tombe donc en désuétude, ou plutôt nous remontons aux premiers siècles de l'église, où la volaille en général étoit regardée comme un aliment maigre. Cette heureuse opinion étoit fondée sur le récit de la Genèse qui dit ; *que les oiseaux & les poissons furent créés le même jour* : ce qui nous autorise à les assimiler sur nos tables ; & qui ne goûteroit pas cette excellente logique ? Les évêques & abbés commendataires sont les premiers à en donner l'exemple, & ils font gras publiquement devant la valetaille.





## P O N T S.

**L**E Pont-au-change, le petit Pont & le Pont-St. Michel, font les trois plus anciens Ponts de Paris.

DEUX arches du Pont-Marie furent emportées par les grosses eaux, la nuit du premier Mars 1658, avec les maisons qui étoient dessus ; événement qui couta la vie à un grand nombre de personnes. Il faudra quelques désastres semblables, pour faire abattre, comme nous l'avons dit, les mafures qui surchargent les Ponts.

LA riviere de Seine reste cachée au milieu de la ville par ces maisons, que l'on a bâties sur des arches. Il seroit bien temps de rendre à la ville, & son coup-d'œil & son courant d'air, principe de salubrité.

SUR les Ponts où il n'y a point de maisons, le point de vue y est admirable ; ce qui devrait engager le ministere à prévenir des accidens, qui dans l'ordre des choses, font à-peu-près inévitables.

CATINAT , qui avoit mené la philosophie à à la guerre , disoit qu'il n'avoit jamais rien vu d'aussi beau , que le coup-d'œil du milieu du Pont-royal : que n'eût-il pas dit s'il avoit pu plonger sa vue , jusqu'à l'autre extrémité de la ville ?

C'ÉTOIT de là qu'il falloit voir le feu de la paix en 1763 ; cette enceinte immense , si prodigieusement peuplée ; ces quais chargés de têtes rangées en amphithéâtre , & ces figures étrangeres mêlées aux physionomies parisiennes : car une multitude de payfans étoient accourus de trente & quarante lieues , & l'on remarquoit à chaque pas des hommes qui , par leur costume , leur étonnement & leur visage , annonçoient que la curiosité les avoient appelés du fond de leur province.

Si quelque chose a pu donner une idée de cette vallée de Josaphat dont parle l'écriture , c'étoit cette assemblée immobile & ondoyante , qui tantôt s'écouloit comme des flots , tantôt offroit des phalanges mouvantes , qui se balançoient dans un repos animé & majestueux. Point de tableau plus admirable par la variété , point de plus étonnant par la population.

ON souhaite un nouveau Pont , pour la com-

munication du Fauxbourg St. Honoré , du Roule & de Chaillot, au Fauxbourg St. Germain, au Palais Bourbon & aux Invalides. L'accroissement de la ville le rend indispensable.

CONSTRUIT en face de la grande allée des Invalides, il serviroit à joindre les Boulevards du Nord & du Midi, & l'agrément s'uniroit à l'utilité. D'ailleurs, il n'y auroit aucun déplacement à faire, & l'on seroit maître du terrain des deux rives opposées.

VINGT-SIX quais revêtus de pierres de taille avec des gardes-fou, à hauteur d'appui, ceignent la rivière, & s'ouvrent en dix-huit ou vingt endroits, pour former des abreuvoirs.

AU moyen de quelques alignemens, on pourroit avoir, depuis la porte St. Jacques jusqu'à celle de St. Martin, une rue qui traverseroit tout Paris, & qui auroit deux mille cinq cents toises. On pourroit aligner une autre rue, depuis la porte St. Antoine jusqu'à la porte St. Honoré, qui auroit la même grandeur, & qui couperoit la précédente à angles droits.

ON a plusieurs égoûts voûtés & couverts. Il seroit à desirer que la même construction eût lieu dans toutes les parties de la ville. Il

n'y a point d'égoût dans la Cité & ailleurs ; & les immondices vont à la riviere.

L'EAU qui lavoit l'égoût de Bièvre , s'est perdue dans une de ces concavités effrayantes , occasionées par les carrieres , & sur lesquelles des maisons sont bâties ; sans que les habitans endormis dans une heureuse fécurité , soupçonnerent qu'elles portent sur des abîmes.

LE sol de la ville est rempli de coquillages fossiles ; on y reconnoît *des peignes , des vis , des buccins , des tellines*. Les carrieres d'alentour offrent aussi des coquillages entre deux couches , dont l'une est marneuse , l'autre pierreuse.

LA circonférence de Paris est de dix mille toises. On a tenté plusieurs fois de borner son enceinte ; les édifices ont franchi les limites ; les marais ont disparu , & les campagnes reculent devant le marteau & l'équerre.





## C O N S O M M A T I O N .

**T**OUS les Almanachs vous disent , qu'il se consume par an quinze cent mille muids de bled ; quatre cent cinquante mille muids de vin , non compris la biere , le cidre , l'eau-de-vie ; cent mille bœufs , quatre cent quatre-vingt mille moutons , trente mille veaux , cent quarante mille porcs ; cinq cent mille voies de bois , dix millions deux cents bottes de foin & de paille ; cinq millions quatre mille livres de fuif ; quarante-deux mille muids de charbon , &c.

CES sortes d'états ont des différences assez considérables selon les années : il est presque impossible d'avoir des certificats qui ayent une certaine justesse , parce que ceux qui perçoivent les droits sur ces consommations , ont intérêt de déguiser ce qu'ils reçoivent.

ON peut dire , que le Parisien en général , est sobre forcément ; se nourrit très-mal par pauvreté , & économise toujours sur sa table pour donner au tailleur , ou à la marchande de bonnets. Mais trente mille riches d'un autre côté , gaspillent ce qui nourriroit deux cent mille pauvres.

PARIS

PARIS aspire toutes les denrées , & met tout le Royaume à contribution. L'on ne s'y ressent pas des calamités , qui affligent quelquefois les campagnes & les provinces , parce que les cris du besoin feroient là plus dangereux qu'ailleurs , & donneroient un exemple fatal & contagieux. On fait honneur de ces approvisionnemens au zele infatigable des Magistrats ; il mérite des louanges.

MAIS considérons en même temps , que placé au milieu de l'Isle de France , entre la Normandie , la Picardie & la Flandres , ayant cinq rivières navigables , la Seine , la Marne , l'Yone , l'Aisne & l'Oise ( sans parler des canaux de Briare , d'Orléans & de Picardie ) ; les greniers de la Beauce , presque à ses portes ; une rivière qui , en sortant , serpente par des contours presque de cent lieues , comme pour donner aux marchandises & denrées la facilité de remonter ; Paris d'après ces avantages , que la Nature lui a accordés , jouit par lui-même de la situation la plus heureuse , & la plus propre à voir l'abondance entrer dans ses murailles.

LE commerce de cette ville n'est presque qu'un commerce de consommation , excepté quelques objets de goût & de luxe ; mais ces consommations sont considérables.

IL tire de toutes les manufactures du Royaume; mais il a peu de fabriques, à cause de la cherté de la main d'œuvre. Il fait des expéditions pour les pays les plus éloignés. Les marchandes de modes, ainsi que les bijoutiers en font le principal commerce, parce que la main de l'ouvrier l'emporte toujours sur la richesse de la matière.

Tout ce qui entre à Paris n'est donc pas pour y rester? Les matières y viennent pour y être façonnées; puis elles en sortent embellies de ce goût exquis, qui donne à toutes une forme nouvelle.

LE bureau des Rouliers est d'une grande commodité, pour faire parvenir dans les pays lointains, les marchandises & effets qu'on leur confie; les commissionnaires en sont fideles & exacts.

MR. l'Abbé d'Expilly, qui a porté si haut la population générale du Royaume, & qui paroît l'avoir enflée de *trois millions*, rabat la population de Paris à *six cent mille âmes*. Il se fonde tantôt sur le nombre *trente*, choisi pour multiplier les naissances, tantôt sur l'état des maisons & des familles imposées à la capitation.

MAIS tous les calculs ainsi que les raisonne-



mens moraux , se trouvent le plus souvent en défaut , quand on parle de la capitale. Lorsque l'on compte par les baptêmes , comment fera-t-on entrer dans le calcul , cette grande affluence d'étrangers qui y viennent , qui y sont domiciliés sans y avoir reçu le baptême , ce qui ( sans compter les Juifs ) doit augmenter la population d'un tiers.

PARIS consomme plus de deux millions de septiers de bled par an. Voilà ce qui est sûr , & ce que ne disent point les Almanachs nouveaux. La banlieue renferme quatre cent quarante-deux paroisses , & quarante-sept mille six cent quatre-vingt-cinq feux. Les limites de la ville se sont étendues. Le gros Caillou est devenu un fauxbourg considérable ; tous les Marais ont été ornés de maisons. M. de Vauban en 1694 , détermine la population à *sept cent vingt mille personnes*. Nous estimons donc que Paris renferme aujourd'hui près d'un *million d'ames* ; & la banlieue plus *de deux cent mille*. Les calculs de Mr. de Buffon , & ceux de Mr. d'Expilly paroissent également fautifs. Il ne faut que des yeux pour voir que depuis vingt-cinq ans , la population est par-tout plus considérable.

AU milieu de ce *salmis* de l'espece humaine ,

on peut bien compter deux cent mille chiens, & presque autant de chats, sans les oiseaux, les singes, les perroquets, &c. ; tout cela vit de pain ou de biscuit.

POINT de misérable qui n'ait dans son grenier, un chien pour lui tenir compagnie : on en interrogeoit un qui partageoit son pain avec ce fidele camarade ; on lui représentoit qu'il lui coutoit beaucoup à nourrir, & qu'il devoit se séparer de lui : *me séparer de lui*, reprit-il : *Et qui m'aimera ?*

OR, en supposant le système des Economistes admirable, il viendrait toujours se briser contre la capitale, qui exige un régime tout différent, parce que ce million d'hommes dévore comme deux & demi.

LA ville est ouverte, & presque dans l'impossibilité d'avoir une enceinte de muraille. Elle offre une surface trop immense. Il faudroit un genre de fortifications particulier ; elle n'a point de tours, de murs, de remparts, & n'y songe pas. Au lieu de citadelle & de portes antiques, elle a des barrières où des Contrôleurs & un Receveur, vous font payer une roquille de vin, & un pigeon s'il n'est pas cuit. Comme un jour nous paroîtrons barbares & petits, à l'œil de la

faine politique , lorsqu'elle aura démontré aux Administrateurs des nations , la double erreur de leurs raisonnemens , & même de leurs calculs !



## B A L C O N.

**C**EST un spectacle curieux , que de voir tout à son aise du haut d'un balcon , le nombre & la diversité des voitures qui se croisent & s'arrêtent mutuellement ; les piétons qui , semblables à des oiseaux effrayés sous le fusil du chasseur , se glissent à travers les roues de tous ces chars prêts à les écraser ; l'un qui franchit le ruisseau de peur de s'éclabouffer , & qui , manquant l'équilibre , se couvre de boue , des pieds à la tête ; l'autre , qui pirouette en sens contraire , une face dépoudrée , & le parasol sous le bras.

DEVANT une voiture dorée , doublée de velours , attelée de deux chevaux d'une taille égale & parfaite , dont les glaces transparentes offrent une Duchesse dans tout l'éclat de sa parure , se traîne un fiacre tout délabré , couvert d'un cuir brûlé , & qui , pour glaces a des planches. Le malheureux harcelle & fouette deux

chevaux, dont l'un est borgne & l'autre boiteux. Il arrête l'impatience des coursiers à la bouche écumante, dont on contient à peine l'ardeur. Le brillant équipage est obligé de modérer son pas, jusqu'au carrefour voisin; il s'élançe alors comme un trait, broyant le pavé, & en faisant jaillir des étincelles. Comparez son vol à la marche pesante de ces lourds chariots qui roulent péniblement sous des masses énormes, & effrayent le passant qui tremble d'être aplati sur la borne que leur effieu déplace.

UN Procureur, pour sa piece de vingt-quatre sols, arrête le Garde des sceaux; un Recruteur un Maréchal de France. La fille de joie ne cédera point le pas à un Archevêque. Tous ces différens états à la file, & les cochers qui parlent leur langue scandaleusement énergique devant la robe, l'église & les Duchesses; les portefaix du coin, qui leur répondent du même style: quel mélange de grandeur, de pauvreté, de richesses, de grossièreté & de misère!

ENTENDEZ-VOUS la petite voix aigre de la Marquise impatientée, qui se mêle aux juremens effroyables d'un charetier, apostrophant l'enfer & le paradis? Tout dans ce tableau mouvant de vis à-vis, de berlines, de défobligeantes, de ca-

*briolets* & de *carrosses de reniſes*, paroît bizarre, ſingulier, riſible.

VOYEZ dans l'équipage à glaces, la laide femme de qualité avec ſon rouge, ſes diamans, ſa pâte luifante ſur le viſage; tandis que la roturiere, tout à côté, ſous une ſimple robe, eſt brillante de fraîcheur & d'embonpoint.

VOYEZ le Prélat enfoncé dans ſes couſſins, ne penſant à rien, étalant ſa croix pectorale; tandis que le vieux magiſtrat, dans une antique berline, lit quelque requête. Le petit-mâitre, la tête à la portiere, crie à ſe démettre la luette : *eh bien maraut, cela finira-t-il ?* Ses menaces ſe perdent dans les airs. Il voudroit jurer; mais ſon accent grêle, ne frappe point le dur timpan de l'oreille des charetiers. Il n'a fait que déranger ſes boucles, en ſe remuant. Le Médecin le regarde en pitié; & le gros Financier, au col apoplectique, eſt indifférent à tout ce qui ſe paſſe, ainſi qu'à l'heure qui coule.

L'EMBARRAS s'accroît, enchaîne ſix cens voitures; & il faut que chacun attende, malgré qu'il en ait, que le défilé ait pris ſon cours.

QUEL étoit donc l'empressement de ce *mirriflore* sans voix. Avoit-il un rendez-vous? Non : c'est qu'il vouloit se montrer successivement aux trois spectacles ; à l'opéra, à la comédie françoise & aux Italiens.



## F A U X C H E V E U X.

**V**ous voyez la tête de cette belle femme, si remarquable par l'édifice de sa coëffure & ses longs cheveux flottans ; vous en admirez la couleur, la forme, le contour & l'élégance..... Eh bien, ils ne lui appartiennent pas. Ils sont empruntés à des têtes de morts ; & ce qui la décore à vos yeux, est la dépouille de sujets qui furent peut-être infectés de maladies affreuses, & dont les noms seuls offensoient sa délicatesse, si on osoit les prononcer en sa présence.

CEPENDANT elle s'enorgueillit de ces cheveux étrangers. Elle s'expose à hériter des principes nuisibles, qu'ils peuvent receler encore. En effet, on se servoit de coliers & de bracelets *de cheveux tressés* ; l'expérience a décidé qu'il falloit y renoncer à cause des dartres qu'ils produisoient.

MAIS les femmes aiment mieux supporter des démangeaisons incommodes, que de renoncer à leur coëffure. Elles calment la vivacité de ces démangeaisons, en faisant usage du *gratoir*. Le sang se porte avec impétuosité à la tête; les yeux deviennent rouges & animés: qu'importe! on étale l'édifice dont on est idolâtre.

INDÉPENDAMMENT des faux cheveux, il entre dans cette coëffure un *coussin* énorme, gonflé de crins; une forêt d'épingles longues de sept à huit pouces, & dont les pointes aigues reposent sur la peau. Une quantité de poudre & de pommade, qui admettent dans leur composition des aromates, & qui contractant bientôt de l'acreté, irritent les nerfs. La transpiration insensible de la tête est arrêtée; & elle ne fauroit l'être dans cette partie du corps, sans le plus grand danger.

SI un fardeau venoit à tomber sur cette belle tête; elle risqueroit d'être criblée & percée par tous ces dards d'acier, dont elle est hérissée.

PENDANT le sommeil, on comprime encore, & la fausse chevelure, & les épingles, & ces substances étrangères & colorantes, à l'aide d'un triple bandeau. La tête ainsi empaquetée ac-

quiert un triple volume, & s'enflamme sur l'oreiller.

LES maux d'yeux, la maladie pédiculaire, l'inflammation du cuir chevelu, naissent de cette complaisance outrée pour une coëffure bizarre. On ne la quitte point pendant les heures du repos, & le couffinet, base essentielle de l'édifice, n'est quelquefois changé que lorsque la toile est détruite (l'oserai-je dire) par la crasse infecte, qui séjourne sous ce brillant diadème.

LA plupart des femmes ne se donnent pas le temps d'enlever tout le superflu de la tête, parce que les heures du plaisir sont précieuses; & que la journée entière est consacrée à la table, au jeu & à la danse. On ne peut plus se coucher qu'à deux ou trois heures après minuit, & il faut recommencer le lendemain la même vie.

LA santé se déränge; on abrége ses jours; on perd le peu de cheveux qu'on avoit; on est affligé de fluxions, de douleurs de dents, de maux d'oreilles, d'érésipeles; tandis que la villageoise, la paysanne, qui se tient la tête propre & nette, qui ne se sert que de linge blanc & bien lessivé, qui use d'une pommade sans aromate, & d'une poudre sans odeur, ne ressent aucune de ces incommodités, con-



serve ses cheveux jusque dans la vieillesse, & les étale aux yeux de ses arrières petits enfans, lorsque l'âge les a blanchis pour les rendre plus vénérables encore.

AU reste, l'art du perruquier dans l'emploi de ces cheveux artificiels, est parvenu au plus haut point de perfection, & la perruque ou *le tour* imite aujourd'hui le naturel à s'y méprendre de près, comme de loin.



## F O U R N I S S E U R S.

ON ne voit qu'à Paris de ces intrépides *fournisseurs*, qui avancent pendant des années entières le pain, la viande, le vin, les meubles, l'épicerie, l'apothicairerie, à Mr. le Marquis, à Mr. le Comte, à Mr. le Duc. C'est le privilège de la noblesse. On ne prêteroit pas de même au Bourgeois. On le presseroit; mais on attend lorsqu'il s'agit d'un homme titré.

TELLE maison noble doit au boucher six années de fournitures, à l'épicier cinq, au boulanger quatre; les domestiques eux-mêmes font crédit de leurs gages, tandis que toute mai-

fon roturiere folde au bout de chaque année.

DÈS qu'il y a des armoiries au-deffus d'une porte-cochere, le Tapiffier meuble l'hôtel fur une fucceffion éventuelle; & on compte les maifons qui font au pair: il y a toujours dans les plus riches & les mieux ordonnées, quelques années en arriere.

QUAND les fournisseurs impatiens d'attendre, follicitent enfin leur payement, l'Intendant vient au lever de Mr. le Duc, & lui dit: Monfeigneur, votre Maître-d'Hôtel fe plaint que le boucher ne veut plus fournir de viande, parce qu'il y a trois ans qu'il n'a reçu un fol; votre cocher dit, que vous n'avez qu'une feule voiture en état de fervir, & que le charron ne veut plus avoir l'honneur de votre pratique, fi vous ne lui donnez un à-compte de dix mille francs; le marchand de vin refufe de remplir votre cave; le tailleur de vous donner des habits. . . . *Les impertinens!* s'écrie le Maître, *qu'on aille chez d'autres. Je leur retire ma protection.*

IL trouve d'autres fournisseurs, quoique les premiers n'ayent pas été payés. Le foir il rifque cinq cents louis d'or au jeu, & s'il en perd cinq cents autres, il les paye le lendemain. Un

créancier de carte l'emporte toujours sur un créancier de pain ou de viande.



## PLÂTRES NEUFS.

**L**ES plâtres que l'on employe dans la construction des maisons font beaucoup de mal, parce qu'ils séchent difficilement, & que l'on habite imprudemment les édifices nouvellement bâtis. Il n'y a rien de plus dangereux : la vapeur des murs est funeste & cause des accidens innombrables. Ces émanations enfin ont dans nos foyers des influences meurtrieres. Delà des paralysies & autres maladies, dont l'origine est attribuée à d'autres causes.

ON abandonne ces maisons neuves & humides aux filles publiques : on appelle cela *essuyer les plâtres*. Mais au bout de deux ou trois années, ces plâtres n'ont pas encore perdu ce qu'ils ont de contagieux.

ECOUTONS un physicien que je vais transcrire.

„ LE plâtre & la chaux, pendant leur calcination, se chargent d'une grande quantité

„ de phlogistique, qui tend sans cesse à se  
 „ dissiper. Ce phlogistique, ayant plus d'affinité  
 „ avec les acides qu'avec les deux matieres  
 „ terreuses aux quelles il est uni, les aban-  
 „ donne avec facilité pour s'unir à l'acide de  
 „ l'air. De cette union, il résulte un soufre  
 „ très-volatil; soufre qui s'unit à son tour à  
 „ la terre alkaline de la chaux & du plâtre, &  
 „ forme une combinaison connue en chymie  
 „ sous le nom *d'hepar sulphuris*, ou foye de  
 „ soufre. La présence de ce foye de soufre  
 „ est sensible, lorsqu'on fait éteindre la chaux  
 „ dans un lieu fermé.

„ SUIVANT l'observation de tous les chimif-  
 „ tes, le foye de soufre dissout, non seule-  
 „ ment la majeure partie des métaux, mais  
 „ encore les substances animales & végétales :  
 „ il corrode, il détruit sur-tout les matieres  
 „ animales; & l'on doit concevoir aisément  
 „ les désordres affreux qu'il peut causer, &  
 „ qu'il cause en effet dans nos viscères, quand  
 „ nous le respirons ”.

MR. le Comte de Milly de l'académie des  
 sciences, célèbre par des découvertes utiles en  
 chymie, a donné un mémoire sur la maniere  
*d'affainir* les murs nouvellement faits. C'est un  
 présent fait par un ami de l'humanité aux gran-

des villes & sur-tout à la capitale, trop indifférente sur les maux qui résultent des plâtres. On possède, graces à lui, une théorie satisfaisante sur la nature du danger & sur les moyens de le prévenir. Ce mémoire se trouve dans le *journal de Monsieur*, année 1779. J'invente tous les propriétaires & locataires de maisons neuves à y recourir.



## R A R E T É S.

**L**A recherche la plus soigneuse ne découvroit pas les trésors cachés dans toutes les branches des sciences & des arts.

CHAQUE curieux dans chaque genre, trouvera un fond inépuisable d'objets à voir. Les médaillés, les livres, les tableaux, les anti-ques, les coquillages, les estampes, peuvent faire séparément l'occupation d'une vie entière.

TEL savant qui a demeuré à Paris plusieurs années, est parti, oubliant quelque chose de ce qu'il avoit à y voir. L'on fait souvent au bout de vingt-cinq ans d'études, de nouvelles

découvertes , auxquelles on ne se feroit pas attendu.

C'EST la mort qui ouvre ces riches cabinets , ces dépôts inconnus & cachés à tous les regards. A la levée des scellés , l'inventaire étonne & confond les spectateurs. On a peine à concevoir comment un homme a eu le loisir d'assembler tant d'objets. Mais le temps , l'argent , la patience ont composé ces grandes collections.

LA vente du mobilier de la Marquise de Pompadour a duré un an ; & les richesses des quatre parties du monde sembloient rassemblées dans les objets de luxe , de fantaisie & de magnificence , qu'offroit ce rare cabinet. On le visitoit avec une admiration mêlée d'étonnement.

UN Chinois , un Turc , un Arabe , un Guèbre peuvent voyager dans notre ville ; ils trouveront à qui parler. Moïse , Zoroastre , Abraham , Mahomet , Confucée n'ont qu'à revenir , ils ne manqueront pas d'interprètes. Pour Homere , Euripide , Demosthene , il est si ordinaire de les entendre , que ce n'est plus une distinction.

DES talens particuliers ne sont pas moins  
communs

communs. Un invalide n'a point de bras, Mr. Laurent lui en fait un, dont il se sert. A un autre il manque une jambe; Mr. Perrier lui fait une jambe sur laquelle il monte & descend les escaliers.

D'AUTRES talens qui ont un caractère unique, sont ignorés. Qui fait, par exemple, qu'une Demoiselle (Mademoiselle Biheron) imite des squelettes si parfaitement, qu'on croit en voir de véritables. Les muscles, les nerfs sont rendus avec une vérité frappante. La matière qu'elle employe est un secret qu'elle se réserve. Vous diriez de la cire; mais vous pouvez approcher ces anatomies du feu sans qu'elles soient endommagées: vous pouvez les laissez tomber de la hauteur du plancher sans qu'elles se brisent. Le même auteur de cet étonnant travail vous nommera toutes les parties de l'ostéologie en grec & en latin. Des élèves font sous elle un cours anatomique; & le font sans que les sens soient frappés de ce dégoût qu'on ne surmonte pas toujours, lorsqu'il faut voir & manier des ossemens, qui semblent devoir tressaillir sous la main qui les touche.

ON peut amasser beaucoup de connoissances, sans autres frais que la société des savans, presque tous communicatifs; & le Baron de

Holberg a eu raison de dire ; *qu'à Paris il n'y a rien qui soit à meilleur marché , que la raison , ni rien de plus cher que la folie.*

ON voit chez plusieurs particuliers un amas pompeux de livres bien logés , mais peu lus. Jaloux de la reliure de leurs volumes , ils ne les communiquent jamais. Ils semblent craindre qu'un autre n'y prenne les connoissances dont ils sont privés. Mais plusieurs hommes distingués par leur naissance & leur savoir , ne rougissent pas d'être les premiers bibliothécaires de leur cabinet , & ils se plaisent à répandre & à communiquer les lumieres qu'il renferme.



## L E S T R O I S R O I S.

**P**ARIS a été visité dernièrement par les Souverains du nord ; par le Roi de Danemarck , à qui on donna des fêtes splendides & coûteuses ; par le Roi de Suede , qui n'étoit que Prince à son arrivée , & qui s'en retourna Monarque ; par l'Empereur , qui , pour être plus libre , a logé en hôtel garni , & qui a bien vu la Capitale , même dans un assez grand détail.



JE les ai considérés tous trois fort attentivement & je n'oublierai point leurs physionomies.

J'AUROIS bien désiré ( avec trois cent mille autres ) y voir le Roi de Prusse. On dit cependant qu'il y est venu dans le plus grand *incognito*, après la paix de 1763. Une Dame qui a demeuré huit années à Berlin, m'a assuré avoir rencontré dans les Thuilleries une figure si ressemblante à celle du Héros de l'Europe, qu'elle en fut frappée; & celui qu'elle regardoit avec surprise, en fut si frappé lui-même, qu'il détourna la tête & s'éloigna.

ON prétend que Frédéric a visité ce *café*, dit *l'ancre de Procope*, jadis, champ de bataille des querelles littéraires, & où il a été tant de fois question de ses combats, de ses victoires, de ses grandes & rares qualités.

L'EMPEREUR a visité les artistes, les artisans, les manufactures, & n'a vu aucun homme de Lettres en particulier; sans doute parce qu'ils sont tout entiers dans leurs écrits. Il a assisté à une séance de l'Académie Française, & a fait cette interrogation au Secrétaire : *pourquoi Diderot & l'Abbé Raynal ne sont-ils pas*

*de l'Académie ? Ils ne se sont pas présentés, répartit le Secrétaire : réponse sage & adroite.*

J'AI vu Maurice , Fontenelle , Montesquieu , l'Abbé Prévot , Marivaux , Voltaire , Jean-Jacques Rousseau , la Condamine , Buffon , Hévétius , l'Abbé Raynal , Condillac , Diderot , d'Alembert , Thomas , Servan , Marmontel , le Tourneur , Mably , Condorcet , Linguet , Retif-de-la-Bretonne , Turgot , Mirabeau , Necker , Rameau , Vanloo , Gluck , Vernet , Allegrain , Rouelle , Vaucanson , Servandoni , Clairaut , Falconnet , Franklin , Hume , Sterne , Goldoni , Haller , &c. Voilà je crois une assez belle génération. Hélas ! je n'ai point vu Frédéric , ce grand Roi : je n'ai point point vu Catherine , moi qui aime tant à contempler , parmi mes contemporains , les êtres qui ont fait de grandes choses ; parce que je cherche à reconnoître , dans les traits de leur visage , quelque marque de ce talent sublime , qui les distingue.

QUAND j'appris la mort du célèbre Capitaine Cook , après avoir donné les plus vifs regrets à sa perte , mon chagrin fut de ne pas avoir envisagé ce hardi navigateur.

QUE ne donnerois-je pas au magicien , ( s'il

existoit), qui évoqueroit tout à coup devant moi, les ombres augustes de Charlemagne, de Gustave, de Cromwel, de Michel-Ange, de Guise, de Sixte-Quint, d'Elisabeth, de Bacon, de Shakespear, de Richelieu, de Turenne, du Czar, de Milord Chatam, &c!

QUE j'aime à me sentir petit, en m'environnant en idée de tous ces grands hommes, & en goûtant le plaisir de les admirer! Ames fortes & grandes, quelle dignité vous prêtez à l'homme!



## DE L'INFLUENCE DE LA CAPITALE

### SUR LES PROVINCES.

**E**LLE est trop considérable, relativement à l'influence politique, pour qu'on puisse en détailler les effets. Je ne veux la considérer ici, que par l'attrait qui séduit tant de jeunes têtes, & qui leur représente Paris comme l'asyle de la liberté, des plaisirs & des jouissances les plus exquises.

QUE ces jeunes gens sont détrompés, quand

ils font fur les lieux ! Autrefois les routes entre la capitale & les provinces , n'étoient ni ouvertes ni battues. Chaque ville retenoit la génération de ses enfans , qui vivoient dans les murs qui les avoient vu naître , & qui prêtoient un appui à la vieilleffe de leurs parens : aujourd'hui le jeune homme vend la portion de son héritage , pour venir le dépenser loin de l'œil de fa famille ; il la pompe , la deffeche , pour briller un instant dans le féjour de la licence.

LA jeune fille foupire & gémit de ne pouvoir accompagner son frere. Elle accuse son sexe & la Nature. Elle se déplaît dans la maison paternelle. Elle se peint avec feu les plaisirs de la capitale , & la splendeur de la Cour. Elle y rêve toute la nuit. Elle voit l'opéra , elle est fur les remparts. Elle se promene dans un char superbe : on l'adore ; tous les yeux font fixés fur elle.

ON lui a dit que toutes les femmes y reçoivent un culte perpétuel ; qu'il ne faut que de la beauté pour y être adorée ; qu'elles choisissent à leur gré dans la foule de leurs esclaves , le plus fait pour leur plaire ; que les maris y font ridicules , si-tôt qu'ils veulent parler de leur empire. Elle compare cette vie libre & voluptueuse , à celle qu'elle mene dans l'économie

d'une maison rangée, & son imagination est trop ardente pour pouvoir s'arrêter : elle n'accorde plus que de l'estime à son amant honnête.

SA mere la nourrit dans ces trompeuses illusions. Elle est avide des nouvelles de cette ville. Elle est la première à dire avec exclamation : *il vient de Paris ! il arrive de la Cour !* Elle ne trouve plus autour d'elle ni graces, ni esprit, ni opulence.

LES adolescents écoutant ces récits, se figurent avec des traits exagérés, ce que l'expérience doit cruellement démentir un jour ; ils ne tardent pas à obéir à cette maladie générale, qui précipite toute la jeunesse de province vers l'abîme de corruption. Heureux encore celui qui ne perd qu'une partie de sa fortune, & qui apprend à être sage pour le reste de ses jours ! Il n'appartient qu'à l'indigence absolue & au génie, de visiter cette capitale. Ceux qui vivent dans une heureuse médiocrité, tant du côté des talens que du côté de la fortune, ne sauroient qu'y perdre.

CEUX qui reviennent dans leur patrie, se croient en droit d'y mépriser tout ce qui n'est pas selon les *us* de la capitale. Ils mentent aux autres & à eux-mêmes. Sont-ils obligés intérieurement de rabattre des idées qu'ils s'étoient

formées ? Ils continuent à *crier miracle* ! sans que leur cœur soit de la partie. Ils enflent les relations de Paris, qui ressemblent assez aux descriptions des fêtes publiques : ceux qui les lisent les trouvent toujours plus belles que ceux qui les ont vues.



## QUE DEVIENDRA PARIS ?

**T**HEBES, Tyr, Persépolis, Carthage, Palmyre ne sont plus. Ces villes qui s'élevoient fièrement sur le globe, dont la grandeur, la puissance & la solidité sembloient promettre une durée presque éternelle, ont laissé équivoques les traces mêmes du lieu qu'elles ont occupé.

D'AUTRES Cités, jadis florissantes & peuplées, n'offrent plus aujourd'hui dans un effrayant désert, que quelques colonnes éparées, quelques monumens brisés, tristes restes de leur magnificence passée. Hélas ! les grandes villes modernes éprouveront un jour la même révolution.

CETTE rivière utilement resserrée dans des quais majestueux & formés de pierres, encombrée par des débris immenses, se débordera, &

formera des étangs bourbeux & infects; les ruines des édifices boucheront ces rues alignées au cordeau, & dans ces places où un peuple nombreux s'agite, les animaux vénimeux, enfans de la putréfaction, ramperont autour des colonnes renversées, & à moitié ensevelies.

EST-CE la guerre, est-ce la peste, est-ce la famine, est-ce un tremblement de terre, est-ce une inondation, est-ce un incendie, est-ce une révolution politique, qui anéantira cette superbe ville? Ou plutôt plusieurs causes réunies opéreront-elles cette vaste destruction?

ELLE est inévitable sous la main lente & terrible des siècles, qui mine les empires les mieux affermis, efface les villes. & appelle des peuples nouveaux, sur la poussière éteinte des peuples anciens.

ECHAPPEZ mon livre, échappez aux flammes ou aux barbares : dites aux générations futures, ce que Paris a été; dites que j'ai rempli *mon devoir de citoyen*, que je n'ai pas passé sous silence les poisons secrets qui donnent aux cités les agitations de la maladie, & bientôt les convulsions de la mort. Quand l'épouvantable opulence qui se concentre de plus en plus, dans un plus petit nombre de mains, aura donné

à l'inégalité des fortunes , une disproportion plus effrayante encore ; alors ce grand corps ne pourra plus se soutenir ; ils s'affaîssera sur lui-même & périra.

IL périra ! Dieu ! ah ! quand le sol couvrira insensiblement ses débris , que le bled croîtra au lieu élevé où j'écris , qu'il ne restera plus qu'une mémoire confuse du Royaume & de la capitale ; l'instrument du cultivateur en fendant la terre , viendra heurter peut-être la tête de la statue équestre de Louis XV ; les antiquaires rassemblés feront des raisonnemens à l'infini , comme nous en faisons aujourd'hui sur les débris de Pa myre.

MAIS de quel étonnement ne sera pas frappée la génération d'alors , si la curiosité la porte à fouiller les débris de cette grande ville , ensevelie & décadée ? Son squelette gigantesque épouvantera les regards ; les travaux exciteront à de nouveaux travaux , nos neveux en trouvant nos marbres , nos bronzes , nos médailles , nos inscriptions , s'agiteront sur ce que nous avons été , & si mon livre échappe à la destruction , ils prendront peut-être pour un roman fantastique les vérités qui y sont déposées ; tant leurs mœurs & leurs idées feront



différentes des nôtres ! O villes anciennes de l'Asie ! & qui n'êtes plus ! empires effacés ! générations dont les noms nous sont même inconnus ! fameux Atlantes ; & vous peuples qui avez respiré sur ce globe , dont la superficie est incessamment déplacée ; dites quels étoient vos arts ? Faut il que tout périsse ? & les travaux accumulés de l'homme (qu'il a cru immortaliser par la précieuse découverte de l'imprimerie) périront-ils , à la fin ; puisque le feu , le despotisme , les secousses du globe & la barbarie détruisent jusqu'aux feuilles légères , où sont empreintes les pensées utiles du génie ?

NOTRE vue plonge dans le monde historique à quatre mille ans ; pas davantage : encore n'appercevons nous de ce monde , que des sommités qu'environnent des nuages & où la vue se perd. Tous ces faits éloignés , quoique séparés par de grandes distances , se touchent comme très-voisins ; & dans cet intervalle de siècles nous passons les événemens. Il en sera de même pour nous ; l'avenir engloutira les faits les plus importans pour ne laisser que le souvenir ou le nom des siècles. O temps ! les individus , les villes , les royaumes tout finit par *hic jacet.*

PARIS détruit ! Xerxès après avoir attenti-

vement considéré la prodigieuse armée qu'il commandoit, versa des larmes en songeant qu'avant peu, tant de milliers d'hommes disparaîtroient de dessus la terre. Et ne puis-je pas aussi, affecté du même sentiment, pleurer d'avance sur cette superbe ville.

PARIS détruit ! oh ! je dirai comme dans Memnon : *ce sera bien dommage.*



## S U P P O S I T I O N.

**C**EPENDANT, je vais faire une supposition qu'on appellera certainement bizarre, forcenée, extravagante ; mais j'ai mes raisons pour ne pas la passer sous silence. Si tous les ordres de l'état assemblés, ayant reconnu après un mûr examen, que la capitale épuise le royaume, dépeuple les campagnes, retient loin d'elles les grands propriétaires, ruine l'agriculture, cache une multitude de bandits & d'artisans inutiles, corrompt les mœurs de proche en proche, recule l'époque d'un gouvernement formidable à l'étranger plus libre & plus heureux ; si tous les ordres de l'état, dis-je, tout

vû & considéré, ordonnoient qu'on mit le feu aux quatre coins de Paris, après avoir préalablement averti les habitans une année d'avancé... quel seroit le résultat de ce grand sacrifice, fait à la patrie & aux générations futures? Seroit-ce là en effet un service rendu aux Provinces & au Royaume? Je vous laisse à examiner & à décider cet intéressant problème, lecteur; & notez bien que dans cet embrasement je comprends Versailles, qui n'est qu'un appendice de la monstrueuse ville; car Versailles n'existe que par Paris, comme Paris semble n'exister que pour Versailles.

ALLONS, évertuez-vous mon cher lecteur, je ne vous dirai pas mon mot aujourd'hui; je m'en donnerai bien de garde: avec de bons yeux, tels que les vôtres, on voit des choses que d'autres n'ont point vues, ou qu'ils ont mal vues, ce qui revient au même.

ET vous, mes chers Parisiens, consentirez-vous à être brûlés, j'entends seulement vos maisons & vos édifices? Mais ne sachant pas combien je vous chéris, vous me condamnez moi-même au bucher, sur cette simple supposition..... Allons, appelez tous les sceaux, toutes les pompes de la ville pour éteindre

ce furieux incendie : il n'y a plus que de la fumée. Bon ! vous voilà fûrs de vos maisons à huit étages. Mangeons du pain de Gonesse, comme par le passé : *Et vogue les galere.*

*Fin du second Volume.*

# T A B L E.

<i>RÉPUGNANCE pour le mariage.</i>	page 1
<i>Le nom que vous voudrez.</i>	3
<i>De certaines femmes.</i>	4
<i>Des filles publiques.</i>	5
<i>Courtisannes.</i>	13
<i>Le Paysan perverti.</i>	15
<i>Bal de l'Opéra.</i>	17
<i>Les Demoiselles.</i>	21
<i>Galanteries.</i>	23
<i>Des Femmes.</i>	27
<i>Cocarde.</i>	33
<i>Séparations.</i>	34
<i>Contraste.</i>	35
<i>Les Vapeurs.</i>	37
<i>De l'Idole de Paris ; le Joli !</i>	40
<i>Les Convois.</i>	50
<i>Du Pauvre.</i>	57
<i>Aux Riches.</i>	60
<i>Suicide.</i>	62
<i>Filets de Saint Cloud.</i>	65
<i>Capitalistes.</i>	66
<i>L'Hôtel des Fermes.</i>	68
<i>Les Egoïstes.</i>	70
<i>Ce qu'on ne voit point.</i>	73
<i>Ufurier.</i>	75
<i>Mont de-Piété.</i>	78

<i>Monopole.</i>	81
<i>Le Regrat.</i>	83
<i>Falsifications.</i>	86
<i>Mendians.</i>	87
<i>Mendians-valides.</i>	91
<i>Nécessiteux.</i>	94
<i>L'Hôtel-Dieu.</i>	96
<i>Clamart.</i>	102
<i>Les Enfans trouvés.</i>	104
<i>Loterie Royale de France.</i>	109
<i>Le Chapitre équivoque.</i>	112
<i>Mes regrets, &amp; biens superflus!</i>	119
<i>Souhairs.</i>	120
<i>Paris-Port.</i>	123
<i>Les Prisonc.</i>	128
<i>Sentence de mort.</i>	131
<i>Le Bourreau.</i>	135
<i>Place de Greve.</i>	137
<i>Servante mal pendue.</i>	143
<i>Bastille.</i>	146
<i>Anecdote.</i>	150
<i>Maison de Force.</i>	154
<i>Dépots ou Renfermeries.</i>	156
<i>Vie d'un homme en place.</i>	159
<i>Orateurs Sacrés.</i>	163
<i>Anti-Anglois.</i>	166
<i>Tribunal des Maréchaux de France.</i>	168
<i>Du ton militaire.</i>	169
<i>Champ de Mars. 171 Courses de Chevaux.</i>	171
<i>Duels.</i>	174
<i>L'Académie - Françoisse.</i>	177
<i>Sur le mot Goût.</i>	184
<i>Triomphe de Voltaire.</i>	185

<i>Jeannot.</i>	page 188
<i>L'Académie des Inscriptions &amp; Belles-Lettres.</i>	190
<i>Journaux.</i>	194
<i>Le vrai Journaliste.</i>	196
<i>Gêne de la Presse.</i>	199
<i>Communautés.</i>	203
<i>Agriministes.</i>	204
<i>Épingliers, Cloutiers.</i>	205
<i>Voitures Publiques.</i>	206
<i>Gluck.</i>	209
<i>Révolution musicale,</i>	210
<i>Solfier.</i>	213
<i>Filles nubiles.</i>	214
<i>La Petite-Poste.</i>	217
<i>Les Visites.</i>	219
<i>Retraite.</i>	221
<i>Les Affiches.</i>	222
<i>Les Petites Affiches.</i>	225
<i>Le Journal de Paris.</i>	226
<i>Tableaux, Dessins &amp; Estampes, &amp;c.</i>	228
<i>Encan</i>	231
<i>Où est Démocrite ?</i>	233
<i>Censeurs publics.</i>	235
<i>La Saint-Louis.</i>	240
<i>Portes-Cocheres.</i>	243
<i>Le Suisse de la rue aux Ours.</i>	245
<i>Savoyards.</i>	248
<i>Tréteaux des Boulevards.</i>	251
<i>Enfans devant leur Pere.</i>	254
<i>Égoïsme des Corps.</i>	256
<i>Luxe, Bourreau des Riches.</i>	257
<i>De la langue du monde.</i>	260
<i>Ton du Monde.</i>	261

<i>Ton du Grand-Monde.</i>	263
<i>Civilité.</i>	page 267
<i>Légères Observations.</i>	269
<i>Sibaryte.</i>	278
<i>Du Style.</i>	279
<i>Style des hommes de Cour.</i>	283
<i>De ceux qui parlant bien , écrivent mal.</i>	284
<i>Pain de Pomme-de-Terre.</i>	286
<i>Aumônes.</i>	289
<i>La Paroisse Saint-Sulpice.</i>	292
<i>Bureau des Nourrices &amp; de la Recommandation.</i>	293
<i>Les petites Filles.</i>	295
<i>Les Marmots.</i>	296
<i>Les heures du jour.</i>	298
<i>Les Dimanches &amp; Fêtes.</i>	307
<i>Carnaval.</i>	312
<i>Ponts.</i>	315
<i>Consommation.</i>	320
<i>Balcon.</i>	325
<i>Faux Cheveux.</i>	328
<i>Fournisseurs</i>	331
<i>Plâtres neufs.</i>	333
<i>Raretés.</i>	335
<i>Les Trois Rois.</i>	338
<i>De l'influence de la Capitale sur les Provinces.</i>	341
<i>Que deviendra Paris ?</i>	344
<i>Supposition.</i>	348

Fin de la Table du second Volume.



---

# E R R A T A .

*du premier Volume.*

- Page 18 , ligne 7 , humilés , *lisez* humiliés.  
22 , lig. 21 , à coup de rame , *lis.* à un coup  
de rame.  
50 , lig. 5 , toutes une compagnie , *lisez*  
toute une compagnie.  
51 , ligne 21 , piegne , *lis.* peigne.  
72 , ligne 6 , légal , *lisez* l'égal.  
80 , ligne 1 , ce embarquement , *lis.* cet  
embarquement.  
98 , lig. 8 , quelquefois , *lisez* quelquefois.  
ibid , 20 , toute sa fatire , *lis.* toute fatire.  
115 , lig. 3 , véénemens , *lis.* événemens.  
119 , lig. 7 , excoute , *lis.* en coûte.  
135 . lig. 20 , foixante cent millions , *lisez*  
cent foixante millions.  
157 , lig. 13 , scapel , *lis.* scalpel.  
159 , lig 6 , aujourd'hui parfaitement , *lis.*  
aujourd'hui parfaitement connu.  
163 , lig. 4 , des Théologiens , *lisez* les  
Théologiens.  
190 , lig. 16 , mais , *lis.* jamais.  
237 , pag. 19 , je m'honore ici , *lis.* je  
m'honore de.  
359 , lig. 8 , es lpalais , *lis.* les palais.  
361 , lig. 18 , anéatir , *lisez* anéantir.  
365 , lig. 14 par ce travail , *lis.* par le travail.  
373 , lig. 2 , quelles rimes *lis.* quelles rixes.

---

# E R R A T A

*du Tome second.*

- Page 11, ligne 5 frémissent *lisez* frémissant.  
12, ligne 3 pas *lisez* par.  
18, ligne 11 fuiles *lisez* futiles.  
18, ligne 5 ressort *lisez* effort.  
58, ligne 16 un hache *lisez* une hache.  
59, ligne 4 muladies *lisez* maladies.  
115, ligne 19 eût très-utile *lisez* eût été  
très-utile.  
125, ligne 11 viendroi *lisez* viendrait.  
147, ligne 12 Buffi, Leclerc - Procureur  
*lis.* Buffi-le-Clerc, Procureur.  
ibid ligne, 18 Buffi, le Clerc, *lisez* Buffi-  
le-Clerc.  
155, ligne 17 parculiers *lis.* particuliers.  
170, lig. 9 les militaire *lis.* les militaires.  
273, ligne 7 folt *lisez* fort.  
275, ligne 10 l'effroterie *lis.* l'effronterie.  
286, ligne 16 Ou'importe *lis.* Qu'importe.  
295, ligne 15 mouvemen voyent *lisez.*  
mouvement qu'elles voyent.

---

Cleaned & Oiled

